

James George FRAZER (1930)

# Mythes sur l'origine du feu

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole  
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec  
et collaboratrice bénévole

Courriel: <mailto:mabergeron@videotron.ca>

Site web: [http://www.geocities.com/areqchicoutimi\\_valin](http://www.geocities.com/areqchicoutimi_valin)

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"  
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: [http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/index.html](http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html)

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole,  
professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec  
courriel: <mailto:mabergeron@videotron.ca>  
site web: [http://www.geocities.com/areqchicoutimi\\_valin](http://www.geocities.com/areqchicoutimi_valin)

à partir de :

James George FRAZER (1930)

## Mythes sur l'origine du feu.

Une édition électronique réalisée du livre de James George Frazer, Mythes sur l'origine du feu. Traduction française de M Michel Drucker, 1931. Paris : Éditions Payot, 1967, 245 pages. Collection : Petite bibliothèque Payot, no 142. Précédemment publié dans la bibliothèque scientifique aux Éditions Payot, 1931.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes  
Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format  
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 24 octobre 2003 à Chicoutimi, Québec.



# Table des matières

[Présentation](#) [de l'Éditeur]

[Préface de l'auteur](#)

1. [Introduction](#)
  2. [L'origine du feu en Tasmanie](#)
  3. [L'origine du feu en Australie](#)
  4. [L'origine du feu dans les îles du détroit de Torrès et en Nouvelle-Guinée](#)
  5. [L'origine du feu en Mélanésie](#)
  6. [L'origine du feu en Polynésie et en Micronésie](#)
  7. [L'origine du feu en Indonésie](#)
  8. [L'origine du feu en Asie](#)
  9. [L'origine du feu à Madagascar](#)
  10. [L'origine du feu en Afrique](#)
  11. [L'origine du feu en Amérique du sud.](#)
  12. [L'origine du feu en Amérique centrale et au Mexique](#)
  13. [L'origine du feu en Amérique du nord](#)
  14. [L'origine du feu en Europe](#)
  15. [L'origine du feu dans la Grèce antique.](#)
  16. [L'origine du feu dans l'Inde ancienne](#)
  17. [Résumé et conclusion](#)
- 
- § 1. [Les trois âges](#)
  - § 2. [L'âge sans feu](#)
  - § 3. [L'âge du feu employé](#)
  - § 4. [L'âge du feu allumé](#)

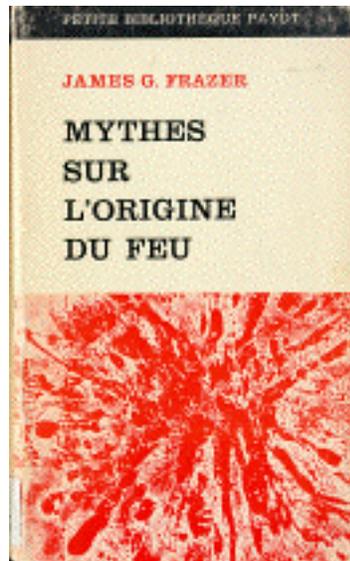
**James George Frazer (1930)**

## **Mythes sur l'origine du feu**

Traduction française de M Michel Drucker, 1931.

Paris : Éditions Payot, 1967, 245 pages.  
Collection : Petite bibliothèque Payot, no 142.

Précédemment publié dans la bibliothèque scientifique  
aux Éditions Payot, 1931.



[Retour à la table des matières](#)

**Sir James George FRAZER**  
**(1854-1941)**

folkloriste et historien des religions, fut l'un des premiers à concevoir l'intérêt de l'analyse comparée des religions primitives. Parmi ses nombreux ouvrages, les plus célèbres resteront « Le Totémisme » et « Le Rameau d'or », une mine d'érudition ethnographique.

Dans **Mythes sur l'origine du feu**, il dresse tout un inventaire des mythes qui traitent de ce thème à travers les différentes périodes et les différentes zones géographiques qui l'ont illustré.

[Retour à la table des matières](#)

James George Frazer,  
Mythes sur l'origine du feu (1930)

# Préface

de l'auteur

[Retour à la table des matières](#)

Peut-être peut-on définir la mythologie : la philosophie de l'homme primitif. C'est le premier essai de réponse aux questions générales sur le monde qui se sont imposées à l'esprit humain depuis les temps les plus primitifs et qui continueront de l'occuper jusqu'à la dernière heure. Aussi la tâche qu'elle propose à l'investigateur est-elle identique à celle que le philosophe entreprend sur une plus vaste échelle et la science sur une échelle encore plus vaste. Entourés de tous côtés de mystères, nous sommes poussés par un instinct invincible à soulever le voile qui semble les cacher, dans l'espoir qu'une fois déroulé, se révélera le grand secret que des générations et des générations de chercheurs ont essayé en vain de découvrir. C'est une poursuite éternelle, une suite infinie de systèmes mythiques, philosophiques, scientifiques, proposés avec assurance, vigoureusement défendus comme des forteresses, bâtis pour l'éternité, brillant pendant un moment d'un éclat d'arc-en-ciel, puis crevant et s'évanouissant comme des bulles sur une rivière ou des fils-de-la-Vierge aux rayons du soleil. Il en a été et il en sera toujours ainsi, il n'appartient pas au philosophe ou au naturaliste de jeter des pierres contre les maisons de verre de son prédécesseur le faiseur de mythes. En fait, l'un des plus grands philosophes, Platon lui-même, dut franchir dans son système de nombreuses brèches au moyen de ponts faits de mythes, qui, pour légers et aériens qu'ils parais-

sent, survivront peut-être à l'édifice qu'ils étaient destinés à consolider. À ce bâtisseur suprême de ponts – à ce Pontifex Maximus – nous devons, dans le Phèdre, les envols d'une imagination angélique et la sublime comparaison de la caverne de la République.

Pour être complète, une histoire de la philosophie et même de la science devrait donc commencer par un exposé de la mythologie. L'importance des mythes comme documents sur la pensée humaine encore embryonnaire est généralement admise, et on ne les recueille ni ne les compare plus pour satisfaire à un vain divertissement, mais à cause de la lumière qu'ils jettent sur l'évolution intellectuelle de notre espèce. Il reste beaucoup à faire pour parachever ce travail de collection et de comparaison avant que tous les mythes du monde puissent être classés et groupés en un Corpus Mythorum, où, comme dans un musée, ces fossiles de l'esprit pourront être exposés de façon à illustrer une étape primitive de la marche de la pensée depuis ses humbles débuts jusqu'à des hauteurs encore inconnues. J'offre cet essai avec mes autres écrits comme ma contribution à la grande paléontologie de l'esprit humain qui reste à écrire.

J. G. FRAZER.

James George Frazer,  
Mythes sur l'origine du feu (1930)

## Chapitre 1

# Introduction

*de l'auteur*

[Retour à la table des matières](#)

De toutes les inventions humaines, la découverte de la façon d'allumer le feu a été probablement la plus importante et la plus riche en conséquences. Elle doit remonter à une très haute antiquité, car il n'y a pas, semble-t-il, d'exemple bien prouvé d'une tribu sauvage qui ignore l'usage du feu ou le moyen d'en produire <sup>1</sup>. Il existe, certes, beaucoup de tribus sauvages et quelques peuplades à demi-civilisées qui racontent des histoires sur une époque où leurs ancêtres n'avaient pas de feu, et qui prétendent rapporter comment leurs aïeux en vinrent à connaître l'usage du feu ainsi que la manière de le faire jaillir du bois ou des pierres. Mais il est très peu vraisemblable que ces récits renferment de réels souvenirs des événements qu'ils prétendent rappeler ; il est plus probable que ce sont de simples suppositions inventées par des hommes dont l'esprit était encore dans l'enfance, pour résoudre un problème qui s'était naturellement imposé à leur attention aussitôt qu'ils avaient commencé à réfléchir à l'origine de la vie humaine et de la société.

---

<sup>1</sup> Sir E. B. Tylor, *Researches into the Early History of Mankind*<sup>2</sup> (Londres, 1878), pp. 229 sqq.

Bref, de tels récits sont, pour la plupart, sinon tous, des mythes. Pourtant, même comme mythes, ils méritent d'être étudiés ; car, alors que les mythes n'expliquent jamais les faits qu'ils essaient d'élucider, ils jettent incidemment de la lumière sur la condition mentale des hommes qui les ont inventés ou qui y ont cru ; et après tout, l'esprit humain n'est pas moins digne d'être étudié que les phénomènes de la nature, dont, en fait, il ne peut être absolument distingué.

Mais, si l'on met à part ce que l'on peut appeler la valeur psychologique des mythes, un certain nombre d'histoires de l'origine du feu expliquent au moins d'une façon possible les diverses façons dont les hommes apprirent dans les temps primitifs l'usage de cet élément et le moyen de l'obtenir. Il semble, par conséquent, digne d'intérêt de réunir et de comparer les traditions de l'humanité sur cette question, d'une part pour donner des exemples de la sauvagerie primitive, et d'autre part pour nous aider à résoudre le problème particulier dont il s'agit. Aucun recueil général de ces traditions, à ma connaissance, n'a encore été fait <sup>1</sup>, ce que j'offre ici doit être considéré simplement comme une première vue d'ensemble, ou comme ce que Bacon aurait pu appeler la première cuvée <sup>2</sup> d'un champ vaste et fertile. D'autres qui viendront après moi pourront sans nul doute combler bien des lacunes qui sont évidentes, ou, pour continuer la métaphore baconienne, ils trouveront bien des grappes qui sont cachées à mes regards ou hors de leur portée.

Pour montrer la diffusion de ces histoires, et déterminer autant que possible leurs rapports entre elles, je suivrai un ordre géographique, ou ce qui, en somme, revient au même, un ordre ethnique en commençant par les sauvages les plus primitifs qui nous soient connus et qui sont les Tasmaniens.

<sup>1</sup> Les légendes de l'origine du feu ont été traitées par Adalbert Khun dans un essai fameux (*Die Herabkunft des Feuers und des Göttertranks*, deuxième édition, Gütersloh, 1886), rempli de science et d'ingéniosité ; mais il se borna aux mythes aryens, surtout ceux de l'Inde et de la Grèce. Andrew Lang eut le mérite d'attirer l'attention sur la vaste diffusion parmi les sauvages des récits sur le vol du feu, et il dit avoir fait un petit recueil de mythes de ce genre dans son ouvrage *La Mythologie* (pp. 185-195) que je n'ai pas vu. Voir son article *Mythology* dans *The Encyclopaedia Britannica*, neuvième édition, XIX, 807 sq ; *Modern Mythology* (Londres 1897), pp. 195 sqq. Comparer A. Bastian, « Die Vorstellungen von Wasser und Feuer », *Zeitschrift für Ethnologie*, I (1869), pp. 379 sqq ; Salomon Reinach, *Cultes, Mythes et Religions*, III (Paris, 1908), « Aetos Prometheus », pp. 83 sqq ; E. E. Sikes, « The Fire Bringer », en préface à son édition d'Eschyle, *Prometheus Vincit* (Londres 1912), pp. IX-XV ; Walter Hough, *Fire as an Agent in Human Culture* (Washington, 1926), pp. 156-165 (*Smithsonian Institution, United States National Museum*, Bulletin 139).

<sup>2</sup> *Novum Organum*, II-20.

James George Frazer,  
Mythes sur l'origine du feu (1930)

## Chapitre 2

---

# L'origine du feu en Tasmanie

[Retour à la table des matières](#)

Un indigène de la tribu d'Oyster-Bay en Tasmanie racontait de la façon suivante l'origine du feu dans sa peuplade :

« Mon père, mon grand-père, tous vécurent dans tout ce pays il y a bien longtemps – ils n'avaient pas de feu. Vinrent deux hommes noirs, ils dormaient au pied de la colline – une colline de mon pays. Au sommet d'une colline mon père les vit, au sommet d'une colline ceux de mon pays les virent debout. Ils furent effrayés – ils s'enfuirent, tous ; après quelque temps ils revinrent, – ils se dépêchèrent de faire du feu, – un feu avec du bois ; le feu n'a plus été perdu dans notre pays. Les deux hommes noirs sont dans les nuages ; dans la nuit claire vous les voyez comme deux étoiles <sup>1</sup>. Ce sont eux qui ont apporté le feu à mes pères.

---

<sup>1</sup> Castor et Pollux.

« Les deux hommes noirs demeurèrent quelque temps dans le pays de mes pères. Deux femmes (*Lowanna*) se baignaient, c'était près du rivage rocheux là où les moules sont abondantes. Les femmes étaient maussades, elles étaient tristes ; leurs maris étaient infidèles, ils étaient partis avec deux jeunes filles. Les femmes étaient solitaires ; elles nageaient dans l'eau, elles plongeaient à la recherche des crevettes. Une raie se tenait cachée dans le creux d'un rocher – une grande raie-à-éperon <sup>1</sup> ! Cette raie était grande, elle avait un très long éperon ; de son trou elle guettait les femmes, elle les vit plonger ; elle les perça de son éperon, – elle les tua, elle les emporta. Pendant quelque temps elles furent dérobées aux regards. La raie revint, elle revint tout près de la côte, elle se tenait en eau calme, près de la plage de sable ; les femmes étaient solidement fixées à son harpon elles étaient mortes ! Les deux hommes noirs combattirent avec la raie-à-éperon ; ils la firent périr avec leurs lances ; ils la tuèrent, – les femmes étaient mortes ! Les deux hommes firent un feu, – un feu de bois. De chaque côté ils placèrent une femme, – le feu était entre elles : les femmes étaient mortes.

« Les hommes noirs allèrent chercher des fourmis, quelques fourmis bleues (*puganny eptietta*) ; ils les placèrent sur les seins (*parugga poingta*) des femmes. Cruellement, intensément, elles furent mordues. Les femmes ressuscitèrent, – elles vécurent de nouveau. Bientôt vint un brouillard (*maynentayana*), un brouillard noir comme la nuit. Les deux hommes noirs s'en allèrent, les femmes disparurent : ils passèrent à travers le brouillard, l'épais et sombre brouillard. Leur place est dans les nuages. Vous voyez deux étoiles dans la nuit claire et froide ; les deux hommes sont là, les femmes sont avec eux ; ils sont là-haut des étoiles ! » <sup>2</sup>

Dans cette histoire, l'origine du feu est associée aux deux étoiles Castor et Pollux, qui apparurent un jour sur terre sous la forme d'hommes et jetèrent du feu « comme une étoile » parmi les hommes sans feu. Mais on ne voit pas clairement si on considérerait que ces bienfaiteurs avaient, d'abord, apporté du ciel le feu ou l'y avaient emporté quand ils furent fixés eux-mêmes au ciel pour toujours. En un mot, on se demande si les Tasmaniens attribuent au feu une origine stellaire ou terrestre.

<sup>1</sup> Trygon.

<sup>2</sup> Joseph Milligan, dans *Proceedings of the Royal Society of Tasmania*, vol. III, p. 274, cité par James Bonswick, *Daily Life and Origin of Tasmanians* (Londres, 1870), pp. 202 sq. ; R. Brough Smyth, *The Aborigenes of Victoria* (Melbourne et Londres, 1878), I. 461 sq. ; H. Ling Roth, *The Aborigenes of Tasmania* (Londres, 1890), pp. 97 sq.

James George Frazer,  
Mythes sur l'origine du feu (1930)

## Chapitre 3

---

# L'origine du feu en Australie

[Retour à la table des matières](#)

Chez certains des aborigènes de l'état de Victoria « il existe une tradition selon laquelle le feu sous une forme d'un emploi inoffensif appartenait exclusivement aux corneilles des monts Grampians ; et comme les corneilles le trouvaient très précieux, elles ne permettaient à aucun animal d'en avoir. Toutefois un petit oiseau nommé *Yuuloin-Kear*, « le roitelet-à-la-queue-de-feu », remarquant que les corneilles s'amusaient à disperser des tisons, en ramassa un et s'envola avec. Un faucon appelé Tarrakukk enleva le tison au roitelet, et mit le feu à tout le pays. Depuis cette époque il y a toujours eu des feux auxquels on a pu en allumer d'autres. »<sup>1</sup>

La mention des monts Grampians, qui sont situés dans le sud-ouest du Victoria, semble indiquer que cette histoire était répandue parmi les aborigènes du voisinage. Mais une histoire similaire a été, dit-on, racontée par les indigènes du Gippsland tout à fait au sud-est du Victoria. Selon eux, il y a eu une époque où les aborigènes n'avaient pas de feu. La peuplade était en proie à

---

<sup>1</sup> James Dawson, *Australian Aborigenes* (Melbourne, Sidney et Adélaïde, 1881), p. 54.

une lamentable infortune. On n'avait aucun moyen de cuire la nourriture, et il n'existait pas de feu-de-camp auquel on pût se chauffer quand il faisait froid. Le feu (*tower-a*) était en la possession de deux femmes qui n'avaient guère d'amitié pour les noirs. Elles gardaient le feu de très près. Un homme qui aimait les noirs décida de prendre le feu aux femmes, et pour cela il fit semblant d'être très épris des femmes et il les accompagnait dans leurs déplacements. Un jour, saisissant une occasion favorable, il vola un brandon, le cacha derrière lui et décampa. Il revint ainsi chez les noirs et leur donna le feu qu'il avait volé. Ils l'ont toujours considéré depuis comme leur bienfaiteur. C'est maintenant un petit oiseau avec sur la queue une marque rouge qui est la trace du feu <sup>1</sup>.

Dans cette histoire du Gippsland le petit oiseau à la queue marquée de rouge est sans nul doute identique au « roitelet-à-la-queue-rouge » du conte précédent. Mais la légende est devenue plus rationnelle en représentant le voleur de feu comme un homme ensuite transformé en oiseau. Une version très abrégée de la même histoire nous dit : « Le feu, selon les croyances traditionnelles des habitants du Gippsland, fut dérobé primitivement par leurs ancêtres, il y a bien longtemps, à *Bimba-Mirit* (le pinson-à-la-queue-de-feu) et d'une façon bien curieuse <sup>2</sup>. »

Dans le Queensland septentrional, loin au nord du Gippsland, les indigènes font un rapprochement entre le premier feu et le même petit oiseau. Selon les aborigènes du cap Grafton, sur la côte est du Queensland, aux jours d'autrefois il n'y avait rien sur terre qui tînt lieu de feu ; aussi Bin-Jir Bin-Jir, un petit roitelet au dos rouge (de l'espèce *Malurus*), monta au ciel pour en avoir. Il réussit, mais de peur que ses amis terrestres n'en profitassent point, il le cacha sous sa queue. Comme un ami lui demandait à son retour comment il s'en était tiré, il lui dit que ses recherches avaient été infructueuses, mais il lui suggéra en même temps d'essayer de tirer du feu de diverses espèces de bois. Son ami se mit au travail en se servant de morceaux de bois de différentes sortes ; il essaya d'en faire jaillir du feu en en faisant tourner un morceau sur le bout d'un autre. Mais ce fut en vain, et, à la fin, en désespoir de cause, il abandonna sa tâche. Se retournant alors il se mit à rire. À Bin-Jir Bin-Jir qui lui demandait pourquoi il riait, « c'est parce que, dit-il, tu as du feu placé au bout de la queue » en faisant allusion à la tache rouge du dos de l'oiseau. Bin-Ar Bin-Jir fut donc obligé de reconnaître qu'il avait eu du feu, et finalement il montra à son ami de quelle espèce de bois particulière il fallait l'extraire <sup>3</sup>. Ainsi dans deux versions de cette histoire l'oiseau porteur de feu est représenté dans l'une comme un roitelet et dans l'autre comme un pinson. Comme il ne semble pas qu'il y ait de roitelets en Australie je suppose que l'oiseau dont il s'agit est l'oiseau des fourrés *Atrichornis*, un oiseau à peu près de la taille d'une petite grive, qui habite au cœur des fourrés ou du maquis australien. On en connaît deux espèces *Atrichornis clamosa* et *Atrichornis rufescens*. Le premier, qui est le plus gros, est brun sur le dos, chaque plume ayant une raie d'une nuance plus foncée ; la gorge et le ventre sont d'un blanc rougeâtre, et il a sur la poitrine une large tache noire, tandis que les flancs sont bruns et que

<sup>1</sup> R. Brough Smyth, *The Aborigines of Victoria* (Melbourne et Londres, 1878), I, 458.

<sup>2</sup> E. M. Curr, *The Australian Race* (Melbourne et Londres, 1886-1887), III, 548.

<sup>3</sup> Walter F. Roth, *Superstition, Magic and Medicine*, North Queensland Ethnography, *Bulletin*, N° 5 (Brisbane, 1903), p. 11.

les plumes tectrices du bout de la queue sont roussâtres. Chez *Atrichornis rufescens* le blanc et le noir des parties antérieures sont remplacés par du brun et elles sont rayées de brun tout à fait comme le plumage supérieur <sup>1</sup>. Le dessous rougeâtre de la queue de cet oiseau expliquerait l'histoire selon laquelle il cacha le feu sous sa queue. Ce récit est visiblement un mythe destiné à justifier la couleur du plumage de cet oiseau.

Dans d'autres légendes australiennes ce n'est pas un oiseau du genre du roitelet mais un faucon qui joue le rôle d'introducteur du feu. Une légende de ce genre nous dit ce qui suit. Il y a longtemps un petit bandicot était seul à posséder un brandon, qu'il conservait avec la plus grande jalousie ; il l'emportait avec lui partout où il allait et ne le prêtait à personne. Aussi les autres animaux réunirent-ils un conseil où il fut décidé que l'on obtiendrait du feu, tant bien que mal, du bandicot. Le pigeon et le faucon furent députés pour exécuter ce projet. Toutes les tentatives faites pour persuader le bandicot de partager son bien avec ses voisins ayant avorté, le pigeon profita de ce qui lui parut être un moment d'inattention et se précipita pour saisir le trésor. En désespoir de cause le bandicot lança le feu du côté de l'eau, dans l'intention de l'éteindre à jamais. Mais le faucon à l'œil perçant qui voltigeait à l'entour fondit sur le feu avant qu'il ne tombât dans l'eau, et d'un coup d'aile il lança le brandon loin au-delà du cours d'eau, dans la haute herbe sèche de la rive opposée. L'herbe s'enflamma et les flammes s'étendirent par tout le pays. L'homme noir sentit alors le feu et dit que c'était bon <sup>2</sup>.

Autre histoire : parmi les tribus de la Nouvelle Galles du Sud, il y a, ou plutôt il y avait, une tradition très répandue selon laquelle la terre était primitivement peuplée par une race bien plus puissante, surtout bien plus versée dans les arts magiques, que celle qui l'habite aujourd'hui. Cette race est connue sous différents noms dans différentes tribus. Les Wathi-Wathi appellent ces hommes Bookoomuri et disent qu'ils furent finalement changés en animaux. Voici quelle est l'histoire de l'origine du feu. Il était une fois deux Bookoomuri qui étaient les seuls possesseurs du feu : l'un d'eux était Koorambin, c'est-à-dire un rat d'eau ; et l'autre était Pandawinda, c'est-à-dire une morue. Tous deux gardaient jalousement le secret du feu dans un espace découvert au milieu des bancs de roseaux du fleuve Murray. Bien des efforts furent faits par les autres Bookoomuri et par les hommes de la race actuelle, pour obtenir une étincelle de feu, mais sans succès, jusqu'à ce qu'un jour Karigari, c'est-à-dire le faucon, qui bien entendu avait été à l'origine un Bookoomuri, découvrit le rat d'eau et la morue en train de cuire des moules, qu'ils avaient prises dans la rivière. Il vola si haut qu'ils ne pouvaient plus l'apercevoir, il fit alors souffler un grand tourbillon parmi les roseaux desséchés, dispersant le feu dans toutes les directions, de sorte que tous les bancs de roseaux furent vite en feu. L'incendie s'étendit à la forêt et de vastes étendues boisées fit un désert, où jamais un

<sup>1</sup> Alfred Newton et H. Gadon, *A Dictionary of Birds* (Londres, 1893-1896), p. 822.

<sup>2</sup> James Browne, dans le *Canadian Journal*, vol. I, p. 509, cité d'après Wilson, par R. Brough Smyth, *The Aborigines of Victoria*, I, 460. On ne nous dit pas le nom de la tribu qui raconte cette histoire.

arbre n'a poussé depuis. C'est pourquoi on voit maintenant le Murray couler dans des plaines vastes et nues qui furent jadis couvertes de forêts <sup>1</sup>.

Les **Ta-Ta-Thi**, autre tribu de la même région, font un conte analogue. Ils disent qu'un rat d'eau, qu'ils appellent Ngwoorangbin, vivait dans le Murray et avait une grande hutte, où il conservait du feu pour cuire les moules qu'il ramassait dans l'eau. Il gardait jalousement ce feu. Mais, un jour, tandis qu'il était au fond de la rivière à récolter des moules, une étincelle s'envola et fut attrapée par un petit faucon (*Kiridka*), qui avait préparé quelques matières inflammables et alluma un feu, grâce auquel il consuma non seulement la maison du rat d'eau mais aussi une vaste étendue de forêt. C'est pourquoi les plaines d'alentour sont si nues. Mais les hommes ont toujours su depuis lors se procurer du feu par frottement <sup>2</sup>.

Selon les **Kabi**, une tribu du sud-ouest du Queensland, l'aspic sourd (*Mundulum*) était seul jadis à posséder du feu, qu'il tenait à l'abri à l'intérieur de son corps. Tous les oiseaux avaient en vain essayé d'en avoir, jusqu'à ce que survînt le petit faucon qui fit des bouffonneries si ridicules que l'aspic ne put garder son sérieux et commença à rire. Alors le feu lui échappa et devint leur propriété commune <sup>3</sup>.

Dans le territoire des Warramunga, une tribu de l'Australie centrale, au sud de la chaîne de Murchison, on peut voir deux beaux gommiers pousser sur les rives d'un petit cours d'eau desséché. Les indigènes disent que ces arbres marquent l'endroit où deux de leurs ancêtres faucons firent pour la première fois du feu en frottant ensemble des bâtons. Les noms de ces ancêtres faucons étaient Kirkalanji et Warra-Pulla-Pulla. Bien qu'ils fussent des oiseaux ils furent les premiers à faire du feu dans cette partie du pays. Ils portaient toujours leurs forêts-à-feu avec eux, et un jour Kirkalanji alluma un plus grand feu qu'il n'avait l'intention de le faire, aussi y fut-il pris lui-même et il périt dans les flammes. Étant très affligé de cette mésaventure Warra-Pulla-Pulla partit dans la direction de ce qui est maintenant le Queensland, et on n'entendit plus jamais parler de lui. La lune arriva alors, car en ce temps-là c'était un homme qui marchait sur la terre. Il rencontra une femme bandicot près de l'endroit où Kirkalanji avait allumé le feu et il se promena avec elle. Alors ils s'assirent sur un tertre en tournant le dos au feu et parlèrent si longtemps qu'ils ne le remarquèrent pas avant qu'il fût tout proche. La femme bandicot fut fortement brûlée et s'évanouit dans l'air ou bien mourut sur-le-champ ; toutefois l'homme-lune, qui n'était pas un mortel ordinaire, la ramena à la vie ou à la conscience, et ils montèrent tous deux ensemble au ciel. « C'est un trait curieux, ajoute Sir Baldwin Spencer, que dans toutes les tribus la lune est toujours représentée comme un homme et le soleil comme une femme <sup>4</sup>. »

<sup>1</sup> A. L. P. Cameron « Notes on some tribes of New South Wales », *Journal of the Anthropological Institute*, XIV (1885), p. 368.

<sup>2</sup> A. L. P. Cameron, *op. cit.*, pp. 368 sq.

<sup>3</sup> John Mathew, *Two Representative Tribes of Queensland* (Londres, 1910), p. 186.

<sup>4</sup> Sir Baldwin Spencer, *Wanderings in Wild Australia* (Londres, 1928), II, 470 sq. ; comparer (Sir) Baldwin Spencer et F. J. Gillen, *Across Australia* (Londres, 1912), II, 410.

Chez les **Mara**, tribu qui habite la côte sud-ouest du golfe de Carpentarie, il existe une tradition selon laquelle aux temps anciens il y avait un grand pin qui allait jusqu'au ciel. Tous les jours nombre d'hommes, de femmes et d'enfants avaient l'habitude de grimper au ciel et d'en revenir au moyen de cet arbre. Un jour tandis qu'ils étaient en haut un vieux faucon nommé Kakan découvrit la façon de faire du feu en faisant pivoter un bâton sur un autre. Mais dans une dispute qu'il eut avec un faucon blanc le feu fut mis au pays, et le sapin malheureusement brûlé, de sorte que les gens qui étaient en haut ne purent redescendre sur terre, et ils sont toujours ainsi restés dans le ciel depuis lors. Ces gens avaient des cristaux plantés dans la tête, le cou, les coudes, les genoux et les autres jointures, et c'est l'éclat des cristaux qui, la nuit, est la cause des lumières que nous appelons les étoiles <sup>1</sup>.

Dans ces légendes australiennes il est difficile de faire la distinction entre deux conceptions, celle où le premier faiseur de feu est un oiseau et celle où c'est un homme qui porte un nom d'oiseau ou bien où il est assimilé à un oiseau pour une autre raison. La difficulté est due à la confusion entre un animal et un homme qu'entretient le totémisme, si même elle ne l'engendre pas, dans l'esprit des primitifs. En identifiant un homme avec son animal totémique l'Australien semble perdre la faculté de les discerner l'un de l'autre ; et si on lui demandait, par exemple, si dans une histoire des aventures du kangourou il voulait dire l'animal kangourou, ou un homme qui avait le kangourou comme totem, il pourrait être incapable de répondre à la question ou même de la comprendre.

Dans le trésor légendaire des **Booandik**, tribu qui habitait primitivement l'extrémité de l'angle sud-ouest de l'Australie méridionale, l'introducteur du feu semble être un cacatoès. Ainsi dans une version de cette histoire le feu a été, dit-on, engendré dans la crête rouge d'un cacatoès, oiseau que le Booandik appelle *mar*. Un certain cacatoès (*Mar*), nous dit-on, dissimula le feu à sa tribu, pour son seul bénéfice, et ses compagnons s'irritèrent de son égoïsme. Les cacatoès organisèrent une réunion afin de trouver un plan pour subtiliser son feu à Mar. Ils tombèrent d'accord de tuer un kangourou et d'inviter Mar à venir partager cet animal avec eux. Et quand Mar emporterait sa part pour la cuire en particulier à son feu les autres cacatoès l'observeraient pour voir comment il faisait du feu. Le plan fut exécuté. Mar vint donc recevoir sa portion de kangourou : la tête, les épaules et la peau. Mar emporta le tout chez lui et prépara la viande pour la rôtir. Les autres cacatoès l'observèrent, et virent comme il prenait des filaments de liège et de l'herbe et les plaçait sur le sol pour les enflammer, puis comment il se grattait la tête avec ses serres et comment se faisait le feu, mais il leur fallait encore se le procurer. Un petit cacatoès offrit d'aller voler le feu à Mar. Il se glissa prudemment à travers l'herbe jusqu'à ce qu'il approchât du feu convoité. Il mit alors un bâton de xanthorée dans le feu et, à l'insu de Mar, l'alluma et vola vers ses compagnons. Les cacatoès furent ravis d'avoir trouvé enfin l'art de faire du feu ; mais Mar fut fort irrité et mit le feu à l'herbe, et brûla tout le pays du mont Schanck à la baie de Guichen. Le canard-musqué (*croom*) furieux de l'incendie de son pays

<sup>1</sup> Baldwin Spencer et F. G. Gillen, *The Northern Tribes of Central Australia* (Londres, 1904), pp. 628 sq.

secoua et fit claquer ses ailes et apporta ainsi l'eau qui remplit les lacs et les marais <sup>1</sup>.

Dans cette version il est clair que le premier faiseur de feu est supposé être un cacatoès pur et simple, et l'histoire est simplement un mythe inventé pour expliquer les plumes rouges de sa crête. Mais dans une autre version de l'histoire des Booandik le faiseur de feu est représenté comme un homme ensuite changé en cacatoès. E y a longtemps, y est-il dit, les noirs vivaient sans avoir de feu pour cuire leur nourriture, et tout ce qu'ils savaient du feu c'était qu'un homme nommé Mar (le cacatoès), qui vivait bien loin à l'Occident, le possédait et le gardait pour lui seul, caché dans la touffe de plumes qu'il portait sur la tête. C'était un homme trop vigoureux pour être attaqué de front et dépouillé par force de son feu, si bien que l'on décida d'user de ruse. On fit annoncer une grande assemblée de la tribu, ou corroborée, et des messagers furent envoyés pour annoncer le jour de cette réunion. Mar vint entre autres et quand on eut tué un kangourou pour servir de festin on lui offrit un morceau friand, mais il le refusa en disant qu'il préférait la peau. E la prit et l'emporta dans son camp qu'il avait établi à quelque distance. Les autres étaient curieux de savoir ce qu'il ferait de la peau, « car, disaient-ils, elle ne sera pas bonne à manger s'il ne l'apprête pas avec son feu. » Un jeune homme agile du nom de Prite entreprit de le suivre et de l'observer en se faufilant à travers l'herbe sans être vu. Il le fit, et vit comment Mar, après avoir bâillé, porta sa main à sa tête comme pour la gratter et tira du feu de l'endroit où il le cachait. Ayant découvert le secret, Prite retourna le raconter à la peuplade assemblée. Un autre personnage nommé Tatkanna s'offrit pour aller en apprendre plus long à ce sujet. Il s'arrangea pour s'approcher tout près du feu et sentir sa chaleur. Il revint également faire son rapport et montra comment la brûlure du feu lui avait rougi la poitrine. Un autre alla alors jusqu'au feu en emportant un bâton de xanthorée. Il vit Mar qui brûlait le poil de la peau de kangourou et s'arrangea, sans être observé, pour lancer son bâton dans le feu. Mais en le retirant il mit par inadvertance le feu à l'herbe. Le feu s'étendit rapidement à travers l'herbe touffue et le sous-bois desséché. En proie à une grande fureur, Mar empoigna ses massues (waddies) et se précipita vers l'endroit où les autres campaient, car il les soupçonnait avec raison d'avoir tripoté son feu. Ses soupçons furent confirmés par la vue de Tatkanna dont la poitrine rougie était la preuve qu'il avait trempé la main ou plutôt le sein dans l'affaire. Tatkanna qui était de petite taille commença à pleurnicher ; mais Quartang affronta ce grand bravache de Mar et offrit de se battre avec lui, disant qu'il était plus de sa taille que le petit Tatkanna. Les autres noirs ne demeurèrent pas inactifs. Un combat général s'ensuivit. Dans la mêlée Quartang reçut bientôt un coup d'une massue en forme de tire-botte qui l'acheva. Il sauta du sol dans un arbre et fut bientôt changé en l'oiseau que l'on nomme le martin-pêcheur d'Australie, et qui porte encore sous l'aile la marque du tire-botte de Mar. Le petit Tatkanna devint un rouge-gorge. Le valeureux Prite fut aussi transformé en un oiseau qui habite maintenant les sous-bois le long de la côte. Un grand et gros homme du nom de Kounterbull reçut à la nuque une profonde blessure faite par une lance. Sous le coup de cette cuisante douleur il se précipita dans la mer et on le vit souvent depuis faire jaillir de l'eau par la blessure de son cou. Pour nous, son nom est la baleine.

<sup>1</sup> Mrs. James Smith, *The Booandik Tribe* (Adelaïde, 1880), pp. 21 sq.

Depuis ce jour fertile en événements, s'il arrive aux indigènes de laisser éteindre le feu, ils peuvent aisément en faire sortir de la xanthorée en se procurant deux morceaux de ce bois ; ils en placent un morceau horizontalement sur le sol, ils insèrent la pointe du second dans une entaille faite dans le premier et font tourner rapidement le bâton vertical dans leurs mains. En peu de temps les bâtons s'embrasent, et font voir que le bois de xanthorée peut encore mettre le feu au maquis comme au temps de Mar <sup>1</sup>.

Cette version de la légende vise à expliquer comment les indigènes en vinrent à faire du feu en frottant du bois de xanthorée. Mais elle explique incidemment les traits caractéristiques, non pas d'un seul, mais de plusieurs oiseaux et également de la baleine. Il semble que la forme primitive de cette histoire ait compris un choix considérablement plus vaste d'animaux et d'oiseaux. Mrs. James Smith, la dame missionnaire à qui nous devons un précieux tableau de la tribu des Booandik, chez qui elle a vécu plus de trente-cinq ans, nous avertit en effet qu'elle a oublié les noms de la plupart de ceux qui se distinguèrent dans le combat du feu. Elle ajoute : « C'est regrettable, car leurs noms sont nécessaires à la complète intelligence de l'histoire <sup>2</sup>. » En ce qui concerne les animaux, l'histoire, c'est clair, est un mythe zoologique destiné à expliquer certains traits caractéristiques de la faune australienne. Le rouge-gorge qui y joue un rôle de premier plan ne peut être le rouge-gorge des Îles Britanniques, car il ne semble pas qu'on puisse le rencontrer en Australie. Les premiers colons ont probablement identifié quelque oiseau australien dont la poitrine a des plumes rouges avec l'ami emplumé, bien connu, de leur ancienne patrie. Mrs. Smith a découvert que cette histoire de l'origine du feu était répandue parmi les indigènes seulement dans l'angle extrême du Sud-Ouest de l'Australie méridionale, entre le mont Gambier et la baie de Mac Donnell. Elle était inconnue des noirs qui habitent plus au nord, au bord de la baie de Rivoli et de la baie de Guichen ; mais, encore plus au nord, les indigènes de la baie de la Rencontre, à l'estuaire du Murray, connaissent une histoire assez semblable <sup>3</sup>. Cette version de la baie de la Rencontre a été rapportée par un autre explorateur ; la voici. Les ancêtres se réunirent un fois à Mootabarringar pour faire un corroboree ou fête de danse. Comme ils n'avaient pas de feu ils ne pouvaient danser la nuit et étaient obligés de danser le jour. Comme il faisait très chaud leur sueur qui ruisselait forma les grands étangs qu'on peut encore voir aujourd'hui ; et le battement des pieds des danseurs produisit des accidents de terrain qui sont maintenant les collines et les vallées. Mais ils savaient qu'un homme grand et vigoureux du nom de Kondole, qui vivait dans l'Est, possédait du feu, et ils lui envoyèrent deux messagers, Huratje et Kanmari, pour l'inviter à la fête. Il vint, mais il cacha son feu. Les hommes en furent mécontents et résolurent de lui prendre le feu de force. Personne ne se hasarda d'abord à l'approcher ; mais à la fin un certain Riballe prit son courage à deux mains pour le frapper d'une lance et lui voler son feu. Il jeta donc sa lance et le blessa au cou. Cela provoqua bien des rires et bien des cris, et ils furent presque tous changés en des animaux de

<sup>1</sup> Mrs. James Smith *The Booandik Tribe*, pp. 19-21.

<sup>2</sup> Mrs. James Smith, *Ibid.*, p. 20. Elle nous dit (p. 21) que plus de dix ans se sont écoulés depuis qu'elle a entendu l'histoire pour la dernière fois, et que les noirs qui pouvaient la raconter sont morts depuis longtemps.

<sup>3</sup> Mrs. James Smith, *The Booandik Tribe*, pp. 18 et sq.

différentes espèces ; Kondole lui-même courut vers la mer et devint une baleine, et dans la suite il fit toujours jaillir de l'eau par la blessure qu'il avait reçue dans le cou. Les deux messagers, Kuratje et Kanmari, furent changés en petits poissons. Il se trouva qu'au moment de leur transformation Kanmari portait une bonne peau de kangourou tandis que Kuratje n'avait qu'un paillason d'algues, c'est la raison pour laquelle le poisson nommé *kanmari* a beaucoup d'huile sous la peau, alors que le poisson nommé *kuratje* est mince et sec. D'autres furent changés en opossums et grimpèrent aux arbres. Les jeunes élégants qui étaient parés de touffes de plumes furent changés en cacatoès et conservèrent sous la forme de crête leurs touffes de plumes. Quant à Riballe, il prit le feu de Kondole et le cacha dans la xanthorée, où il se trouve encore, et d'où on peut le faire sortir par frottement. La façon dont la tribu de la baie de la Rencontre tirait du feu de la xanthorée est la suivante. Les indigènes prenaient un éclat de xanthorée et le plaçaient sur le sol avec le côté plat en dessus. Ils prenaient alors un morceau plus fin du même bois et en appuyaient l'extrémité inférieure sur l'autre, tandis qu'ils tenaient l'extrémité supérieure entre les paumes de leurs mains et lui imprimaient un mouvement giratoire, en déplaçant leurs mains en avant et en arrière, jusqu'à ce que le bois prît feu <sup>1</sup>.

Cette version de l'histoire complète sans doute celle des Booandik telle que la rapporte Mrs. Smith, dans la mesure où elle fournit plus de détails quant aux transformations des gens en animaux après la découverte du feu. Mais elle diffère de la version des Booandik d'une façon assez curieuse puisqu'elle fait de la baleine plutôt que du cacatoès le possesseur primitif du feu.

D'autres histoires australiennes font un rapprochement entre la corneille et la découverte du feu. Ainsi les aborigènes de la vallée de la rivière **Yarra**, qui se jette à Port Phillip là où s'élève maintenant Melbourne, disaient qu'il y a bien longtemps une certaine femme du nom de Karakarook était la seule femme qui sût faire du feu. Elle le gardait dans le bout du bâton en bois de yam, avec lequel elle avait l'habitude, comme les autres femmes indigènes australiennes, de chercher en creusant des racines comestibles, des insectes, des lézards pour servir de nourriture à sa famille <sup>2</sup> ; mais elle refusait de communiquer son feu à personne d'autre. Mais Waung, dont le nom signifie « corneille », trouva un plan pour le lui prendre. Cette femme aimait beaucoup manger des œufs de fourmi ; donc Waung fabriqua, ou prit, un grand nombre de serpents et les mit sous une fourmilière. Il invita alors Karakarook à venir déterrer les œufs. Quand elle eut un peu creusé elle trouva les serpents. Waung lui dit de les tuer avec son bâton de yam. Elle les frappa donc, et comme elle faisait cela le feu tomba du bâton de yam où elle l'avait caché. Sur ce, Waung ramassa le feu et se sauva avec. Quant à la femme, elle fut placée dans le ciel par Pund-Jel, le créateur des hommes, et elle y brille encore sous la forme des Pléiades, ou Sept Étoiles. Mais quand Waung eut pris le feu, il se montra presque aussi égoïste que la femme l'avait été auparavant, car il ne voulut donner le feu à personne. Aussi Pund-Jel, le créateur des hommes, fut-

<sup>1</sup> H. E. Meyer, « Manners and Customs of the aborigenes of the Encounter Bay Tribe », in J. D. Woods, *The native Tribes of South Australia* (Adelaïde, 1879), pp. 203 sq.

<sup>2</sup> Baldwin Spencer et F. J. Gillen, *The Native Tribes of Central Australia* (Londres, 1889), pp. 26 sq.

il fort irrité contre Waung, et il rassembla tous les noirs et les fit parler durement à Waung, et Waung eut peur. Pour se sauver et brûler les autres, il jeta le feu au milieu d'eux, et chacun ramassa un peu de feu et s'en alla. TchertTchert et Trarr prirent un peu de feu et allumèrent l'herbe sèche autour de Waung et le brûlèrent. Pund-Jel dit à Waung : « Tu seras une corneille qui volera partout et tu ne seras plus un homme. » Tchert-Tchert et Trarr furent perdus ou brûlés dans l'incendie. Ce sont maintenant deux grandes pierres au pied du mont Dandenong <sup>1</sup>.

La tribu des **Bunarong**, qui habitaient la région qui s'étend au sud-est de Melbourne, racontait une histoire semblable pour expliquer l'origine du feu ; mais dans celle-ci la corneille (*waung*) semble être l'oiseau même et non pas un homme qui fut ensuite changé en oiseau. L'histoire, qui comporte plusieurs répétitions, est la suivante. Deux femmes coupaient un arbre afin de trouver des œufs de fourmi, quand elles furent attaquées par plusieurs serpents. Les femmes se battirent vigoureusement mais ne purent tuer les serpents. À la fin, une des femmes cassa son bâton de combat (*kan-nan*) et immédiatement il en sortit du feu. La corneille ramassa le feu et s'envola avec. Deux très jeunes hommes, nommés Toordt et Trrar, coururent après la corneille et l'attrapèrent. La corneille, effrayée, laissa tomber le feu et un grand incendie s'ensuivit. Les noirs furent extrêmement effrayés à cette vue, et le bon Toordt et le bon Trrar disparurent. Pund-Jel descendit lui-même du ciel et dit aux noirs : « Maintenant que vous avez du feu, ne le perdez pas. » Il leur laissa voir Toordt et Trrar pendant un moment puis les emmena avec lui et les plaça où ils brillent maintenant sous la forme d'étoiles. Les noirs perdirent plus tard le feu. L'hiver vint. Ils avaient très froid. Ils n'avaient point d'endroit où cuire leur nourriture. Il leur fallait la manger crue et froide, comme les chiens. Les serpents se multiplièrent aussi. À la fin, Pal-Yang, qui avait tiré les femmes de l'eau, envoya du ciel Karakarook pour les garder. C'était une sœur de Pal-Yang, et elle est encore vénérée par les femmes noires aujourd'hui. Cette bonne Karakarook était une très belle et très grande femme, et elle avait un très long bâton, avec lequel elle allait par tout le pays, tuant une multitude de serpents, mais en laissant quelques-uns ici et là. En frappant un serpent, elle cassa son grand bâton et du feu en sortit. La corneille s'envola de nouveau avec le feu, et pendant quelque temps les noirs furent en proie au plus profond chagrin. Toutefois, une nuit, Toordt et Trrar descendirent du ciel et se mêlèrent aux noirs. Ils dirent aux noirs que la corneille avait caché le feu sur une montagne du nom de Nun-Ner-Woon. Puis Toordt et Trrar s'envolèrent vers le ciel. Bientôt Trrar revint sain et sauf avec le feu enveloppé dans de l'écorce qu'il avait arrachée aux arbres, comme les indigènes font quand ils voyagent, pour emporter du feu avec eux et le conserver à l'étouffé ; Toordt retourna chez lui au ciel et ne revint jamais vers les noirs. Ils disent qu'il mourut brûlé sur une montagne nommée Mun-Ni O où il avait allumé un feu pour empêcher de mourir celui qu'il s'était procuré. Mais quelques sorciers nient qu'il soit mort brûlé sur cette montagne ; ils soutiennent que, pour ses bonnes actions, Pund-Jel le changea en l'astre de feu que les blancs appellent la planète Mars. Or la bonne Karakarook avait dit aux femmes de bien examiner le bâton qu'elle avait cassé et d'où était sorti de la fumée et du feu ; les femmes ne devaient

<sup>1</sup> R. Brough Smyth, *The Aborigines of Victoria*, I, 459.

jamais perdre ce don précieux. Cependant cela ne suffisait pas. L'aimable Trarr emmena les hommes vers une montagne où pousse l'essence particulière de bois appelée *diel-wuk* dont sont faits les forêts-à-feu ; et il leur montra comment façonner et utiliser ces accessoires, de façon à avoir toujours à leur portée les moyens d'allumer du feu. Il s'envola alors vers le ciel et on ne le vit plus <sup>1</sup>.

On raconte une histoire analogue de l'origine du feu chez les **Wurrunjerri**. C'est une tribu qui, à l'époque de la fondation de Melbourne, occupait la région située au nord et au nord-est de la ville et qui comprend la plaine du Yarra et la vallée de cette rivière jusqu'à sa source, ainsi que les pentes septentrionales des monts Denderong <sup>2</sup>. Les Karat-Goruk, qui sont évidemment les mêmes que les Karakarook des deux histoires précédentes, étaient un groupe de jeunes femmes qui cherchaient des œufs de fourmi en fouillant avec leurs bâtons de yam au bout desquels elles avaient des charbons enflammés. Mais la corneille (*waang*) leur vola leur feu grâce à un stratagème, et quand la corneille musquée (*bellin-bellin*) fit sortir un tourbillon de sa poche au commandement de Bunjil, les femmes furent balayées jusque au ciel et elles y sont encore sous la forme des étoiles que nous appelons les Pléiades, et elles portent encore du feu au bout de leurs bâtons de yam <sup>3</sup>.

Le Rév. Robert Hamilton, de Melbourne, a recueilli la même histoire sous une forme légèrement différente de la bouche des plus vieux aborigènes. Quoiqu'il ne le dise pas, nous pouvons cependant admettre que les indigènes de qui il a tenu cette légende habitaient la région voisine de la ville. Sa relation de cette légende est la suivante : « *Comment on obtint le premier feu.* – Une jeune fille, dont le nom indigène était Mûn-Mûn-Dik, était devenue, d'une façon ou d'une autre, propriétaire du feu, et le gardait dans le bout de son bâton de yam. (Le bâton de yam, il faut l'expliquer, est une perche de cinq pieds de long, dont la pointe est durcie au feu et qui sert à déterrer les racines.) La jeune fille tirait du feu des avantages et du bien-être, mais rien ne pouvait la persuader d'en partager les bienfaits avec les autres, et toutes les tentatives faites pour s'emparer, ou par force ou par ruse, de ce trésor furent infructueuses. Bundjil envoya pourtant son fils au secours des hommes. Celui-ci, comme il n'arrivait pas à persuader la jeune fille de céder de bonne grâce, eut recours à un stratagème. Ayant enterré un serpent venimeux dans une grande fourmilière, il la prie de venir chercher des œufs de fourmi – une véritable friandise. Elle déterre, bien entendu, le serpent. Tarrang crie : « Frappe-le, frappe-le ! » Comme elle cogne sur l'animal de son bâton de yam, le feu s'en échappe. Tarrang s'en saisit et l'offre aux hommes. Pour empêcher la jeune

<sup>1</sup> R. Brough Smyth, *The Aborigines of Victoria*, I, 459 sq.

<sup>2</sup> A. W. Howitt, *The Native Tribes of South East Australia* (London, 1904), pp. 71 sq.

<sup>3</sup> A. W. Howitt, *op. cit.* p. 430. Pour cette histoire qu'il semble donner sous une forme abrégée, le Docteur Howitt renvoie à l'ouvrage manuscrit de sa fille, Miss Mary E. B. Howitt, *Legends and Folklore (of some Victorian Tribes)*. On doit beaucoup regretter que ce précieux ouvrage n'ait pas encore été publié. J'ai eu l'avantage de le consulter il y a bon nombre d'années et d'en faire quelques extraits mais malheureusement la légende de l'origine du feu n'en fait pas partie.

filles de recouvrer son monopole, il la transporte dans un endroit du ciel où elle devint « les Sept Étoiles ». C'est là qu'on la voit maintenant <sup>1</sup>. »

Dans cette version, il n'est pas fait mention de la corneille, mais on peut deviner qu'elle se dissimule dans la personne de l'artificieux Tarrang, le fils de Bundjil, qui dérobe son feu à la femme en employant le même stratagème que la corneille dans la première version. L'explication que le docteur Hamilton donne au sujet du bâton de yam explique pourquoi on pensait que le feu y était caché. Comme la pointe du bâton avait été plongée dans le feu pour la durcir, il devait de toute évidence absorber un peu de feu dans sa propre substance, et, de ce fait, n'importe quel choc un peu violent devait suffire à chasser du bois l'élément igné dont il était, peut-on dire, comme chargé ou imprégné. D'après les principes de la philosophie naturelle des primitifs, ce raisonnement semble sans défaut.

Dans cette légende, que l'on peut appeler la légende de Melbourne, puisqu'elle était répandue parmi les indigènes du voisinage de cette ville, il est intéressant d'observer que l'origine du feu est associée aux Pléiades qui, on le suppose, portent au ciel comme sur terre le même feu dans leur bâton de yam. C'est peut-être par une simple coïncidence que de l'autre côté de la mer, et pas très loin de ces tribus de l'extrême sud de l'Australie, les grossiers indigènes de la Tasmanie associent également les feux célestes aux feux terrestres, puisque ces deux peuplades pensent également que les lumières du ciel furent d'abord allumées sur cette terre.

On a recueilli une autre version de la même légende, toujours dans le Victoria, à Western Port ; c'est une baie à quelque distance de Melbourne. L'histoire est la suivante. À la création, un certain nombre de jeunes gens, dans un état indéfini, étaient assis dans l'obscurité, quand Pundyil, un vieillard, à la demande de sa fille, la bonne Karakarok, leva la main vers le soleil (*gerer*) qui, sur ce, réchauffa la terre et la fit s'entr'ouvrir comme une porte. Alors vint la lumière. Et Pundyil, voyant que la terre était pleine de serpents, donna à sa fille Karakarok un long bâton avec lequel elle alla partout détruire les serpents. Malheureusement, il semble que son bâton se brisa avant qu'elle les eût tous tués ; mais comme le bâton se cassait, il en jaillit du feu et ainsi un grand bien sortit d'un mal apparent. Les hommes se mirent à cuire joyeusement leur nourriture ; mais Wang, un être mystérieux, à forme de corneille, s'envola avec le feu et les laissa dans un état pitoyable. Karakarok leur rendit toutefois le feu et il ne fut plus jamais perdu depuis. Quant à Pundyil, ou Bonjil, il a vécu, dit-on, près des chutes de Lallal, sur le Marabool, mais il est maintenant au ciel. La planète Jupiter est son feu, on l'appelle aussi Pundyil <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Rev. Robert Hamilton, Melbourne, « Australian traditions », *The Scottish Geographical Magazine* (Edimbourg, 1885), I, pp. 284 sq.

<sup>2</sup> Rev. William Ridley, « Report on Australian Languages and Traditions », *Journal of the Anthropological Institute*, II (1873), p. 278 ; comparer *Kamilarol, and other Australian Languages* (Sidney, 1875), p. 137. Mr. Ridley tient, semble-t-il, cette tradition de *Remarks on the Probable Origin and Antiquity of the Aboriginal Natives of New South Wales*, par un magistrat colonial, Melbourne, ouvrage que je n'ai point vu. Ce magistrat écrivit peut-être avant la séparation du Victoria de la Nouvelle Galles du Sud qui eut lieu en 1851.

Dans cette version de Western Port, la corneille reparaît, mais les Pléiades disparaissent. Pourtant le mot Karakarok, qui est le nom indigène de cette constellation, implique leur présence. Selon le récit précédent, il semble que les indigènes considèrent Jupiter comme le père des Pléiades.

Dans la tribu des **Boorong** qui se trouve bien loin de ces indigènes, dans le triste pays de « la brousse du mallee » autour du lac Tyrrell, au nord-ouest du Victoria, il existe une tradition selon laquelle le premier feu fut offert aux indigènes par la corneille, qu'ils identifient avec l'étoile canopus <sup>1</sup>.

Parfois, mais, semble-t-il, plus rarement, les indigènes australiens faisaient remonter l'origine du feu à une source qui nous semble plus plausible que les étoiles, le soleil. Ainsi les indigènes des alentours du lac Condah, dans le sud-ouest du Victoria, racontaient que jadis un homme lança en l'air, vers les nuages, une lance, et qu'à la lance était attachée une corde. Cet homme grimpa alors en haut de la corde et rapporta du soleil sur terre le feu <sup>2</sup>. Une des tribus voisines de Maryborough dans le Queensland racontait comment à l'origine les hommes tirèrent le feu du soleil, d'une façon différente. Au commencement quand Birral eut placé les hommes noirs sur la terre primitive, qui était comme un grand banc de sable, ils lui demandèrent où ils pourraient trouver de la chaleur le jour, du feu la nuit. Il dit que s'ils allaient dans une certaine direction ils trouveraient le soleil, et qu'en en abattant un morceau, ils pourraient avoir du feu. En allant bien loin dans la direction indiquée ils découvrirent que le soleil sortait d'un trou le matin et entrait dans un autre trou le soir. Alors se précipitant vers le soleil ils abattirent une partie de son disque et ainsi ils acquirent le feu <sup>3</sup>.

La source de l'origine du feu à laquelle croient les **indigènes du district de Kulkadone (Kalkadoon)**, dans le nord-ouest du Queensland, est plus plausible. Ils disent qu'il y a longtemps une certaine tribu de noirs s'assembla sur les collines découvertes du pays. Ils avaient eu une bonne journée de chasse et beaucoup de dépouilles de kangourous étaient étendues dans le camp. Un violent orage éclata alors, et la foudre mit le feu à l'herbe sèche des collines, qui flamba terriblement, brûlant et rôtissant en partie plusieurs des kangourous morts. Quand les hommes se mirent à manger cette chair à demi-rôtie ils la trouvèrent beaucoup plus savoureuse que la viande crue dont ils avaient fait jusque-là leur subsistance. Aussi envoya-t-on une vieille femme suivre le feu que l'on voyait encore brûler au bas des collines, avec mission d'en rapporter. Après quelque temps elle revint en portant un bâton enflammé. On la nomma alors gardienne permanente du feu et elle fut solennellement exhortée par les anciens de la tribu à ne jamais le laisser s'éteindre. Pendant bien des années cette femme s'acquitta soigneusement de sa mission de confiance jusqu'à ce

<sup>1</sup> W. Stanbridge, "Some particulars of the General Characteristics, Astronomy, and Mythology of the Tribes in the Central Part of Victoria, Southern Australia » *Transactions of the Ethnological Society of London*, New Series (1861), p. 303.

<sup>2</sup> R. Brough Smyth, *The Aborigenes of Victoria*, I, 462.

<sup>3</sup> A. W. Howitt, *The Native Tribes of South-East Australia*, p. 432.

qu'une nuit, comme le camp pendant la saison des pluies était submergé d'eau, sa vigilance se relâcha et le feu s'éteignit. En punition de sa négligence elle fut condamnée à errer toute seule à travers la brousse jusqu'à ce qu'elle retrouvât le feu perdu. Longtemps elle alla solitaire à travers le désert sans piste, cherchant en vain, jusqu'à ce qu'un jour, passant à travers un fourré épais, elle ne put en supporter plus, et elle assouvit sa rage en arrachant deux bâtons aux arbres et en les frottant violemment l'un contre l'autre. À sa grande joie le frottement du bois produisit du feu et elle retourna triomphalement vers sa peuplade avec sa précieuse découverte que l'on n'a jamais perdue depuis <sup>1</sup>.

Chez les **Arunta** de l'Australie centrale il existe une tradition sur l'origine du feu. Ils disent qu'aux jours anciens auxquels ils donnent le nom d'Alcheringa, un homme du totem de l'Arunga et de Peuro <sup>2</sup> partit dans l'Est à la poursuite d'un gigantesque euro qui portait du feu dans son corps. Cet homme avait avec lui deux grands *churinga*, c'est-à-dire des bâtons ou des pierres sacrés, avec lesquels il essaya de faire du feu mais sans y réussir. Il poursuivit l'euro à mesure qu'il avançait vers l'Ouest, et il essayait tout le temps de le tuer. L'homme et l'euro campaient toujours à une courte distance l'un de l'autre. Une nuit l'homme se réveilla et vit un feu qui brûlait près de l'euro ; il y alla aussitôt, en prit et avec fit cuire un peu de chair d'euro qu'il portait avec lui et dont il se nourrissait. L'Euro s'enfuit en courant vers l'Est en tournant le dos à ses anciennes traces. L'homme essaya encore de faire du feu mais en vain et il poursuivit l'animal jusqu'à ce qu'ils fussent tous deux revenus à l'endroit d'où ils étaient partis. L'homme réussit enfin à tuer l'euro, avec ses *churinga*. Il examina soigneusement le corps pour voir comment l'animal faisait du feu, d'où il venait ; il arracha l'organe génital mâle qui était très long, le fendit en deux et s'aperçut qu'il contenait du feu très rouge, qu'il ôta et dont il se servit pour cuire son euro. Il vécut pendant longtemps de la chair de ce grand euro et, quand le feu qu'il avait extrait de son corps s'éteignit, il essaya de nouveau d'en faire et y arriva en chantant toujours le même air dont voici les paroles :

*Urpmalara kaiti*  
*Alkna munga*  
*Ilpau wita wita* <sup>3</sup>

Les tribus des **Wonkonguru** de l'Australie Centrale, au nombre desquelles il y a les Dieri, font un rapprochement entre l'origine du feu et une colline de sable à l'est du lac Perigundi. Ils disent qu'il y a bien longtemps, avant que les blancs vinsent dans le pays, un de leurs ancêtres mythiques du nom de *mooras* ou de *moora-mooras*, vint du Sud et fit un camp derrière une grande colline de sable. Juste au coucher du soleil il alla voir un certain Paralana qui était lui-même un moora. Il trouva Paralana en train de manger du poisson cru

<sup>1</sup> F. B. Urquhart, « Legends of the Australian Aborigenes », *Journal of the Anthropological Institute*, XIV (1885), pp. 87 sq.

<sup>2</sup> Espèce de kangourou *macropus robustus*.

<sup>3</sup> Baldwin Spencer et F. J. Gillen, *The Native Tribes of Central Australia*, pp. 446 sq.

et lui demanda pourquoi il agissait de la sorte. Paralana répondit : « Ce poisson est très bon. Comment le mangez-vous ? » L'autre répliqua : « J'aime cuire les poissons, ils sont meilleurs cuits. » Il pria donc Paralana de venir dans son camp et lui dit qu'il lui montrerait comment s'y prendre. Là, il alluma un feu, mit quelques poissons sur les cendres et quand ils furent cuits il les donna à Paralana qui les mangea et demanda comment il appelait la chose dont il s'était servi pour préparer les poissons. L'autre lui dit qu'on l'appelait du feu et lui montra comment en faire. Quand Paralana eut appris ce secret, il tua son professeur et emporta son feu derrière la colline de sable. Là, il campa et, armé de ce nouvel instrument, il leva un tribut sur les autres noirs, qui lui amenaient des vivres et des jeunes filles. Mais il eut plus tard deux jeunes filles qui ne voulaient pas rester avec lui. Elles attendirent donc qu'il fût profondément endormi et s'enfuirent rapidement en emportant avec elles un brandon et elles montrèrent à toute leur peuplade comment conserver du feu incandescent <sup>1</sup>. Les Wonkonguru racontent une autre histoire, celle d'une femme *moora* qui vola du feu à une vieille femme appelée Nardoochilpanie. Ayant été tuée, cette vieille femme se changea en cygne et s'envola, en emportant le brandon dans sa bouche. C'est pour cela que tous les cygnes noirs ont une bordure rouge à l'intérieur de leur bec ; c'est pour montrer que la femme *moora* se brûla la bouche en portant ce tison <sup>2</sup>. À la lumière des histoires précédentes nous pouvons supposer que sous une forme antérieure dans ce mythe Wonkonguru le cygne apportait le premier feu à l'humanité et ce faisant se brûlait l'intérieur du bec.

Selon une tradition qui existe chez les **Kakadu** de l'Australie septentrionale, deux hommes, deux demi-frères, tous deux nommés Nimbiamaiianogo, partirent à la chasse avec deux femmes, leurs mères. Les hommes attrapèrent des canards et des pluviers-aux-ailes-en-éperon, tandis que les femmes récoltèrent en abondance dans les étangs des racines de lys et des graines. Or, à cette époque, les hommes n'avaient pas de feu et ne savaient pas en faire, mais les femmes le savaient. Tandis que les hommes étaient partis chasser dans la brousse, les femmes firent cuire leur nourriture et la mangèrent toutes seules. Juste comme elles finissaient leur repas elles virent au loin revenir les hommes. Comme elles ne voulaient pas que les hommes eussent connaissance du feu, elles ramassèrent hâtivement les cendres qui étaient encore allumées et les dissimulèrent dans leur vulve pour que les hommes ne pussent les voir. Quand les hommes arrivèrent ils dirent : « Où est le feu ? » Mais les femmes répliquèrent : « Il n'y a pas de feu. » Il se produisit alors une grande dispute et beaucoup de bruit. Les femmes donnèrent enfin aux hommes quelques-unes des racines de lys qu'elles avaient ramassées, et cuites. Quand ils eurent mangé beaucoup de viande et de racines de lys ils s'endormirent tous pour longtemps. Une fois encore, à leur réveil, les hommes allèrent chasser et les femmes firent cuire leur nourriture. Le temps était très chaud et tout le reste des oiseaux tués par les hommes était maintenant gâté. Les hommes apportèrent de nouvelles provisions et de nouveau, pendant qu'ils étaient encore au loin, ils virent brûler un feu brillant dans le camp des femmes. Un pluvier-à-l'aile-en-éperon s'envola et avertit les femmes que les hommes revenaient.

<sup>1</sup> G. Horne et G. Aiston, *Savage Life in Central Australia* (Londres, 1924), pp. 139 sq.

<sup>2</sup> G. Home et G. Aiston, *Ibid.*, pp. 140-141.

Une fois encore les femmes cachèrent le feu et les cendres au même endroit qu'auparavant, et de nouveau les hommes demandèrent où était le feu, mais les femmes soutinrent vigoureusement qu'elles n'en avaient pas du tout. Les hommes dirent : « Nous en avons vu », mais les femmes répondirent : « Non, vous vous moquez de nous, nous n'avons pas de feu. » Les hommes répliquèrent : « Nous avons vu un grand feu, si vous n'avez pas de feu, comment cuisez-vous votre nourriture ? Est-ce le soleil qui l'a cuite ? si le soleil cuit vos lys, comment ne cuit-il pas nos canards ? et ne les empêche-t-il pas de se gâter ? » Il n'y avait pas de réplique à cela. Ils s'endormirent tous. À leur réveil les hommes détachèrent la souche d'un arbre à bois de fer, et en tirèrent la résine. Alors ils prirent deux bâtons et découvrirent qu'ils pouvaient faire du feu en les frottant l'un contre l'autre. Mais pour punir les femmes des mensonges qu'elles avaient faits au sujet du feu, ils résolurent de les changer en crocodiles et de les payer ainsi de leurs tromperies. Ils modelèrent donc la résine de l'arbre à bois de fer en forme de têtes de crocodiles et les plaçant sur leurs têtes ils plongèrent dans un étang ; et quand les femmes vinrent à l'étang pour pêcher, les hommes-crocodiles les entraînaient sous l'eau et les tuèrent. Quand tout fut achevé, les hommes-crocodiles tirèrent les femmes sur la rive et leur dirent : « Levez-vous, marchez, pourquoi nous racontez-vous des histoires au sujet du feu ? » Mais les femmes mortes ne firent pas de réponse. Pendant un moment les hommes gardèrent leur tête de crocodile, tandis que leurs bras et leurs jambes étaient toujours humains. Mais plus tard ils furent changés en vrais crocodiles et ce furent les premiers de l'espèce, car jusque-là il n'y avait pas eu d'êtres semblables <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Sir Baldwin Spencer, *Native Tribes of Northern Territory of Australia* (Londres, 1914), pp. 305-308.

James George Frazer,  
Mythes sur l'origine du feu (1930)

## Chapitre 4

---

### L'origine du feu dans les Îles du détroit de Torrès et en Nouvelle-Guinée

[Retour à la table des matières](#)

Dans les îles occidentales du détroit de Torrès, entre l'Australie et la Nouvelle-Guinée, on a recueilli l'histoire suivante sur l'origine du feu.

Une vieille femme nommée Serkar, qui vivait à Nagir, avait six doigts à chaque main. Elle avait un doigt entre le pouce et l'index, comme tout le monde en ces temps éloignés. Quand elle désirait faire du feu elle plaçait l'un sur l'autre deux morceaux de bois à brûler, puis elle mettait le doigt qui avait le feu sous le bois qui, par conséquent, prenait feu. Or tous les animaux de Moa voyaient souvent la fumée faite par Serkar, et ils savaient qu'elle avait du feu, et ils désiraient s'en procurer un peu, car ils n'en avaient pas. Aussi se réunirent-ils un jour en conseil. Il y avait le serpent, la grenouille et les lézards des différentes espèces, à savoir : le lézard-à-longue-queue (*zirar*), le tout petit lézard (*monan*), le lézard domestique (*waipem*), et deux grands lézards nommés l'un si et l'autre *karom*. Ils tombèrent tous d'accord qu'ils devaient nager jusqu'à Nagir pour avoir du feu. Le serpent devait essayer le premier ; mais la mer était forte et il dut revenir en arrière. La grenouille essaya ensuite, mais elle échoua aussi dans sa lutte contre les vagues. Après elle le petit lézard, le

lézard-à-la-longue-queue, le lézard domestique et l'un des grands lézards (*si*) plongèrent dans l'eau, mais ils furent tous ramenés en arrière de la même façon. Enfin l'autre lézard (*karom*) essaya d'accomplir cette tâche, et grâce à son long cou, qui lui permit de tenir sa tête au-dessus des vagues, il réussit à faire la traversée à la nage et à débarquer sur la plage sablonneuse de Nagir. Une fois là, il alla tout droit à la maison de Serkar. Elle était assise, occupée à tresser un panier et fut très heureuse de le voir. Elle l'invita à s'asseoir et elle alla au jardin chercher des vivres pour son visiteur. Le lézard-au-long-cou profita de son absence pour fouiller la maison et pour se procurer du feu mais il ne put en trouver. Il pensa dans son for intérieur : « Nous sommes de drôles de fous à Moa ; elle n'a pas de feu. » La vieille femme revint bientôt rapportant quantité de vivres du jardin et quantité de bois à brûler. Alors elle mit un morceau de bois sur un autre, tandis que le lézard-au-long-cou l'observait attentivement. Il la vit approcher le doigt du bois qui prit feu immédiatement et se mit à flamber. Après cela la vieille femme fit cuire la nourriture et quand elle eut fini la cuisine, elle ôta tout le bois du feu et le cacha dans le sable car elle était économe et elle ne voulait pas perdre de bois à brûler. Le feu était maintenant complètement éteint et il ne restait pas une étincelle ; néanmoins la vieille femme avait toujours le feu dans son doigt. Mais le lézard-au-long-cou voulait prendre le feu pour le rapporter avec lui à Moa. Aussi quand il eut fini son repas il dit : « Très bien, je m'en vais ; il y a loin à nager d'ici Moa. » La vieille femme alla l'accompagner jusqu'à la plage d'où il partait. Au bord de l'eau le lézard-au-long-cou tendit la main à la vieille femme. Elle lui offrit la main gauche, mais il refusa de la prendre. « Donne-moi la bonne », dit-il et il insista, si bien qu'à la fin la vieille femme lui tendit la main droite où était le feu. Le lézard prit dans sa bouche le doigt qui avait le feu, le coupa d'un coup de dent et nagea avec jusqu'à Moa. Là tout le monde, ou plutôt tous les animaux, l'attendaient sur le rivage. Tous étaient contents de voir le feu qu'il leur rapportait. Ils emportèrent tous du feu à Mer (une des îles Murray). Il allèrent tous dans le bois et chacun prit une branche de l'arbre qu'il aimait le mieux ; ils demandèrent à chaque arbre de venir prendre un tison. L'un d'eux le demanda au bambou (*marep*), un autre à *Hibiscus tiliaceus* (*sem*) un autre à *Eugenia* (*sobe*) et ainsi de suite. Tous ces arbres reçurent donc du feu et ils l'ont toujours conservé depuis ; et les hommes prennent à ces arbres leurs forêts-à-feu.

Les forêts-à-feu (*goi-goi*) sont au nombre de deux, l'un vertical et l'autre horizontal. On fait pivoter le bâton vertical sur l'horizontal jusqu'à ce qu'il se produise du feu ; l'opération se nomme « la mère donne du feu », car le bâton horizontal se nomme « la mère » et le bâton vertical « l'enfant ». Quant à la vieille femme de Serkar elle perdit son sixième doigt et toujours depuis les hommes n'ont eu que cinq doigts, bien qu'ils en eussent six auparavant : on peut voir encore le grand vide entre le pouce et l'index là où il y avait le sixième doigt. Selon un récit, le lézard-au-long-cou n'ôta pas d'un coup de dent le doigt de la vieille femme, mais le scia avec une certaine coquille marine (*cyrena*), qui est répandue en Nouvelle-Guinée <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Reports of the Cambridge Anthropological Expedition to Torres Straits*, VI (Cambridge, 1908), pp. 29 sq.

Un autre explorateur a rapporté une version légèrement différente de la même histoire. La voici :

Dans une des îles voisines du continent de la Nouvelle-Guinée (Daudai) vivait une femme nommée Sarkar qui avait du feu entre le doigt et le pouce de la main droite. Un jour des hommes en train de pêcher virent s'élever de la fumée de l'île où Sarkar habitait, et ils décidèrent d'y aller voir, et si possible, de se rendre compte de ce pouvoir mystérieux. Après avoir énormément discuté entre eux sur les meilleurs moyens de se procurer les renseignements désirés, ils décidèrent de se transformer en animaux. Ils prirent par conséquent la forme d'un rat, d'un petit lézard (*mona*), d'un serpent, d'un iguane, d'un lézard-au-long-cou (*karom*) et ainsi de suite. La mer houleuse fit bientôt abandonner leur tentative au rat, au petit lézard (*mona*), au serpent, à l'iguane, et aux autres ; seul le lézard-au-long-cou tint bon et aborda enfin près de l'endroit où vivait Sarkar. Allant vers cette femme sous la forme d'un homme, il lui dit : « As-tu du feu ? » Elle répondit : « Non ! » car elle désirait garder son pouvoir secret. Mais elle apporta de la nourriture à son visiteur, et quand il eut mangé il se coucha pour dormir. Pourtant il ne dormait que d'un œil et vit comment cette femme faisait jaillir du feu de sa main et allumait des feuilles sèches et du bois. Le matin suivant il décida de partir et dit à Sarkar : « Je m'en vais ; serrons-nous la main ! »

Elle lui offrit la main gauche, mais il ne voulut pas la prendre et lui demanda l'autre. Elle lui donna donc la main droite, et comme elle le faisait il dégaina vivement un couteau de bambou, lui coupa la main et plongea dans la mer avec son trophée. En arrivant chez lui il essaya de faire du feu et y réussit. Quelques arbres le virent faire du feu et vinrent regarder. Certains d'entre eux, à savoir le bambou (*marep*), le *kizo*, le *seni*, le *zeb* et l'*argergi*, emportèrent du feu avec eux, et toujours depuis cette époque, ces arbres ont possédé le pouvoir de produire du feu. Les indigènes avaient l'habitude de tailler dans ces arbres les bâtons qui, par frottement, produisaient du feu <sup>1</sup>.

Dans cette version de l'histoire, les acteurs sont des hommes qui se changent en animaux dans l'intention de dérober le feu à la vieille femme, alors que dans la version précédente, qui est sans doute la version primitive, c'étaient des animaux purs et simples.

On a recueilli une version abrégée de la même histoire à Mowat (Mawatta) dans le Daudai, une région qui se trouve au sud de la Fly River dans la Nouvelle-Guinée britannique. On raconte « qu'Eguon que l'on représente comme une chauve-souris introduisit le feu à Mowat. Selon une légende, une tribu habitait jadis l'Île Double [Nalgi] (près de Nagir), dont un des membres fit voir du feu qui sortait entre le pouce et l'index de la main gauche, sur quoi s'élevèrent des dissensions, et tous les hommes furent changés en animaux, oiseaux, poissons, reptiles (y compris le dugong et la tortue). Eguon alla à

<sup>1</sup> Rev. A. E. Hunt, « Ethnographical Notes on the Murray Islands, Torres Straits », *Journal of the Anthropological Institute*, XXVIII (1899), p. 19. Cette histoire est aussi citée dans *Reports of the Cambridge Anthropological Expedition to Torres Straits*, VI, p. 30. D'après le Docteur A. C. Haddon dans *Reports, llec.*, j'ai traduit quelques noms indigènes d'animaux et d'arbres que Mr. Hunt n'avait pas traduits.

Mowat, les autres dans différents endroits des Détroits et de la Nouvelle-Guinée. »<sup>1</sup> Dans cette version une grande chauve-souris a pris le rôle de porteur-de-feu du lézard à long cou ; mais, par ailleurs, cette histoire coïncide pour l'essentiel avec la légende précédente, dans la mesure où elle raconte comment le feu fut d'abord tiré d'entre l'index et le pouce d'un être humain, et comment ceux qui encouragèrent et aidèrent ce larcin furent transformés en animaux.

**La peuplade de Mawatta** dit que le feu lui fut apporté de la façon suivante de l'île de Mabuïag, dans le détroit de Torrès. En ce temps-là les indigènes du détroit de Torrès, comme ceux de la Nouvelle-Guinée, ne connaissaient pas le feu. Un jour quelques hommes virent un crocodile qui avait dans la bouche du feu avec lequel il faisait cuire sa nourriture. Ils dirent : « Ô crocodile, donne-nous du feu », mais il refusa. Ils allèrent alors vers leur chef, qui était malade dans sa maison. Après sa guérison il prit un peu de nourriture et nagea jusqu'à Dauan. Tandis qu'il se reposait là il vit de la fumée qui s'élevait audessus de l'eau sur la côte de la Nouvelle-Guinée. Ayant traversé à la nage, il rencontra une femme en train de mettre le feu à l'herbe, il lui vola le feu et le rapporta à Mabuïag. De Mabuïag, le feu alla à Tutu, et les gens de Tutu le donnèrent à ceux de Mawatta<sup>2</sup>.

Dans l'île de Kiwai, qui se trouve au large de la côte de la Nouvelle-Guinée, à l'embouchure de la Fly River, courent diverses histoires sur l'origine du feu. Le premier à en rapporter une fut le Révérend James Chalmers, pionnier missionnaire, qui sacrifia sa vie à son zèle pour l'amélioration des indigènes de la Nouvelle-Guinée. Sa version est la suivante :

« Le feu a été produit pour la première fois sur le continent près de Dibiri par deux hommes dont je n'ai pu savoir le nom. Tous les animaux essayèrent de voler un peu de feu et de nager avec jusqu'à Kiwai, mais ils échouèrent. Tous les oiseaux essayèrent alors, et ils échouèrent aussi, jusqu'à ce que le cacatoès noir prît son vol en disant qu'il prendrait le feu. Il s'abattit, prit un bon bout de bois enflammé et s'envola avec ; en revenant vers l'estuaire il le laissa tomber sur les différentes îles mais le ramassa toujours. Quand il arriva à Iasa, sa bouche était terriblement brûlée, de là viennent les taches rouges de chaque côté de son bec. À Iasa il le laissa tomber, et les gens s'en emparèrent, et depuis lors ils ont toujours eu du feu. »<sup>3</sup>

<sup>1</sup> E. Beardmore, « The Native of Mowat, Daudai, New Guinea », *Journal of the Anthropological Institute*, XIX (1890), p. 462. Cette légende est citée aussi dans *Reports of the Cambridge Anthropological Expedition to Torres Straits*, V (Cambridge, 1904), p. 17.

<sup>2</sup> W. N. Beaver, *Unexplored New Guinea* (Londres, 1920), p. 69.

<sup>3</sup> Rev. James Chalmers, « Note on the Native of Kiwai Island, Fly River, British New Guinea ». *Journal of the Anthropological Institute*, XXXIII (1903), p. 118. Comparer avec *Reports of the Cambridge anthropological Expedition to Torres Straits*, V. 17, où il est dit « qu'une cicatrice rouge autour du bec du cacatoès noir montre encore aujourd'hui la trace de cet accident ».

Le cacatoès auquel il est fait allusion dans cette histoire appartient sans aucun doute au genre *Microglossa*, « dont le plumage entièrement noir est relevé de rouge vif sur ses joues dénudées. »<sup>1</sup>

La même histoire a été enregistrée d'une façon un peu plus complète à Kiwai par un enquêteur plus récent. « Il y a eu bien entendu une époque où les gens n'avaient pas de feu et étaient obligés de manger tout sans rien cuire. Le feu était pourtant connu à Dibiri (à l'embouchure du Bamu), et les animaux informés de ceci essayèrent de le dérober. Le crocodile essaya sans succès, le casoar échoua et le chien lui-même ne put réussir. Les oiseaux firent alors une tentative, et le cacatoès noir réussit à prendre un peu de feu et s'envola vers l'ouest en le tenant dans son bec. Pourtant, quand il arriva à Iasa le feu lui brûlait la bouche et il laissa tomber le brandon. C'est ainsi que les Kiwais acquirent le feu, et que le cacatoès noir a un reflet rouge au-dessus de son bec encore aujourd'hui. » Dans plusieurs autres régions de la Nouvelle-Guinée, la majorité des histoires sur le feu disent que le chien fut le premier à l'apporter à l'homme, et, dans un cas, que le chien le déroba au rat. Dans la pratique, chez les Kiwais, on fait du feu en tenant la bille de bois habituelle avec le pied et en tirant rapidement de haut en bas un éclat de canne en dessous d'elle. La méthode de « la charrue à feu » est une variante<sup>2</sup>. L'auteur entend par « charrue à feu » ce qu'on appelle aussi méthode « du bâton et de la rainure » pour faire du feu ; cela consiste à frotter une pointe émoussée le long de la rainure qu'elle a creusée elle-même dans un morceau de bois placé sur le sol<sup>3</sup>.

Le docteur Gunnar Landtman, anthropologue finlandais, a recueilli à Kiwai, ces dernières années, nombre d'histoires sur l'origine du feu. Parmi ces récits il y a celui qui raconte comment le feu fut introduit à Kiwai par le cacatoès noir. Le voici :

Un petit garçon habitant à Manavete (sur le continent de la Nouvelle-Guinée) fut emporté une fois par un crocodile, et son père, nommé Dave, lança un canot et se mit à chercher s'il pourrait le trouver quelque part, lui ou son esprit. En payant, il arriva à Doropa, dans l'île Kiwai ; ce n'était alors qu'une plage de sable sans arbres. Il y passa la nuit, et le jour suivant, arriva dans la même île à Sanoba, où vivait un homme du nom de Meuri Or, ce Meuri n'avait ni jardin ni feu et passait son temps à attraper des poissons qu'il faisait sécher au soleil. Il dit à Dave qu'il n'avait pas de feu et Dave promit de lui en apporter. Or, Dave possédait un oiseau extraordinaire, qui savait beaucoup de choses et pouvait parler comme un homme. Cet oiseau extraordinaire était un cacatoès noir (*kapia*). Dave envoya donc le cacatoès chercher du feu à Manavete ; l'oiseau prit son vol, et revint au bout d'un certain temps avec un tison incandescent dans le bec. C'est de cette façon que le cacatoès avait l'habitude de porter du feu, et c'est pour cela qu'il a encore une raie rouge

<sup>1</sup> Alfred Newton et Hans Gadow, *Dictionary of Birds* (Londres, 1893-1896), p. 93.

<sup>2</sup> W. N. Beaver, *Unexplored New Guinea* (Londres, 1920), p. 175.

<sup>3</sup> (Sir) E. B. Tylor, *Researches into the Early History of Mankind*<sup>3</sup>, (Londres, 1878), pp. 237 sq.

autour des coins de la bouche ; cette raie est due au feu. Meuri garda toujours le tison que le cacatoès lui avait apporté <sup>1</sup>.

Une autre histoire recueillie par le docteur Landtman à Kiwai raconte comment les insulaires du détroit de Torrès acquirent pour la première fois du feu. Cette histoire, c'est clair, est une variante de la légende racontée par les indigènes eux-mêmes <sup>2</sup>. La voici :

À une extrémité de l'île Badu, dans le détroit de Torrès, vivait avec sa mère un homme nommé Hawia et ils n'avaient pas de feu. Mais, à l'autre bout de l'île, vivait un crocodile et il possédait du feu. Un jour Hawia et le crocodile harponnaient ensemble des poissons et, de retour chez lui, le crocodile alluma du feu pour cuire sa pêche. Hawia alla lui demander de lui prêter du feu pour qu'il pût cuire aussi son poisson, mais il refusa avec brusquerie. L'homme retourna donc chez lui, et lui et sa mère découpèrent les poissons et les firent sécher au soleil, mais ils durent les manger crus. Hawia demanda bien d'autres fois du feu au crocodile, mais toujours en vain.

Un jour Hawia se prépara à aller chercher ailleurs du feu. Il mit sur sa tête une coiffure de plumes blanches, peignit son visage en noir, et revêtit beaucoup d'ornements. Ainsi paré, il plongea dans l'eau et nagea vers Bundji, et il chantait tout en nageant : « Fumée par là, on brûle la brousse. Je nage à travers l'eau et je vais prendre le feu. » Il atteignit enfin Budji. Une femme y vivait qui brûlait la brousse pour faire un jardin. Entre le pouce et l'index de sa main droite brûlait du feu. Quand elle eut remarqué Hawia elle éteignit toutes les flammes de la brousse de peur que l'étranger ne sût qu'elle avait du feu. Elle lui demanda d'où il venait et ce qu'il voulait. Il le lui dit et la femme répondit : « Très bien, va dormir et demain je te donnerai du feu. » Le jour suivant elle commença par brûler encore la brousse. Hawia lui dit : « Allons, serrons-nous la main, je voudrais m'en aller. » Elle lui tendit la main gauche, mais il demanda la droite, et brusquement lui arracha le feu de la main. L'ayant pris, il sauta dans l'eau et nagea jusqu'à Boigu en chantant le même air qu'auparavant. En atteignant Boigu, il alluma un feu et, comme la fumée s'élevait dans l'air, sa mère qui se trouvait au loin à Badu dit : « Oh ! de la fumée là-bas ! mon fils revient, il a du feu. » Le jour suivant, il alla à l'île de Mabuiag et alluma un signal semblable, et sa mère dit : « Il est à Mabuiag, la fumée se rapproche. » Il débarqua enfin à Badu, et dit à sa mère : « J'ai du feu. Nous allons tuer des poissons et les faire cuire sur le feu. » Le crocodile vit alors qu'Hawia et sa mère avaient du feu, et il vint poliment leur offrir de leur donner un peu du sien, feignant d'être aimable. Mais Hawia lui dit : « Non, je ne veux pas de ton feu, j'en ai qui vient d'ailleurs. » Et il ajouta : « Ne reste pas sur la rive, tu es un crocodile, reste dans l'eau. Tu n'es pas un homme comme nous pour

<sup>1</sup> Gunnar Landtman, *The Folk-tales of the Kiwai Papuans* (Helsingfors, 1917), pp. 331 sq. (*Acta Societatis Scientiarum Fennicae*, vol. XLVII), id., *The Kiwai Papuans of British New Guinea* (Londres, 1927), p. 36. Le docteur Landtman rapporte nombre de versions légèrement différentes (*The Folk-tales of the Kiwai Papuans*, pp. 64, 68 sq. 332).

<sup>2</sup> [Voir plus haut](#), [pp. 33 sqq.] [correspondant à la page de l'édition Payot].

demeurer sur le rivage. » Le crocodile, honteux et confus, alla dans l'eau en disant : « Mon nom est alligator. J'irai partout et j'attraperai des hommes. »<sup>1</sup>

Dans cette version, la coiffure de plumes blanches portée par l'homme et la peinture noire dont il avait barbouillé son visage quand il traversa la mer à la nage pour prendre le feu, peuvent être le fruit d'un rationalisme primitif, qui aurait substitué un être humain déguisé de la sorte au cacatoès noir qui joue le rôle de porteur de feu dans les autres histoires de Kiwai<sup>2</sup>.

Dans une nouvelle histoire, que rapporte le docteur Landtman, nous retrouvons la même façon curieuse d'obtenir du feu, en l'arrachant à une personne qui avait du feu ardent entre le pouce et l'index :

À Muri, une des îles du détroit de Torrès, vivait un homme nommé Iku, qui avait du feu ardent entre l'index et le pouce de la main droite. C'était le seul feu des îles, tout le feu qu'on voit maintenant dans les îles vient du feu placé entre le pouce et l'index de la main droite d'Iku. Aujourd'hui encore, nous avons tous un large espace entre le pouce et l'index, parce que Iku avait là un brandon.

Or, à Nagir, autre île du détroit de Torrès, habitait un homme du nom de Naga, qui vivait de poissons qu'il harponnait et faisait sécher au soleil. Et, à Mabuiag, autre île du détroit de Torrès, vivait un homme du nom de Waiati avec sa femme et sa fille. Ces hommes n'avaient pas de feu ; ils mangeaient leur nourriture froide. Mais un jour, Naga alla voir Waiati à Mabuiag, et lui dit : « Allons chercher du feu ; il y a un homme nommé Iku, dans l'île de Muri, qui a du feu dans la main, alors que toi et moi, nous cuisons notre nourriture au soleil. » Un faucon enleva donc les deux hommes et vola avec eux au-dessus de la mer jusqu'à Muri et là se posa sur un grand arbre. Les deux hommes descendirent jusqu'au sol et laissèrent le faucon à les attendre dans l'arbre. Or, Iku était occupé à faire un canot dans un tronc d'arbre. Les deux hommes l'épièrent dans la brousse et virent le feu dans sa main. Posant à terre sa hache de pierre, Iku mit le feu à quelques morceaux de bois. Les hommes l'épièrent encore en disant : « Il met le feu au bois, il allume le feu avec sa main, oh, oui, oui. » Ils sortirent alors de la brousse et Iku se retourna : « D'où venez-vous donc, vous deux ? dit-il. Il n'y avait personne ici. Pourquoi êtes-vous venus ? » Ils dirent : « Nous sommes venus chercher du feu. Nous n'avons pas de feu. Nous cuisons toujours notre poisson au soleil. » À ces mots, Iku dissimula le feu dans sa main, de sorte qu'on ne pouvait plus le voir. Il dit : « Je n'ai pas de feu. Qui vous a dit que j'avais du feu ? » Mais ils affirmèrent savoir qu'il en avait. Et Naga, qui avait été une fois auparavant transporté par le faucon à Muri et avait vu le feu, dit à Iku : « Je vous ai vu une première fois avant de parler à mon ami. » Iku s'exclama alors avec mépris : « Vous n'êtes pas des hommes, je pense que vous êtes des démons. Vous n'avez pas de feu, vous mangez votre nourriture froide. Je suis un

<sup>1</sup> G. Landtman, *The Folk-tales of the KiwaiPapuan*s, pp. 333 sq. Cette histoire fut racontée par un homme de Mawata au docteur Landtman. Un autre homme de Mawata donna au docteur Landtman une version plus courte et légèrement différente de la même histoire (p. 334).

<sup>2</sup> [Voir plus haut](#), pp. 37-39 [correspondant aux pages de l'édition Payot].

homme, j'ai du feu, je vous le montrerai. » Sur ce, il ouvrit la main et dit : « Voyez, le feu sort maintenant ! » Mais, Naga se précipita et lui arracha le feu de la main. En vain, Iku essaya de l'arrêter, en disant : « Ne prenez pas ce feu, il est à moi ! » et il courut après Naga : « Oh ! », cria-t-il, « rendez-moi mon feu ! » Mais Naga et Waiati rejoignirent rapidement le faucon et l'oiseau s'envola avec eux. Aussi Iku dut-il abandonner la poursuite. Il revint droit chez lui, gémissant sur cette perte. Pour entretenir le feu qu'il venait d'allumer, maintenant que la source en était perdue, il ramassa beaucoup de bois. L'endroit de sa main où il y avait eu du feu se referma.

Naga et Waiati retournèrent à Nagir, l'île de Naga, et y allumèrent un grand feu. Alors Waiati retourna dans son île de Mabuiag, emportant le feu d'Iku avec lui. Sa famille était en train de faire sécher du poisson au soleil. Mais Waiati alluma du feu et sa femme cria : « Qu'est-ce que c'est ? » Il répondit : « C'est du feu pour la nourriture. Viens y faire cuire la nourriture. » Une grande flamme jaillit et sa famille fut effrayée. Ils disaient : « Oh ! Qu'est-ce que c'est ? » Mais Waiati les rassura en disant : « Attendez que le poisson soit cuit. » Quand le poisson fut cuit, il leur en donna et ils le mangèrent en criant : « Oh ! Père, voilà une bonne recette ! Jusqu'ici nous avons fait sécher le poisson, et cela prenait longtemps. »

Naga et Waiati allèrent, une autre fois, à l'île de Yam, portés par le faucon. Waiati retourna bientôt à Mabuiag, mais Naga s'installa à Yam, et y amena également sa famille. Ce fut le premier homme qui vécut dans cette île. Iku alla à Davane et donna du feu à Kogea et aussi à Mereva, dans l'île de Saibai, au large de Daudai, en Nouvelle-Guinée. C'est de Saibai que la connaissance du feu s'est répandue en Nouvelle-Guinée. Mais Iku retourna dans son île de Muri <sup>1</sup>. Une autre histoire nous raconte comment le premier faiseur de feu fut un petit garçon, du nom de Kuiamo, qui avait un feu toujours ardent au bout de l'index de la main droite. C'était un indigène de l'île de Mabuiag, dans le détroit de Torrès, mais il alla voir un jour quelques personnes de l'île de Badu. Or, ces gens ne connaissaient pas l'usage du feu et cuisaient leur nourriture au soleil. Quand ils donnèrent à Kuiamo de la nourriture crue à manger, celui-ci leur apprit à la cuire. Il mit son doigt sur un morceau de bois, qui se mit à brûler. Les gens furent d'abord effrayés à cette vue. N'étant pas habitués à la nourriture cuite, ils s'évanouirent quand ils la goûtèrent pour la première fois, mais ils se mirent bientôt à l'aimer. La même chose se produisit dans l'île de Moa et dans d'autres endroits, quand Kuiamo alla enseigner aux hommes l'usage du feu <sup>2</sup>.

**Dans la peuplade de Masingara**, à l'embouchure de la Fly River, dans la Nouvelle-Guinée anglaise, il y a une histoire sur l'origine du feu, qui ressemble beaucoup à l'histoire que racontent les insulaires du détroit de Torrès <sup>3</sup>. Ils disent que, primitivement, ils n'avaient pas de feu et que leur seule nourriture consistait en bananes mûres et en poisson séché au soleil. Las de ce régime ils envoyèrent quelques animaux chercher du feu. Le premier qu'ils désignèrent

<sup>1</sup> G. Landtman, *Folk-tales of the Kiwai Papuans*, pp. 134 sq.

<sup>2</sup> G. Landtman, *Ibid.*, p. 157.

<sup>3</sup> [Voir plus haut](#), p. 33 sqq [correspondant à la page de l'édition Payot].

pour cette tâche était le rat. Ils lui donnèrent à boire du kava (*gamoda*) et lui dirent d'aller chercher du feu. Le rat but le kava et alla dans la brousse, mais il y resta, sans se soucier du feu. La même chose arriva à l'iguane et au serpent. L'un après l'autre, ils burent du kava, allèrent dans la brousse et y restèrent. À la fin, la peuplade s'adressa à l'*ingua*, qui est une autre espèce d'iguane, connue sous le nom d'*iku*, à Mawata. L'*ingua* but du kava, plongea dans la mer et alla à la nage dans l'île de TUDO. Il y trouva du feu et le rapporta dans sa bouche, nageant tout le temps et levant la tête au-dessus des flots à chaque vague, de sorte que le feu ne s'éteignit pas. Depuis lors, les habitants de la brousse ont du feu. Ils en font en frottant ou en forant avec un morceau de bois de *warakara* (de bambou), un autre morceau de bois de *warakara*, enduit de cire auparavant <sup>1</sup>.

Une autre histoire raconte qu'un homme nommé Turuma, qui vivait à Gibu, dans l'île de Kiwai, avait l'habitude d'attraper des poissons et de les faire sécher au soleil, parce qu'il n'avait pas de feu. Or, un certain être mythique du nom de Gibunogere vivait là, sous terre, et il plaignait Turuma qu'il voyait sécher son poisson au soleil, faute de feu. Un jour, tandis que Turuma était absent, en train d'harponner des poissons, Gibunogere creusa un trou dans le sol et s'y étendit en se couvrant de terre, pour se dissimuler à Turuma. À son retour, Turuma découvrit les empreintes de Gibunogere et s'étonna : « Qui donc a marché ici ? », pensa-t-il en son for intérieur. « Je suis le seul homme qui vive dans cet endroit. » Gibunogere se leva soudain et dit : « Qui es-tu ? De quoi parles-tu ? » Turuma, très alarmé, s'écria : « Oh ! Père, d'où viens-tu ? » C'était pour se gagner les bonnes grâces de Gibunogere qu'il l'appelait père. Gibunogere répliqua : « Je vis sous terre. C'est mon logis, et un très bon logis, ma foi. Là, il y a du feu. Tu n'as pas de feu, tu ferais mieux de venir chez moi. » Turuma était encore effrayé, mais Gibunogere lui promit de lui donner du feu et le pressa de venir. Ils allèrent donc au logis souterrain de Gibunogere, et, quand Turuma se fut assis près du feu, il s'évanouit. Mais Gibunogere le saigna, lui fit boire de l'eau et lui lava le corps. Turuma revint enfin à lui, épousa la fille de Gibunogere et donna à son beau-père beaucoup de haches de pierre et de colliers de dents de chien, en paiement de la jeune fille. Malheureusement, l'épousée ne survécut pas à la nuit de noce, et, avant la venue du jour, Turuma était veuf <sup>2</sup>.

Une histoire plus prosaïque, dépourvue de cette fin tragique, nous raconte comment, aux jours d'autrefois, alors que l'île Kiwai n'était qu'une plage de sable où ne poussaient d'autres arbres que quelques palétuviers, deux hommes vivaient non loin l'un de l'autre, à Iasa. Le nom de l'un était Nabeamuro et celui de l'autre Keaburo. Or, Keaburo n'avait pas de feu et mangeait du poisson cru en le faisant seulement sécher au soleil. Tandis que Nabeamuro savait faire du feu en forant un trou dans un bâton avec un autre bâton ; mais il ne voulait pas faire part de sa science à Keaburo. Keaburo le surprit pourtant,

<sup>1</sup> G. Landtman, *Folk-tales of the Kiwai Papuans*, p. 335.

<sup>2</sup> G. Landtman, *Ibid.*, p. 333.

un jour, en train de faire du feu, il le lui vola et s'enfuit avec, et Nabeamuro qui était un vieillard ne put rattraper le voleur <sup>1</sup>.

Une histoire plus instructive, recueillie à Kiwai par le docteur Landtman, raconte, de la façon suivante, la première découverte de la façon de faire du feu :

Autrefois tout le monde avait l'habitude de manger de la nourriture crue. Mais un homme de Gururu ou de Glulu rêva une fois qu'un esprit était venu le trouver et lui disait : « Il y a du feu dans ton arc. » Quand cet homme se réveilla, il se dit : « Du feu, qu'est-ce que c'est ? » Il se rendormit alors, et l'esprit revint encore et dit : « Demain, essaie ton arc. Frotte-le contre du bois, de manière à couper ce bois. » Le matin, l'homme alla chercher un morceau de bois qu'il commença de scier avec son arc, se servant de la corde comme d'une lame. Il s'aperçut que le frottement échauffait le bois, et en peinant dur, il fit jaillir de la fumée, puis ensuite, du feu. Il se servit d'un peu de fibre de noix de coco desséchée comme amadou et il eut bientôt un feu qui flambait avec éclat. Il fut très heureux de cette découverte, car il se chauffait devant le feu et y cuisait sa nourriture. Il y fit d'abord cuire une racine de taro, la cassa en deux et la flaira avec précaution. Il hésita : « Et supposons, dit-il, que je meure pour en avoir mangé ? » Mais, après en avoir mangé, il s'écria : « C'est sucré ! » Il revint vers ceux qui étaient dans sa maison et leur apporta du feu. Tout le monde fut effrayé et voulut fuir, mais il expliqua l'usage du feu et montra comment cuire la nourriture. Ils eurent d'abord peur de manger de la nourriture cuite, mais, après quelque temps, ils adoptèrent la nouvelle manière de préparer les vivres <sup>2</sup>.

Dans le même ordre d'idée, une autre histoire, que rapporte le docteur Landtman, raconte qu'un certain enfant, du nom de Javagi, fils d'un kangourou mâle, scia une fois en deux un morceau de bois avec sa corde de bambou, et que le bois prit feu. L'enfant fut d'abord très effrayé, mais, pendant la nuit, sa mère, ou plutôt sa nourrice kangourou, vint lui dire : « Ce feu que tu as est une bonne chose. Ne crains rien. Fais-y cuire ta nourriture. » Il y a encore quelques Boschimans, ajoute l'histoire, qui font du feu de cette manière, c'est-à-dire en sciant du bois avec une corde de bambou <sup>3</sup>.

Quelques indigènes de la Nouvelle-Guinée anglaise, dans le golfe des Papous, sans doute à Perau, ont appris à Mr. James Chalmers, que le feu fut tiré, pour la première fois, des entrailles de la terre, mais qu'il disparut après plusieurs générations. Au temps où le feu était donc éteint sur terre, il arriva qu'une femme, qui venait de donner le jour à un enfant, eut très froid et désira

<sup>1</sup> G. Landtman, *Folk-tales of the Kiwai Papuans*, p. 147.

<sup>2</sup> G. Landtman, *Ibid.*, pp. 334 sq. Comparer *id.*, *The Kiwai Papuans of British New Guinea*, p. 37.

<sup>3</sup> G. Landtman, *Folk-tales of the Kiwai Papuans*, pp. 82 sq. ; *id.*, *The Kiwai Papuans of British New Guinea*, pp. 37, 109. Ce Javagi sortit du sol comme Erichthonius. Il avait un père kangourou, mais point de mère. La femelle kangourou qui lui apprit la véritable valeur du feu n'était pas réellement sa mère, mais sa nourrice.

de la chaleur. Un petit feu descendit à propos, du ciel, et le père de la femme l'alimenta avec des feuilles sèches. Il flamba bientôt, et la femme s'assit auprès et se chauffa. Des gens vinrent avec des cadeaux pour le bébé et reçurent en échange un bâton enflammé. Le feu ne s'est jamais éteint depuis lors <sup>1</sup>.

À **Motumotu**, dans la Nouvelle-Guinée anglaise, on dit que le premier feu fut produit dans les montagnes. Avant cela, tout ce que l'on mangeait était cru, jusqu'à ce qu'un jour, un montagnard, Iriara, qui était assis avec sa femme, frotta soudain deux bâtons l'un contre l'autre et du feu en jaillit <sup>2</sup>.

Dans la tribu des **Motu** de la Nouvelle-Guinée anglaise, on raconte l'histoire suivante sur l'origine du feu dans cette peuplade. Les Motu disent que leurs ancêtres avaient l'habitude de manger leur nourriture crue ou cuite au soleil. Un jour, ils virent de la fumée à Taulu, dont le nom signifie, dit-on, « espace d'océan ». Le chien, le serpent, le bandicot, un oiseau et un kangourou s'écrièrent : « De la fumée à Taulu ! De la fumée à Taulu ! Les Taulites ont du feu. Qui ira nous en chercher ? » Le serpent y alla mais la mer était forte et il revint bientôt. Le bandicot essaya, mais il revint aussi. L'oiseau partit, mais il ne put voler contre le vent violent, il revint donc aussi. Le kangourou y alla ensuite, mais il échoua également. Le chien dit alors : « J'irai chercher le feu. » Il nagea jusqu'à l'île, où il débarqua et vit un feu et des femmes en train de faire la cuisine. Elles dirent : « Voici un chien étranger, tuez-le. » Mais le chien saisit un brandon incandescent et sauta avec dans la mer. Il revint à la nage, on le guettait sur la rive à mesure qu'il se rapprochait de l'île, en portant le brandon fumant. Quand il débarqua, les femmes se réjouirent d'avoir du feu ; il vint des femmes des autres villages, pour leur en acheter. Mais les autres animaux étaient jaloux du chien et le vilipendèrent. Il courut après le serpent, qui battit en retraite dans un trou du sol. Le bandicot fit de même. Quant au kangourou, il alla dans les montagnes, et il y a toujours eu, depuis, de l'inimitié entre le chien et les autres animaux <sup>3</sup>.

James Chalmers rapporte, avec de légères variantes, l'histoire des Motus. Dans cette version, les animaux qui essayèrent en vain de rapporter du feu, sont le faisan de maquis, le serpent, l'iguane, la caille, le wallaby et le porc. Comme dans la première version, c'est le chien qui, finalement, réussit dans sa tentative <sup>4</sup>.

Les **Orokaiva** qui vivent près de la rivière Mambare, au nord-ouest de la Papouasie (Nouvelle-Guinée anglaise), considèrent aussi le chien comme l'importateur du feu chez leurs ancêtres. Ils disent que quelques hommes vivaient dans un village de la côte ; ils avaient très froid et étaient las de leur nourriture dure et crue. Ils regardèrent par delà la mer et virent s'élever de la

<sup>1</sup> Rev. James Chalmers, *Pioneering in New Guinea* (Londres, 1887), pp. 76 sq.

<sup>2</sup> Rev. James Chalmers, *op. cit.*, pp. 174 sq.

<sup>3</sup> Rev. W. G. Lawe, « Ethnological Notes on the Motu, Koitapu and Koiari Tribes of New Guinea » *Journal of the Anthropological Institute*, VIII (1879), p. 369.

<sup>4</sup> Rev. James Chalmers, *Pioneering in New Guinea*, pp. 174 sq.

fumée de l'autre côté, et ils se demandèrent ce que c'était et ils désiraient fort posséder la chose qui faisait de la fumée. Soudain, un des chiens dit : « J'irai vous la prendre. » Il nagea sur l'eau jusqu'au village qui fumait, et là, en effet, il prit un tison et partit pour revenir à la nage en le tenant dans sa bouche. Mais, quoique ce fût un chien grand et vigoureux, il ne put le maintenir au-dessus des vagues. L'eau éteignit enfin le feu, et quand il revint il n'avait rien qu'un bâton éteint. Après lui, les autres chiens essayèrent l'un après l'autre d'aller chercher du feu, mais ils ne réussirent pas mieux que le premier. À la fin, un petit roquet galeux prit la parole. Il était couvert de plaies et il lui restait à peine un poil sur le dos. « Je vais aller vous prendre le feu », dit-il et tout le monde lui rit au nez. Mais il s'en alla, nagea jusqu'à l'autre bord et là, prit un tison incandescent ; mais au lieu d'essayer de le porter dans sa bouche comme les autres avaient fait, il le noua à sa queue et commença de revenir à la nage vers sa peuplade. Il remuait la queue en nageant et les étincelles jaillissaient du brandon incandescent, comme de la touffe de feuilles de noix de coco flamboyantes, que les femmes portent avec elles quand elles vont la nuit pêcher sur les brisants. En voyant la lumière venir vers eux en étincelant dans l'obscurité, les gens, sur la rive, dansaient en se frappant la poitrine et criaient : « Vas-y, mon bon ! » Le petit chien apporta ainsi le feu sur la rive.

Mais, avant de donner le feu aux habitants, il le posa sur le sol. Le bandicot essaya de le dérober et de le mettre dans son terrier. Mais le petit chien était bien trop malin pour lui. Il vola de nouveau le feu au bandicot et le donna à « son père et à sa mère », c'est-à-dire à l'homme et à la femme qui s'occupaient de lui. Et ils lui en furent très reconnaissants et le donnèrent à tous les autres habitants. Et on dit encore aujourd'hui que le feu appartient réellement au chien. C'est pourquoi il aime se coucher tout à côté, et même sur les cendres quand le feu est mort ; et c'est pour cela qu'il gronde et qu'il glapit quand on l'en chasse <sup>1</sup>.

D'autres **Papous** que les **Orokaivas** disent que le feu leur fut d'abord donné par un chien. Ainsi, dans l'histoire racontée à Mukawa, près de Baniara, il est dit que le chien traversa d'une traite jusqu'à l'île de Goodenough et en rapporta du feu. Mais, comme la distance est grande, quelque vingt milles, sagement, il n'essaya pas de nager de peur d'être noyé. Il pagaya donc seul sur son canot, à travers la mer et rapporta sans accident un brandon. Puis il fit aborder son canot, débarqua et marcha jusqu'au sommet de la colline voisine de Mukawa. Là, il mit le feu à l'herbe ou ce fut peut-être par accident le brandon qu'il portait. Mais, de toute façon, les gens des villages voisins virent de la fumée et vinrent prendre du feu. Et, maintenant encore, on appelle cette colline la colline du chien parce que c'est là que le chien débarqua. Et les hommes blancs y ont mis un phare pour les navires qui passent dans l'obscurité, de sorte que, maintenant, on voit chaque nuit un feu scintiller sur la colline. Mais, quoique puissent dire les hommes blancs, les hommes noirs savent que c'est le chien qui, le premier, y mit le feu <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> « The fire and the Dog », *The Papuan Villager*, vol. I, N° I (Port Moresby, 15 février 1929), p. 2.

<sup>2</sup> « The fire and the Dog », *The Papuan Villager*, vol. 1. N° I, p. 2. La référence offerte pour cette histoire est celle de Mr. Tomlinson, un missionnaire.

L'écrivain qui a rapporté ces deux histoires du chien et du feu, nous dit ensuite : « Il y a longtemps, les Papous n'avaient pas de feu. Ils tremblaient, d'habitude, de froid, par le vent du sud-ouest, et il leur fallait manger leurs yams et leur taro, en morceaux durs et crus. Mais ils ont maintenant du feu. Dans tous les villages, le feu brûle constamment la nuit, et les femmes cuisent la nourriture dans des pots ou des bambous, ou bien dans le sol avec des pierres chaudes. Où ont-ils eu du feu ? Qui leur en a donné ? Certains disent qu'il leur est venu du ciel ; d'autres qu'une vieille femme l'avait caché sous son *rami* d'herbes ; les uns disent qu'un cacatoès l'apporta dans son bec et d'autres enfin qu'un petit lézard l'avait fixé sous son aisselle <sup>1</sup>.

**Les indigènes du delta de Purari**, en Papouasie (Nouvelle-Guinée anglaise) racontent l'histoire suivante sur l'origine du feu. Ils disent qu'Aua Maku, le Faiseur de Feu, vint de l'Ouest. Certains maintiennent qu'il vint de bien loin mais d'autres soutiennent que c'était un homme de la Pie River, né près de Kaimari, endroit où il donna le premier feu aux hommes. Quoi qu'il en soit, il habita d'abord, dit-on, au-dessous du niveau des eaux de la Pie River. Mais sa mère Kea lui ordonna d'aller sur la terre ferme de peur qu'on ne le prît pour un crocodile. Et il y alla. Après avoir accompli différents exploits, il alla vivre au ciel avec son frère Biai, et voici comment ils s'y prirent pour cela. Ils apportèrent un grand *ane* (espèce d'arbre) et l'installèrent sur la place du village, où il se dressait comme une grande perche. Ils réunirent alors leurs biens et quelques matériaux de construction, et, emportant le tout avec eux, il grimperent par l'arbre jusqu'au ciel où ils bâtirent une maison avec les matériaux qu'ils avaient emportés avec eux. Tous les hommes de Kaimari restèrent désormais en bas sur terre, et Aua Maku et Biai, leur ayant recommandé de ne jamais oublier leur nom, demeurèrent en haut, au ciel. Mais, jusqu'alors, les habitants de Kaimari n'avaient pas de feu, la seule façon de cuire la nourriture qu'ils connussent était de la laisser pendant un moment exposée à un soleil ardent et, le plus souvent, ils la mangeaient crue.

Or, Aua Maku avait une fille du nom de Kauu, qui habitait au ciel avec lui, et elle était fort triste de penser qu'elle devrait rester fille jusqu'à la fin de sa vie, car au ciel il n'y avait pas une âme qu'elle pût épouser. Mais, un jour qu'elle regardait la terre avec envie, elle aperçut un beau jeune homme du nom de Maiku, assis paisiblement au soleil devant la maison des hommes, et résolut de l'épouser. Elle descendit donc avec un bruit de tonnerre et lui dit qu'elle voulait être sa femme. Et, pour abréger une longue histoire, ils furent mariés, et son père Aua Maku descendit du ciel pour le mariage, et après cela, il se retira dans sa demeure céleste, emportant avec lui le prix de la mariée qu'on lui avait donné pour sa fille.

Le jour suivant, la jeune femme sortit avec les autres femmes dans les canots pour pêcher et pour attraper des crabes, et elle revint avec un plein sac chez son mari et lui dit : « Et le feu, où y a-t-il du feu pour cuire ces crabes ? » Mais Maiku, son mari, lui répondit que dans son village on ignorait tout du feu ; elle devait laisser ses crabes quelque temps exposés à un chaud soleil et alors ils les mangeraient ensemble. Elle les laissa donc au soleil, mais quand

<sup>1</sup> « The Fire and the Dog », *The Papuan Villager*, vol. I. N° I, p. 2.

ils furent prêts elle n'en put supporter la vue, et quand elle essaya de les manger elle vomit. Or il se trouva que, de dégoût et de manque de nourriture, Kauu tomba malade, et tandis que tout le monde était à pêcher sur la rivière, elle restait étendue au soleil, souffrant de la fièvre. Alors son père, Aua Maku, regardant du ciel, aperçut sa fille étendue sur le terre-plein devant la maison. Il descendit donc vers elle et, quand il apprit la cause de sa maladie, comment elle aimerait mieux mourir de faim que de manger de la nourriture crue, il lui promit de lui apporter du feu. Et, selon le récit que font certains, il descendit du ciel un morceau ardent du bois d'un arbre appelé *napera*, avec lequel Kauu alluma un grand feu. Et quand les habitants revinrent de leur journée de pêche et virent s'élever la fumée, ils eurent peur d'approcher, car pour eux cette chose était nouvelle et étrange. Néanmoins, quand Kauu les appela, ils reprirent courage et s'approchèrent pour voir le feu et chaque homme prit une branche allumée. Et Kauu leur montra comment faire du feu et de la cuisine, de sorte qu'il ne leur fallut plus désormais manger leurs crabes crus.

Mais d'autres disent que Aua Maku envoya le feu de telle sorte qu'il enflamma un certain arbre du nom de *kara*, et que Kauu, en voyant la fumée de l'arbre, s'en approcha rapidement et put ainsi saisir un tison. De toute façon il ne faut pas douter que c'est grâce à Kauu et à son père, Aua Maku, que la peuplade des Purari apprit le secret du feu, et beaucoup de gens s'accordent à dire que l'endroit où ils l'apprirent d'abord est Kaimari <sup>1</sup>.

**Dans ces peuplades du détroit de Purari**, on fait du feu quand c'est nécessaire selon la méthode du bâton et de la rainure. Le bois employé se nomme le *napera*. L'opérateur tient fortement (avec le genou ou le pied) le bout d'un bâton d'une certaine longueur, un aide est à l'autre bout. On pratique dans le bois une étroite rainure avec un canif ou un coquillage, et l'opérateur, qui tient un bâton court et pointu, également de bois de *napera*, se met à frotter d'avant en arrière. Il tient le bâton à deux mains, les pouces tournés vers le corps, et il appuie de tout son poids en avant. La fumée apparaît bientôt, l'ouvrier frotte de plus en plus vite, et, finalement, arrête son bâton en enfonçant la pointe dans la rainure. Une lueur doit apparaître qui s'étend graduellement dans la sciure ; on peut la saupoudrer d'un petit peu de charbon de bois si on en a à sa portée.

Cette façon de faire du feu est connue de tous. Les femmes ne l'emploient jamais car c'est un travail très pénible ; il semble que c'est aussi un travail trop pénible pour les hommes, car une démonstration atteint rarement le résultat désiré. Dans la pratique, on se procure du feu, quand c'est nécessaire, dans une maison voisine ; on emporte quelques tisons ardents dans un canot et on entretient un grand feu quand on va passer la nuit dans la brousse. Autrefois, on emportait un morceau de *napera* soigneusement protégé de l'humidité, maintenant, l'occasion de s'en servir se produit très rarement <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> F. E. Williams, *The Natives of the Purari Delta* (Port Moresby, 1924), pp. 255-259. (*Territory of Papua. Anthropology, Report N° 5.*)

<sup>2</sup> F. E. Williams, *op. cit.*, pp. 25 sq.

Ainsi, pour allumer du feu, on emploie ou on employait dans la pratique, comme on pouvait le prévoir, la même espèce de bois que celle qui est mentionnée dans le mythe.

À **Wagawaga**, sur la baie de Milne, à l'extrémité sud-est de la Nouvelle-Guinée, on raconte qu'il y a bien longtemps, avant que les hommes eussent du feu, à Maivara, au sommet de la baie de Milne, vivait une vieille femme que les garçons et les jeunes hommes appelaient Goga <sup>1</sup>. En ce temps-là, les gens avaient l'habitude de couper leurs yams et leurs taro en tranches minces et de les faire sécher au soleil. Or, la vieille femme préparait de la sorte de la nourriture pour dix jeunes hommes, mais quand ils étaient absents à chasser le porc sauvage dans la brousse elle faisait cuire sa propre nourriture. Elle le faisait avec du feu tiré de son corps, mais elle nettoyait les cendres et les restes avant que les jeunes hommes ne fussent revenus, de façon à ce qu'ils ne pussent savoir comment elle faisait cuire son taro et ses yams.

Un jour, un morceau de taro bouilli se trouva mêlé à la nourriture des jeunes gens et quand ils furent tous en train de manger leur repas du soir, le plus jeune prit le morceau de taro bouilli, le goûta, et le trouva très bon. Il en donna à ses amis à goûter, et tous l'aimèrent, car il était moelleux au lieu d'être dur et sec comme leur taro, et ils ne pouvaient comprendre comment du taro devenait aussi bon. Par conséquent, quand les jeunes gens allèrent dans la brousse pour chasser, le plus jeune resta en arrière et se cacha dans la maison. Il vit la vieille femme faire sécher au soleil sa nourriture et celle de ses camarades, mais, avant de cuire la sienne, elle prit du feu d'entre ses jambes. Ce soir-là, quand les jeunes gens revinrent de la chasse, et tandis qu'ils mangeaient tous leur repas du soir, le jeune homme raconta son histoire. Et les jeunes gens virent combien le feu était utile et ils décidèrent d'en voler à la vieille femme.

Aussi le matin, aiguïsèrent-ils tous leur hache et coupèrent-ils un arbre grand comme la maison, ils essayèrent tous, alors, de sauter par-dessus, mais seul le plus jeune réussit ; il fut alors choisi pour voler le feu à la vieille. Le matin suivant, tous les jeunes gens allèrent chasser dans la brousse comme d'habitude ; mais après avoir fait un petit bout de chemin, ils revinrent tous et neuf jeunes gens se cachèrent, mais le plus jeune alla se cacher silencieusement près de la maison de la vieille femme, et, au moment où elle allait cuire son taro, il se glissa derrière elle et lui arracha son brandon. Il courut de toutes ses forces vers l'arbre abattu et sauta par-dessus, et la vieille ne put le suivre par-dessus l'arbre. Mais, comme il sautait, le brandon lui brûla la main et il le laissa tomber. Il mit le feu à l'herbe et alors un pandanus (*imo*) prit feu.

Or, un serpent nommé Garubuiye vivait dans un trou de cet arbre et sa queue prit feu comme une torche. La vieille fit tomber la pluie par torrents, si bien que le feu s'éteignit, mais le serpent resta dans son trou dans le pandanus et le feu de sa queue ne fut pas éteint.

<sup>1</sup> Goga est le terme ordinairement employé dans cette peuplade pour s'adresser à un homme ou à une femme d'une génération antérieure, quand la personne à qui l'on s'adresse n'appartient ni au clan de l'interlocuteur ni à celui de son père.

Quand la pluie eut cessé, les jeunes gens se mirent en quête de feu, mais n'en trouvèrent pas, jusqu'à ce qu'ils trouvassent enfin le trou du pandanus, en tirassent le serpent et lui brisassent la queue qui brillait encore. Ils firent alors un grand tas de bois et y mirent le feu avec des branches allumées à la queue du serpent, et des habitants de tous les villages vinrent à ce feu pour en rapporter chez eux, et les différentes personnes employaient différentes sortes de bois comme brandons et les arbres dont ils les tirèrent devinrent leurs totems. Quant au serpent Garubuiye, c'est le totem du clan Garuboi de Wagawaga <sup>1</sup>.

**Les habitants de Dobu**, une île du groupe d'Entrecasteaux, au large de l'extrémité orientale de la Nouvelle-Guinée, racontent une histoire semblable sur l'origine du feu. Leurs ancêtres, disent-ils, avaient coutume de chasser le porc et d'en manger la chair crue. Un jour que les habitants chassaient au loin, une vieille femme fut laissée seule au village. Elle mit dans un plat à part les yams destinés aux chasseurs, et entre ses jambes, elle tira du feu de son corps ; et elle fit bouillir sur le feu, dans un pot, ses propres yams. Après cela, elle éteignit le feu, mit les plats de côté et quand les chasseurs revinrent elle leur donna de la nourriture crue à manger. Mais elle avait laissé par erreur un morceau cuit glisser dans la nourriture des chasseurs, et, quand ils le goûtèrent, ils l'aimèrent tant qu'ils décidèrent d'observer la vieille. Aussi, le lendemain, l'un d'entre eux revint au village et vit le feu, sur quoi il réunit des feuilles pour faire une torche et l'alluma. Il mit alors le feu à l'herbe bien que la femme criât : « Mon feu ! Mon feu ! Rapporte-le moi ! » Et en disant cela, elle tomba morte. Le feu brûla beaucoup d'herbe et de brousse, jusqu'à ce que tombât une grande pluie qui l'éteignit complètement. Les habitants se mirent en quête du feu, mais n'en trouvèrent pas jusqu'à ce qu'ils rencontrassent un serpent lové avec du feu sous lui ; c'est pourquoi le dessous de ce serpent est aujourd'hui encore comme brûlé. Ils firent cuire de la nourriture avec ce feu, et ils enterrèrent la vieille femme en disant : « Oé ! Oé ! Nous sommes heureux maintenant ! » Ils conservèrent donc le feu aussi longtemps qu'ils le purent, et découvrirent alors comment en produire en frottant la pointe d'un morceau de bois sur un morceau plus tendre <sup>2</sup>.

Les **Marind-Anim**, qui habitent la côte méridionale de la Nouvelle-Guinée hollandaise, parlent d'une époque où le feu était inconnu. Mais un jour, un homme initié nommé Uaba ou Obe, éteignit si étroitement sa femme Ualiuamb que, malgré ses efforts, il ne put se séparer d'elle. À la fin, un esprit ou une créature surnaturelle (*dema*) vint les secouer et les retourner de toutes les manières de façon à les séparer. Comme il agissait de la sorte, de la fumée et des flammes jaillirent du frottement des deux corps, et ce fut l'origine du feu et de l'allume-feu qui fait jaillir une flamme grâce au frottement de deux morceaux de bois. Ualiuamb, la femme, donna, au même moment, le jour à un casoar et à une grue géante (*Xenorhynchus asiaticus*) ; les plumes noires de

<sup>1</sup> C. G. Seligmann, *The Melanesians of British New Guinea* (Cambridge, 1910), pp. 379 sq.

<sup>2</sup> Rev. W. E. Bromilow, « Dobuan (Papuan) Beliefs and Folklore », *Report of the Thirteenth Meeting of the Australasian Association for the Advancement of Science held at Sidney*, 1911 (Sidney, 1912), pp. 425 sq.

ces deux oiseaux viennent de la fumée et de la suie au milieu de laquelle naquirent leurs ancêtres. Mieux encore, la cigogne se brûla les pattes et le casoar le jabot ; c'est pourquoi les pattes de l'une et le jabot de l'autre sont encore rouges aujourd'hui. Dans le village, personne ne pouvait concevoir ce qui était arrivé, il y eut un cri soudain : « Au feu ! au feu ! » Tout le monde se précipita vers cet endroit, mais personne ne sut d'où venait le feu, jusqu'à ce qu'on vît que la hutte de Uaba était en flammes. Le feu s'étendit rapidement, car c'était la saison sèche et tout était grillé. Les matières enflammées tombèrent sur la tête des gens et leur brûlèrent les cheveux, et c'est pourquoi on voit encore maintenant tant de crânes chauves parmi leurs descendants. La mousson d'Est chassa les flammes le long de la côte, et c'est pour cela qu'une large étendue sans arbres borde encore la mer. Les animaux qui vivaient sur le rivage furent brûlés et rougis par les flammes, et c'est à cause de cela qu'encore aujourd'hui les crabes deviennent rouges quand on les fait rôtir <sup>1</sup>.

Le mythe qui, au dire des Marind-Anim, explique l'origine du feu, est basé, c'est clair, sur l'analogie qu'ils établissent comme beaucoup d'autres sauvages, d'une part entre le procédé du foret-à-feu pour faire du feu, et, de l'autre, avec les rapports entre les sexes. Selon cette prétendue analogie, beaucoup de sauvages considèrent le bâton vertical comme le mâle et le bâton plat percé par lui, comme la femelle <sup>2</sup>. De là vient, comme nous pouvions nous y attendre, que les Marind-Anim emploient le foret-à-feu (*rapa*) pour faire du feu, bien qu'ils connaissent également et emploient dans le même but la scie-à-feu, procédé qui consiste à frotter un éclat de bambou d'avant en arrière, contre le tranchant aiguisé d'une tête-de-flèche en bambou fixée obliquement dans le sol <sup>3</sup>. En fait, il semble que récemment encore chez les Marind-Anim, une société secrète mettait en pratique leur conception mythique de l'origine du feu, en accompagnant l'allumage solennel du feu, d'orgies sexuelles que l'on supposait essentielles à la conservation de cet élément <sup>4</sup>. Dans l'île de Nvefoor ou Noofoor, au large de la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée hollandaise, on dit qu'un sorcier enseigna le premier aux indigènes à faire du feu, et le nom de cette île, qui veut dire : « Nous (avons) du feu », viendrait de cet événement <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> P. Wirz, *Die Marind-Anim von Holländisch-Sud-Neu-Guinea* (Hambourg, 1922-1925), vol. I, II<sup>e</sup> partie, pp. 80-83.

<sup>2</sup> Comme exemple de ces désignations voir *The Golden Bough*, I<sup>ère</sup> partie. *The Magic Art and the Origin of Kings*, Vol. II, pp. 208 ; et mon commentaire des *Fastes* d'Ovide, vol. IV, pp. 208 sq.

<sup>3</sup> P. Wirz, *op. cit.*, Vol. I, I<sup>ère</sup> partie, p. 85.

<sup>4</sup> P. Wirz, *op. cit.*, vol. I, II<sup>e</sup> partie, pp. 83 sq., vol. II, III<sup>e</sup> partie, pp. 3, 31-33.

<sup>5</sup> J. B. van Hasselt, « Die Nveforezen », *Zeitschrift für Ethnologie*, VIII (1876), pp. 134 sq.

James George Frazer,  
Mythes sur l'origine du feu (1930)

## Chapitre 5

---

# L'origine du feu en Mélanésie

[Retour à la table des matières](#)

Dans les îles de l'Amirauté, au nord de la Nouvelle-Guinée, les indigènes disent qu'au commencement il n'y avait pas de feu sur terre. Une femme envoya le pygargue <sup>1</sup> et le sansonnet chercher du feu au ciel. Elle leur dit : « Allez tous deux au ciel ! Allez tous deux m'y chercher du feu ! » Les deux oiseaux volèrent tous deux jusqu'au ciel. Le pygargue prit le feu, et tous deux retournèrent sur terre. Mais, à mi-chemin, entre le ciel et la terre, ils échangèrent le feu ; le sansonnet le prit et le porta sur le dessus de son cou. Le vent souffla sur la flamme de sorte qu'elle brûla le sansonnet. C'est pourquoi le sansonnet est si petit et le pygargue si grand. Jamais le vent n'aurait soufflé sur le sansonnet, si le sansonnet avait seulement été aussi grand que le pygargue. Tous deux nous apportèrent le feu ici-bas. Nous mangeons de la nourriture cuite sur le feu ; n'eussent été ces deux oiseaux, nous ne mangerions pas de nourriture cuite sur le feu, nous devrions cuire notre nourriture au soleil <sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> *Haliaëtus albicilla*.

<sup>2</sup> Josef Meyer, « Mythen und Sagen der Admiralitätsinsulaner », *Anthropos* (1907), pp. 659 sq.

Les indigènes des îles Trobriand, à l'est de la Nouvelle-Guinée, disent que le village de Moligilagi est l'endroit où le feu fut trouvé pour la première fois. Une femme de Lukwasisiga donna naissance au soleil, puis à la lune, puis à la noix de coco.

La lune de dire : « Lance-moi au ciel, afin que j'y sois avant tout le monde et que je puisse éclairer ton pays. » Mais la mère ne voulait pas. Le soleil de dire d'un ton câlin : « Eh bien, alors, j'irai le premier au ciel, je donnerai la chaleur du soleil à vos jardins ; quand vous couperez les broussailles pour nettoyer vos jardins, je les sécherai avec ma chaleur, si bien que vous pourrez les sécher et planter des yams. » Le soleil alla le premier dans les nuages. Bientôt après la lune fut lancée dans le ciel ; elle était irritée et contraria quelques-uns des sortilèges employés pour faire pousser les fruits des jardins.

Ce fut cette femme, mère du soleil et de la lune, qui donna naissance au feu ; elle donna naissance au feu longtemps auparavant ; le feu demeurait dans l'attente. Elle avait une sœur plus jeune, et toutes deux vécurent ensemble. Elles se nourrissaient d'une espèce d'yam sauvage. Cette femme, la sœur aînée, demeurait au village. Mais la sœur cadette allait errer dans la brousse, pour chercher des yams sauvages pour leur subsistance. Quand elle les rapportait chez elle, la sœur aînée les cuisait, mais la sœur cadette les mangeait crus. Le soir, la sœur cadette toussait ; mais la sœur aînée dormait bien car elle avait rôti ses yams et les avait mangés cuits.

Un jour que la sœur cadette était partie dans la brousse, elle revint en arrière, et se cacha aux regards de sa sœur. Elle vit comment sa sœur aînée tirait du feu de son corps en le prenant entre ses jambes, et comment elle cuisait dans le feu ses yams sauvages. Quand la sœur aînée se vit épiée, elle dit à sa cadette : « Ne dis rien. Ne divulgue pas ce secret. Pourvu que personne n'en entende parler, car si cela arrivait, on ne nous paierait pas notre feu. Ne va pas crier cela. Profitons de notre bien précieux en mangeant de la nourriture cuite. » Mais la sœur cadette dit : « Ce n'est pas mon avis que je doive me taire. En vérité, je vais prendre du bois à brûler et le donner aux autres, pour qu'il flambe, de façon que tout le monde ait sa part de feu. » Elle alla prendre du feu et elle y alluma du bois ; elle mit le feu au *damekui* (espèce d'arbre) ; elle le mit à beaucoup d'arbres ; tous s'embrasèrent jusqu'à ce que ce fut absolument fini. La sœur cadette dit à la sœur aînée : « Maintenant, penses-tu, que tu pourras cuire ta nourriture pour la manger et nous obliger, nous qui sommes si nombreux, à manger de la nourriture crue ? »<sup>1</sup>

Au sud des îles Trobriand se trouve l'archipel d'Entrecasteaux. Les indigènes racontent comment le feu fut apporté à Wagifa, petite île au large de Goodenough, une des plus grandes îles de ce groupe. Ils disent qu'un grand nombre de chiens pêchaient sur la côte orientale de Wagifa. Ils prirent des poissons et voulurent les faire rôtir, mais ils ne savaient faire de feu au moyen

<sup>1</sup> Je suis redevable de cette histoire de l'origine du feu dans les îles Trobriand à l'obligeance de mon ami le professeur B. Malinowski qui passa plusieurs années dans ces îles à étudier les coutumes, les croyances et le langage des indigènes. Comparer B. Malinowski, *The Sexual Life of Savages* (New York et Londres, 1929), II, 427 (trad. franç. Payot, Paris). L'histoire correspond pour l'essentiel avec les histoires recueillies à Waguwaga et à Bodu. Voir plus haut pp. 52 sqq.

de bâtons. Un d'eux, du nom de Galualua, grimpa sur un rocher pour se sécher au soleil, et, par delà le détroit de Kuyakuya, vit un nuage de fumée ; aussi invita-t-il ses compagnons à rester à pêcher, tandis qu'il irait chercher du feu. À Kuyakuya il trouva un pot de nourriture en train de cuire sur un feu et une femme qui balayait le sol près de sa hutte. Elle se retourna et le vit dès qu'il secoua la tête. Il lui dit : « Mon amie, donne-moi du feu. Mes compagnons sont en train de pêcher là-bas, et je veux du feu pour leur en rapporter. » La femme attacha un tison à sa queue, mais, comme il revenait à la nage, sa queue s'enfonça dans l'eau, et le feu s'éteignit. Il s'en retourna vers la femme et lui demanda un autre brandon et elle le lui attacha sur le dos. Mais son dos plongea également et il dut s'en retourner encore une fois. Cette fois-là, elle lui demanda « Où devrai-je l'attacher maintenant ? » et il répondit « Sur ma tête. » De cette façon, il rapporta le feu intact à Wagifa. Ses compagnons lui demandèrent pourquoi il avait été si long, et Galuala répondit : « Oh ! le feu s'éteignit deux fois et j'ai dû revenir en arrière pour en avoir d'autre. » Ils firent cuire et mangèrent leur poisson, mais le feu fut, plus tard, changé en pierre, et les chiens entrèrent tous dans une caverne. Ils y sont toujours restés depuis, mais le soir, ils sortent parfois et aboient. Depuis lors, il y a toujours eu du feu à Wagifa <sup>1</sup>.

**Les indigènes de Buin**, une des îles Salomon, disent que, primitivement, il n'y avait pas de feu dans cette île. Aussi, aux temps anciens, les gens ne pouvaient rien cuire, ni faire de feu le soir, et ils mangeaient toute leur nourriture crue. Mais les habitants de l'île d'Alu connaissaient le feu. Les habitants de Buin crièrent à ceux d'Alu : « Donnez-nous du feu. » Mais les habitants d'Alu ne répondirent pas à cet appel. Ceux de Buin tinrent donc conseil sur la façon d'aller chercher le feu, et pour savoir qui irait le chercher. Un petit oiseau (*tegerem tegerika*) dit alors : « Si cela me plaît, je puis aller chercher le feu. » Mais les habitants de Buin ne crurent pas l'oiseau et dirent : « Si tu y vas, tu périras dans l'eau salée. Tu ne peux pas voler si loin. » L'oiseau dit alors : « Très bien, j'essaierai. » Tout le monde le regardait tandis qu'il s'envolait, et bientôt il eut disparu aux regards. L'oiseau atteignit Alu, se cacha dans le bois, et y attendit son heure. Il vit alors les habitants en train de faire du feu en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre, juste comme l'on fait à Buin encore aujourd'hui. Il s'en retourna alors à Buin en volant et raconta aux habitants comment ceux d'Alu faisaient du feu <sup>2</sup>.

**Les indigènes de San Cristoval**, une des îles Salomon méridionales, disent que le Créateur, dont le nom était Agunua, et qui s'était incarné dans un serpent, avait un frère jumeau qui était un homme. Il enseigna à l'homme à cultiver des yams et d'autres fruits. Aussi un jardin fut-il préparé et des yams de toutes tailles y poussèrent, des grands et des petits, des rouges et des blancs, de lisses et de piquants, de sauvages et de cultivés ; il y avait également des bananiers, des cocotiers et des amandiers, et des arbres fruitiers de toutes sortes, portant tous des fruits de leur espèce particulière. Mais l'homme

<sup>1</sup> D. Jenness et A. Ballantyne, *The Northern d'Entrecasteaux* (Oxford, 1920), pp. 156 sq.

<sup>2</sup> R. Thurnwald, *Forschungen auf den Salomo-Inseln und dem Bismarck-Archipel* (Berlin, 1912), I, 394.

dit : « Toutes ces choses sont trop dures à manger. Comment les amollirai-je ? » Le Créateur ou le serpent (*figona*) leur donna son bâton et dit : « Frotte ceci et vois ce qui arrive. » Ce fut l'origine du feu et de l'art de la cuisine <sup>1</sup>.

À **Malekula**, une des Nouvelles-Hébrides, l'histoire racontée pour expliquer l'origine du feu est la suivante : une femme et son petit garçon étaient dans la brousse. Le garçon commença de pleurer et refusa de manger de la nourriture crue. Aussi, pour l'amuser, sa mère frotta-t-elle un bâton sur un morceau de bois sec. Ce faisant, elle fut étonnée de voir le bâton fumer, rougeoyer et enfin s'enflammer. Elle plaça alors la nourriture sur le feu et découvrit qu'elle avait, à cause de cela, bien meilleur goût. À partir de ce moment tout le monde se mit à se servir de feu <sup>2</sup>.

**Les indigènes de la Nouvelle-Bretagne**, une grande île au nord-est de la Nouvelle-Guinée, racontent une histoire qui implique que la façon d'allumer du feu était d'abord un secret que des hommes initiés dissimulèrent jalousement aux femmes jusqu'à ce qu'il leur fût révélé par un chien. L'histoire est la suivante : les membres de la Société Secrète (*iniet*) tenaient une assemblée. Le chien avait faim. Il les quitta pour aller dans la plantation. Il arriva chez les femmes et les personnes non initiées. Il s'était peint la queue aux couleurs de la Société Secrète. Il alla vers elles, et se coucha. Elles dirent : « Ne t'approche pas. » Le chien dit : « Pourquoi ? » Elles dirent : « Parce que tu es un initié. » Le chien dit : « J'ai faim, je n'ai rien mangé, je voudrais avoir du taro. » Les femmes dirent : « Si tu veux avoir du taro, où est le feu ? Il n'y a pas de feu ici. » Le chien dit : « Attendez un peu, je vais faire une certaine chose que j'ai vu faire sur le terrain de la Société Secrète. » Les femmes dirent : « Ne la fais pas, de peur que cela nous fasse mal. » Le chien dit « Ça ne vous fera pas de mal. J'ai grand'faim. » Elles dirent « Non, ne le fais pas », et le chien dit : « Certes, je le ferai. » Les femmes dirent : « Ne t'approche pas de nous. » – « Pourquoi ? », demanda le chien. « Parce que tu es un initié », dit une femme. Mais le chien dit : « Cassez en deux ce morceau de bois de *kua*, là-bas et apportez-le moi. » La femme le cassa en deux et le lui donna, et elle demanda : « Pourquoi est-ce faire ? » Le chien dit : « Tu verras. » Elle le passa au chien. Le chien cassa un morceau de bois avec ses dents et dit à la femme : « Assieds-toi sur le bois de *kua*. » La femme dit : « Je ne le ferai pas, parce que tu es un initié. » – « Assieds-toi dessus », dit le chien. Elle s'assit dessus. Le chien fit du feu en frottant le bois ; il frotta très fort. Il y eut de la fumée. Des larmes tombèrent des yeux de la femme. Elle pleura et dit que le chien devrait l'épouser. Le chien en fut très heureux. Les non initiés firent du feu en présence des initiés. Les initiés leur demandèrent : « Qui vous a appris cela ? » – « Le chien », dirent les femmes. « Oho ! c'est lui qui a divulgué le secret ! », dirent les initiés. L'homme à qui appartenait le terrain de la Société Secrète était courroucé. Il dit : « Ainsi, vous avez amené vos chiens pour

<sup>1</sup> C. E. Fox, *The Threshold of the Pacific* (Londres, 1924), pp. 83 sq.

<sup>2</sup> T. Watt Leggatt, « Malekula, New Hebrides », *Report of the Fourth Meeting of the Australasian Association for the Advancement of Science, held at Hobart, Tasmania, in January, 1892*, p. 708.

qu'ils aillent clabauder ! Ils ont livré le secret, notre secret. » Ils lancèrent un charme au chien pour qu'il ne pût plus parler, et il ne parla plus <sup>1</sup>.

Ongtong Java est un large atoll de corail, situé au nord-est des îles Salomon. On le connaît aussi sous le nom de Lord Howe, et incorrectement sous celui de Leuanua. Les habitants de ces îles ont bien des traits de ressemblance avec les Polynésiens mais il y a des différences marquées entre leurs cultures, quoique leur langue soit un dialecte polynésien. Ainsi, on ne trouve pas chez eux de classes sociales, et, dans leurs légendes, il n'y a pas de traces du grand héros Maui, qui, comme nous allons le voir immédiatement, joue un grand rôle dans le mythe polynésien de l'origine du feu. Le mythe de l'origine du feu raconté à Ongtong Java diffère totalement du mythe polynésien, mais, par ailleurs, il est pratiquement identique au mythe micronésien raconté dans les îles Gilbert <sup>2</sup>. Dans une certaine mesure cela suggère, par conséquent, l'idée de relations ethniques entre Ongtong Java et la Micronésie plutôt que la Mélanésie. Pour la connaissance de ce mythe comme pour les notes suivantes, je suis redevable pour son obligeance à Mr. H. Ian Hogbin, qui passa onze mois sur l'atoll, à étudier les indigènes et à apprendre leur langue. Le mythe est le suivant :

Pa'eva est le dieu de la mer. Il eut, il y a bien longtemps, un fils, Ke Ahi, qui était le feu. Ils vivaient ensemble au fond de l'océan. Un jour, Pa'eva s'irrita sans raison contre son fils et Ke Ahi décida de fuir le logis. Il arriva à la surface de la mer et se dirigea vers Luania, le principal village d'Ongtong Java. Il y fut fort mal accueilli, parce que tout ce qu'il touchait prenait feu. Il était si importun que les habitants le chassèrent, et il s'enfuit vers une petite île possédée par une femme du nom de Kapa'ea. Ici, également, il causa de grands dommages, et pour sauver ses biens, Kapa'ea prit un bâton et le tua.

Comme le temps passait, Pa'eva se repentit de sa colère et vint voir son fils. Grâce aux cendres, il suivit sa trace jusqu'à la maison de la femme. Il appela plusieurs fois son fils par son nom, mais, à la fin, ne recevant pas de réponse, il comprit que son fils devait être mort. Pour venger le meurtre, il commença de battre l'île en dessous du niveau de la mer. Avant qu'il fût allé bien loin, cette femme, Kapa'ea, qui avait tué son fils, sortit pour voir quelle était la cause de tout ce bruit, et, pour sauver ce qui restait de ses biens, elle offrit à Pa'eva de l'épouser. Comme c'était une belle femme, le dieu accepta cette offre et consentit à renoncer à sa vengeance.

Quand ils furent mariés, Pa'eva demanda à sa femme Kapa'ea de lui raconter les détails de la mort de son fils. Elle lui expliqua alors comment elle l'avait battu avec un bâton jusqu'à ce qu'il en mourût. Le père aimait réellement son fils et, dans son chagrin, il embrassa le bâton qui avait été l'instrument de sa mort. Immédiatement, le défunt Ke Ahi ressuscita. Son père Pa'eva fut ravi, et le prit dans ses bras pour le porter de nouveau dans les profondeurs de l'océan. Ceci n'alla pas du tout à Ke Ahi, et dès qu'il eut plongé en dessous de l'eau, il se laissa mourir de nouveau. Son père revint avec le corps sur le rivage, et, à peine l'eurent-ils atteint, que Ke Ahi ressuscita

<sup>1</sup> A. Kleintitschen, *Mythen und Erzählungen eines Melaniserstammes* (St Gabriel, Mödling près Vienne, 1924), pp. 502-504.

<sup>2</sup> Voir plus bas, pp. 97 sqq.

de nouveau. Il expliqua alors qu'il ne retournerait plus jamais dans la mer, et que toutes les tentatives que l'on ferait pour l'en persuader seraient vaines. C'est pourquoi, encore aujourd'hui, il est impossible de faire brûler du feu dans l'eau.

James George Frazer,  
Mythes sur l'origine du feu (1930)

## Chapitre 6

---

# L'origine du feu en Polynésie et en Micronésie

[Retour à la table des matières](#)

Les **Maoris** de Nouvelle-Zélande disent qu'il y a bien longtemps, le grand héros primitif Maui voulut détruire les feux de son aïeule Mahu-Ika. Il se leva donc la nuit et éteignit les feux qui subsistaient dans les cuisines de chaque famille du village ; puis, de grand matin, il appela les serviteurs : « J'ai faim, j'ai faim ; vite, cuisez-moi de la nourriture. » Sur quoi un des serviteurs courut aussi vite qu'il le put pour faire du feu et cuire de la nourriture, mais le feu était éteint ; et comme il courait par le village, de maison en maison, pour en trouver, il vit que chaque feu était éteint – il ne put en trouver nulle part.

Quand la mère de Maui apprit cela, elle appela les serviteurs et dit : « Que quelques-uns d'entre vous se rendent chez ma grande aïeule Mahu-Ika ; qu'ils lui disent qu'on a perdu le feu sur terre, et lui demandent d'en donner de nouveau au monde. » Mais les esclaves étaient inquiets et refusèrent d'obéir à ses ordres. Maui dit enfin à sa mère : « Eh bien, j'irai chercher du feu pour le monde ; mais quel est le chemin par lequel je dois passer ? » Et ses parents lui dirent : « Suis ce large chemin qui s'étend là devant toi ; et tu atteindras enfin

la demeure d'une tienne aïeule ; et si elle te demande qui tu es, tu feras mieux de lui crier ton nom, elle saura alors que tu es un de ses descendants ; mais sois prudent, et ne lui joue pas de tour, parce que nous avons appris que tes actions dépassent les actions des hommes, et que tu aimes à tromper et à léser autrui ; et peut-être as-tu maintenant l'intention de tromper de bien des manières cette vieille aïeule que tu as, mais je t'en prie, garde-toi d'agir de la sorte. » Et Maui répondit : « Non, je veux seulement rapporter du feu pour les hommes et c'est tout, je reviendrai dès que je pourrai le faire. »

Il s'en alla alors et atteignit la demeure de la déesse du feu ; et il fut si rempli d'admiration par ce qu'il vit, que pendant un long moment, il ne put rien dire. Il dit enfin : « Oh, Madame, voulez-vous vous lever ? Où gardez-vous votre feu ? je suis venu vous en demander. » Alors, la vieille dame se leva et dit : « Au-e ! qui peut-être ce mortel ? » Et il répondit : « C'est moi. » – « D'où viens-tu ? » dit-elle ; et il répondit : « J'appartiens à ce pays. » – « Tu n'es pas de ce pays, dit-elle ; ta tournure n'est pas semblable à celle des habitants de ce pays. Viens-tu du Nord-Est ? » Il répliqua : « Non. » – « Viens-tu du Sud-Est ? » Il répliqua : « Non » – « Es-tu du Sud ? » Il répliqua : « Non. » – « Es-tu de l'Ouest ? » Il répondit : « Non. » « Viens-tu, alors, du côté du vent qui souffle juste sur moi ? » Et il dit : « J'en viens. » – « Oh, alors », cria-t-elle, « tu es mon petit-fils ; que veux-tu donc ? » Il répondit : « Je suis venu vous demander du feu. » Elle répliqua : « Sois le bienvenu, sois le bienvenu ; voici donc du feu pour toi. »

Alors la vieille femme tira sur son ongle, et comme elle tirait dessus, du feu en sortit et elle le lui donna. Et quand Maui vit qu'elle avait tiré sur son ongle pour lui procurer du feu, il pensa que c'était une chose admirable. Il s'en alla alors à une petite distance et éteignit le feu, puis, revenant vers elle, il lui dit : « Le feu que tu m'as donné s'est éteint, donne m'en d'autre. » Elle saisit alors un autre ongle et le tira pour lui donner du feu ; et il la quitta et s'éloigna à peu de distance et il éteignit aussi ce feu ; il revint alors de nouveau vers elle et dit : « Oh, chère dame, donne-moi, s'il te plaît encore du feu, car le dernier s'est aussi éteint. » Et il continua de la sorte jusqu'à ce qu'elle eût tiré sur les ongles d'une de ses mains ; elle commença alors avec l'autre main jusqu'à ce qu'elle eût aussi tiré tous les ongles de cette main ; et elle commença alors avec les ongles de ses pieds et les tira aussi de la même manière sauf l'ongle d'un de ses gros orteils. La vieille femme se dit à la fin : « Ce garçon me joue sûrement des tours. »

Elle tira alors l'ongle de l'orteil qu'elle avait laissé et il se changea aussi en feu, et, comme elle le précipitait contre le sol, tout l'endroit prit feu. Et elle cria à Maui : « Eh bien, tu l'as tout entier, maintenant ! » Et Maui prit la fuite en s'échappant avec précipitation, mais le feu le suivait de près ; aussi se changea-t-il en un aigle à l'aile alerte, et il vola d'un vol rapide, mais le feu le poursuivit et faillit l'atteindre dans son vol. L'aigle se précipita alors dans un étang, mais il trouva que l'eau bouillait presque. La forêt prit également feu, de sorte que l'aigle ne put se poser nulle part ; et la terre et la mer prirent également feu, et Maui fut tout près de périr dans les flammes.

Il demanda alors à ses ancêtres, Tawhiri-Ma-Tea et Whatitiri-Matakataka, de lui envoyer une abondante provision d'eau, et il cria de toutes ses forces : « Oh, donnez-moi de l'eau pour apaiser ce feu qui me poursuit. » Et voici

qu'apparurent alors des rafales et des tempêtes, et Tawhiri-Ma-Tea envoya une grosse pluie cinglante, et le feu fut apaisé ; et, avant que Mahu-Ika pût atteindre son abri, elle faillit périr dans la pluie et ses cris et ses clameurs devinrent aussi fortes que l'avaient été celles de Maui, quand il avait été brûlé par le feu qui le poursuivait ; Maui mit ainsi fin à cette aventure. Le feu de Mahu-Ika, la déesse du feu, fut éteint de la sorte ; mais, avant qu'il fût complètement perdu, elle sauva quelques étincelles qu'elle lança pour les protéger dans le *kaikomako*, et dans quelques autres arbres, où elles sont encore conservées ; de là vient que les hommes emploient maintenant des morceaux du bois de ces arbres pour les enflammer quand ils veulent faire du feu <sup>1</sup>.

Ce mythe est évidemment destiné à expliquer comment on peut tirer du feu de certaines espèces de bois : pour empêcher le feu d'être totalement éteint par une forte pluie, la déesse du feu le cache dans certains arbres d'où on peut encore l'extraire, grâce au frottement. C'est le fond essentiel de toute l'histoire et il est développé un peu plus en détail dans d'autres versions de ce mythe. Nous lisons ainsi que, lorsque Maui fut poursuivi par le grand incendie, il demanda une forte pluie, « qui tomba à torrent et éteignit bientôt les flammes, et inonda le pays. Quand les eaux atteignirent le *tiki-tiki*, c'est-à-dire le chignon de Mauhika, les parcelles du feu qui s'y étaient réfugiées s'envolèrent vers le *rata*, l'*hinau*, le *kaikatea*, le *rimu*, le *matai* et le *miro*, mais ces arbres ne voulurent pas les recevoir ; elles allèrent alors vers le *patete*, le *kaikomako*, le *mahohe*, le *totara*, et le *puketea*, qui les reçurent. Ce sont les arbres d'où l'on tire encore du feu par frottement. » <sup>2</sup> Nous lisons aussi : « Seulement il n'échappa que peu de feu à la pluie. Mahu-Ika le mit dans l'arbre *totara*, mais il ne brûla pas ; puis dans le *matai*, mais il ne brûla pas ; puis dans le *kaikomako*, où il brûla bien et le feu fut sauvé. » <sup>3</sup>

Ainsi ce mythe est destiné à expliquer les qualités plus ou moins combustibles des différentes espèces de bois.

Le même mythe a été raconté par les **Morioris**, qui habitent les îles Chatham, à l'est de la Nouvelle-Zélande. Les Morioris sont, ou plutôt étaient une peuplade de souche maorie, qui émigra de Nouvelle-Zélande dans les îles Chatham et conserva des traditions de son pays d'origine. Leur version du mythe du feu peut être rapportée comme il suit :

<sup>1</sup> Sir George Grey, *Polynesian Mythology* (Londres, 1855), pp. 45-49. Pour des versions plus brèves du même mythe maori, voir R. Taylor, *The Ika A Maui or New Zealand and its Inhabitants* (Londres, 1870), pp. 130 sq ; John White, *The Ancient History of the Maori*, II (Londres et Wellington, 1889), pp. 108-110. Taylor parle de Mauika (Mahu-Ika) comme d'un aïeul mâle, non d'une aïeule de Maui. Il y a sur le sexe de ce personnage dans la mythologie polynésienne bien des opinions différentes. Voir plus bas. Comparer E. Tregear, *Maori-Polynesian Comparative Dictionary* (Wellington, N. Z. 1891), p. 191, s. v. « Mauika ».

<sup>2</sup> R. Taylor, *op. cit.*, p. 131.

<sup>3</sup> John White, *op. cit.*, p. 110.

« Après cela, Maui alla chercher du feu chez Mauhika <sup>1</sup> ; il pria Mauhika de lui donner du feu, sur quoi Mauhika arracha un de ses doigts et le donna en guise de feu à Maui ; voyant cela, Maui l'éteignit ; il revint vers Mauhika et il reçut un autre doigt. Il continua de la sorte jusqu'à ce que le petit doigt restât seul ; Mauhika comprit alors que Maui le jouait et sa colère s'éleva. Il lança son petit doigt dans les arbres, sur *l'inihima* (en maori, *hinahina* ou *mahoe*), le *karamu*, le *karaka*, *l'ake*, le *rautini* et le *kokopere* (en maori : *kawakawa*). Tous ces arbres brûlèrent, mais le *mataira* (en maori : *matipou*) ne brûla pas <sup>2</sup>. Pour cette raison, tous ces arbres qui brûlèrent furent employés comme *kahunaki* (c'est le morceau de bois frotté dans un creux ; on tourne le morceau de bois qui finit par prendre feu, grâce au frottoir : *ure*). Il lança aussi son feu dans de la pierre, *i. e.* du silex, si bien que le feu sort du silex. Maui fut alors chassé par le feu de Mauhika ; les mers et les collines furent brûlées, et Maui fut brûlé par le feu. La lamentation de Maui monta vers le tonnerre grondant, vers Hangaia-Te-Marama, vers la grande pluie, vers la longue pluie, vers la pluie ruisselante. La pluie fut envoyée et Maui fut sauvé. » <sup>3</sup>

**Les indigènes des îles Tonga ou Friendly** qui se trouvent dans l'océan Pacifique bien loin au nord de la Nouvelle-Zélande, racontent une histoire analogue pour expliquer pourquoi on peut extraire du feu de certains arbres. L'histoire (telle qu'elle fut brièvement rapportée par l'Expédition d'Exploration des États-Unis de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle), est la suivante : « Maui avait deux fils, le fils aîné appelé Maui Atalonga, et le cadet, Kijikiji ; mais qui donc ne sait pas cela ? Kijikiji tira du feu de la terre et enseigna aux hommes à cuire leur nourriture, qu'ils trouvèrent bonne, et, depuis ce jour, la nourriture a été cuite, alors qu'on la mangeait crue auparavant. De façon à conserver le feu, Kijikiji lui ordonna d'aller dans certains arbres, d'où on le tire maintenant par frottement <sup>4</sup>. »

Ce mythe de Tonga a été recueilli depuis, bien plus complètement, par des informateurs postérieurs. Il peut être intéressant de comparer ces versions qui concordent matériellement. L'histoire telle qu'elle a été recueillie par une dame missionnaire anglaise vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle est la suivante <sup>5</sup>.

« Après que la terre eut été peuplée, il s'écoula beaucoup de temps avant que le feu fût connu. Bien entendu, on ne pouvait cuire de nourriture. Il fut enfin remédié à cette lacune de la manière suivante : Maui Atalonga et (son fils) Maui Kijikiji vivaient à Koloa, dans l'île d'Hafaa. Chaque matin Maui

<sup>1</sup> « On ne voit pas clairement si, d'après les Morioris, Mauhika était mâle ou femelle – l'expérience semble indiquer qu'il était mâle. »

<sup>2</sup> « Voici l'explication des arbres dont on peut tirer du feu par frottement. »

<sup>3</sup> Alexander Shand, *The Moriori People of the Chatham Islands* (Washington et New Plymouth, 1911), p. 20 (Memoirs of the Polynesian Society, vol. II).

<sup>4</sup> Ch. Wilkes, *Narrative of the United States Exploring Expedition* (New York, 1851), III. 23.

<sup>5</sup> Sarah S. Farmer, *Tonga and the Friendly Islands* (Londres, 1855), pp. 134-137. La source de cette histoire semble être le Révérend John Thomas (p. 125).

Atalonga quittait son logis pour aller à Bulotu<sup>1</sup> ; chaque après-midi il revenait, en apportant avec lui de la nourriture cuite. Il n'emmenait jamais Kijikiji avec lui, et il ne permettait pas non plus à son fils de connaître par quel moyen il faisait son voyage car Kijikiji était jeune, plein de drôlerie, et aimait les farces. La curiosité de Kijikiji fut pourtant éveillée et il décida de trouver le chemin de son père et de le suivre à Bulotu. Il le fila jusqu'à l'entrée d'une caverne, au-dessus de laquelle poussait un gros buisson de roseaux, comme pour la dissimuler à l'attention des passants. Mais le jeune Maui fouilla avec curiosité, trouva l'entrée et descendit. Arrivé à Bulotu, il vit son père qui travaillait en lui tournant le dos ; il s'occupait d'un lopin de terre qu'il cultivait. Le jeune Maui cueillit un fruit de *nonu* (ce fruit est un peu plus grand qu'une pomme), en mordit un morceau, et, suivant son caractère malicieux, en lança le reste sur son père. Le père le ramassa, vit les empreintes des dents de son fils, se retourna et dit : « Qu'est-ce qui t'amène là ? Fais attention à ce que tu fais. Ce Bulotu est un endroit terrible. » Il se mit alors à l'avertir des dangers inhérents à sa mauvaise conduite. Pour se faire aider Maui donna à Kijikiji un morceau de terrain à nettoyer et il le pria, par-dessus tout, de ne pas regarder derrière lui. Au lieu de tenir compte de l'avis de son père, Kijikiji fit très mal son travail. Il arrachait quelques mauvaises herbes puis regardait derrière lui. Toute la matinée, ce ne furent qu'arrachage et regards en arrière, arrachage et regards en arrière, de sorte qu'il n'y eut pas grand chose de bon de fait. Les herbes croissaient à vue d'œil, bien plus vite que le père et le fils ne pouvaient les arracher. L'après-midi vint, et Maui Atalonga eut envie de sa nourriture. « Va me chercher un peu de feu », dit-il à son fils. C'était juste ce que voulait Kijikiji. « Où irai-je ? » – « Chez le Modua. »<sup>2</sup> Il s'en fut et trouva (son grand-père) le plus vieux des Maui à se chauffer étendu sur une natte, au coin du feu. Son feu était un grand arbre de bois de fer, chauffé à un bout. Le jeune Maui apparut. Le vieillard fut très surpris de cette irruption, mais il ne connaissait pas son petit fils. « Que veux-tu ? » – « Du feu. » – « Prends-en. » Le jeune Maui en mit un peu dans une coque de noix de coco et l'emporta à une petite distance. Mais son amour des espiègleries se réveillant, il l'éteignit et revint vers le vieillard avec une coque vide. Les mêmes questions et les mêmes réponses furent échangées. Le jeune Maui reçut de nouveau le don précieux, et il s'en alla de nouveau avec lui. Il se présenta une troisième fois à son grand-père. Le vieillard était agacé. « Prends le tout », dit-il. Le jeune Maui, sans plus d'embarras, enleva l'immense arbre de bois-de-fer et s'éloigna avec. Le vieillard comprit alors qu'il était quelque chose de plus qu'un mortel et le rappela en criant : « *Helo, he, he, Ke-ta-fai* », un défi à la lutte. Le jeune homme, qui était aussi prêt à cela, retourna en arrière. Ils se prirent à bras le corps et luttèrent. Le vieux Maui saisit son adversaire par le vêtement qui était étroitement noué autour de sa taille, le balança, faisant quitter le sol à ses pieds, et le précipita à terre. Kijikiji, à la façon d'un chat, retomba sur ses pieds. C'était maintenant son tour, et, saisissant son grand-père de la même manière, il le balança en le faisant tourner, le jeta sur le sol et lui cassa tous les os qu'il avait dans le corps. Le vieux Maui a toujours été depuis lors dans un état de décrépitude. Il gît sous terre, faible et endormi. Quand un

<sup>1</sup> Dans la Mythologie Tonga, Bulotu était la demeure des esprits envolés des chefs et des autres grands personnages. Il se trouvait, disait-on, dans la direction de l'ouest et on y parvenait soit par terre, soit par mer. Voir Sarah S. Farmer, *op. cit.*, pp. 126, 132.

<sup>2</sup> Par le « Modua » on entend sûrement Maui Motua, le grand-père de Kiji-Kiji possesseur du feu à Bulotu ou « le monde souterrain ». Voir plus bas pp. 71 sqq.

tremblement de terre menace, les Tonguiens lancent leur cri de guerre pour réveiller le vieux Maui, qui se retourne, à ce qu'ils supposent. Ils craignent qu'il ne se lève et, ce faisant, ne retourne le monde.

« Quand Kijikiji fut de retour auprès de son père, celui-ci lui demanda ce qui l'avait retenu si longtemps. Le jeune homme demeura silencieux, et refusa de répondre à aucune question au sujet du vieillard. Maui Atalonga soupçonna que quelque chose allait mal. Il alla voir, trouva le vieux Maui meurtri et impotent, et s'en revint en hâte pour punir son fils. Le fils s'enfuit en courant, et le père le poursuivit avec vigueur mais sans succès. Le soir vint, et tous deux se préparèrent à revenir sur terre. Maui prévint son fils de ne pas emporter de feu avec lui ; mais, de nouveau, l'esprit pondéré du plus vieux fut mis en échec par l'espièglerie du plus jeune. Celui-ci enveloppa un peu de feu dans un bout du long vêtement qu'il portait et le traîna derrière lui. Le père marchait le premier. En se rapprochant du sommet, il commença à renifler. « Je sens du feu », dit-il. Le jeune Maui était tout près, en arrière ; il s'avança rapidement, tira en hâte sa ceinture, et en répandit le contenu tout autour. Les arbres voisins prirent rapidement feu et, pendant un moment, la terre parut en grand péril. Toutefois, le mal fut vite enrayé et le bien subsista. Les insulaires étaient gratifiés d'un bienfait durable, ils ont toujours pu, depuis lors, allumer un feu et cuire leur nourriture. Il y a quelque chose dans la légende des grossiers Tonguiens qui rappelle le Prométhée des Grecs classiques. »

Une version bien plus complète de ce mythe tonguien a été rapportée depuis par un missionnaire catholique de la façon suivante :

Un certain Mauimotua et son fils Mauiatalaga, habitaient à Lolofonua, qui était le monde inférieur. Ils étaient les maîtres de Lolofonua. Et Mauiatalaga avait un petit garçon nommé Mauikisikisi, ce qui veut dire : Maui le Petit. Ils vivaient tous dans le monde inférieur. Mais Mauiatalaga dit à ceux de son sang, les autres Maui : « Je ne demeurerai pas ici à Lolofonua ; j'irai sur terre avec mon fils, Mauikisikisi ; il est encore petit, et n'est pas arrivé à l'âge de raison. Mais, quoique nous allions tous deux monter habiter sur terre, je reviendrai toujours vous voir, et faire mon travail et veiller à ma plantation ici à Lolofonua. » Ils montèrent donc tous deux, Mauiatalaga et son petit garçon Mauikisikisi. Ils allèrent habiter dans l'île de Koloa, qui fait partie du groupe Vavau qui, à son tour, forme une partie des îles Tonga ou Friendly. La partie de l'île où ils habitaient se nommait Atalaga ; c'est pourquoi Mauiatalaga avait Atalaga comme deuxième partie de son nom. Et là, il épousa une femme indigène dont le nom était aussi Atalaga.

Or, l'île de Koloa était petite, et il n'y avait pas de place dedans pour les cultures de Mauiatalaga ; aussi avait-il coutume de retourner dans le monde inférieur, à Lolofonua, pour y planter et y travailler. Cependant, son fils Mauikisikisi commençait à grandir, et son insolence et sa désobéissance à l'égard de son père Mauiatalaga étaient terribles. C'est pourquoi son père le laissait toujours au logis quand il allait travailler à ses cultures dans le monde inférieur ; car il connaissait le caractère insolent de son fils et craignait qu'il ne jouât quelque tour extravagant, dans le monde inférieur, s'il permettait qu'il y allât avec lui. Il dit à sa femme : « Femme, quand je vais m'occuper de mes

cultures et faire mon travail à Lolofonua, fais attention à ne pas réveiller notre enfant Mauikisikisi ; de peur qu'il n'apprenne mon départ et ne me suive, et ne trouve le chemin de Lolofonua et n'y aille jouer ses tours. Mais fais-le rester sur terre pour y jouer ses tours. »

Aussi, quand le coq chantait et que le matin pointait, Mauiatalaga avait l'habitude de se réveiller et de se glisser doucement dans la pénombre, de peur que Mauikisikisi ne l'entendît et ne le suivît en pleurant. Ainsi faisait-il chaque nuit ; il s'en allait toujours seul, il fuyait dans l'obscurité ; il partait de très bonne heure le matin, tandis qu'il faisait encore nuit, de peur que Mauikisikisi ne le vit.

Et Mauikisikisi demeurait seul, et réfléchissait au fond de son cœur et se disait : « Où mon père va-t-il s'occuper de ses cultures ? Je suis las de le chercher tous les jours. Où va-t-il s'occuper de ses cultures et travailler ? » Et il pensa : « Peut-être mon père va-t-il faire son travail à Lolofonua ! Je l'épierai au moment où il s'en va de bonne heure dans l'obscurité, je veillerai, je me lèverai et je le suivrai. » Mauikisikisi épia donc son père, et une nuit, il le vit s'en aller furtivement. Son père prit sa ceinture et sa houe et s'en fut. Et, quand il se fut un peu éloigné, son fils Mauikisikisi se leva et le suivit. Il le suivait de loin de peur que son père ne sût qu'il le suivait. Quand son père fut arrivé au pied d'un arbre, le *kaho* (« le roseau »), il s'arrêta pour regarder autour de lui si personne ne le suivait ; mais Mauikisikisi s'était caché, de sorte que son père ne le vit pas. Mauiatalaga empoigna l'arbre par les branches, le déracina et le plaça sur le côté, barrant ainsi le chemin de Lolofonua. Aussi son fils Mauikisikisi se dit : « Ah ! c'est peut-être le chemin que prend le vieux pour aller à Lolofonua. » Il alla alors jusqu'au *kaho* (« roseau »), l'arracha et le lança de côté. Le chemin de Lolofonua était donc ouvert ; il n'était pas barré. Alors Mauikisikisi descendit, suivit son père, et ils arrivèrent à l'endroit où Mauiatalaga avait ses cultures, et Mauiatalaga commença de sarcler ses cultures. Et, tandis qu'il sarclait, son fils Mauikisikisi grimpa sur un arbre, un *nonu*, en cueillit un fruit, le mordit et le lança sur son père. Et son père ramassa le fruit et dit : « Sûrement ce sont les empreintes des dents de ce méchant enfant. » Et il regarda à l'entour, mais il ne put voir son fils, car son fils était perché sur les rameaux de l'arbre. Aussi continua-t-il de sarcler. Mais son fils fit comme auparavant, et le père dit de nouveau : « Sûrement, ce sont les empreintes des dents de ce méchant enfant. »

Mauikisikisi cria alors : « Père, me voici ! » et son père dit « Enfant, par quel chemin es-tu venu ? » Et son fils répondit « J'ai suivi le chemin par lequel tu es venu. » Et son père Mauiatalaga dit : « Viens, et sarclons ensemble. » Son fils Mauikisikisi vint donc sarcler. Et son père dit : « Ne regarde pas derrière toi quand tu sarcler. » Mais Mauikisikisi regardait derrière lui en sarclant, et voici que les mauvaises herbes repoussaient à vue d'œil. Aussi son père Mauiatalaga était-il en colère. « Quoi ? dit-il. J'ai dit à cet enfant insolent de ne pas regarder en arrière en sarclant ; car il est défendu de le faire, de peur que les mauvaises herbes ne repoussent et que les broussailles ne reprennent. » Le père alla donc sarcler de nouveau le terrain que son fils avait déjà sarclé, car les herbes y avaient de nouveau poussé. Et ils continuèrent leur sarclage. Mais Mauikisikisi regardait encore derrière lui et cette fois encore, les mauvaises herbes ainsi que les broussailles croissaient de nouveau sur ses traces. Alors son père s'irrita et dit : « Qui a dit à cet enfant insolent et

désobéissant de venir ici ? Enfant insolent, cesse ton sarclage, mais va sur-le-champ, chercher du feu. »

Et l'enfant dit à son père : « Quelle est la chose qu'on appelle du feu ? » Et son père lui dit : « Va à la maison là-bas, il y a un vieillard qui s'y chauffe. Rapporte du feu pour cuire notre nourriture. » Mauikisikisi alla donc chercher du feu, il alla à l'endroit où le vieillard se chauffait. Et voici que le vieillard était Mauimotua, le père de Mauiatalaga et le grand-père de Mauikisikisi... Mais Mauikisikisi ne connaissait pas son grand-père Mauimotua et son grand-père ne le connaissait pas, car ils ne s'étaient jamais rencontrés auparavant. Et Mauikisikisi interpella son grand-père, le vieillard qui se chauffait, et lui dit : « Vieillard, donne-moi du feu. » Et le vieillard prit du feu et lui en donna. Et l'enfant prit le feu et s'en alla avec, et en chemin, il éteignit le feu en le mouillant ; le feu était éteint. Et l'enfant retourna vers le vieillard et dit : « Donne-moi du feu. » Et le vieillard dit : « Où donc est le feu que tu avais pris avec toi ? » Et Mauikisikisi dit : « Il est éteint. » Et le vieillard lui donna de nouveau du feu. Et de nouveau l'enfant emporta le feu et l'éteignit en chemin en le mouillant avec de l'eau. Et, de nouveau, l'enfant alla demander du feu ; c'était la troisième fois qu'il en demandait. Et quand le vieillard Mauimotua vit l'enfant revenir, il fut irrité et dit : « Pourquoi cet enfant revient-il ? Où sont les feux que tu as emportés ? » Et Mauikisikisi répondit : « J'ai pris le feu avec moi et il s'est éteint. Voici pourquoi je reviens vous demander du feu. »

Or, il restait dans l'âtre seulement un gros brandon. Et le vieillard dit, d'un ton irrité – « Peut-être peux-tu soulever et emporter ce grand brandon », car il est probable qu'il pensait en lui-même que l'enfant ne pourrait le soulever. Mauiatalaga pouvait seul soulever cet immense brandon. Mais Mauikisikisi s'avança et souleva le brandon d'une seule main. Et Mauimotua dit : « Pose le brandon auquel je me chauffe. » Mauikisikisi le posa donc. Mauimotua était fort courroucé et il dit : « Approche et luttons. » – « Très bien », répliqua Mauikisikisi. Et, en disant cela, il se leva et souleva Mauimotua, le balançant dans un sens et dans l'autre, et le précipita violemment sur le sol. Il fit cela deux fois et le vieillard fut brisé et s'évanouit.

Alors Mauikisikisi alla porter du feu à son père Mauiatalaga. Et son père lui dit : « Tu es allé insulter le vieillard. » Et Mauikisikisi répondit : « J'ai vexé le vieillard en allant souvent lui demander du feu, et il m'a dit : « Enfant, approche et luttons », et nous avons lutté et le vieillard est tombé. » Et Mauiatalaga lui dit : « Enfant, comment va-t-il ? » Et Mauikisikisi répondit : « Je l'ai assommé et il est mort. » Et Mauiatalaga fut fort ému du sort de son père Mauimotua, que son propre fils avait tué. Et il prit la houe et frappa son fils Mauikisikisi sur la tête, et Mauikisikisi mourut sur-le-champ ; il gisait mort. Et Mauiatalaga alla chercher des herbes – le nom des herbes est *mohukuvai* – pour recouvrir Mauikisikisi.

Puis il alla vers Mauimotua, pour voir s'il avait été réellement tué en luttant avec l'enfant. Mais il trouva qu'il était revenu à lui car son évanouissement était fini. Et il dit à son père – « Père, cet enfant insolent est venu pour te tuer, mais il ne te connaissait pas. » Et son père Mauimotua répondit : « C'est vrai et je ne le connaissais pas. » Et Mauiatalaga dit : « Mon fils Mauikisikisi, là-haut, sur terre, est insolent ; dire qu'il faut penser qu'il a dû

venir ici pour te tuer ! C'est pourquoi je ne voulais pas l'amener ici, de peur qu'il ne fût insolent. Et il a été insolent à ton égard, et je l'ai tué pour cela, et il est mort. » Et son père Mauimotua dit : « Quoi, mon ami ! tu as tué Mauikisikisi pour cela ! Pourquoi ne l'avoir point laissé vivre ? Il a agi comme un écervelé, mais nous ne nous étions jamais rencontrés. Va chercher des feuilles de *nonu* ; on recouvre les morts de cet arbre et ils vivent et le nom de cet arbre est *nonufiafia*. » Mauiatalaga alla donc cueillir des feuilles de *nonufiafia*, et avec les feuilles, il couvrit le cadavre de son fils Mauikisikisi, et son fils ressuscita.

Et quand ils eurent mangé, Mauiatalaga se prépara à remonter sur terre avec son fils. Et il dit à son fils : « Passe devant moi, de la sorte tu ne joueras plus de tours ici à Lolofonua, car je suis las de tes espiègleries. » Mais Mauikisikisi dit à son père : « Passe devant, toi, et je te suivrai. » Et son père fit de la sorte, bien qu'il craignît que son fils n'emportât quelque chose de Lolofonua sur terre. Mauiatalaga passa donc devant et Mauikisikisi suivit en arrière, et prit du feu pour l'emporter. Et, comme ils montaient, Mauiatalaga s'arrêta et demanda : « Sais-tu mon enfant d'où vient cette odeur de feu ? » Mais Mauikisikisi répondit : « Non ; peut-être est-ce l'odeur de l'endroit où nous avons cuit nos victuailles que tu sens. » Et Mauiatalaga dit : « Enfant, peut-être portes-tu du feu ? » Mais Mauikisikisi répondit : « Non. » Ils continuèrent à grimper, toujours à grimper. Il y eut de nouveau une odeur de feu et de nouveau Mauiatalaga s'arrêta et dit : « D'où vient cette odeur de feu ? » Et Mauikisikisi répondit : « Je ne sais pas. » Mais Mauiatalaga regarda et vit que le feu que portait son fils Mauikisikisi fumait, car Mauikisikisi l'avait dissimulé furtivement. Et son père, irrité, courut vers lui et dit : « Dire que j'ai assez vécu pour voir un enfant si espiègle et désobéissant ! Où donc emporte-t-il ce feu ? » Et, en disant ces mots, il l'éteignit.

Après cela, ils montèrent. Mais Mauiatalaga ne savait pas que son fils Mauikisikisi avait mis le feu à sa ceinture, si bien que la ceinture que portait Mauikisikisi était en train de brûler. Son père pensa que l'odeur qu'il sentait était seulement l'odeur du feu qu'il avait éteint. Ils montèrent donc et atteignirent la terre. Et Mauiatalaga alla se cacher pour voir sortir Mauikisikisi, craignant qu'il n'eût emporté quelque chose de Lolofonua. Et il vit sortir Mauikisikisi et il dit : « Voici cet enfant qui joue encore ses tours ! Il apporte du feu sur terre ! » Et il cria : « Qu'il tombe une forte pluie ! » Et il tomba une forte pluie. Mauikisikisi cria donc au feu : « Sauve-toi dans le cocotier ! Sauve-toi dans l'arbre à pain ! Sauve-toi dans le *fau* ! Sauve-toi dans le *tou* ! Sauve-toi dans tous les arbres de la terre ! »

Voilà l'origine du feu, et voilà comment la terre le connut. Mauikisikisi l'apporta de Lolofonua pour cuire notre nourriture, pour nous éclairer, pour chauffer nos corps quand ils sont froids et malades. Car il n'y avait pas de feu sur terre, et les hommes mangeaient crus les produits de la terre. Mais depuis l'époque de Mauikisikisi, depuis qu'il a apporté le feu de Lolofonua, nous pouvons le contempler ici-bas. Car Mauikisikisi avait dit au feu de se sauver dans tous les arbres et d'y demeurer <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Le P. Reiter, *Traditions Tonguiennes*, *Anthropos*, XII-XII (1917-1918), pp. 1026-1040. J'ai abrégé l'histoire.

Plus récemment encore, le Révérend E. E. Collcott, missionnaire méthodiste, a fourni une autre version de ce mythe tonguien. La voici <sup>1</sup> :

« *Comment le feu fut introduit dans ce monde.* – Il y avait quatre Maui et ils vivaient dans le Monde Inférieur. Leurs noms étaient Maui Motua (Maui-l'Aîné), Maui Loa (Maui le-Long), Maui Buku (Maui-le-Bref) et Maui Atalanga (peut-être Maui-Soutien-de-l'Air, ou Maui-Étais-de-l'Air), et il y avait aussi un fils de ce dernier, Maui Kijikiji (Maui-l'Espiègle). Ils vécurent longtemps dans le Monde Inférieur, mais Atalanga fut rempli du désir de monter vivre à la surface de la terre. Il partit avec l'approbation de ses frères, promettant de revenir souvent les voir et s'occuper de son jardin et de faire tout le travail qui pourrait être nécessaire. Atalanga, accompagné de son fils Kijikiji, en émergeant dans la région supérieure se fixa à Koloa, la partie la plus ancienne de Vavau <sup>2</sup>. Le nom de Haafuluhao appartient en propre à cette région, mais s'applique sans distinction à tout le pays. Le nom exact de l'ensemble est Vavau, Koloa en est la région primitive, et son nom exact est Haafuluhao. Les deux Maui vivaient à Koloa, et Atalanga épousa une femme de l'endroit. Leur demeure s'appelait Atalanga. Maui ne jardinait pas à Koloa qui était, dit-on, trop petite pour cela, mais il cultivait encore son jardin du Monde Inférieur. Dans ses fréquentes expéditions dans les régions souterraines il n'emmenait jamais son fils avec lui, mais le laissait au logis pour tenir compagnie à sa femme. Ce garçon était de plus si ennuyeux et si espiègle que son père ne recherchait pas sa compagnie. Les jours où il allait dans le Monde Inférieur pour vaquer à son jardinage, Atalanga avait l'habitude de s'esquiver doucement avant l'aube en enjoignant formellement à sa femme de ne pas réveiller le gamin de peur qu'il ne le suivît et ne découvrit le chemin. Naturellement, la curiosité de Kijikiji fut aiguisée, et pendant longtemps, il chercha en vain le jardin de son père, et il arriva à cette conclusion qu'il devait se trouver dans le Monde Inférieur ; il décida de surveiller de près les allées et venues de son père.

« Pendant un certain temps il ne découvrit rien, mais une nuit, comme il veillait par hasard, il vit son père prendre sa bêche (bâton à creuser) et sortir, sur quoi il se leva et le suivit, prenant soin d'éviter d'être découvert. L'entrée du Monde Inférieur était cachée par une touffe de roseaux, et en l'atteignant Atalanga regarda soigneusement à l'entour, mais Kijikiji s'était discrètement caché à une distance prudente, épiant avidement tous les mouvements de son père, bien qu'il fût lui-même invisible. Atalanga saisit les roseaux, les prit par les racines, descendit par l'ouverture que ces plantes dissimulaient, puis leva la main et les replaça. Après un intervalle suffisant pour permettre à son père de se mettre en chemin, Kijikiji alla tirer les roseaux, les lança de côté, puis descendit à la suite d'Atalanga. L'endroit où Maui descendit s'appelle Tuhalakao (sans doute : Derrière le chemin du roseau). Kijikiji suivit son père dans le Monde Inférieur, prenant soin de n'être pas remarqué, et ils arrivèrent enfin dans le jardin.

<sup>1</sup> E. E. Collcott, « Legends from Tonga », *Folk-lore*, XXXII (1921), pp. 45-48.

<sup>2</sup> Vavau est le plus septentrional des trois groupes qui composent les îles Tonga.

« Quand l'enfant eut atteint cet endroit, son père était en train de travailler ferme, mais lui il grimpa sur un *nonu* (espèce d'arbre), cueillit un des fruits, le mordit et le lança sur son père. Atalanga ramassa le *nonu*, et en le regardant, pensa y reconnaître les empreintes des dents de son espiègle de fils ; mais, en regardant à l'entour et en ne voyant personne, il reprit son travail, pour être de nouveau interrompu en recevant un *nonu* mâché. En examinant ce second projectile ses doutes s'évanouirent : « Ce sont en vérité, dit-il, les morsures de ce démon d'enfant. » Kijikiji n'essaya pas de se cacher plus longtemps, mais cria : « Me voici, père. » À son père qui lui demandait comment il se trouvait qu'il fût là, il répliqua qu'il l'avait suivi, et, questionné plus avant pour savoir s'il avait refermé l'ouverture, avec moins de sincérité, il répondit que oui. Atalanga demanda alors à Kijikiji de venir couper les mauvaises herbes avec lui, l'avertissant de ne pas regarder autour de lui, pendant son travail. Il est presque inutile de dire que l'enfant regarda autour de lui, et que de ce fait, aussi vite qu'il coupait les herbes, elles repoussaient derrière lui. Son père refit le travail et réprimanda son fils, mais malgré tout, cet enfant, sans se soucier du tabou, continua de regarder en arrière, et, à la fin, son père, lassé, lui dit de cesser d'arracher les mauvaises herbes et d'aller construire un feu.

Kijikiji n'avait jamais vu de feu et demanda à son père ce que c'était. Atalanga lui dit d'aller dans une maison voisine, où il verrait un vieillard assis près d'un feu. Il devait en prendre et en rapporter pour préparer la nourriture. Quand Kijikiji entra dans la maison, il trouva un vieillard qu'il ne connaissait pas, mais qui était Maui Motua, le père d'Atalanga. Il lui demanda du feu et en reçut, mais dès qu'il fut sorti il l'éteignit, et retourna en demander. Il reçut de nouveau du feu, et, une fois dehors, l'éteignit de nouveau ; mais quand il entra dans la maison pour avoir du feu une troisième fois, le vieillard était irrité ; de plus, il ne restait qu'un brandon, une grande bûche en bois de casuarina. Maui Motua dit pourtant à l'enfant, en plaisantant, que s'il pouvait emporter la bûche, il pouvait l'avoir, n'imaginant pas qu'il pût jamais la soulever. Kijikiji la ramassa pourtant et partit en la portant d'une seule main. Maui Motua rappela aussitôt Kijikiji pour qu'il déposât son feu, et quand l'enfant eut obéi, il le défia à la lutte. Ce défi prouvait plus d'ardeur que de cervelle chez le vieillard, car Kijikiji le précipita plusieurs fois contre le sol, et, le laissant pour mort, ramassa la bûche de casuarina et l'emporta.

« Quand il rejoignit son père, Atalanga s'enquit du mauvais tour qu'il avait joué à Maui Motua pour avoir été si long à revenir, mais Kijikiji répliqua simplement que le feu s'éteignait et qu'il avait dû retourner en arrière plusieurs fois. Des questions plus poussées lui arrachèrent le récit de la lutte et de son issue fatale. En apprenant cela, Atalanga abattit son fils sur le sol, d'un coup de bêche, et recouvrit son corps de l'herbe nommée *mohuku vai* (littéralement herbe d'eau). On dit que du fait d'avoir recouvert le corps de Kijikiji, elle ne meurt pas quand on la coupe. Atalanga alla alors voir son père et le trouva déjà revenu à lui. Le vieillard apprit alors, pour la première fois, que c'était son petit-fils avec qui il s'était querellé, et dit à Atalanga de cueillir des feuilles de *nonu* (*Morinda citrifolia*) et de les placer sur le corps pour le ranimer. Celui-ci obéit et l'enfant revint à lui. Cette espèce de *nonu* ne pousse pas dans ce monde, mais seulement au ciel et dans le Monde Inférieur.

« Ils mangèrent alors tous deux de la nourriture et se préparèrent à remonter dans la région supérieure. Atalanga craignant les dispositions espiègles de

son fils, voulait qu'il passât devant, mais Kijikiji, en insistant, obtint finalement que son père ouvrit la marche. Comme ils se mettaient en chemin, Kijikiji saisit un brandon ardent pour le prendre avec lui, et le cacha derrière lui. Son père s'arrêta peu après et dit : « D'où vient cette odeur de brûlé ? Emportes-tu du feu avec toi ? » – « Non, répondit le fils. C'est probablement l'odeur de l'endroit où nous avons cuit notre nourriture. » Le père parut à peine convaincu, mais ils reprirent leur chemin. Peu après, il se retourna de nouveau : « Fils ! d'où vient cette odeur de brûlé ? » – « Je ne sais pas », répondit Kijikiji. « Fils ! n'as-tu pas emporté du feu avec toi ? », demanda de nouveau Atalanga. Juste à ce moment, le père vit la fumée du feu que son fils cachait, et se précipitant sur lui il lui arracha le brandon et l'éteignit, réprimandant vertement Kijikiji de sa désobéissance et de son espièglerie. Ils montèrent alors vers le monde supérieur, mais, à l'insu du père, le bout de la ceinture de Kijikiji s'était enflammé, et il le tirait derrière lui à l'abri des regards. En atteignant la surface du sol, Atalanga alla en avant et se cacha pour voir si son fils avait apporté quelque chose d'en bas, et quand Kijikiji émergea, il vit la fumée s'élever de la ceinture enflammée. Atalanga cria aussitôt à la pluie de tomber, mais, bien qu'il s'ensuivît une forte averse, l'enfant ne fut pas battu, car il cria au feu de fuir dans le cocotier, l'arbre à pain, l'hibiscus, le *tou (cordia)* et tous les autres arbres. Voici la façon dont le feu fut introduit chez les hommes qui mangeaient auparavant leur nourriture sans la cuire, et comme le feu loge dans les arbres, on l'obtient en frottant un bâton sur un autre. »

Ce mythe tonguien est pour l'essentiel identique au mythe maori. Dans tous deux le feu est d'abord apporté sur terre grâce à la ruse d'un héros espiègle et audacieux, qui berne le possesseur du feu dans l'autre monde ; dans tous deux, le feu dérobé est presque éteint par une forte pluie, et il est seulement sauvé en se cachant dans les arbres, où il demeure jusqu'à ce qu'il en soit tiré par frottement. Les principales différences entre les deux mythes semblent être que, tandis que dans le mythe maori le feu est apporté du monde supérieur, dans le mythe tonguien il est apporté du monde inférieur ; et tandis que dans le mythe maori le premier propriétaire du feu est la grand-mère du héros, dans le mythe tonguien c'est son grand-père, et alors que dans le mythe maori la première propriétaire du feu contient le feu dans son corps et l'extrait des ongles de ses doigts et de ses orteils, il n'est pas fait mention d'actions merveilleuses de ce genre dans le mythe tonguien, ce qui implique apparemment que le premier propriétaire du feu le possédait et le manipulait de la manière habituelle.

**Les indigènes de l'île Niué ou Sauvage** qui se trouve à l'est des îles Tonga ou Friendly, racontent une histoire sur l'origine du feu qui, bien que nous la possédions seulement sous une forme abrégée, semble coïncider pour l'essentiel avec la version tonguienne. Selon eux, un père et son fils, tous deux nommés Maui, descendaient dans le monde inférieur à travers un buisson de roseaux. Le plus jeune Maui « comme un autre Prométhée » vola le feu dans le monde inférieur et l'ayant avec lui remonta le passage, et, avant que son père pût le rattraper mit le feu à la brousse dans toutes les directions. Le père essaya de l'éteindre, mais en vain, et les habitants de l'île Sauvage disent que depuis l'exploit du jeune Maui ils ont toujours eu du feu et cuit leur

nourriture <sup>1</sup>. Le mythe de Niué a été recueilli sous une forme légèrement différente par Sir Basil Thomson. Selon cette version, jadis, peu après que l'île eut émergé des flots, « Maui vivait juste en dessous de la surface de la terre. Il préparait sa nourriture secrètement, et son fils, qui avait été longtemps alléché par l'odeur délicieuse de la nourriture de son père, se cacha pour observer cette opération et vit pour la première fois du feu. Quand Maui se fut écarté, il vola un brandon enflammé et s'enfuit par l'ouverture d'une des cavernes de Niué, où il mit le feu à un *ovava*. Et de là vient que les Niuéens tirent du feu du bois de l'*ovava* en le frottant avec un éclat du bois dur du *kavika*. » <sup>2</sup> Ici, comme souvent, le mythe est destiné à expliquer le procédé employé pour faire du feu en frottant certaines espèces de bois.

L'histoire de l'origine du feu à Samoa ressemble à la version tonguienne, quoique les noms des personnages de l'histoire diffèrent quelque peu. Les Samoens disent qu'il y a eu une époque où leurs ancêtres mangeaient tous leurs mets crus, et qu'ils doivent le raffinement de la nourriture cuite à un certain Ti'iti'i, fils d'un personnage nommé Talanga. Ce Talanga était fort en faveur auprès du dieu des tremblements-de-terre Mafuie, qui vivait dans une région souterraine où brûlait continuellement du feu. Chaque fois qu'il allait à un certain rocher perpendiculaire et disait : « Rocher, fends-toi ! je suis Talanga, je viens travailler ! » le rocher s'ouvrait et le laissait passer, et il descendait vers ses cultures, au pays du dieu Mafuie. Un jour Ti'iti'i, le fils de Talanga, suivit son père et observa l'endroit par où il entra. Le jeune homme, après quelque temps, alla au rocher et dit en imitant la voix de son père : « Rocher, fends-toi, je suis Talanga, je viens travailler ! » et il put entrer aussi. Son père, qui travaillait dans sa plantation, fut surpris de voir là son fils et le pria de ne point parler fort de peur que le dieu ne l'entendît, et ne s'irritât. Voyant monter de la fumée, le fils s'enquit auprès de son père de ce que c'était. Son père dit que c'était le feu de Mafuie. « Il faut que j'aille en chercher », dit le fils. « Non, dit le père, il s'irritera. Ne sais-tu pas qu'il mange le monde ? » – « Est-ce que je me soucie de lui », dit l'audacieux jeune homme ; et il s'en fut en fredonnant vers la fournaise fumante.

« Qui es-tu ? », dit Mafuie au jeune homme. « Je suis Ti'iti'i, le fils de Talanga, répliqua-t-il, je suis venu pour avoir du feu. » – « Prends-en », dit Mafuie. Ti'iti'i revint vers son père avec quelques braises, et tous deux se mirent au travail pour cuire du taro. Ils allumèrent du feu et se préparaient à mettre le taro sur des pierres chaudes, quand soudain le dieu Mafuie souffla sur le four, dispersa de toute part les pierres et éteignit le feu. « Eh bien ! dit Talanga. Ne t'avais-je pas dit que Mafuie serait en colère ? » En rage son fils alla vers Mafuie et demanda : « Pourquoi as-tu brisé notre four et éteint notre feu ? » Indigné de cette remontrance audacieuse, Mafuie se jeta sur lui, et ils luttèrent l'un avec l'autre. Ti'iti'i saisit le bras droit de Mafuie à deux mains et le tordit de telle sorte qu'il le cassa. Il saisit alors l'autre bras et allait le tordre également, quand Mafuie s'avoua battu et implora de son adversaire qu'il lui fit grâce et épargnât son bras gauche. « J'ai besoin de ce bras, dit-il, pour tenir Samoa tout droit et horizontalement. Donne-le moi et je te laisserai avoir mes cent femmes » – « Non, pas à ce prix », répliqua Ti'iti'i. « Eh bien, alors,

<sup>1</sup> George Turner, *Samoa* (Londres, 1884), pp. 211 sq.

<sup>2</sup> (Sir) Basil Thomson, *Savage Island* (Londres, 1902), pp. 86 sq.

reprit Mafuie, veux-tu prendre du feu ? Si tu me laisses garder mon bras gauche tu auras du feu et tu pourras désormais toujours cuire ta nourriture. » – « Entendu, dit Ti'iti'i, garde ton bras et j'aurai le feu. » – « Va, dit Mafuie, tu trouveras du feu dans tout bois que tu couperas. » Aussi, depuis l'époque de Ti'iti'i, les Samoens ont mangé leur nourriture cuite, et ont fait du feu en frottant un morceau de bois sec contre un autre. Et les gens superstitieux, nous dit-on, pensent encore que le dieu des tremblements-de-terre est quelque part sous Samoa et que la terre a un long manche, comme une canne, auquel Mafuie imprime une secousse de temps en temps. C'était leur habitude de dire, quand ils éprouvaient la secousse d'un tremblement de terre : « Grâce soient rendues à Ti'iti'i que Mafuie ait un seul bras s'il en avait deux quelle secousse ne ferait-il pas. » <sup>1</sup>

Dans cette histoire de Samoa, les noms du père et du fils sont peut-être seulement des variantes dialectales des noms de la version tonguienne. Le nom du père, Talanga, dans l'histoire de Samoa correspond à Atalanga ou Atalaga (Maui-Atalaga) dans l'histoire tonguienne, et le samoen Ti'iti'i correspond au tonguien Kijikiji ou Kisikisi (Maui-Kisikisi). Un trait caractéristique de ce mythe de Samoa est la provenance volcanique du feu sur la terre ; car nous pouvons difficilement douter que le feu perpétuel, que le dieu du feu est supposé entretenir, ne soit le feu volcanique, et le récit de la façon dont le dieu-des-tremblements-de-terre fit sauter le four et dispersa les pierres peut être la description mythique d'une éruption volcanique.

Les indigènes de Fakaofu, ou île Bowditch, au nord de Samoa, font remonter l'origine du feu à Mafuie, « mais, à la différence du Mafuie de la mythologie de quelques autres îles, c'était en l'espèce une vieille femme aveugle. Talanga l'alla trouver dans les régions inférieures et lui demanda de lui donner un peu de son feu. Elle refusa avec obstination jusqu'à ce qu'il la menaçât de la tuer, et alors elle céda. Au moyen du feu il lui fit révéler quels poissons on devait y cuire et ceux qu'il fallait continuer de manger crus ; et alors commença l'âge de la nourriture cuite. » <sup>2</sup>. De même, dans les îles de l'Union au sud-est de l'île Bowditch « un personnage aventureux nommé Talanga, étant descendu dans les régions inférieures, trouva une vieille femme nommée Mafuie occupée à faire de la cuisine sur un feu. L'ayant forcée par des menaces de mort à se séparer de son trésor, il enferma le feu dans un certain bois employé pour ces raisons par ses descendants pour faire du feu

<sup>1</sup> G. Turner, *Samoa*, pp. 209-211. Cette histoire est racontée sous la même forme pour l'essentiel par le Rév. J. B. Stair, *Old Samoa* (Londres, 1897), pp. 238 sq. bien qu'il ne mentionne que la descente d'un homme nommé Ti'iti'i-a-Talanga. Il conclut l'histoire ainsi : « Sur ce, Talanga quitta les régions inférieures, et en arrivant à l'endroit d'où il était parti, il frappa plusieurs espèces de bois d'un brandon enflammé qui leur fit donner du feu. Cette dernière assertion se rapporte apparemment aux diverses espèces de bois d'où l'on tire d'habitude du feu par frottement. » Cette histoire est racontée sous une forme abrégée par George Brown, *Melanesians and Polynesians* (Londres, 1910), pp. 365 sq. Voir aussi W. T. Pritchard, *Polynesian Reminiscences* (Londres, 1866), pp. 114-116.

<sup>2</sup> G. Turner, *Samoa*, p. 270.

par frottement. » <sup>1</sup> Ces histoires concordent pour l'essentiel avec les versions samoennes du mythe ; même les noms des personnages, Talanga et Mafuïke, correspondent exactement ou presque avec les noms samoens, Talanga et Mafuïe, bien que dans la version samoenne Mafuïe soit un dieu et dans l'autre version Mafuïke soit une déesse.

À **Mangaia**, l'une des îles Hervey, l'origine du feu sur la terre est attribuée au grand héros polynésien Maui, et l'histoire de la façon dont il procura le feu à l'humanité ressemble par beaucoup de points aux mythes maori et tonguien. La voici :

Le feu était originairement inconnu des habitants de ce monde qui mangeaient de la nourriture crue par nécessité. Dans le monde inférieur (Avaiki) vivaient quatre puissants personnages : Mauïke, le dieu du feu ; le dieu du soleil, Ra ; Ru, le porteur des cieux ; et enfin la femme de Ru, Buataranga, gardienne de la route du monde invisible.

À Ru et à Buataranga était né un fils fameux, Maui. À un âge précoce Maui fut nommé l'un des gardiens de ce monde d'en haut où vivent les mortels. Comme le reste des habitants du monde, il vivait de nourriture qui n'était pas cuite. Sa mère, Buataranga, rendait parfois visite à son fils ; mais mangeait toujours sa nourriture à part, la tirant du panier qu'elle apportait du monde inférieur. Un jour, alors qu'elle dormait, Maui glissa un regard dans son panier et découvrit de la nourriture cuite. L'ayant goûtée il l'aima bien plus que la nourriture crue à laquelle il était habitué. Or, cette nourriture cuite venait du monde inférieur, il était donc clair que le secret du feu était là. Aussi Maui résolut-il de descendre dans le monde inférieur, demeure de ses parents, pour pouvoir toujours jouir à l'avenir du raffinement de la nourriture cuite.

Le jour suivant, quand sa mère Buataranga se prépara à descendre dans le monde inférieur, Maui la suivit par la brousse à son insu. Ce n'était pas difficile car elle venait et partait toujours par la même route. Regardant par-dessus les grands roseaux, il vit sa mère qui se tenait en face d'un rocher noir, auquel elle adressait les mots suivants :

Que Buataranga descende malgré son corps, par la brèche.  
On doit obéir à celui qui est semblable à l'arc-en-ciel.  
Comme deux nuages noirs se séparent à l'aurore,  
Ouvrez, ouvrez mon chemin vers le monde inférieur, ô vous, terribles !

À ces mots, le rocher s'ouvrit et Buataranga descendit. Maui retint soigneusement ces paroles magiques et partit sans retard voir le dieu Tane qui possédait quelques pigeons extraordinaires. Maui pria instamment Tane de lui

<sup>1</sup> (Sir) Basil Thomson, *Savage Island*, p. 87.

prêter un de ses oiseaux. Le dieu lui offrit deux Pigeons, l'un après l'autre, mais Maui qui était difficile les repoussa tous deux. Rien ne put le satisfaire qu'un certain pigeon rouge nommé Akaotu, c'est-à-dire Sans-Peur, que son propriétaire prisait particulièrement. Tane répugnait à se séparer de son favori, mais il le donna en recevant la promesse qu'il lui serait rendu sans dommage. Maui partit de bonne humeur en emportant le pigeon vers l'endroit où sa mère était descendue. Quand il eut prononcé les mots magiques qu'il avait entendus, le rocher s'ouvrit, et Maui, se cachant dans le pigeon, descendit. Certains disent qu'il se changea en une petite libellule, et que sous cette forme il se percha sur le dos du pigeon et descendit dans le monde inférieur. L'intrusion de cet étranger mit en rage les dieux cruels qui gardaient la brèche, ils agrippèrent le pigeon dans l'intention de le dévorer ; mais ils saisirent et arrachèrent seulement la queue de l'oiseau tandis que le pigeon lui-même poursuivait son vol vers les ombres. Maui fut chagriné de la mésaventure qui était arrivée à l'oiseau favori de son ami Tane.

Arrivé dans le monde d'en bas, Maui chercha la demeure de sa mère. Ce fut la première maison qu'il vit ; il fut guidé vers elle par le bruit de son fléau à fouler. Le pigeon rouge se posa sur le four en face de l'abri couvert où Buataranga battait du tissu d'écorce. Elle arrêta son travail pour regarder le pigeon rouge qu'elle devina être un visiteur du monde d'en haut. Buataranga dit à l'oiseau : « Ne viens-tu pas du jour ? » Le pigeon approuva de la tête. « N'es-tu pas mon fils Maui ? », demanda la vieille femme. De nouveau le pigeon approuva de la tête. Sur ce, Buataranga entra dans sa maison et l'oiseau s'envola sur un arbre à pain. Maui reprit sa forme humaine et alla embrasser sa mère qui s'enquit de la façon dont il était descendu dans le monde inférieur, et de l'objet de sa visite. Maui avoua qu'il était venu apprendre le secret du feu. Buataranga dit : « Ce secret dépend du dieu-du-feu Mauike. Quand je veux allumer un four, je prie ton père Ru de demander un brandon à Mauike. » Maui s'enquit de l'habitation du dieu-du-feu. Sa mère lui en indiqua la direction et lui dit qu'elle s'appelait « Maison des bâtons de banyan ». Elle supplia Maui d'être prudent : « Car, dit-elle, le dieu-du-feu est un personnage terrible au caractère très irritable. »

Maui marcha audacieusement vers la maison du dieu-du-feu, guidé par une colonne de fumée en spirale. Il trouva le dieu occupé à cuire sa nourriture dans un four et, comme la divinité lui demandait ce qu'il voulait : « Un brandon ». Il en reçut un, mais l'emporta vers un ruisseau qui coulait devant l'arbre à pain et l'y éteignit. Il revint à Mauike et reçut un second brandon qu'il éteignit aussi dans le ruisseau. Une troisième fois il demanda un brandon au dieu. Le dieu était hors de lui de colère, mais il râcla les cendres de son four et les donna sur un bâton sec à l'audacieux Maui. Mais Maui jeta également dans l'eau ces charbons ardents. Il pensait, en effet, qu'un brandon serait de peu d'utilité à moins qu'il n'apprît le secret de faire du feu. Il résolut donc de soulever une querelle entre lui et le dieu-du-feu, et de le forcer à dévoiler son secret, qu'il était encore seul à savoir. Il demanda donc une quatrième fois du feu au dieu-du-feu qui était en rage. Mauike lui ordonna de partir sous peine d'être lancé en l'air, car Maui était de petite taille. Mais l'audacieux jeune homme se déclara prêt à rivaliser de vigueur contre le dieu-du-feu. Mauike entra dans sa demeure pour mettre sa ceinture de guerre ; mais à son retour, il vit que Maui s'était gonflé jusqu'à atteindre une taille énorme. Nullement effrayé, Mauike le saisit et le lança aussi haut qu'un cocotier. Mais Maui

s'arrangea pour tomber légèrement sans se faire de mal. Le dieu-du-feu le jeta en l'air, cette fois bien plus haut que le plus haut cocotier qui poussa jamais ; mais il descendit de nouveau sans s'être fait de mal, tandis que le dieu-du-feu haletait.

C'était maintenant le tour de Maui. Il lança deux fois le dieu-du-feu en l'air à une hauteur vertigineuse et le saisit comme une balle avec ses deux mains. Alors Mauike, haletant et épuisé, supplia Maui d'arrêter et d'épargner sa vie, lui promettant que tout ce qu'il désirerait serait sien. Maui répliqua : « Je t'épargnerai à une seule condition – dis-moi quel est le secret du feu. Où est-il caché ? Comment le produit-on ? » Mauike lui promit volontiers de lui enseigner tout ce qu'il savait et le conduisit dans une maison merveilleuse. Dans un coin, il y avait une quantité de fibres de noix de coco ; dans un autre, des fagots de bois combustibles : hibiscus à citrons (*au*), *Urtica argentea* (*orong*), *tauinu*, et surtout banyan (*aoa*, *Ficus Indicus*). Ces fagots étaient secs et prêts à servir. Au milieu de la pièce il y avait deux petits bâtons tous seuls. Le dieu-du-feu en donna un à Maui, le priant de le tenir fermement ; lui-même tenait l'autre avec vigueur. Tandis qu'il travaillait il chantait :

« Accorde, oh accorde-moi le feu caché,  
 Ô toi, banyan  
 Fais une incantation,  
 Adresse une prière à l'esprit du  
 Banyan !  
 Allume un feu pour Mauike  
 Avec la poussière du banyan ! »

Au moment où le chant cessa, Maui distingua une faible fumée qui s'élevait de la fine poussière produite par le frottement d'un bâton sur un autre. Comme ils persévéraient dans leur tâche la fumée s'accrut ; et activée par le souffle du dieu-du-feu il en jaillit une flamme légère alimentée par de fines fibres de noix de coco en guise d'amadou. Mauike introduisit alors les différents fagots, et bientôt, à l'étonnement de Maui, flambait un bon feu.

Ainsi fut révélé le grand secret de l'allumage du feu. Mais Maui résolut de se venger de sa mésaventure et d'avoir été jeté en l'air ; il mit donc le feu à la demeure de son adversaire déchu. Bientôt tout le monde inférieur fut en flammes et elles consumèrent le dieu-du-feu et tout ce qu'il possédait, et même les rochers craquèrent et se fendirent sous l'action de la chaleur.

Mais avant de quitter le pays des esprits, Maui ramassa les deux forets-à-feu jadis propriété de Mauike et se dirigea en hâte vers l'arbre à pain, où le pigeon rouge Sans-Peur attendait son retour. Une fois de plus Maui prononça les mots qu'il avait appris de sa mère Buataranga ; une fois de plus les rochers se séparèrent et il revint sain et sauf dans le monde supérieur. Le pigeon rouge vola vers une charmante vallée écartée, où il se posa, et cet endroit s'appelle depuis Rupe-Tau, « La halte du pigeon ». Maui reprit alors sa forme humaine et se hâta de rapporter l'oiseau favori de Tane.

En passant par la vallée principale de Keia, il découvrit que les flammes l'avaient précédé et qu'elles avaient trouvé une ouverture à Teaoa qui s'est refermée depuis. Les rois Rangi et Mokoïro tremblaient pour leur terre, car il semblait que tout allait être détruit par les flammes dévorantes. Pour sauver l'île de Mangaia de la destruction, ils firent tous leurs efforts et réussirent enfin à éteindre le feu.

Les habitants de Mangaia profitèrent de l'incendie pour prendre du feu et cuire leur nourriture. Mais au bout de quelque temps le feu s'éteignit, et comme ils ne possédaient pas le secret ils ne savaient comment l'allumer de nouveau. Mais Maui, à la surprise de tous, n'était jamais privé de feu dans sa maison. Il prit enfin les habitants du monde en compassion et leur dit le secret merveilleux : que le feu est caché dans l'hibiscus, l'*Urtica argentea*, le *tauinu*, et le banyan. Il leur montra comment on pouvait obtenir le feu caché en se servant de forêts-à-feu qu'il leur présenta. Finalement il leur demanda de chanter le chant du dieu-du-feu, de façon à rendre efficace l'usage des forêts-à-feu. Depuis ce jour tous les habitants du monde d'en haut se sont servi de forêts-à-feu avec succès et ont joui du double agrément de l'éclairage et d'une nourriture cuite.

Aujourd'hui encore, nous dit-on, la même façon primitive de faire du feu est en vogue à Mangaia, sauf que le coton est maintenant substitué comme amadou à la fibre de noix de coco. On pensait d'abord que seules les quatre espèces de bois trouvées dans le logis du dieu-du-feu fournissaient du feu. Le banyan était consacré au dieu-du-feu. L'endroit où les flammes avaient, disait-on, jailli du sol se nommait Te-Aoa, c'est-à-dire « le banyan », et il fut sacré jusqu'à ce que le christianisme amenât son propriétaire à le transformer en un champ de taro. Dans l'île de Rarotonga, une autre des îles Hervey, le nom de Buataranga devient Ataranga ; à Samoa il devient Talanga. Et en dialecte de Samoa, Mauïke devient Mafuie <sup>1</sup>.

On raconte dans les îles Hervey une autre version de ce mythe qui est la suivante. Dans l'île de Rarotonga, qui fait partie du groupe Hervey, vivaient autrefois un homme, Manuahifare et sa femme, Tongoïfare, qui était fille du dieu Tangaroa. Ils avaient trois fils, tous nommés Maui, et une fille nommée Inaïka ; et le plus jeune des trois fils, Maui le Troisième, était le cadet de toute la famille et c'était un garçon très intelligent et précoce à l'avenant. Ce jeune homme, plein de promesses, avait remarqué que son père, Manuahifare, disparaissait tous les jours mystérieusement à l'aube, et toutes les nuits revenait mystérieusement à la maison. Cela paraissait d'autant plus étrange que, comme fils favori il dormait au côté de son père et ne savait pourtant jamais comment et quand son père allait et venait. Il résolut de découvrir ce secret. Une nuit que son père avait ôté sa ceinture pour dormir, Maui en saisit un bout et le plaça soigneusement en dessous de lui, sans attirer l'attention de son père. Aussi le lendemain matin fut-il réveillé de bonne heure en sentant que la ceinture de son père était tirée sous lui. C'était juste ce qu'il désirait ; il resta immobile pour voir ce qui s'ensuivrait. Son père, sans rien soupçonner, alla selon son habitude au pilier principal de la maison, et dit :

<sup>1</sup> W. W. Gill, *Myths and Songs from the South Pacific* (Londres, 1876), 51-58.

« Ô pilier ! ouvre, ouvre-toi  
 Pour que Manuahifare puisse entrer et descendre dans le  
 monde inférieur (Avaiki). »

Le pilier s'ouvrit immédiatement et Manuahifare descendit. Le même jour, quand les quatre enfants allèrent comme d'habitude jouer à cache-cache, Maui le cadet dit à ses frères et à sa sœur d'aller jouer dehors pendant qu'il chercherait un endroit où se cacher. Dès qu'ils furent hors de vue, il se dirigea vers le poteau par lequel son père avait disparu et prononça les mots magiques qu'il avait surpris. À sa grande joie, le poteau s'ouvrit et Maui descendit audacieusement dans le monde inférieur. Son père Manuahifare fut surpris de voir son fils là, mais continua paisiblement de travailler. Laissé ainsi à lui-même Maui explora les régions souterraines. Il trouva entre autres choses une vieille femme en train de faire cuire sa nourriture sur un feu. Elle tenait à la main des pincettes faites de la nervure principale d'une noix de coco et avec cet outil elle soulevait soigneusement un charbon ardent et le retournait, croyant que c'était de la nourriture, alors que la véritable nourriture brûlait sur le feu jusqu'à tomber en cendres. Maui s'enquit de son nom et découvrit à sa stupéfaction qu'elle n'était autre qu'Inaporari, c'est-à-dire Ina l'Aveugle, sa propre grand'mère. Son intelligent petit-fils plaignit la pauvre vieille, mais ne voulut pas révéler son nom. Tout près de l'endroit où Ina l'Aveugle faisait cuire sa nourriture, poussaient quatre *nono* (*Morinda Citrifolia*). Prenant un bâton, Maui frappa le plus proche des quatre arbres. À ce bruit, Ina l'Aveugle dit, en colère : « Qui est-ce qui se mêle de toucher au *nono* qui appartient à Maui l'Aîné ? » L'audacieux enfant marcha vers l'autre arbre et le heurta doucement. La colère d'Ina l'Aveugle s'alluma de nouveau et elle cria : « Qui est-ce qui se mêle de toucher au *nono* de Maui le Second ? » Maui cogna alors un troisième arbre et s'aperçut qu'il appartenait à sa sœur Inaika. Il heurta le quatrième et dernier *nono* et entendit sa vieille grand'mère demander : « Qui est-ce qui se mêle de toucher à l'arbre de Maui le Troisième ? » « Je suis Maui le Troisième », répliqua-t-il. « Alors, dit-elle, tu es mon petit-fils et c'est ton arbre. »

Or, quand Maui avait regardé son *nono*, il était sans feuilles et sans fruits ; mais, après qu'Ina l'Aveugle lui eut parlé, il le regarda de nouveau, et voici qu'il était couvert de feuilles et de belles pommes, mais qui n'étaient pourtant pas mûres. Maui grimpa dans l'arbre et cueillit une des pommes ; alors, en mordant un morceau, il s'avança vers sa grand'mère et jeta le morceau dans un de ses yeux aveugles. La douleur fut atroce, mais la vue lui fut complètement rendue. Maui cueillit alors une autre pomme, en mordit un morceau, et le lança sur l'autre œil de sa grand'mère, et voici que la vue lui fut rendue. Ina l'Aveugle fut ravie de voir de nouveau, et dans sa gratitude elle dit à son petit-fils : « Tout ce qui est en haut et tout ce qui est en bas t'est soumis, et à toi seul. » Encouragé par cela, Maui lui demanda : « Qui est seigneur du feu ? » Elle répliqua : « Ton grand-père Tangaroa-Tui-Mata, c'est-à-dire Tangaroa-au-visage-tatoué. Mais ne va pas vers lui, c'est un homme terriblement irritable et tu périras sûrement. » Nullement effrayé, Maui marcha droit à son grand-père Tangaroa-au-visage-tatoué. En le voyant avancer, cette redoutable divinité leva la main droite pour le tuer ; mais Maui leva aussi la main droite. Sur quoi Tangaroa leva le pied droit avec l'intention de tuer d'un coup de pied

le malencontreux intrus ; mais Maui fit la même chose avec son pied droit. Stupéfait de son audace, Tangaroa lui demanda son nom. Le visiteur répliqua : « Je suis Maui le Cadet. » Le dieu comprit que c'était son petit-fils et lui demanda pourquoi il venait. « Pour avoir du feu », répondit Maui. Alors Tangaroa lui donna un bâton allumé et le renvoya. Maui s'éloigna de quelques pas, et arrivant au bord de l'eau éteignit le bâton allumé. Il répéta trois fois cette action. La quatrième fois que Maui demanda du feu, tous les brandons étaient partis, et Tangaroa dut aller chercher deux bâtons secs et les frotter ensemble pour avoir du feu. Maui tenait pour son grand-père le bâton inférieur pendant que le dieu le frottait avec l'autre, mais juste comme la poussière fine de la rainure allait s'enflammer Maui la dispersa de son souffle. Justement courroucé, Tangaroa écarta son petit-fils et envoya chercher un oiseau, le sterne, pour lui tenir le bâton d'en dessous tandis qu'il opérerait lui-même de la façon habituelle avec le bâton du dessus. Du feu jaillit enfin des bâtons frottés, à la grande joie de Maui. Le mystère était résolu. Maui arracha alors de la main de son grand-père le bâton supérieur enflammé mais l'oiseau au plumage blanc, le sterne, continua de tenir le bâton inférieur dans ses griffes, jusqu'au moment où Maui lui appliqua le bâton supérieur enflammé de chaque côté des yeux et le brûla à cette place. C'est pour cela qu'on voit encore aujourd'hui des marques noires de chaque côté des yeux du sterne. Meurtri par la souffrance et indigné d'être aussi mal payé de ses services, le sterne s'envola pour toujours.

Maui proposa alors à son grand-père de s'envoler avec lui vers le jour par le trou où l'oiseau s'était échappé. Le dieu demanda comment cela pourrait se faire. « Rien n'est plus facile », répliqua Maui, et, pour le prouver, il s'envola en haut comme un oiseau. Tangaroa fut charmé à cette vue et sur une suggestion de son petit-fils, il mit sa splendide ceinture que les mortels appellent l'arc-en-ciel, et plana au-dessus des cocotiers les plus altiers. Mais l'ingénieur Maui prit grand soin de voler plus bas que Tangaroa, et saisissant par un bout la ceinture éclatante de son grand-père, il lui imprima une telle secousse qu'il précipita le pauvre vieux dieu sur le sol. La chute tua Tangaroa du coup.

Content d'avoir appris le secret du feu et d'avoir assassiné son grand-père, l'aimable Maui s'en retourna vers ses parents qui étaient tous deux descendus dans le monde inférieur. Il leur dit qu'il avait le secret du feu mais ne souffla mot de la mort de son grand-père. Ses parents lui exprimèrent leur joie de son succès, et lui firent part de leur désir d'aller présenter leurs respects à Tangaroa. Mais Maui leur déconseilla d'y aller aussitôt. « Allez-y dans trois jours, dit-il, je veux y aller moi-même demain. » Ses parents souscrivirent à cet arrangement. Aussi, le jour suivant, Maui se rendit-il à la demeure de Tangaroa où il trouva le corps de son grand-père dans un état de décomposition avancé. Mais il réunit les ossements, les mit dans une noix de coco, ferma soigneusement l'ouverture et secoua fortement les os. En ouvrant la noix de coco, il trouva son grand-père de nouveau en vie. Délivrant le dieu de l'infâme prison de la noix de coco, il le lava, l'oignit d'huile parfumée, et laissa la divinité recouvrer dans sa maison son énergie perdue.

Maui revint vers ses parents, Manuahifare et Tongoifare, et les trouva très pressés de rendre visite à Tangaroa. Mais il les persuada de remettre leur visite au lendemain. La vérité est qu'il redoutait le déplaisir de ses parents en découvrant le crime dont il s'était rendu coupable, et il résolut de retourner en secret vers le monde supérieur pendant que ses parents présenteraient leurs

respects à Tangaroa. En visitant le dieu ressuscité, le matin du troisième jour, Manuahifare et Tongoifare furent fort émus de constater combien la divinité était moulue et décrépète. Quand Manuahifare demanda à son père pourquoi il en était ainsi. « Oh ! dit le dieu, ton terrible fils m'a maltraité. Il m'a tué puis il a réuni mes os et les a entrechoqués dans une coquille vide de noix de coco. Il m'a finalement fait ressusciter, mais affaibli et blessé comme vous voyez. Hélas ! quel fils cruel vous avez-là. » À ce récit lamentable les parents de Maui fondirent en larmes, et retournèrent en hâte à leur ancienne maison du monde inférieur, s'attendant à y retrouver leur jeune vaurien de fils et à le réprimander sévèrement. Mais il n'était pas au logis, il s'était enfui vers le monde d'en haut, où il avait trouvé ses frères et sœurs en train de le pleurer car ils ne pensaient jamais le revoir. Il leur raconta sa grande découverte : comment il avait appris à faire du feu <sup>1</sup>.

On raconte ce mythe de la façon suivante aux Îles Marquises :

Mahuïke, ou Mauïke, déesse du feu, des tremblements de terre et des volcans habitait Havaïki : le monde inférieur. Son unique enfant était une fille mariée qui vivait sur terre et était grand-mère de Maui. Or, Maui vivait avec son père et sa mère sur le promontoire d'une île. Il réfléchissait à l'absence du feu car il était las de manger de la nourriture crue. La fréquente absence de ses parents pendant la nuit l'intriguait, et il était convaincu qu'ils allaient chercher du feu car ils avaient toujours de la nourriture cuite. Une fois sa mère lui dit : « Enfant, reste là, je reviendrai bientôt. » « J'ai envie d'aller avec toi », dit l'enfant. « Tu ne peux pas, mon chéri, répondit-elle, je vais chercher du feu. Ton aïeule te tuerait si tu me suivais. »

Pourtant, quand sa mère partit, l'enfant la suivit de loin. Près de l'entrée du sentier qui conduisait à Havaïki, le monde inférieur, la mère fut arrêtée par un oiseau qui perchait sur un *kaku* <sup>2</sup>. Pensant que l'oiseau était un *patiotio* (oiseau qui est maintenant tabou dans les Marquises), elle appela son mari et ils lui lancèrent des pierres. Mais ils ne purent l'atteindre et la femme pensa que peut-être sa grand-mère était cachée dans l'oiseau. Pourtant son mari l'en dissuada et tous deux continuèrent de lui jeter des pierres jusqu'à ce que l'une d'elles atteignît l'oiseau ; sur quoi une voix sortit de l'oiseau, proclamant que c'était leur fils Maui qui était dans l'oiseau. Les parents allèrent alors à Havaïki par un chemin long et sinueux. Maui pénétra aussi dans l'ouverture où commençait le sentier du monde inférieur, mais, presque dès son premier pas, il aperçut sa grand-mère qui gardait l'entrée. Il la pria de le laisser passer et sur son refus obstiné il la tua. Au même moment quelques gouttes de sang tombèrent sur la poitrine de la mère de Maui et elle dit à son mari : « Quelqu'un a tué ma mère. » Pendant ce temps Maui ne trouvant pas d'autre obstacle descendit dans les entrailles de la terre. Bientôt il rencontra sa mère qui s'en revenait. Quand elle le vit, elle lui dit : « Qu'as-tu fait ? Tu as tué ma mère. » Le fils avoua avec franchise : « Oui, dit-il, elle ne voulait pas me laisser

<sup>1</sup> W. W. Gill, *Myths and Songs from the South Pacific*, pp. 63-69.

<sup>2</sup> C'est le seul arbre de Nukuhiva (la plus grande des Îles Marquises) dont le bois ne brûle pas par frottement.

passer, je veux du feu et je suis déterminé à en avoir. » Son père lui dit : « Ne tue ni ne blesse la vieille déesse », et Maui promit de ne pas le faire.

Il alla alors jusqu'à l'habitation de Mauike, la déesse du feu. Il lui dit : « Donne-moi du feu. » – « Pourquoi en veux-tu », demanda-t-elle. « J'en veux pour cuire du fruit à pain », répondit-il. La déesse le pria d'apporter quelques écales de noix de coco. Il le fit et elle lui donna alors du feu tiré de ses orteils. Or, il y a plusieurs espèces de feu ; il y a une espèce de feu qui est tirée des genoux, une autre qui est tirée du nombril et ainsi de suite ; mais la pire espèce de feu est celle qui est tirée des pieds ou des jambes, tandis que le feu sacré est tiré de la tête. Or, quand Maui reçut le feu que la déesse avait extrait de ses orteils il le prit, l'éteignit dans l'eau et en redemanda. « Enfant fatigant, enfant pervers, qu'as-tu fait du feu ? », demanda la déesse. « Je suis tombé dans l'eau et je me suis fait mal », répondit Maui. Il reçut alors du feu du dos de la déesse ; mais il éteignit aussi celui-ci comme il avait déjà fait. En dernier, la déesse lui donna des écales de noix de coco allumées avec du feu de son nombril, mais il éteignit aussi celui-ci comme il avait éteint tous les feux précédents. Et la déesse entra dans une terrible colère et revêtit un aspect effroyable. Mais Maui ne pâlit pas. « Je connais tous les secrets de la sorcellerie, dit-il, et je ne me soucie en rien de tes pouvoirs magiques. » Il prit alors une pierre tranchante et lui coupa la tête avec. Après cela, Maui retourna vers ses parents et leur dit ce qu'il avait fait. Ils furent fort irrités et pleurèrent la mort de leur illustre parente. Maui prit alors le feu qu'il avait reçu. Il ne comprit pas d'abord ses propriétés, mais essaya d'allumer des pierres, de l'eau, et ainsi de suite. Il essaya ensuite avec des arbres et alluma le *fau* (hibiscus), le *vevai* (bois de cotonnier), le *keikai*, l'*aukea*, et en fait tous les arbres sauf le *kaku* sur lequel il s'était posé quand il avait revêtu la forme d'un oiseau <sup>1</sup>.

Une version antérieure, mais bien plus brève, du **mythe des îles Marquises** a été rapportée par le Français Max Radiguet, qui s'établit quelque temps aux Marquises, quand la France prit possession de ces îles en 1842, et à qui nous devons une précieuse description des indigènes tels qu'ils étaient à l'époque où l'influence européenne avait à peine altéré leur propre culture. Parlant des traditions indigènes, il dit : « L'origine du feu est curieuse. Mahoïke (tremblement de terre), étant nommé à la garde du feu dans le monde inférieur, s'acquittait exactement de sa tâche. Maui, qui avait entendu parler de l'utilité du feu, descendit dans le monde inférieur pour en voler. Incapable de déjouer la vigilance du gardien du feu, il fit appel à sa générosité, mais Mahoïke fit la sourde oreille à ses prières. Alors, Maui le défia ; un combat eut lieu et, l'emportant sur son adversaire, Maui lui arracha un bras et une jambe. Mutilé de la sorte, l'infortuné Mahoïke, pour sauver le reste de ses membres, parut enfin consentir à donner son feu et voulut frotter avec la jambe du vainqueur. Mais, heureusement, Maui devina la ruse ; car si un tel feu avait été apporté à la surface de la terre, il n'aurait pu être consacré. Aussi dit-il à Mahoïke de procéder différemment, et Mahoïke se décida à frotter avec le feu la tête de Maui en lui disant : « Retourne à l'endroit d'où tu viens et touche avec ton

<sup>1</sup> E. Tregear, « Polynesian Folk-lore : II. The Origin of Fire », *Transactions and Proceedings of the New-Zealand Institute*, XX (1887), pp. 385-387.

front tous les arbres sauf le *keika* : tous les arbres te donneront du feu. » J'ai expliqué comment les indigènes se procurent du feu en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre <sup>1</sup>.

Dans les îles Hawaï ou Sandwich, le mythe des origines du feu est le suivant : une certaine femme, nommée Hina-Akeahi, eut un fils par l'opération des dieux Kane et Kanaloa ; car, sur leur indication, elle se baigna en portant la ceinture du chef d'Hilo, dont le nom était Kalana-Mahiki. À la suite de quoi elle pondit un œuf et de cet œuf sortit son fils nommé Maui, ou, pour donner son nom en entier, Maui-Kiikii-Akalama. Quand il fut grand, sa mère l'envoya au chef son père avec la ceinture comme preuve, et son père le reconnut comme son fils et l'éleva avec les autres fils qu'il avait eus de différentes femmes du pays, et tous s'appelaient Maui, se distinguant l'un de l'autre sous les noms de Maui-Mua (Maui le Premier), Maui (le Dernier), et Maui-Waina (Maui du Milieu). Étant une fois allé pêcher avec ses frères, Maui-Kiikii vit, à sa stupéfaction, du feu qui brûlait sur la côte. Il n'avait jusque-là connu de feu que dans la maison de sa mère ; car elle avait une peau brûlante et tout ce qu'elle touchait prenait feu. Allant à la recherche du feu qu'il voyait au loin dans les montagnes, Maui trouva une colonie d'*alae* (espèce d'oiseau) dont l'un portait du feu et le communiquait à ses compagnons pour qu'ils pussent y faire cuire des bananes et du taro. Après avoir vainement essayé d'attraper les oiseaux, Maui se rendit chez sa mère pour avoir un conseil, et il apprit d'elle que l'*alae* était son premier-né, et qu'en vivant dans les collines boisées il avait appris l'usage du feu. Elle lui conseilla de fabriquer une poupée et de la mettre avec une pagaie à la main à l'avant du canot la prochaine fois que ses frères iraient à la pêche, de façon à ce que les oiseaux pussent penser qu'il était avec ses frères dans le bateau. Il agit de la sorte et, quand le canot se fut éloigné, il resta sur la rive et put de nouveau surprendre les *alae* dans leur repaire. Ils s'envolèrent, mais l'un d'eux, qui était gavé, ne put suivre assez vite et commença de rouler en bas de la colline. Il y fut attrapé par Maui qui le questionna sur la façon de produire du feu. L'oiseau avoua qu'on faisait du feu en frottant deux bâtons l'un contre l'autre, et lui indiqua les différents arbres desquels on pouvait tirer des forêts-à-feu. Mais, à l'essai, le bois de tous ces arbres se montra impropre à cet usage. Désappointé, Maui aurait arraché de rage le bec de l'oiseau si, en essayant avec le *hau* (espèce d'arbre), il n'avait obtenu du feu. Mais pour punir l'oiseau de la peine qu'il avait dépensée en vain, Maui lui appliqua un brandon ardent sur la tête, comme en témoigne encore la crête rouge de son front <sup>2</sup>.

Il y a une brève allusion à ce mythe de l'origine du feu parmi les hommes dans une histoire indigène d'Hawaï, où nous lisons qu'un certain héros « cher-

<sup>1</sup> Max Radiguet, *Les derniers Sauvages*, nouvelle édition (Paris, 1882), pp. 223 sq. Dans cette version, le gardien du feu (Mahoïke) semble être mâle, tandis que dans la version de Tregear c'est une déesse (Mahuike).

<sup>2</sup> Adolf Bastian, *Inselgruppen in Oceanien* (Berlin, 1883), pp. 278 sq. ; id., *Allerlei aus Volks- und Menschenkunde* (Berlin, 1888), I, 120 sq.

cha du feu et le trouva dans l'alaë » ; c'est, explique-t-on, un oiseau dont le dessus du bec est couvert d'une peau rouge <sup>1</sup>.

Ainsi le mythe hawaïen de l'origine du feu, comme beaucoup de mythes australiens de la même sorte, sert aussi à expliquer la couleur particulière d'une certaine espèce d'oiseaux.

**Les indigènes de l'île Nukufetau ou de Peyster**, une des îles Ellice, racontent une histoire très différente sur l'origine du feu ; ils disent que les hommes découvrirent le feu en voyant de la fumée sortir de la friction de deux branches d'arbre croisées qui frottaient l'une contre l'autre sous l'action du vent <sup>2</sup>.

**Dans l'île de Peru**, une des îles Gilbert, on dit que « c'est à Tangalooa qu'une vieille femme prit le feu du ciel et le mit dans un arbre ; elle dit aux hommes de le faire venir par frottement, et, depuis, ils ont toujours eu de la nourriture cuite <sup>3</sup>. »

Mais ces insulaires racontent une histoire encore bien plus merveilleuse de l'origine du feu. Ils disent « qu'au commencement il y avait deux seigneurs : Tabakea était seigneur de Tarawa, la terre, il vivait sur terre. Et Bakoa était seigneur de Marawa, la mer, il vivait dans la mer.

« Or, Bakoa engendra un enfant dont le nom était Te-Ika. Quand Te-Ika grandit, il restait toujours à la surface de la mer à épier le lever du soleil. Quand les premiers rayons du soleil jaillissaient au-dessus de l'horizon, il tentait chaque jour d'attraper un rayon dans sa bouche et de le casser d'un coup de dents. Il essaya donc pendant bien des jours de faire cela, et y réussit à la fin. Il attrapa un rayon de soleil et nagea vers son père Bakoa ; quand il arriva à la maison de son père, il entra et s'assit avec le rayon de soleil à côté de lui ; mais, voilà que lorsque Bakoa entra, il fut émerveillé de la chaleur de cet endroit, et il dit à son fils : « Sors d'ici, tu brûles de chaleur et la maison brûle là où tu t'assieds. » Te-Ika quittant donc la maison de son père emporta son rayon de soleil dans un autre endroit ; mais voilà que partout où il s'asseyait, il en était de même, la maison commençait à fumer et tout ce qui se trouvait à côté de lui se recroquevillait sous l'action de la chaleur.

« Bakoa craignit à la fin que tout ce qu'il possédait ne se desséchât et ne fût détruit par son fils, aussi chassa-t-il Te-Ika de cet endroit, en disant : « Va-t'en, car tu seras notre mort à tous. » Te-Ika s'enfuit devant le visage de son père, et il alla vers l'ouest, à Tarawa, là où Tabakea habitait. Quand il arriva au pays de Tabakea, il débarqua avec son rayon de soleil, mais voilà que partout où il allait, les arbres et les maisons se recroquevillaient en sa présence, car le rayon de soleil brûlait fort et sa chaleur avait pénétré également dans le corps de Te-Ika.

<sup>1</sup> Jules Rémy, *Ka Movelō Hawaii, Histoire de l'Archipel Hawaïien* (Paris et Leipzig, 1862), pp. 85, 87.

<sup>2</sup> G. Turner, *Samoa*, pp. 285 sq.

<sup>3</sup> G. Turner, *Ibid.*, p. 297.

« Alors Tabakea se dressa contre Te-Ika pour le chasser, mais il ne le put. Aussi saisit-il en guise d'armes tous les arbres et toutes les branches sur lesquels il put mettre la main, et il en frappa le corps de Te-Ika. Il le battit avec le bois de l'*uri* (*Guettarada speciosa*), il le battit avec le bois du *ren* (*Tournefortii argentea*), il le battit avec l'écorce du *kanawa* (*Cordia subcordata*), et avec les détritrus séchés tombés du cocotier. Il frappa si vigoureusement Te-Ika, qu'il le réduisit enfin, lui et son rayon de soleil, en petits fragments qui s'éparpillèrent par tout le pays.

« Mais quand Te-Ika eut quitté son père Bakoa et eut été absent pendant quelque temps, son père commença de le regretter, car il l'aimait chèrement. Il se leva et commença d'explorer toutes les mers pour trouver son fils, mais sans succès. Il commença alors d'explorer les terres, et alla enfin vers l'ouest, dans le pays de Tabakea. Là, il dit à Tabakea : « As-tu vu mon fils ? Son corps brûle et il porte un rayon de soleil avec lui. » Tabakea dit : « Je l'ai vu, il est venu ici et j'ai voulu le chasser d'ici à force de coups, car je le craignais, mais je n'ai pas pu. Je l'ai alors battu si fort lui et son rayon de soleil, qu'ils ont été réduits en miettes et dispersés à la surface du pays. » Quand Bakoa entendit cela, il souffrit amèrement car il aimait son fils, aussi Tabakea lui dit-il : « Attends, je vais ressusciter ton fils. » Il prit donc un bâton de l'*uri* (espèce d'arbre) avec lequel il avait rossé Te-Ika et le frotta contre un bâton de *ren*. Or, c'était un grand charme, car il commença à fumer, et Bakoa dit : « Il fume comme les arbres fumaient quand mon fils était près d'eux. » Alors Tabakea fit un tas de l'écorce sèche des arbres avec lesquels il avait rossé Te-Ika, et soufflant sur ses frottoirs là où ils s'étaient frottés l'un contre l'autre, il fit jaillir une flamme et alluma un feu. Bakoa fut émerveillé de ce grand charme. Il dit : « Voilà que tu as ramené mon fils à la vie. » Il allait prendre le feu et l'emporter avec lui, vers l'ouest, car, disait-il, c'était vraiment son fils ; mais voilà que lorsqu'il entra avec lui dans la mer pour le rapporter chez lui, le feu s'éteignit dans l'eau et il ne put jamais emporter son fils avec lui. Il en est encore de même ; le corps et le rayon de soleil de Te-Ika, qui furent mis en pièces par Tabakea, restent à jamais dans le cœur des bâtons et des détritrus avec lesquels Tabakea a frappé Tarawa, et ils ne peuvent jamais retourner dans la mer <sup>1</sup>.

**Les indigènes de Yap ou Uap**, une des îles Carolines, disent qu'ils avaient autrefois des yams et du taro mais qu'ils n'avaient pas de feu pour les cuire. On cuisait alors les yams et le taro à la chaleur du soleil, se jouant sur le sable. Mais les hommes souffraient cruellement de douleurs internes ; ils supplièrent donc le grand dieu Yalafath qui vit au ciel de les aider. Il tomba immédiatement du ciel un grand coup de foudre rouge comme braise, qui frappa un pandanus. Au contact de cet élément, le pandanus se brisa en formant, y compris le milieu et le bord de chaque feuille, une véritable éruption de piquants. Dessra, le dieu du tonnerre, se trouva ainsi fortement coincé dans le tronc de l'arbre, et il demanda d'une voix lamentable qu'on vînt le délivrer de sa cruelle prison. Une femme nommée Guaretin qui cuisait non loin de là son taro au soleil entendit la voix et secourut le dieu en détresse. Il lui demanda à quelle tâche elle était occupée et quand elle le lui eut dit, il lui ordonna d'aller

<sup>1</sup> Arthur Grimble, « Myths from the Gilbert Islands », *Folk-lore*, XXXIV (1923), pp. 372-374.

chercher beaucoup d'argile humide. Il en façonna une marmite à la grande joie de la femme. Il l'envoya alors chercher quelques morceaux de bois d'*arr* (que les indigènes de Ponape appellent *tupuk*) ; il les mit sous ses aisselles et leur communiqua les étincelles du feu caché. C'est ainsi que l'art de faire du feu avec du bois frotté et l'art de faire des pots avec de l'argile a été appris par les premiers habitants de Yap <sup>1</sup>.

Un autre explorateur a depuis rapporté de Yap une autre version de la même histoire, avec quelques variantes. La voici :

Il n'y avait autrefois à Yap ni feu ni poterie. Une femme nommée Deneman, du village d'esclaves, maintenant disparu, de Dinai près de Gitam, avait deux enfants. Un jour, elle et ses enfants étaient allés chercher du taro au champ ; ils l'avaient gratté, coupé, et avaient mis les morceaux à sécher au soleil. Tonnerre vint alors sous la forme d'un grand chien et tomba sur un pandanus. Il dit à la femme : « Viens me chercher », car il craignait les piquants du pandanus. La femme répondit : « Non, j'ai peur. » – « Je t'en prie, viens », dit Tonnerre. Elle alla alors le chercher. Il vit le taro et dit : « Qu'est-ce que c'est que ça ? » – « Ma nourriture », dit-elle. Il lui en demanda deux morceaux qu'il mit quelque temps sous ses aisselles ; il les rendit à la femme, et voici qu'ils étaient cuits et bons à manger.

Tonnerre dit alors : « Va me chercher une branche d'*ar*. Elle la lui donna. Il ôta l'écorce, mit le bâton sous son aisselle et le fit passer doucement au travers. Le bois fut alors tout à fait sec. Après cela il coupa le bâton par le milieu, tailla une moitié en pointe et fit une encoche dans l'autre. Le foret-à-feu était prêt. Il alluma alors du feu en faisant tourner un bâton dans l'encoche de l'autre et il fit rôtir le taro. Après cela, la femme et ses enfants rentrèrent à la maison et dormirent. Le matin suivant, ils retournèrent au champ pour travailler et Tonnerre les accompagna. Il dit à la femme : « Va chercher de l'argile mais qu'il ne s'y trouve pas de pierres. » Il prit donc de l'argile et montra à la femme comment faire un pot. Il fit après cela un grand feu et fit cuire le pot. Il apprit ensuite à la femme un charme (*matsamoto*) pour rendre le pot solide et durable, si l'acheteur en offrait un bon prix et un autre charme pour qu'il se brisât bientôt si l'acheteur marchandait. Il prit alors beaucoup de *lak* ou de *mal* et les fit cuire, et ils furent bons à manger. Sur quoi la femme et ses enfants rentrèrent de nouveau dormir. Le matin suivant, Tonnerre s'était évanoui, mais la femme se mit à faire de la cuisine la nuit pour que personne ne pût voir ce qu'elle faisait.

Il vint pourtant un homme qui vit que sa nourriture ne ressemblait pas à l'autre nourriture, et il lui en demanda la raison. Beaucoup d'autres gens vinrent aussi aux renseignements, mais la femme garda son secret. Alors on s'organisa pour la surveiller et l'épier jour et nuit. Une nuit, voyant la lueur d'un feu on enfonça le mur et on fit irruption dans la maison. Un homme saisit le feu, mais il se brûla, car il ignorait les effets du feu. Alors les habitants apportèrent du bois à brûler et emportèrent le feu dans les autres maisons, et

<sup>1</sup> F. W. Christian, *The Caroline Islands* (Londres, 1899), pp. 320 sq.

après cela ils demandèrent à la femme de faire des pots et lui promirent une grande récompense, mais ils n'avaient pas payé le feu <sup>1</sup>.

Selon une autre version de l'histoire, la foudre qui apporta le premier feu à Yap frappa un grand hibiscus à Uगतam, village d'esclaves à l'extrémité nord de l'île. Une femme supplia le dieu de la foudre, dont le nom dans cette version est Derra, de lui donner du feu ; il le fit et lui montra à cuire un pot de terre. Quand le feu mourut il lui enseigna à en retrouver grâce au foret-à-feu, c'est-à-dire en frottant la pointe d'un bâton dans le creux d'un autre. Il lui dit en outre que le feu dans une nouvelle maison doit toujours être fait de la sorte, et qu'on doit utiliser dans ce but seulement le bois de l'hibiscus ; en outre ce bois doit être toujours coupé avec des coquillages et des haches de coquillage, il ne doit jamais être touché avec du fer ou de l'acier <sup>2</sup>.

Un missionnaire espagnol du début du XVIII<sup>e</sup> siècle a rapporté le même mythe sous une forme brève et probablement inexacte. Selon lui les indigènes des Îles Carolines « mettent au rang des mauvais esprits un certain Morogrog, qui, ayant été chassé du ciel pour ses manières grossières et inciviles, apporta sur terre le feu qui y avait été inconnu jusqu'alors » <sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> W. Müller, *Yap* (Hambourg, 1917-1918), pp. 604-607 (*Ergebnisse der Südsee-Expedition, 1908-1910*, herausgegeben von Prof. Dr G. Thilenius, II, *Ethnographie*, B. *Mikronesien*, Band 2,2. Halbband).

<sup>2</sup> W. H. Furness, *The Island of Stone Money, Uap of the Carolines* (Philadelphie et Londres, 1910), p. 151.

<sup>3</sup> J. A. Cantova, dans *Lettres Édifiantes et Curieuses*, nouvelle édition, XV (Paris, 1781), p. 306.

James George Frazer,  
Mythes sur l'origine du feu (1930)

## Chapitre 7

---

# L'origine du feu en Indonésie

[Retour à la table des matières](#)

Les **Toradyas** du centre de Célèbes disent que le Créateur fit le premier homme et la première femme en sculptant dans la pierre des figurines de forme humaine et en faisant souffler le vent sur elles, elles acquirent de la sorte et le souffle et la vie. Il leur donna aussi du feu mais ne leur enseigna pas la façon d'en faire. Aussi, en ces temps primitifs, les gens prenaient grand soin de ne pas laisser les feux s'éteindre dans les foyers. Pourtant un jour, par manque d'attention, le feu put s'éteindre et les habitants furent dans l'embarras pour faire bouillir leur riz. Mais le ciel était alors proche de la terre et on décida d'envoyer un messenger aux dieux pour demander un peu de feu. Le messenger choisi dans ce but était un insecte appelé *tambooya* ; quand il arriva au ciel il demanda du feu ; les dieux dirent : « Nous te donnerons du feu, mais tu dois de ta main couvrir tes yeux car tu ne dois pas voir comment nous faisons du feu. » L'insecte fit ce qu'on lui ordonnait, mais les dieux ne savaient point qu'il avait un œil sur chaque épaule. Aussi, tandis qu'il levait les bras pour cacher les yeux de sa tête, avec les yeux de dessous ses bras il vit comment les dieux faisaient du feu en frappant un silex avec un hachoir et en

faisant jaillir une étincelle qui servait alors à allumer du bois sec. Les dieux donnèrent ce feu à l'insecte qui apporta sur terre le secret de l'allumage du feu. Ce procédé pour allumer du feu avec un silex et de l'acier, est encore le plus employé chez les Toradyas. On trouve des silex dans quelques-uns de leurs cours d'eau et dans les montagnes <sup>1</sup>.

**Les Toradyas de Pana, Mamasa, et Baroopoo** au centre de Célèbes, racontent la même histoire avec des variantes insignifiantes. Dans leur version l'insecte qui révéla à l'humanité le secret de l'allumage du feu s'appelle *dali* ; il semble que ce soit un genre de taon. Ils disent que cette bête fut envoyée à Pooang-Matooa pour demander du feu. Le Seigneur des cieux ordonna au taon de se couvrir les yeux avec les doigts de pied pour ne pas voir comment la divinité faisait du feu. L'insecte obéit, mais avec les autres yeux que d'après les Toradyas il avait dans les aisselles, il vit comment le Seigneur des cieux faisait du feu en frottant deux bambous l'un contre l'autre. Le taon revint sur terre sans feu, mais révéla à l'humanité le secret de l'allumage du feu. Les Toradyas de Mengkendek disent que le premier homme, dont le nom était Moola, envoya un oiseau au ciel pour demander du feu. Le nom indigène de l'oiseau est : *dena* ; les Hollandais l'appellent le petit voleur de riz (*rijstdiefje*), un nom dont la justesse ressortira de ce qui suit. En récompense de ce service périlleux, le premier homme promit à l'oiseau de lui permettre de manger le jeune riz dans les champs. L'oiseau réussit à rapporter du ciel le feu, et c'est pourquoi ses descendants viennent tous les ans prendre leur récompense en mangeant le jeune riz dans les champs. Pourtant à Pangala les Toradyas disent que c'est un gardien de buffle nommé Maradonde qui fit le premier feu en frottant des bambous l'un contre l'autre ; il fit cela dans une île légendaire de la mer. De plus, partout au pays Toradya, on raconte la guerre que le feu fit à l'eau. On dit que le feu fut battu et dut fuir. Il se cacha dans un bambou et dans une pierre. Quand le premier homme, Pong Moola, chercha du feu, le bambou et la pierre lui dirent : « Ôte-moi d'ici ». L'homme demanda : « Comment puis-je faire cela ? » Le bambou dit alors que lui (le bambou) devait être frotté, et la pierre dit qu'elle (la pierre) devait être frappée d'un morceau d'acier pour donner du feu <sup>2</sup>.

**Les Dayaks-de-la-Mer à Bornéo** disent qu'après le déluge dans lequel périt toute l'humanité sauf une femme, la survivante solitaire trouva un chien couché auprès d'une liane, et, sentant que la racine de la liane était chaude, elle pensa qu'il serait peut-être possible d'en tirer du feu. Elle prit donc deux morceaux de ce bois, les frotta ensemble et réussit de la sorte à allumer du feu.

<sup>1</sup> A. C. Kruijt, « De legenden der Poso-Alfoeren aangaande de cerste menschen », *Mededeelingen van wege het Nederlandsche Zendelinggenootschap*, XXXVIII (1894), pp. 340 sq ; N. Adriani on Alb. C. Kruijt, *De Bare'e-sprekende Toradja's van Midden-Celebes* (Batavia, 1912-1914), II, 186 sq. Le nom indigène de cet insecte, selon l'orthographe hollandaise, est *tambaja*, ce qui se prononce *tambouya* en français. Je ne connais pas le nom scientifique de cet insecte.

<sup>2</sup> Alb. C. Kruijt, « De Toradja's van de Sa'dan-Masœpœ —, en Mamasa Rivieren », *Tijdschrift voor Indische Taal-, Land- en Volkenkunde*, LXIII (1923), pp. 278 sq.

Telle fut donc l'origine du foret-à-feu, et telle fut la façon dont fut produit le premier feu après le déluge <sup>1</sup>.

Chez les **Muruts**, qui habitent le pays montagneux à l'intérieur du nord de Bornéo, il existe une légende selon laquelle les seuls survivants du déluge furent un jeune homme et une jeune fille, le frère et la sœur, qui se marièrent et par cette union devinrent les parents d'un chien. Un jour le jeune homme emmena le chien à la chasse. Ils s'arrêtèrent près d'une racine de *kilian*. Le chien rapporta au logis un morceau de racine, le déposa au soleil et le laissa sécher. Il dit alors au jeune homme de faire un trou au milieu de la racine, de glisser un bâton dans le trou et de le frotter vigoureusement dans ses mains. Comme il faisait cela, des étincelles s'envolèrent et ce fut l'origine du feu. Plus tard un garçon et une fille naquirent de ce couple. On leur donna un morceau de racine de *kilian* et on les envoya dans un autre pays. Et il en fut ainsi jusqu'à ce que le monde entier fût peuplé et connût l'usage du feu.

Plus tard on se lassa de cette façon primitive de faire du feu. Le jeune homme emmena de nouveau chasser le chien. Ils rencontrèrent un *polur* (arbre qui ressemble à un cotonnier). Le chien aboya après cet arbre. Ils le coupèrent, et le chien dit à l'homme de prendre la substance cotonneuse (*lulup*) qui se trouvait à l'intérieur de la cosse. Le chien aboya alors après un bambou et ils en prirent un morceau. Le chien aboya alors après un rocher et ils prirent un morceau de rocher. Après cela ils firent sécher le *lulup*, et ils le frottèrent contre le bambou avec un morceau de rocher, et les Muruts acquirent de la sorte leur méthode plus moderne d'allumage du feu <sup>2</sup>.

**Les Kiau Dusuns du nord de Bornéo** disent que frottés l'un contre l'autre, sous l'action du vent, deux bambous qui étaient en train de pousser prirent feu. Un chien qui passait par là saisit un des morceaux enflammés et le rapporta à la maison de son maître qui flamba bientôt. Leur feu brûla quelques épis de maïs qui étaient restés dans la maison et fit bouillir quelques pommes de terre qui avaient été laissées à tremper. Les Dusuns apprirent de la sorte non seulement à allumer du feu, mais encore à cuire leur nourriture <sup>3</sup>.

**Les habitants de Nias**, île à l'ouest de Sumatra, disent que jadis certains esprits malins appelés Belas, que l'on suppose avoir été primitivement des hommes, avaient l'habitude d'entretenir des rapports amicaux avec des hommes, mais autrefois ils étaient visibles aux yeux de tous. Les Belas et les hommes se visitaient les uns les autres et s'empruntaient mutuellement du feu, juste comme le font aujourd'hui les habitants de Nias ; mais les Belas savaient

<sup>1</sup> Rev. J. Perham, « Sea-Dyak Tradition of the Deluge and Consequent events », *Journal of the Straits Branch of the Royal Asiatic Society*, N°6 (Décembre 1880), p. 289 ; H. Ling Roth, *The Natives of Sarawak and British North Borneo* (Londres, 1896), I, p. 301.

<sup>2</sup> Owen Rutter, *The Pagany of North Borneo* (Londres, 1929), p. 248 sq., 252 sq.

<sup>3</sup> Owen Rutter, *The Pagans of North Borneo*, p. 253.

seuls faire du feu et dissimulaient le secret de cet art à la race humaine. Un homme alla un jour chercher du feu chez la femme d'un Bela, mais il se trouva que son feu s'était éteint. Aussi, pour l'empêcher de voir comment elle s'y prenait, elle lui proposa de le recouvrir d'un vêtement. Mais il dit : « Je peux voir à travers un vêtement. Mets pardessus moi un panier », parce qu'il savait qu'il pourrait voir à travers les interstices d'un panier. Elle obéit à sa requête et se mit à allumer du feu. L'homme avait réalisé son projet, car il avait vu comment la femme faisait du feu, et il rit de sa sottise à son nez. Aussi les Belas indignés dirent-ils aux hommes : « Désormais, vous ne nous verrez plus et vous ne viendrez plus chez nous <sup>1</sup>. »

Une tribu de chasseurs de têtes de l'intérieur montagneux de Formose, les **Tsuwo**, racontent comment leurs ancêtres acquirent le feu après le déluge. Les survivants s'étaient réfugiés au sommet d'une montagne, mais quand les eaux se retirèrent ils n'avaient pas de feu, car dans leur retraite précipitée devant le flot montant, ils n'avaient pas eu le temps d'en emporter avec eux. Pendant quelque temps ils éprouvèrent un froid vif, mais l'un d'eux aperçut une étincelle semblable au scintillement d'une étoile au sommet d'une montagne voisine. Les hommes dirent donc : « Qui veut y aller et nous rapporter du feu ? » Un bouc s'avança et dit : « J'y irai et je rapporterai du feu. » En disant cela il plongea dans les flots et nagea tout droit vers la montagne, guidé par le scintillement d'étoile que faisait le feu à son sommet. On attendait son retour avec une grande anxiété. Après quelque temps, il se dégagea de l'obscurité nageant avec une corde incandescente attachée à ses cornes. Mais plus le bouc se rapprochait de la rive plus le feu de la corde baissait et plus il nageait faiblement, jusqu'à ce qu'enfin il penchât la tête ; l'eau se referma sur lui et le feu s'éteignit. Après cela les hommes dépêchèrent un *taoron* avec la même mission et il réussit à rapporter le feu sur la terre ferme. Les hommes furent si heureux de son succès qu'ils l'entourèrent et le caressèrent. C'est pour cela que cet animal a aujourd'hui encore une peau si brillante et est si petit <sup>2</sup>.

**Les indigènes des îles Andaman** font aussi le récit des difficultés qu'éprouvèrent leurs ancêtres pour recouvrer l'usage du feu après que le déluge eut éteint tous les feux de la terre ou du moins tous les feux des îles Andaman. La seule montagne qui s'élevât alors au-dessus des eaux était le pic de la Selle où le Créateur nommé Peluga résidait en personne. Les hommes ne surent comment réparer la perte du feu jusqu'à ce que le fantôme d'un de leurs amis mort dans le déluge eût pitié de leur détresse, et que, prenant la forme d'un martin-pêcheur, il volât jusqu'au ciel où il trouva le Créateur assis à côté de son feu. L'oiseau saisit un morceau de bois enflammé dans son bec, mais sa

<sup>1</sup> L. N. H. A. Chatelin, « Godsdiert en Bijgeloof der Niassers », *Tijdschriftvoor Indische Taal-, Land-en Volkenkunde*, XXVI(1880), p. 132 ; E. Modigliani, *Un Viaggio à Nias* (Milan, 1890), pp. 629 sq. Comparer H. Sudermann, *Die Insel Nias* (Barmen, 1905), p. 70.

<sup>2</sup> Je dois cette histoire Tsuwo à l'obligeance d'un Japonais, M. Shinji Ishii, qui habita plusieurs années Formose dans le but d'étudier les indigènes. J'ai déjà raconté cette histoire dans *Folk-lore in the Old Testament*, I, 230 sq.

chaleur ou son poids ou les deux furent trop grands pour lui et il laissa tomber le brandon sur le Créateur. Courroucé de cet outrage et cruellement brûlé, le Créateur lança le brandon sur l'oiseau, mais le projectile manqua son but et tomba heureusement près de l'endroit même où les survivants du déluge gémissaient sur leur triste condition. C'est ainsi que l'humanité recouvra l'usage du feu après le déluge <sup>1</sup>.

Ce mythe andamanien a été recueilli par Mr. E. H. Man qui habita dans ces îles de 1869 à 1880 et fut en rapports étroits avec les indigènes. Ce même mythe a été recueilli depuis avec de légères variantes par le professeur A. R. Brown qui résida dans les îles Andaman de 1906 à 1908. La version qu'il recueillit dans la tribu A-Pucikwar est la suivante :

Quand les ancêtres vivaient à Wota-Emi, Bilik (le correspondant du Peluga de la version de Mr. Man) vivait à Tol-l'Oko-Tima de l'autre côté du détroit. En ce temps-là les ancêtres n'avaient pas de feu. Bilik prit un peu du bois de l'arbre appelé *perat*, le cassa et se fit du feu. Martin-Pêcheur (*luratut*) arriva à Tol-l'Oko-Tima tandis que Bilik dormait et vola du feu. Bilik se réveilla et vit Martin-Pêcheur. Il prit un brandon en flammes et le lança sur Martin-Pêcheur. Il le frappa derrière le cou et le brûla. Martin-Pêcheur donna le feu aux habitants de Wota-Emi. Bilik fut très irrité de cela et s'en alla vivre au ciel. « Le Martin-Pêcheur de cette histoire (*Alcedo beavani* ?) a une tache de plumes rouges sur le cou. C'est là qu'il fut brûlé par le brandon lancé par Bilik. » <sup>2</sup>

Dans certaines versions du mythe andamanien, la colombe tient compagnie au martin-pêcheur ou lui est substituée comme porteur de feu. Ainsi, selon une traduction libre, « c'est Madame la Crevette qui produisit ou qui obtint le premier feu. Quelques feuilles de yam s'étant racornies et desséchées en raison du temps chaud prirent feu et brûlèrent. La crevette fit du feu avec du bois à brûler et alla dormir. Le martin-pêcheur vola le feu et s'enfuit avec. Il fit du feu et fit cuire quelques poissons. Quand il se fut rempli le ventre il s'endormit. La colombe vola du feu au martin-pêcheur et s'enfuit. Cela implique que c'est la colombe qui donna le feu aux ancêtres des Andamanais » <sup>3</sup>

Voici une autre version du mythe andamanien où le martin-pêcheur et la colombe jouent un rôle :

<sup>1</sup> E. H. Man, *On the Aboriginal Inhabitants of the Andaman Islands* (Londres s. d.), pp. 98 sq. Le nom indigène du martin-pêcheur est *luratut*. Comparer *Census of India* 1901, vol. III, *The Andaman and Nicobar Islands*, par Sir Richard C. Temple (Calcutta, 1903), p. 63. Mr. M. V. Portman a publié avec des traductions de brèves versions du mythe du feu andamanien dans chacune des cinq langues du groupe des tribus des îles Andaman méridionales. Voir M. V. Portman, « The Andaman Firelegend », *The Indian Antiquary*, XXVI (1897), pp. 14-18.

<sup>2</sup> A. R. Brown, *The Andaman Islanders* (Cambridge, 1922), pp. 203 sq.

<sup>3</sup> A. R. Brown, *The Andaman Islanders*, pp. 189 sq.

Les ancêtres n'avaient pas de feu. Bilika (l'équivalente de Peluga) avait du feu. Le martin-pêcheur (*lirtit*) alla une nuit voler son feu à Bilika <sup>1</sup> pendant qu'elle dormait. Bilika se réveilla et le vit partir avec son feu. Elle lui lança une coquille d'huître perlière, qui lui coupa les ailes et la queue. Le martin-pêcheur plongea dans l'eau et nagea avec le feu jusqu'à Bet-'ra Kudu, et le donna à Tepe. Tepe donna le feu à la colombe-aux-ailes-bronzées (*mite*) qui le donna aux autres <sup>2</sup>.

Dans une autre version de ce mythe le porteur de feu est la colombe seule, le martin-pêcheur n'y apparaît pas du tout. L'histoire est la suivante :

Biliku avait une pierre rouge et une coquille d'huître perlière. Elle les frappa l'une contre l'autre et eut du feu par percussion. Elle ramassa du bois à brûler et fit du feu. Elle alla dormir ; la colombe-aux-ailes-bronzées (*mite*) vint voler le feu. Elle se fit du feu. Elle donna du feu à tous les autres habitants du village. Ensuite on donna du feu à tous les autres endroits. Chaque village avait le sien <sup>3</sup>.

Mr. M. V. Portman a rapporté de la façon suivante une autre version dans laquelle la colombe seule vole le feu :

« Monsieur Pigeon vola un brandon à Kuro-t'on-Mika, pendant que Dieu dormait. Il donna le feu à Léch, qui alluma alors des feux à Karat-Tatak-Emi <sup>4</sup>. »

Dans une autre version du mythe andamanien on dit que le martin-pêcheur (*tiritmo*) alluma le premier feu en prenant du bois de *piri* qui était pourri et en frappant un rocher. S'étant procuré du feu de cette façon le martin-pêcheur en donna au héron ; le héron en donna à une autre espèce de martin-pêcheur appelée *totemo* et cette dernière espèce de martin-pêcheur donna le feu à toutes les autres <sup>5</sup>.

Dans une autre version encore l'histoire andamanienne de l'origine du feu sert à expliquer les couleurs brillantes de certaines espèces de poissons. On dit qu'autrefois les hommes n'avaient pas de feu. Dim-Dori (un poisson) alla chercher du feu au pays des esprits des absents. Il revint et lança du feu aux hommes et les brûla et les marqua tous. Les hommes s'enfuirent dans la mer et

<sup>1</sup> Dans ces versions du mythe telles qu'elles sont rapportées par le professeur A. R. Brown, l'être mythique Bilika ou Biliku est féminin ; dans les mythes tels que les rapporte Mr. E. H. Man, le personnage correspondant Puluga est masculin.

<sup>2</sup> A. R. Brown, *The Andaman Islanders*, p. 202 sq.

<sup>3</sup> A. R. Brown, *Ibid.*, p. 201.

<sup>4</sup> M. V. Portman, « The Andaman Fire-legend », *The Indian Antiquary*, XXVI (1897), p. 14.

<sup>5</sup> A. R. Brown, *The Andaman Islanders*, pp. 201 sq.

devinrent des poissons. Dim-Dori alla les tirer avec son arc et ses flèches, mais lui aussi fut transformé en un poisson, celui qui porte son nom <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> A. R. Brown, *Ibid.*, p. 204. Le Professeur A. R. Brown a recueilli cette version dans la tribu des Akar-Bale.

James George Frazer,  
Mythes sur l'origine du feu (1930)

## Chapitre 8

---

# L'origine du feu en Asie

[Retour à la table des matières](#)

Les Menri primitifs, une des tribus des Semang nains, qui habitent les épaisses forêts de la péninsule de Malacca, disent qu'ils ont reçu le premier feu du pivert. L'histoire est la suivante :

Quand **les Menri** entrèrent en contact avec les Malais, ils trouvèrent chez eux une fleur rouge (*gantogn* : en malais *gantang*). Ils se réunirent en cercle autour d'elle et étendirent au-dessus leurs bras pour se chauffer. Les Malais allumèrent ensuite du feu et enflammèrent le *lalang* (une herbe). Devant l'incendie les Menri fuirent dans la forêt car ils ne possédaient pas de feu. Un cerf vint jusqu'au grand feu et rapporta un brandon chez lui. Craignant qu'on ne lui volât le feu, il accrocha le brandon en haut de sa hutte tandis qu'il s'en allait travailler à sa plantation. Le pivert vit le feu, le vola et l'apporta aux Menri en leur expliquant que c'était du feu, mais il les avertit en même temps d'être sur leurs gardes parce que le cerf les suivait. Le pivert conseilla aux Menri, pour le cas où le cerf viendrait chercher son bien dérobé, de prendre alors deux lances de *teras* et de l'en percer. Aussi quand le cerf vint chercher

son feu deux hommes saisirent des lances et percèrent l'animal à la tête ; il retourna en hâte dans la forêt et depuis a toujours eu des cornes mais plus de feu. Le pivert fit jurer aux Menri de ne pas le tuer, parce qu'il leur avait donné du feu pour se chauffer et pour faire la cuisine. Depuis lors on ne peut plus tuer de pivert <sup>1</sup>.

Dans d'autres versions de ce mythe les Semang attribuent le vol ou la découverte du feu non pas au pivert mais au singe des cocotiers (*berok*). Selon un récit, le singe des cocotiers vola un brandon à Karei, l'Être Suprême qui vit aux cieus et fait retentir le tonnerre. Le singe alluma avec ce feu l'herbe de la savane. Bientôt un grand incendie fit rage et les habitants fuirent devant lui : quelques-uns coururent à la rivière, montèrent sur des radeaux et dérivèrent en descendant le courant ; c'étaient les Malais d'aujourd'hui. D'autres s'enfuirent vers les montagnes et les forêts ; mais ayant tardé à agir ils furent surpris par le feu qui leur brûla les cheveux ; c'étaient les ancêtres des tribus naines de la péninsule de Malacca connues sous le nom d'Orang-Utan et dont la chevelure est frisée parce que le feu la brûla au cours de leur fuite <sup>2</sup>.

Dans une autre version de ce mythe semang le singe des cocotiers (*berok*) conquiert le feu d'une façon moins répréhensible que par le vol. On dit que sa femme étant alors dans les douleurs de l'enfantement, le singe des cocotiers voulut lui donner une noix de coco ; il la prit donc et l'ouvrit en la cassant ; en faisant cela, du feu jaillit de la noix. Avec ce feu, le singe alluma un grand incendie auquel les Semang doivent leur chevelure frisée <sup>3</sup>.

Selon une autre histoire semang, le feu fut découvert par un certain héros, Chepampes, comme il coupait du ratan pour en faire une scie <sup>4</sup>.

Il existe chez les **Thay**, ou **Tai**, du Siam, une tradition selon laquelle un déluge détruisit toute l'humanité sauf un jeune homme et une jeune fille qui se sauvèrent dans une calebasse. De leur postérité, dit l'histoire, descendent tous les habitants actuels du monde. Mais en ce temps-là, après que les eaux se furent retirées, les sept fils du premier couple n'avaient pas de feu. Ils décidèrent donc d'envoyer au ciel l'un d'entre eux pour en chercher. L'Esprit du Ciel donna du feu à leur messenger, mais à la barrière du palais céleste, il s'éteignit. Le messenger revint donc sur terre et fit part de son insuccès à ses frères. Ils tinrent conseil et résolurent d'envoyer le serpent et le hibou présenter leur requête pour avoir du feu. Mais le hibou s'arrêta en chemin au premier village pour attraper des rats, et le serpent s'attarda dans les marais à chasser les grenouilles ; et ils ne se soucièrent ni l'un ni l'autre de leur mission. Les sept frères tinrent un second conseil et s'adressèrent cette fois au taon. Le taon

<sup>1</sup> Paul Schebetsa, *Among the Forest Dwarfs of Malaya* (Londres s. d.), pp. 274 sq., comparer id., « Religiöse Anschauungen der Semang », *Archiv für Religionswissenschaft*, XXV (1927), p. 16.

<sup>2</sup> P. Schebetsa, *Among the Forest Dwarfs of Malaya*, p. 89. Pour le dieu-du-tonnerre Karci, l'Être Suprême des Semang, voir id., pp. 47, 88, 163 sq., 184 sq., 198 sq., 276, 280.

<sup>3</sup> P. Schebetsa, *Among the Forest Dwarfs of Malaya*, pp. 216 sq.

<sup>4</sup> P. Schebetsa, *Ibid.*, p. 239.

accepta volontiers la tâche d'aller chercher du feu, mais, avant de s'y consacrer, il posa ses conditions. « Pour ma peine, dit-il, j'étancherai ma soif sur les cuisses des buffles et sur les mollets des grands comme des humbles. » Les frères durent accepter cette proposition. Quand le taon monta au ciel, le Ciel lui dit : « Où sont tes yeux ? et où sont tes oreilles ? » Car les Thay croient que les yeux des taons sont non pas dans leur tête mais à la racine de leurs ailes et cette particularité anatomique était apparemment ignorée du Ciel. « Mes yeux, répliqua l'astucieux insecte, sont juste où sont les yeux des autres gens et mes oreilles sont juste où sont les oreilles des autres gens. » – « Alors, continua le Ciel, où veux-tu être enfermé pour ne rien voir ? » L'astucieux insecte répliqua : « Je vois à travers les flancs d'un pot aussi bien que s'ils n'existaient pas ; mais place-moi dans un panier avec des interstices et je ne verrai absolument rien. » Le Ciel, plein de confiance, plaça donc le taon dans un panier avec des interstices et se mit à faire du feu de la façon habituelle. Enfoncé dans le panier le taon observait attentivement toute l'opération et quoique la torche allumée qu'il reçut du ciel s'éteignît en chemin, le taon ne se soucia pas de cela, car il emportait avec lui le secret divin de l'allumage du feu.

À son arrivée, les frères le saluèrent avec cette question anxieuse : « Où est le feu ? où est le feu ? » – « Faites attention, répliqua le taon. Prenez un éclat de bois aussi délié qu'une patte de chevreuil et aussi mince que la barbe d'une crevette ; faites une encoche dans le bois et entassez de l'étope autour comme un nid de petits cochons. Tirez alors la corde rapidement en avant et en arrière jusqu'à ce que la fumée vous monte au visage. » Les frères suivirent exactement le conseil du taon et bientôt le feu s'éleva d'une bouffée de fumée et ils purent cuire leur victuailles. Les hommes font encore du feu de cette façon et le taon étanche encore sa soif sur les cuisses des buffles et sur les mollets des grands comme des petits <sup>1</sup>.

Dans cette histoire, la ruse du taon pour regarder à travers les interstices d'un panier, ressemble à la ruse de l'homme dans l'histoire correspondante des Nias <sup>2</sup>.

Les **Kachins de Birmanie** disent qu'au commencement, les hommes n'avaient pas de feu ; ils mangeaient leur nourriture crue et étaient maigres et avaient froid. Mais sur l'autre rive de l'Irraouaddy, vivait un esprit (*nat*) nommé Wun Lawa Makam, et il possédait un feu qui brûlait toute espèce de bois, qu'il fût vert ou sec. « C'est ce qu'il nous faut », se dirent les hommes. Aussi envoyèrent-ils Kumthan Kumthoi Makam à Wun Lawa Makam, pour emprunter du feu. Le messenger traversa la rivière sur un radeau et arriva bientôt chez Wun Lawa Makam, et dit : « Père puissant, nous avons froid, nous mangeons crue notre nourriture et nous sommes très maigres. Donne-nous du feu. » L'esprit répondit : « Vous autres hommes vous ne pouvez posséder l'Esprit du Feu, il vous causerait trop de maux. » Mais le messenger plaïda : « Aie pitié de nous, père puissant ! Nous souffrons tant. » L'Esprit dit alors : « Je ne puis vous donner l'Esprit du Feu, mais je vais vous dire comment faire du feu. » Le messenger retourna joyeusement vers les hommes qui l'avaient envoyé. En apprenant cette nouvelle, les hommes firent chercher

<sup>1</sup> A. Bourlet, « Les Thay ». *Anthropos*, II (1907), pp. 921-924.

<sup>2</sup> Voir plus haut : Chapitre 7 : “ L'origine du feu en Indonésie ”.

aussitôt un homme nommé Tu et une femme nommée Thu, et tous deux frottèrent des bambous ensemble. Du feu jaillit bientôt des bambous et depuis lors, les hommes ont pu se chauffer et cuire leur nourriture <sup>1</sup>.

Selon une histoire chinoise « un grand sage alla se promener au-delà des limites de la lune et du soleil ; il vit un arbre, et sur cet arbre un oiseau, qui picorait et faisait jaillir du feu. Le sage en fut frappé, il prit une branche d'arbre et en fit sortir du feu, aussi ce grand personnage fut-il appelé Suy-Jin. » Or, il paraît qu'en chinois *suy* désigne un instrument pour faire du feu ; et *myh-say* signifie un instrument pour faire jaillir du feu du bois en frottant en tournant ; et *Suy-Jin-She* est le nom de la première personne qui fit du feu pour l'usage des hommes <sup>2</sup>. Il résulte visiblement de ceci que la découverte de l'allumage du feu en frottant du bois est communément attribuée par les Chinois à un sage qui observait un oiseau qui produisait du fer en picorant un arbre.

**Dans une tribu tartare de la Sibérie méridionale**, il existe une histoire sur l'origine du feu. On y dit que lorsque Kudai, le Créateur, eut créé l'homme, il remarqua : « L'homme sera nu, comment pourra-t-il vivre par le froid ? il faut découvrir le feu. » Or, un certain homme nommé Ulgon avait trois filles. Elles ne pouvaient pas faire de feu ni découvrir comment on en faisait. Alors vint Kudai. Sa barbe était longue, il marchait dessus et trébuchait. Les trois filles d'Ulgon se moquèrent de lui, et il partit en colère. Mais les trois filles d'Ulgon firent le guet sur la route pour entendre ce que le dieu dirait. Il dit : « Les trois filles d'Ulgon se sont moquées de moi et ont ri bien qu'elles soient incapables de découvrir le tranchant de la pierre et la dureté du fer. » Quand elles apprirent cela, les trois filles d'Ulgon prirent le tranchant de la pierre et la dureté du fer, et de leur choc, firent jaillir le feu <sup>3</sup>.

**Les Yakouts de la Sibérie septentrionale** disent que « la découverte du feu se produisit ainsi : Par une chaude journée d'été, un vieillard qui errait dans la montagne s'assit pour se reposer et, n'ayant rien à faire, cogna une pierre contre une autre. Des étincelles jaillirent du choc et mirent le feu à l'herbe et à des branchettes sèches. Le feu s'étendit et il accourut du monde de partout pour regarder la nouvelle merveille. Plus il s'étendait, plus il s'accroissait et plus il engendrait de crainte de d'horreur ; mais, heureusement, une averse de pluie l'éteignit. » <sup>4</sup>

<sup>1</sup> Ch. Gilhodes, « Mythologie et religion des Katchins (Birmanie) », *Anthropos*, III (1908), pp. 689 sq.

<sup>2</sup> (Sir) Edward B. Tylor, *Researches into the Early History of Mankind*<sup>3</sup> (Londres, 1878), p. 254.

<sup>3</sup> W. Radloff, *Proben der Volkslitteratur der türkischen Stämme Süd-Sibiriens* (Saint-Pétersbourg, 1866), pp. 285 sq.

<sup>4</sup> C. Fillingham Cowell, *Siberian and other Folk-tales* (Londres s. d.), p. 285, renvoie à *The Living Past*, 1891, p. 70 (périodique de la Société Impériale de Géographie de Russie).

**Les Bouriates de la Sibérie méridionale** racontent une histoire différente de l'origine du feu. Ils disent que, primitivement, les hommes ne connaissaient pas le feu. Ils ne pouvaient cuire leur nourriture et avaient faim et froid. Une hirondelle les prit en pitié et vola pour eux du feu à Tengri, qui est le ciel. Mais Tengri s'irrita contre l'oiseau et le tira avec son arc. La flèche manqua le corps de l'oiseau mais perça sa queue ; et c'est pour cela que la queue de l'hirondelle est encore fendue en deux. C'est l'hirondelle qui apporta le feu aux hommes, qui, depuis lors, ont été heureux et ne feraient pas de mal à une hirondelle. C'est pour la même raison que les gens sont heureux quand une hirondelle bâtit son nid dans leur hutte <sup>1</sup>.

Il existe chez **les Semas**, tribu Naga de l'Assam, une tradition selon laquelle il y eut une époque où le feu était inconnu. Ils croient qu'en ce temps-là, les hommes avaient de longs poils comme les singes, pour écarter le froid. Mais Mr. J. H. Hutton, qui nous a donné un exposé précieux et très complet sur cette tribu, n'a jamais rencontré un Sema qui pût lui dire comment le feu avait été découvert. Pourtant leurs voisins, les Changs, n'en ignorent rien. Ils disent que la découverte en fut faite par deux femmes qui aperçurent un tigre qui faisait du feu en tirant une épine de dessous sa patte, car, jusque-là, les hommes pour avoir du feu avaient dépendu du bon plaisir du tigre <sup>2</sup>. Et les Semas font encore du feu selon le procédé qu'ils tiennent du tigre, en tirant vivement, d'avant en arrière, un éclat de bambou souple à travers un bâton fourchu, jusqu'à ce que l'amadou placé sous la fourche commence à prendre ; on souffle alors dessus pour le faire flamber <sup>3</sup>. Toutefois, selon une autre tribu Naga, ce n'est pas un tigre, mais un singe qu'une femme aperçut en train de faire du feu <sup>4</sup>.

**Les Aos, tribu Naga du Nord**, limitrophe des Semas, ont adopté cette dernière version de ce mythe. Ils disent qu'il y a bien longtemps le feu et l'eau combattirent. Le feu ne put résister à l'eau et s'enfuit se cacher dans les bambous et les pierres où il se cache encore aujourd'hui. Mais ils combattront de nouveau un jour, et le feu déploiera toute sa force et le Grand Feu (*Molomi*), dont les vieux parlaient bien avant que les missionnaires ne vinsent dans le pays, balaira tout depuis les rives du Brahmapoutre et brûlera tout sur terre. Cependant l'eau l'emportera à la fin, car une inondation suivra le grand feu et submergera la terre pour toujours. Or, il se trouva que lorsque le feu s'enfuit devant l'eau, personne sauf la sauterelle ne vit où il s'était réfugié. De ses grands yeux fixes elle vit tout et remarqua où allait le feu et comment il se cachait dans la pierre et les bambous. En ce temps-là, les hommes avaient, comme les singes, des poils. Et la sauterelle dit au singe où se cachait le feu,

<sup>1</sup> Garma Sandschew, « Weltanschauung Schamanismus der Alaren Burjarten », *Anthropos*, XXIII (1928), p. 970.

<sup>2</sup> J. H. Hutton, *The Sema Nagas* (Londres, 1921), p. 43.

<sup>3</sup> J. H. Hutton, *Ibid.*, p. 42.

<sup>4</sup> J. H. Hutton, *Ibid.*, p. 43, note 1.

et le singe fit jaillir du feu d'une lanière-à-feu en bambou. Mais l'homme épiait et vola le feu du singe. Aussi les singes aujourd'hui n'ont-ils pas de feu et doivent se tenir chaud avec leur fourrure comme ils peuvent. L'homme, au contraire, a perdu sa fourrure parce qu'il n'en a plus besoin, ayant du feu à la place. C'est parce que le feu se cacha dans le bambou et dans les pierres que les Aos font encore aujourd'hui du feu avec une lanière-à-feu en bambou ou avec une pierre et du fer. La lanière-à-feu est du modèle naga habituel. On insère une pierre dans la fourche d'un bâton sec fendu. On place sur le sol de l'amadou fait de fines rognures de coton et la fourche du bâton est fermement maintenue avec le pied. L'opérateur glisse une lanière de bambou sous la fourche, et en tenant chaque extrémité dans une main, il la tire rapidement d'avant en arrière. En moins d'une minute, l'amadou prend feu <sup>1</sup>.

Dans le récit ao précédent, la guerre entre l'eau et le feu trouve ses parallèles dans les mythes que racontent, comme nous l'avons vu, les indigènes d'Ongtong Java et des îles Gilbert, ainsi que les Toradyas de Célèbes <sup>2</sup> et nous rencontrerons un autre mythe parallèle chez les Sakalaves et les Tsimihety de Madagascar <sup>3</sup>.

**Les Loris du Beloutchistan**, qui sont forgerons de père en fils, considèrent le feu avec un respect particulier, comme un don de Dieu à David, que la divinité tira du Purgatoire quand David lui demanda ce qu'il fallait pour fondre du fer. Ils allument du feu avec du silex et de l'acier <sup>4</sup>.

**À Ceylan** « une histoire répandue sur le gobe-mouche bleu noir à queue d'hirondelle (Kawudu panikka) et son ennemi mortel, la corneille, dit que celui-là, tel autrefois Prométhée, apporta, du ciel sur terre, le feu pour le bonheur de l'humanité. La corneille, jalouse de cet honneur, plongea ses ailes dans l'eau et les fit égoutter sur la flamme et la noya. Depuis lors, il y a une inimitié mortelle entre ces oiseaux. » <sup>5</sup>

<sup>1</sup> J. P. Mills, *The Ao Nagas* (Londres, 1926), pp. 100-101.

<sup>2</sup> [Voir plus haut](#), le chapitre 6 : “L'origine du feu en Indonésie”. [pp. 102 et suivantes, correspondant aux pages de l'édition Payot]

<sup>3</sup> [Voir plus bas](#), le chapitre 8 : “L'origine du feu à Madagascar” [pp. 118 et suivantes correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>4</sup> Denys Bray, *Ethnographic Survey of Balutchistan* (Bombay, 1913), I, 139.

<sup>5</sup> « The Folklore of Ceylon Birds », *Nature*, XXXVI (1887), p. 381.

James George Frazer,  
Mythes sur l'origine du feu (1930)

## Chapitre 9

---

# L'origine du feu à Madagascar

[Retour à la table des matières](#)

Les **Sakalaves** et les **Tsimihety**, qui habitent l'Analalava, province du nord-ouest de Madagascar, racontent de la brillante façon que voici, les circonstances qui ont amené le feu à se trouver dissimulé dans le bois et la pierre, d'où on peut le faire jaillir en frottant l'un ou en frappant l'autre.

Ils disent que, primitivement, on trouvait des flammes naturelles, car le soleil les avait envoyées pour protéger la terre, et elles étaient pour ainsi dire les soldats du soleil. Rien ici-bas ne pouvait leur résister et elles étaient orgueilleuses de leur pouvoir et très cruelles.

Au-dessus de la terre, le Tonnerre régnait en maître suprême. L'été, chaque après-midi, il y avait un violent coup de tonnerre. Les flammes étaient surprises du bruit prodigieux qu'elles entendaient dans le ciel. « Qu'est-ce que

c'est ? disaient-elles. Celui qui fait un tel vacarme doit être fort et puissant. Néanmoins nous enverrons des ambassadeurs lui déclarer la guerre. » On envoya un ambassadeur, et Tonnerre qui était très orgueilleux entra en rage et répondit : « Jusqu'à présent je n'ai jamais fait de mal. J'ai fait luire mon éclair et retentir mon tonnerre pour mon propre agrément. Mais puisque vous venez me défier dans l'air, qui est mon domaine, j'accepte votre défi. Nous nous ferons l'un à l'autre la guerre et la guerre sera terrible. »

On fixa le jour. Le lieu de la rencontre était un grand plateau au sommet d'une montagne. Les flammes se réunirent à cet endroit au jour marqué et s'élançèrent avec une force prodigieuse, faisant rouler des torrents d'épaisse fumée noire et sifflant et rugissant par surcroît. Tonnerre se démena aussi de son mieux. Quoiqu'il fût encore grand jour ses lueurs étaient éblouissantes, de toutes les nuances – bleues, rouges, vertes et violettes – toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; et le grondement du tonnerre était assourdissant. Par trois fois Tonnerre tomba sur les flammes et les dispersa, mais sans en éteindre le feu. Elles semblaient au contraire trouver de nouvelles forces à ce contact et elles retournaient à l'assaut comme des géants ranimés. Les deux adversaires lassés à la fin de leurs vains efforts conclurent une trêve et se retirèrent pour panser leurs blessures et réparer leurs pertes.

Quelques jours plus tard la bataille recommença aussi furieuse qu'auparavant. Les flammes furent décimées et Tonnerre fut réduit à un état déplorable, mais il n'y eut toujours ni vainqueur ni vaincu.

Tonnerre était maintenant, en vérité, fort irrité. Comment pourrait-il l'emporter sur ses ennemies ? Il se rappela ses vieux amis, les nuages. Il les rassembla et leur adressa une longue harangue implorant leur secours. Ils lui promirent leur aide. Sur ce, Tonnerre déclara à son tour la guerre aux flammes et fixa comme champ de bataille le plateau où les deux combats précédents avaient été livrés.

Au jour fixé, des quatre coins du ciel on vit avancer des nuages. Tonnerre se cachait derrière eux et faisait de temps en temps gronder un roulement assourdi. Les flammes furent d'abord intimidées par l'étrange spectacle des nuages s'avançant de la sorte au-dessus de leur tête. Mais elles étaient braves et prenant leur courage à deux mains elles marchèrent intrépidement à l'attaque. Elles formaient une masse dense et serrée, les plus braves grimant sur les épaules de leurs compagnes pour saisir leur ennemi aérien. Quant aux nuages, ils ne furent pas plutôt arrivés au point du ciel qui surplombait les flammes qu'ils ouvrirent leurs écluses et laissèrent tomber toute la masse d'eau dont ils étaient chargés. C'était maintenant le sauve-qui-peut pour les flammes. Leur roi fut le premier à tourner casaque, et les troupes suivirent naturellement l'exemple de leur chef. Les officiers supérieurs cherchèrent un refuge dans les entrailles des montagnes et ils y sont demeurés jusqu'à aujourd'hui, bien que les flammes sortent parfois par les crevasses qu'elles se sont frayées au sommet de certaines montagnes. C'est là l'origine des volcans. Quant aux simples soldats ils se cachent dans un grand nombre de choses telles que le bois, le fer et les pierres dures. C'est à cause de cela que vous pouvez vous procurer du feu en frottant un bâton sec contre un autre, et aussi pour cela que des étincelles jaillissent quand vous entre-choquez du silex et de l'acier. Telle

est, selon les Sakalaves et les Tsimihety, l'origine du feu que font les hommes pour leur usage <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> A. Dandouau, *Contes populaires des Sakalava et des Tsimihety* (Alger, 1922), p. 110-112. Les Sakalaves allument du feu avec le foret-à-feu, qui consiste en deux morceaux d'*Urana Lobata* (Linnée). Le foret ou partie supérieure s'appelle le mâle, et la partie inférieure ou la planche, s'appelle la femelle. Voir A. Dandouau, *op. cit.*, p. 136, note 1.

James George Frazer,  
Mythes sur l'origine du feu (1930)

## Chapitre 10

---

# L'origine du feu en Afrique

[Retour à la table des matières](#)

**Les Bergdama du Sud-Ouest Africain**, ou plutôt les Bergdamara selon le nom le plus courant, disent qu'au temps où les hommes n'avaient pas encore de feu il faisait très froid sur terre. Un homme dit à sa femme : « Cette nuit je traverserai le fleuve et j'irai chercher un brandon là-bas, au village du lion. » Sa femme lui conseilla de n'y point aller, mais il y alla, passa le fleuve à gué et entra dans la hutte du lion. Le lion, la lionne et leurs enfants étaient en rond autour d'un feu vacillant, et les enfants du lion rongeaient des os humains.

L'étranger fut mis à la place d'honneur en face de la porte et derrière le feu. Il aurait mieux aimé rester assis à l'entrée de façon à pouvoir s'esquiver avec un brandon. Aussi, tandis que continuait la conversation, il s'avança peu à peu de côté jusqu'à ce qu'il fût assis près de la porte, et en faisant cela il fixait du regard un brandon. Soudain il sauta sur ses pieds, jeta d'une main les enfants du lion dans le feu, saisit le brandon de l'autre et se précipita avec hors de la maison.

Le lion et la lionne s'élançèrent à sa suite. Mais ils durent sauver d'abord leurs enfants avant de pouvoir se mettre à ses trousses ; si bien que le voleur prit une bonne avance et quand les poursuivants atteignirent la rive, il était déjà de l'autre côté du cours d'eau. Ils répugnèrent à se plonger dans l'eau et abandonnèrent leur chasse. Le voleur apporta le brandon dans sa hutte, ramassa du bois à brûler de toutes les essences et tandis qu'il allumait son feu, il dit : « Toi feu, tu seras désormais dans toutes les espèces de bois. » Depuis cette nuit les hommes eux aussi ont du feu. Aujourd'hui les Bergdama préfèrent allumer du feu avec des allumettes, mais, en cas de besoin, ils en font encore en frottant du bois ; ils se servent pour cela du foret à feu, ils appellent la vrille de bois dur le mâle et la planche plate de bois tendre la femelle <sup>1</sup>.

**Les Thonga, tribu du Sud-Est Africain**, dont le territoire est proche de la baie de Delagoa, donnent le nom de Lilala-Humba au premier ancêtre mâle de l'humanité, et ce nom signifie « celui qui apporta un tison ardent dans une coquille » <sup>2</sup>. Une histoire que raconte le clan des Hlengwe explique le sens de ce nom. Ces indigènes disent que Tshauke, leur premier roi, prit comme femme la fille d'un autre chef de la tribu des Sono. Or, les Sono savaient cuire leur nourriture mais les Hlengwe ne le savaient pas parce qu'ils ignoraient encore l'usage du feu et mangeaient leur soupe crue. Pourtant, le fils du roi Tshauke vola un charbon ardent à Sono et le rapporta dans une grande coquille. Les Sono étaient irrités et déclarèrent la guerre aux Hlengwe ; mais les Hlengwe, rendus plus vigoureux grâce à la nourriture cuite qu'ils avaient mangée, remportèrent la victoire ; le fils de Tshauke fut alors appelé Shioki-Sha-Humba : « celui qui apporte le feu dans une coquille. » <sup>3</sup> Nous pouvons supposer d'après ceci que ces peuplades pensent que le premier ancêtre de l'humanité apporta ou vola le feu dans une coquille ; mais on ne voit pas à qui il l'emprunta ou le vola.

<sup>1</sup> H. Vedder, *Die Bergdama* (Hambourg, 1923), I, 20-22.

<sup>2</sup> Henri A. Junod, *The Life of a South African Tribe*, deuxième édition (Londres, 1927), I, 21. « Les Thonga font du feu avec le foret-à-feu, en se servant, semble-t-il, pour cela, de bois de *bulolo*, une sorte d'hibiscus. La façon d'opérer est la suivante – on se procure une branche sèche de cet arbre, épaisse d'environ un demi-pouce ou un pouce, et coupée en deux morceaux d'environ 18 pouces de long ; une moitié s'appelle la femme (*nsati*), l'autre moitié, le mari (*nuna*). Le premier morceau, la femelle, est placé sur le sol et une encoche y est faite avec un couteau. L'encoche est faite en deux coups, l'un sur le dessus du bois, l'autre sur le côté. Le mâle est alors un peu arrondi, inséré dans l'encoche, maintenu fermement entre les mains et un rapide mouvement des mains de haut en bas le fait tourner. Quand l'opérateur a atteint le bas du mâle, il recommence aussitôt au sommet et le frottement continue ainsi de la sorte, sans interruption. Le mouvement agrandit l'encoche de la femelle dans de telles proportions, que le mâle y pénètre et commence à la brûler : les cendres trouvent un passage par l'encoche latérale ; on a placé là un peu d'herbe qui commence bientôt à prendre. Un homme exercé obtient du feu après cinq ou six frottements successifs, surtout quand on se sert de *bulolo* » (Henri A. Junod, *op. cit.*, II, 34 sq.).

<sup>3</sup> Henri A. Junod, *op. cit.*, I, 24.

**Les Ba-Ila, tribu de Rhodésie du Nord**, racontent comment la Guêpe-Maçonne alla chercher du feu chez Dieu. Ils disent que primitivement Vautour, Aigle-Pêcheur et Corneille n'avaient pas de feu, car il n'y avait pas de feu sur terre. Ayant donc besoin de feu les oiseaux se rassemblèrent et demandèrent : « Où irons-nous chercher du feu ? » Quelques-uns des oiseaux dirent : « Peut-être chez Dieu. » Sur quoi Guêpe-Maçonne s'offrit en disant : « Qui ira avec moi chez Dieu ? » Vautour répondit en disant . « Nous irons avec toi, moi, Aigle-Pêcheur et Corbeau. »

Ils prirent donc congé des autres oiseaux le lendemain en disant : « Nous allons voir si nous pouvons obtenir de Dieu du feu. » Puis ils s'envolèrent. Alors qu'ils étaient déjà depuis dix jours en chemin il tomba sur terre quelques petits os – c'était Vautour ; plus tard, il tomba encore d'autres petits os – c'était Aigle-Pêcheur ; Guêpe et Corneille durent continuer tout seules. Quand la deuxième décade se fut écoulée, il tomba encore sur terre de petits os – c'était Corneille. Guêpe-Maçonne dut continuer toute seule. Quand la troisième décade fut achevée, elle continua en se posant sur les nuages. Elle n'atteignit pourtant jamais le sommet du ciel.

Aussitôt que Dieu apprit cela, il vint là où se trouvait Guêpe-Maçonne et répondant à Sa demande, Guêpe-Maçonne dit : « Non, Chef, je ne vais pas dans un endroit particulier, je viens seulement demander du feu. Tous mes compagnons sont restés en chemin ; mais j'ai néanmoins continué d'avancer, car j'avais résolu d'aller là où se trouve le Chef. » Sur quoi Dieu lui répondit en disant : « Guêpe-Maçonne, du moment que tu m'as atteint, tu seras le chef de tous les oiseaux et de tous les reptiles de la terre. Maintenant, toi, je te bénis. Tu n'auras pas besoin d'engendrer des enfants. Quand tu voudras un enfant, va regarder dans une tige de grain et tu y trouveras un insecte dont le nom est *Ngongwa*. Quand tu l'auras trouvé apporte-le dans la maison, cherche l'endroit où les hommes font la cuisine, et construis-y un logis Pour ton enfant *Ngongwa*. Quand tu auras fini la construction, mets-l'y et laisse-le. Quand bien des jours se seront écoulés va tout juste jeter dessus un coup d'œil et tu t'apercevras un jour qu'il a changé et qu'il est juste comme toi. » Il en est encore ainsi aujourd'hui ; Guêpe-Maçonne construit une maison en cherchant le foyer juste comme Dieu le lui a ordonné. » <sup>1</sup>

Pour expliquer cette histoire les auteurs qui l'ont recueillie écrivent ce qui suit : « La Guêpe-Maçonne, le Prométhée des Ba-Ila, avec ses ailes bleu-indigo, son abdomen jaune et ses pattes noires et orangées, est commune dans l'Afrique Centrale. Elle bâtit sa cellule de boue non seulement dans la cheminée, comme le dit l'histoire, mais aussi (et c'est fort désagréable) sur les murs, les livres, et les tableaux des maisons. Dans cette cellule elle pond ses œufs, en compagnie d'une chenille ou d'un vermisseau et les scelle ; puis elle bâtit d'autres cellules jusqu'à ce qu'il y ait sur le mur un grand pâté de terre laid à voir. Quand les jeunes larves éclosent, elles mangent les insectes qui ont été engourdis mais non pas tués par l'aiguillon de leur mère. Nous voyons là par un exemple curieux, comment les observations des indigènes sont jusqu'à un certain point correctes ; mais comme ils ne prennent pas en considération

<sup>1</sup> Edwin W. Smith et Andrew Murray Dale, *The Ila-speaking Peoples of Northern Rhodesia* (Londres, 1920), II, 345 sq.

tous les faits parce qu'ils ne les ont pas remarqués, les conclusions qu'ils en tirent sont erronées. Ils supposent que le *Ngongwa* se métamorphose en Guêpe-Maçonne ; ce conte fait comprendre pourquoi il en est ainsi, de même qu'il donne l'explication du feu domestique. » <sup>1</sup>

**Les Baluba** sont une tribu qui occupe un large territoire dans le bassin méridional du Congo. Ils font du feu avec le forêt à feu, et ils disent que lorsque le Grand Esprit, Kabezya Mpungu, créa le premier homme qu'ils appellent Kyomba, il plaça dans ses cheveux les graines de toutes les plantes comestibles et, plaçant dans ses mains du bois et de l'amadou, il lui enseigna à en tirer du feu et à faire cuire sa nourriture <sup>2</sup>.

**Chez les Bakuba ou Bushongo**, tribu, ou plutôt nation, dont le territoire s'étend entre les rivières Sankuru et Kasai de la partie méridionale de la vallée du Congo, il existe une tradition selon laquelle leurs ancêtres acquirent du feu grâce à des incendies allumés par la foudre, mais ils ne savaient pas comment en faire eux-mêmes. Pourtant, sous le règne d'un de leurs rois du nom de Mushu Mushanga, vivait un certain Kerikeri, qui acquit l'art de faire du feu. Car Bumba, le nom sous lequel les Bushongo désignent Dieu, apparut une nuit en songe à Kerikeri et lui dit de prendre une certaine route, de briser les branches d'un certain arbre et de les conserver soigneusement. L'homme agit de la sorte, et quand les branches furent sèches, Bumba lui apparut de nouveau en songe et le félicita de son obéissance et il lui apprit à faire du feu par frottement. Kerikeri garda le secret pour lui seul, et, quand tous les feux du village se furent par hasard éteints, il vendit très cher son feu à ses voisins. Tous les hommes, les sages comme les fous, essayèrent de tirer de lui son secret, mais en vain. Or, le roi, Mushu Mushanga, avait une fille fort belle nommée Katenge, et il lui dit : « Si tu peux découvrir le secret de cet homme, tu seras honorée et tu siègeras parmi les anciens comme un homme. » La belle princesse fit donc des avances à Kerikeri et il en tomba follement amoureux. Quand elle s'en fut aperçue, elle ordonna qu'on éteignît tous les feux du village, et fit dire à Kerikeri, par un esclave, qu'il devait l'attendre cette nuit-là dans sa hutte. Quand tout le monde fut endormi la princesse se glissa doucement vers la hutte de Kerikeri et frappa à la porte. La nuit était très sombre. Kerikeri lui ouvrit la porte et elle s'assit en entrant et resta silencieuse. « Pourquoi es-tu tellement silencieuse ? demanda son amoureux, tu ne m'aimes donc pas ? » – « Comment puis-je penser à aimer, répondit-elle, quand je grelotte dans ta maison ? Va me chercher du feu pour que je puisse te voir et mon cœur se réchauffera. » Kerikeri courut emprunter du feu à ses voisins, mais, obéissant aux ordres de la princesse, ils avaient tous éteint leurs feux et Kerikeri dut revenir sans en avoir. En vain la supplia-t-il de céder à sa passion ; elle insista pour qu'il allumât d'abord du feu. Il céda enfin, alla chercher ses forêts à feu et grâce à eux alluma du feu en sa présence, tandis qu'elle l'observait attentivement. Elle rit alors et lui dit : « Pensais-tu que moi, fille de roi, je t'aimais pour toi ? C'est ton secret que je voulais découvrir, et

<sup>1</sup> E. W. Smith et A. M. Dale, *op. cit.*, II, 346 sq.

<sup>2</sup> Colle, *Les Baluba*, I (Bruxelles, 1913), p. 101.

maintenant que ton feu est allumé, tu peux chercher une femme esclave pour l'éteindre. » Elle se leva alors, s'enfuit hors de la maison et révéla sa découverte à tout le village ; et elle fit à son père cette remarque : « Là où échoue un roi puissant, une femme rusée réussira ! » Telle fut l'origine de l'allumage du feu et telle est l'origine de la fonction de Katenge parmi les Bushongo ; car aujourd'hui encore il y a parmi les plus hauts conseillers, une femme qui est grande parmi les grands et porte le titre de Katenge. En temps de paix elle porte une corde d'arc en guise d'ornement autour du cou ; mais si le pays est en péril, elle la remet au commandant de l'armée qui s'élançe alors et détruit l'ennemi <sup>1</sup>.

**Les Basongo Meno**, groupe de tribus dont le territoire s'étend au nord des rivières Sankuru et Kasai, et qui ont été en rapport avec les Bushongo depuis bien des années, racontent une histoire différente de l'origine du feu. Ils disent que depuis les temps les plus primitifs ils ont fait leurs nasses de pêche avec les côtes de palmier raphia. Un jour qu'un homme construisait une nasse de cette espèce, il voulut forer un trou dans l'extrémité d'une des côtes et se servit pour cela d'un petit bâton pointu. Comme il perçait la côte, il jaillit du feu, et depuis on a toujours employé cette méthode pour se procurer du feu chaque fois qu'on en a eu besoin. Aussi ces peuplades entretiennent-elles de vastes plantations de palmiers raphia pour être pourvues de forêts à feu et aussi des matériaux dont elles se servent pour le tissage <sup>2</sup>.

**Les Boloki ou Bangala, tribu du haut Congo**, racontent une tentative infructueuse faite aux premiers jours du monde pour se procurer du feu. Ils disent qu'il y eut une époque où tous les oiseaux et tous les animaux vivaient au ciel. Un jour qu'il pleuvait et qu'il faisait froid les oiseaux et les animaux grelotaient tous. Les oiseaux dirent donc au chien : « Descends nous chercher du feu pour nous chauffer. » Le chien descendit mais en voyant de nombreux os et des morceaux de poisson joncher le sol, il oublia de rapporter du feu aux oiseaux qui grelotaient. Les oiseaux et les animaux attendirent un moment, mais, voyant que le chien ne reparaisait pas, ils envoyèrent le coq leur chercher en hâte du feu. Pourtant, quand le coq atteignit la terre et vit une abondance de noix de palme, d'arachides, de maïs et d'autres bonnes choses, il ne se soucia pas non plus de stimuler ce traînard de chien ou d'apporter lui-même du feu à ses camarades d'en haut. C'est pourquoi le soir vous pouvez entendre un oiseau chanter des notes qui ressemblent à *Nsusu akende bombo ! nsusu akende bombo !* ce qui veut dire : « Le coq est devenu esclave ! le coq est devenu esclave ! » et le héron se pose parfois sur un arbre, près du village et crie : *Mbwa owa ! mbwa owa !* ce qui signifie : « Chien, tu meurs ! chien, tu meurs ! » La raison pour laquelle ces oiseaux raillent et insultent le chien et le coq est que ces animaux laissèrent leurs amis grelotter de froid, tandis qu'ils jouissaient eux-mêmes de la chaleur et de l'abondance <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> E. Torday et T. A. Joyce, *Les Bushongo* (Bruxelles, 1910), pp. 236 sq. ; E. Torday, *Camp and Tramp in African Wilds* (Londres, 1913), pp. 292-297.

<sup>2</sup> E. Torday et T. A. Joyce, *Les Bushongo*, pp. 27 sq.

<sup>3</sup> John H. Weeks, *Among Congo Cannibals* (Londres, 1913), p. 209.

**Les Bakongo, tribu du bas Congo**, disent que le feu vint d'abord d'en haut grâce à un coup de foudre qui frappa un arbre et y mit le feu. Quant à la production artificielle du feu, on affirme que le feu jaillit d'abord du frottement du bois puis de la percussion du silex et de l'acier. Ils racontent aussi dans une légende comment il n'y avait point primitivement de feu sur terre et comment un homme envoya un chacal (car ces animaux étaient alors apprivoisés et vivaient dans les villages) vers le couchant pour en rapporter du feu, mais le chacal trouva tant de bonnes choses qu'il ne revint jamais vers la demeure de l'homme. Les habitants racontent entre eux que bien loin vers le Nord, il existe des tribus entières qui ignorent tout du feu et mangent de la nourriture non cuite et de la viande crue ; mais pour eux ils n'ont jamais vu de tels hommes et en ont seulement entendu parler dans leurs conversations autour du feu le soir <sup>1</sup>.

On raconte dans le Loango que l'araignée tissa une fois un long, long fil, et que le vent attrapa une extrémité du fil et l'emporta vers le ciel. Alors le pivert grimpa sur le fil et picorant la voûte céleste il y fit des trous que nous appelons des étoiles. L'homme grimpa après le pivert sur le fil jusqu'au ciel et rapporta du feu. Mais certains disent que l'homme trouva du feu là où des larmes de flamme sont tombées du ciel <sup>2</sup>.

**Les Ekoi du Nigéria méridional**, sur la frontière du Cameroun, disent qu'au commencement du monde, le Dieu du Ciel, Obassi Osaw, créa tout, mais ne donna pas de feu aux hommes qui étaient sur terre. Etim'Ne dit au Boiteux : « À quoi cela sert-il qu'Obassi Osaw nous envoie ici sans feu ? Va donc lui demander de nous en donner. » Le Boiteux partit donc.

Obassi Osaw fut très irrité quand il reçut ce message et renvoya rapidement le Boiteux sur terre pour réprimander Etim'Ne d'avoir fait une telle demande. En ce temps-là le Boiteux n'était pas encore boiteux mais pouvait marcher comme tout le monde. Quand Etim'Ne apprit qu'il avait irrité Obassi Osaw il partit pour la ville d'Obassi Osaw et lui dit : « Pardonne-moi, je te prie, pour ce que j'ai fait hier. C'était par accident. » Mais Obassi ne voulut pas lui pardonner, bien qu'il restât pendant trois jours à implorer son pardon. Il s'en retourna alors chez lui.

Quand Etim atteignit sa ville, le jeune homme se rit de lui : « Es-tu un chef, dit-il, que tu ne puisses pourtant pas avoir de feu ? J'irai moi-même là-bas et je t'en rapporterai. Si on ne veut pas m'en donner, j'en volerai. » Le jour même le jeune homme partit. Il atteignit le soir la maison d'Obassi et trouva tout le monde occupé à préparer la nourriture. Il aida au travail et quand Obassi commença à manger il s'agenouilla humblement jusqu'à la fin du repas.

<sup>1</sup> John H. Weeks, « Notes on Some Customs of the Lower Congo People », *Folklore*, XX (1909), pp. 475, 476 ; id., *Among the Primitive Bakongo* (Londres, 1914), pp. 292 sq.

<sup>2</sup> *Die Loango-Expedition*, III, 2, von E. Pechuël-Loesche (Stuttgart, 1907), p. 135.

Le maître vit que le jeune homme était utile et ne le chassa pas de la maison. Quand il eut servi pendant quelques jours Obassi l'appela et lui dit : « Va dans la maison de mes femmes et prie-les de m'envoyer une lampe. » Le jeune homme fut heureux de faire ce qu'on lui ordonnait, car le feu était conservé dans la maison des femmes. Il ne toucha à rien mais attendit qu'on lui donnât la lampe et la rapporta alors en hâte. Une fois, alors qu'il demeurait depuis bien des jours avec les serviteurs, Obassi l'envoya de nouveau et cette fois l'une des femmes lui dit : « Tu peux allumer la lampe au feu. » Ce disant elle alla dans la maison et le laissa seul. Le jeune homme prit un brandon et alluma la lampe, il enveloppa alors le brandon dans des feuilles de plantin et l'attacha dans son vêtement ; il rapporta la lampe à son maître et lui dit : « je voudrais sortir pour une certaine raison. » Obassi lui dit : « Tu peux sortir. » Le jeune homme alla dans la brousse hors de la ville là où se trouvait du bois sec. Il plaça le brandon au milieu et souffla jusqu'à ce qu'il prît feu. Il le couvrit alors de tiges et de feuilles de plantin pour cacher la fumée et retourna jusqu'à la maison. Obassi demanda « Pourquoi as-tu été si long » et le jeune homme répondit « Je ne me sentais pas bien. »

Cette nuit-là, quand tout le monde fut endormi, le voleur attacha ses vêtements ensemble et rampa vers l'extrémité de la ville, là où le feu était caché. Il le trouva qui brûlait et emportant avec lui un brandon ardent et du bois à brûler il partit vers son logis. Quand il atteignit de nouveau la terre il alla vers Etim et lui dit : « Voici le feu que j'ai promis de te rapporter. Envoie chercher du bois et je te montrerai ce que tu dois faire. »

Ainsi fut fait le premier feu sur terre. Obassi Osaw regardait de sa maison du ciel et vit s'élever de la fumée. Il dit à son fils aîné Akpan Obassi : « Va demander à ce jeune homme si c'est lui qui a volé le feu. » Akpan descendit sur terre et fit ce que son père lui avait ordonné. Le jeune homme avoua : « C'est moi qui ai volé le feu. La raison pour laquelle je l'ai caché c'est que j'avais peur. » Akpan répliqua : « Je t'apporte un message. Jusqu'à maintenant tu as pu marcher, à partir d'aujourd'hui tu ne pourras plus en faire autant. » C'est pour cela que le Boiteux ne peut plus marcher. C'est lui qui le premier, du logis céleste d'Obassi, apporta sur terre du feu <sup>1</sup>.

**Chez les Lendu**, tribu de l'Afrique centrale, au nord-ouest du lac Albert, il existe une tradition selon laquelle leurs ancêtres émigrèrent des plaines du Nord dans leur territoire actuel. À leur arrivée, ils trouvèrent des nains qui occupaient le pays ; ceux-ci se retirèrent devant les envahisseurs. De leur ancien territoire les Lendu apportèrent avec eux du feu, mais les nains en ignoraient l'usage et regardaient avec envie les nouveaux venus qui se chauffaient à la flamme joyeuse et mangeaient leur nourriture cuite et non pas crue. Une nuit les nains volèrent du feu et en allumèrent pour leur propre bénéfice dans la forêt. Ils le transmirent aussi aux Wassongora (Ndjali) qui avaient émigré du Sud dans ce pays et qui ne connaissaient pas non plus le feu <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> P. Amaury Talbot, *In the Shadow of the Bush* (Londres, 1912), pp. 370 sq.

<sup>2</sup> Franz Stuhlman, *Mit Emin Pascha in Herz von Afrika* (Berlin, 1894), pp. 464 sq.

**Les Kikuyu de l'Est Africain** racontent l'histoire suivante sur l'origine du feu. Ils disent qu'il y a bien longtemps un homme vola une lance à un voisin pour tuer un porc-épic qui détruisait ses récoltes. Il se mit à l'affût dans le champ et à la fin transperça le porc-épic, mais l'animal était seulement blessé et s'enfuyant avec la lance dans le corps il disparut dans un terrier. L'homme se rendit alors chez le possesseur de la lance et lui dit qu'elle était perdue, mais le possesseur exigea qu'il la lui rendît. L'emprunteur acheta une nouvelle lance et l'offrit en remplacement au possesseur ; mais l'autre refusa son offre et persista à demander la première lance. L'emprunteur, donc, pour la rendre au possesseur, rampa dans le terrier du porc-épic et se trouva à son étonnement dans un endroit où beaucoup de gens étaient assis à faire de la cuisine auprès d'un feu. Ils lui demandèrent ce qu'il voulait et il raconta pourquoi il était venu. Sur quoi ils l'invitèrent à rester à manger avec eux ; mais il eut peur et dit qu'il devait s'en retourner avec la lance qu'il voyait posée là. Ils ne firent point d'efforts pour le retenir, mais lui dirent de grimper aux racines d'un *mugumu* (espèce d'arbre) qui pénétraient dans la caverne, et ils lui dirent qu'il arriverait bientôt au monde d'en haut. Ils lui donnèrent en outre du feu à rapporter avec lui. Il prit donc la lance et le feu et sortit en grim pant comme on le lui avait dit. C'est ainsi, dit-on, que le feu fut apporté aux hommes ; avant cela les hommes mangeaient leur nourriture crue. Quand l'homme eut rejoint ses amis il rendit la lance à son possesseur, en disant : « Tu m'as donné bien du mal pour retrouver ta lance ; si tu veux avoir de ce feu que tu vois monter en fumée, tu devras monter sur la fumée et m'en rapporter. » Le possesseur de la lance essaya à bien des reprises de grimper sur la fumée mais il ne put y arriver. Les anciens intervinrent alors et dirent : « Nous allons faire l'arrangement suivant : le feu sera pour l'usage de tous et comme tu l'as rapporté tu seras notre chef. » Le monde inférieur auquel il est fait allusion dans ce conte s'appelle *Miri ya mikeongoi* <sup>1</sup>.

**Les Wachagga** qui habitent la grande montagne du Kilima-N'Djaro en Afrique Orientale disent qu'au temps jadis les hommes n'avaient pas de feu. Aussi devaient-ils manger leur nourriture crue, même les bananes, comme font les babouins. Mais un jour les hommes menèrent les vaches à l'herbage comme d'habitude et ils emportèrent leur nourriture avec eux. Là, ils taillèrent des flèches et jouèrent avec. Et l'un d'eux plaça sa flèche verticalement dans une bûche de bois et la fit tourner entre ses mains. La hampe de la flèche s'échauffa et il cria aux autres : « Qui veut que je lui donne un coup ? » Les autres accoururent et il les frappa de l'extrémité de la flèche ; ils crièrent alors et s'enfuirent. Après cela il fit tourner la flèche plus fort que jamais pour l'échauffer et les frappa de nouveau. Mais maintenant les autres l'aidèrent en disant : « Nous allons la rendre tout à fait chaude. » Ils la firent alors tourner de toutes leurs forces et voici que de la fumée s'éleva du bout de la flèche et que l'herbe sèche qui se trouvait en dessous commença à prendre. Les jeunes gens apportèrent encore de l'herbe sèche pour augmenter la fumée, et tandis qu'ils la regardaient une flamme jaillit. Il y eut bientôt un feu ardent qui brûla l'herbe et consuma les broussailles et qui faisait un bruit comme ceci : wo-wo-wo-wo-wo, juste comme s'il passait un tourbillon de vent.

<sup>1</sup> C. W. Hobley, *Banfu Beliefs and Magic*(Londres, 1922), pp. 264 sq.

Les habitants du voisinage accoururent tous, regardèrent et crièrent : « Qui donc nous a apporté ce sortilège ? » Ils trouvèrent les jeunes gens et leur crièrent : « Où donc avez-vous trouvé ce sortilège ? » Ils étaient fort irrités et les jeunes gens fort effrayés. Mais ils prirent des bâtons et montrèrent aux hommes comment ils avaient fait tourner la flèche, et la flamme jaillit de nouveau. Les anciens crièrent : « Qu'est-ce que vous êtes en train de faire ? Vous avez apporté une chose qui dévore toute notre herbe et tous nos arbres ! »

Pourtant, ils apprirent que le feu était bon quand les jeunes gens allèrent prendre leur nourriture au milieu des cendres. Les jeunes gens dirent d'abord : « Voyez, Wowo a détruit toute la nourriture ! » car ils appelaient le feu *wowo* à cause du bruit qu'il faisait. Mais quand affamés ils mordirent les bananes rôties, ils s'aperçurent que ces fruits avaient un goût bien plus agréable qu'auparavant. Aussi tous les gens d'alentour rapportèrent-ils Wowo (le feu) chez eux, et ils y firent cuire leur nourriture.

Et chaque fois que venait un étranger et qu'il mangeait de leur bonne nourriture, il demandait : « Comment la rendez-vous comme cela ? » Ils lui montraient alors le feu et l'étranger allait chercher chez lui de quoi pouvoir acheter du feu. Et si quelqu'un le rencontrait et lui demandait : « Où vas-tu avec ta chèvre ? » il disait : « Je vais chez le magicien Wowo pour acheter du wowo. » Il vint donc beaucoup de gens acheter du feu ; l'usage s'en répandit en tous pays. Ils appelèrent le morceau de bois tendre *kipongoro*, et ils appelèrent *ovito* le morceau de bois qu'ils faisaient tourner. Ils avaient l'habitude d'avoir ces deux bâtons tout prêts sur le sol de leur hutte car, disaient-ils : « Quand vient la longue nuit qui renferme les gens chez eux, personne ne peut aller chercher du feu chez son voisin. » <sup>1</sup>

**Les Chilouks, tribu du Nil-Blanc**, disent que le feu vient du pays du Grand-Esprit (*pan jwok*). Il y eut une époque où personne ne connaissait le feu. Les hommes avaient coutume de chauffer leur nourriture au soleil ; et le dessus des vivres cuits de la sorte était mangé par les hommes et le dessous qui n'était pas cuit était mangé par les femmes. Mais un chien vola un morceau de viande qui avait été rôtie au feu dans le pays du Grand-Esprit et il le rapporta aux hommes. Les Chilouks la goûtèrent et la trouvèrent bien meilleure que la viande crue. Aussi, pour se procurer du feu ils enveloppèrent la queue du chien de paille sèche et ils le renvoyèrent au pays du Grand-Esprit. En y arrivant le chien se roula selon son habitude sur le tas de cendres et la paille de sa queue prit feu dans les cendres encore rouges. Hurlant de douleur le chien revint à toute vitesse au pays des Chilouks et se roula dans l'herbe sèche pour calmer sa souffrance. Mais l'herbe prit feu à son tour et les Chilouks tirèrent de l'incendie qui en résulta le feu, qu'ils gardent toujours depuis à couvrir à l'étouffé sous leurs tas de cendres <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Bruno Gutmann, *Volksbuch der Wadschagga* (Leipzig, 1914), pp. 159 sq.

<sup>2</sup> W. Hofmayr, *Die Schiluk* (St Gabriel, Modling bei Wien, 1925), p. 366.

James George Frazer,  
Mythes sur l'origine du feu (1930)

## Chapitre 11

---

### L'origine du feu en Amérique du Sud

[Retour à la table des matières](#)

**Les Indiens Lenguas du Chaco du Paraguay**, racontent l'histoire suivante sur l'origine du feu parmi les hommes. Ils disent que, primitivement, comme ils ne pouvaient faire du feu, les hommes devaient manger leur nourriture crue. Un jour, un Indien était parti à la chasse, mais il avait été bredouille toute la matinée ; aussi, vers midi, pour calmer les tiraillements de la faim il se dirigea du côté d'un marais pour ramasser quelques escargots. Tandis qu'il les mangeait, son attention fut attirée par un oiseau qui s'envolait du marais avec un escargot dans son bec. Il parut le déposer près d'un gros arbre peu éloigné. Il retourna alors dans le marais, en rapporta un autre escargot et répéta plusieurs fois cette opération. L'Indien remarqua aussi que de l'endroit où cet oiseau déposait les escargots, s'élevait une mince colonne de fumée. Sa curiosité fut éveillée ; la prochaine fois que l'oiseau s'éloigna, il se dirigea avec précaution vers l'endroit d'où la fumée s'était élevée. Il remarqua alors un certain nombre de bâtons placés pointe contre pointe, dont les extrémités étaient toutes rouges et dégageaient de la chaleur. En se rapprochant, il vit quelques escargots placés près des bâtons. Étant affamé, il goûta les escargots

cuits et les trouva délicieux ; il décida de ne plus jamais manger d'escargots crus.

Il saisit donc quelques bâtons et courut avec vers son village où il raconta à ses amis sa découverte. Ils firent aussitôt une provision de bois dans la forêt pour entretenir cette inappréciable acquisition qu'ils ont appelée depuis *tathla*, C'est-à-dire : feu. Ils firent cuire cette nuit-là leur viande et leurs légumes pour la première fois, et découvrirent à mesure de nouveaux usages pour leur découverte.

Mais quand l'oiseau revint à l'endroit où il avait laissé les escargots, et quand il découvrit la perte de son feu, il fut rempli de rage et décida de se venger du voleur ; il était d'autant plus irrité qu'il ne pouvait plus faire de feu. Il plana au ciel en tournoyant à la recherche du voleur, et à sa stupéfaction il vit les gens du village assis autour du trésor dérobé, ils profitaient de sa chaleur et y faisaient cuire leur nourriture. Rempli d'idées de vengeance, il se retira dans la forêt, où il provoqua un orage accompagné de terribles éclairs qui fit de grands dégâts et terrifia les habitants. Aussi, toutes les fois qu'il tonne c'est signe que l'oiseau est irrité et cherche à punir les Indiens avec le feu du ciel ; car depuis que l'oiseau a perdu son feu, il a dû toujours manger sa nourriture crue. Le missionnaire qui rapporte cette histoire ajoute : « Il est curieux que les Indiens croient une telle fable, car ils font eux-mêmes du feu par frottement et ils ne se soucient pas particulièrement de conserver du feu allumé quand ils n'en ont pas besoin. Ils ne craignent pas non plus le tonnerre et les éclairs. »<sup>1</sup>.

Cette histoire des Lenguas reproduit sous une forme mythique la croyance suivant laquelle les hommes durent à un incendie allumé par un éclair, d'apprendre à se servir du feu ; car c'est une idée répandue chez les Indiens d'Amérique que le tonnerre et les éclairs sont provoqués par le battement des ailes et la lueur des yeux d'un oiseau gigantesque<sup>2</sup>.

**Les Indiens Chorotis du Gran Chaco** disent qu'il y a bien longtemps un grand incendie rendit désert tout le pays qu'ils connaissent et détruisit tous les Chorotis sauf un homme et une femme qui se sauvèrent en se réfugiant dans un trou dans la terre. Quand tout fut terminé et que le feu se fut éteint l'homme et la femme se creusèrent un chemin dans la terre, mais ils n'avaient pas de feu. Pourtant le vautour noir offrit du feu au Choroti et depuis cette époque les Chorotis ont du feu. Tous les Chorotis descendent de cet homme et de cette femme<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> W. B. Grubb, *An Unknown People in an Unknown Land* (Londres, 1911), pp. 97-99. Comparer G. Kurze, « Sitten und Gebräuche der Lengua-Indianer », *Mitteilungen der Geographischen Gesellschaft zu Jena*, XXIII (1905), p. 17.

<sup>2</sup> J. G. Müller, *Geschichte der Amerikanischen Urreligionen*<sup>2</sup> (Bâle, 1867), pp. 120 sq. On pourrait facilement multiplier les preuves.

<sup>3</sup> E. Nordenskiöld, *Indianerleben. El Gran Chaco* (Leipzig, 1912), pp. 21 sq.

**Les Indiens Tapietes**, autre tribu du Gran Chaco, disent que le vautour noir se procura du feu grâce au feu du ciel. En ce temps-là, les Tapietes n'avaient pas de feu. Pourtant, un petit oiseau (le *caca*) vola pour eux du feu (au vautour noir), mais le feu s'éteignit, aussi les Tapietes n'avaient pas de feu pour rôtir la chair du gibier qu'ils tuaient. Ils avaient très froid. La grenouille les prit alors en pitié, alla jusqu'au feu du vautour et s'assit là. Pendant que le vautour noir se chauffait au feu, la grenouille prit des étincelles et les cacha dans sa bouche. Sur quoi elle se sauva en sautant et remit le feu aux Tapietes. Les Tapietes ont depuis lors du feu. Mais le feu du vautour noir était éteint car la grenouille l'avait volé. Le vautour noir s'assit donc les mains sur la tête et pleura, et tous les oiseaux se rassemblèrent pour empêcher que l'on donnât du feu au vautour noir <sup>1</sup>.

**Les Indiens Matacos du Gran Chaco** disent que le jaguar possédait du feu et le conservait avant que l'homme s'en fût procuré. Un jour que tous les Matacos étaient à la pêche, un cobaye rendit visite aux jaguars et leur apporta un poisson ; mais quand il essaya de s'approcher du feu et d'en prendre, le jaguar qui gardait le feu ne voulut pas le laisser faire. Le cobaye s'arrangea néanmoins pour voler du feu et pour le cacher. Le jaguar lui demanda ce qu'il emportait avec lui, mais le cobaye dit qu'il n'emportait rien. Pourtant le cobaye emporta du feu et alluma avec un grand feu, sur lequel il fit rôtir le poisson en un clin d'œil. Et quand les pêcheurs partirent, l'herbe prit feu et commença à brûler. Les jaguars la virent brûler et accoururent en apportant de l'eau pour éteindre le feu. Quand les pêcheurs revinrent chez eux, ils allumèrent du feu avec des brandons qu'ils avaient emportés avec eux, et depuis, le feu ne s'est jamais éteint, aucun Indien Mataco ne manque de feu <sup>2</sup>.

**Les Indiens Tobas du Gran Chaco bolivien**, disent qu'il y a bien longtemps un grand feu dévasta toute la terre si bien que rien ne fut laissé. À cette époque les Tobas n'existaient pas encore. Les premiers Tobas sortirent de terre, saisirent un brandon dans le grand feu et l'emportèrent. Plus tard, d'autres Tobas mâles sortirent également de terre. Les hommes avaient donc du feu et ils vivaient d'une racine que les Tobas appellent *tannara*. Ils prenaient aussi du poisson dans le fleuve, mais il n'existait pas encore une seule femme Toba <sup>3</sup>.

**Les Chiriguanos**, tribu autrefois puissante du sud-est de la Bolivie, parlent d'un déluge où toute leur tribu, sauf un petit garçon et une petite fille, fut noyée et où tous les feux de la terre furent éteints. Comment donc les enfants pourraient-ils faire cuire sans feu les poissons qu'ils attrapaient ? Dans cette

<sup>1</sup> E. Nordenskiöld, *op. cit.*, pp. 313 sq.

<sup>2</sup> E. Nordenskiöld, *op. cit.*, pp. 110 sq.

<sup>3</sup> R. Karsten, *The Toba Indians of the Bolivian Gran Chaco* (Abo, 1923), p. 104 (*Acta Academiae Aboensis, Humaniora, IV*).

nécessité pressante, un crapaud vint à l'aide des enfants. Avant que l'inondation eût submergé toute la terre, cet animal prudent avait pris la précaution de se cacher dans un trou, emportant avec lui dans sa bouche des charbons ardents, qu'il s'arrangea pour garder allumés tout le temps du déluge, en soufflant dessus avec son haleine. Quand il vit que la surface du sol était de nouveau sèche, il sauta hors de son trou avec les charbons ardents dans sa bouche, et se dirigeant tout droit vers les enfants il leur fit cadeau du feu. Ils purent ainsi faire rôtir les poissons qu'ils avaient attrapés, et réchauffer leurs corps transis. Ils grandirent avec le temps et toute la tribu des Chiriguanos est descendue de leur union <sup>1</sup>.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, **les Indiens Tupinamba**, des environs du cap Frio, au Brésil, avaient coutume de raconter comment le ciel, la terre, les oiseaux et les animaux furent créés par un grand être, qu'ils appelaient Monan et à qui ils attribuaient les mêmes perfections que nous à Dieu. Il vécut familièrement avec les hommes jusqu'à ce que, dégoûté de leur perversité et de leur ingratitude, il les abandonnât et fit descendre le feu du ciel qu'ils appelèrent *tatta*, qui brûla tout à la surface de la terre. Seul, fut sauvé un homme nommé Irin-Magé que Monan avait transporté au ciel ou dans un autre endroit où il échappa à la fureur des flammes. À ses supplications, Monan fit pleuvoir si abondamment que l'incendie fut éteint et que l'eau tombée sous forme de pluie devint la mer dont la salure est due aux cendres qui restèrent après le grand feu. Selon une autre version de cette histoire, deux frères furent sauvés avec leurs femmes du déluge. Quant à l'origine ou plutôt au sauvetage du feu après le déluge, les Indiens disent que pendant la catastrophe Monan sauva le feu en le plaçant entre les épaules d'une grosse et lourde bête (le paresseux), d'où le tirèrent les deux frères quand les eaux du déluge se furent retirées. Les Indiens disent encore aujourd'hui que cet animal porte les traces du feu sur les épaules. Pour confirmer cela, l'ancien auteur français qui rapporte cette histoire fait observer : « Parce qu'à dire la vérité, si vous contempriez ceste beste de loing, comme j'ay fait quelquefois, lorsqu'ils me la monstraient par une certaine curiosité, vous jugeriez (tant sa couleur est vive vers les espauls) qu'elle est toute en feu, et de près on jugeroit qu'elle a esté bruslée audit endroit ; et n'apparoist cette marque sinon aux masles. Encore de présent les sauvages appellent cette impression de feu en ladite beste Tatta-ou Pap, c'est-à-dire « Feu et Foyer <sup>2</sup>. »

Ainsi, **les Indiens du cap Frio**, comme beaucoup d'autres sauvages, ont inventé cette histoire, en partie du moins, pour expliquer la couleur particulière d'un animal qui leur paraissait due à l'action du feu.

<sup>1</sup> Bernardino de Nino, *Etnografia Chiriguana* (La Paz, Bolivie, 1912), pp. 131-133. J'ai cité cette histoire dans *Folk-lore in Old Testament*, I, 272 sq.

<sup>2</sup> André Thévet, *La Cosmographie Universelle* (Paris, 1575), 913, [9471 sq., 915 [949]. Les pages sont mal numérotées dans cette partie du livre. J'ai ajouté les numéros corrects entre crochets. Ce passage est réimprimé par A. Métraux dans son livre *La Religion des Tupinamba* (Paris, 1928), p. 230. Je déduis de ce livre (p. 48) que l'animal auquel Thévet fait allusion est le paresseux.

**Les Indiens Apapocuvras**, branche de la race Guarani, à laquelle les Tupinamba appartiennent aussi, racontent comment le grand héros Nanderyquey déroba du feu aux vautours avec l'aide du crapaud. Ils disent que, s'étant assuré l'aide du crapaud, le mangeur-de-feu, il se coucha comme s'il était mort. Aussi, les vautours qui étaient alors maîtres du feu s'assemblèrent autour de lui et se préparèrent à faire un festin de cette charogne feinte, et pour cela, ils allumèrent un grand feu pour y cuire le corps. Mais un faucon assis sur une souche d'arbre voisine montait la garde et remarqua comment le prétendu mort clignait des yeux et il prévint donc les vautours de faire attention. Mais ce conseil fut perdu pour eux et sans plus s'inquiéter, ils soulevèrent Nanderyquey et le laissèrent tomber dans le feu. Aussitôt, le vigoureux héros frappa de droite et de gauche et envoya voler dans toutes les directions des tisons ardents. Les vautours s'envolèrent terrorisés mais leur chef leur ordonna de réunir les tisons épars mais encore allumés. Nanderyquey demanda alors au crapaud s'il avait avalé du feu. Le crapaud biaisa, mais Nanderyquey était décidé et il administra à l'animal une drogue qui le força à rejeter les tisons et grâce à eux le héros ralluma le feu <sup>1</sup>.

**Les Indiens Sipaïas du bassin du fleuve Xingu, dans le centre du Brésil**, racontent également comment s'y prit un grand héros de leur tribu, qu'ils appellent Kumaphari le Cadet, pour dérober son feu au vautour en faisant le mort. Ils disent qu'une fois un vautour (*Gaviao de Anta*) qui volait avec un brandon dans ses serres, vint railler Kumaphari parce qu'il n'avait pas de feu. Le héros réfléchit alors à la manière de s'emparer du feu. Il remarqua que le vautour, après s'être perché sur un arbre, s'abattait et se gorgeait de charogne. Ce spectacle suggéra un plan à Kumaphari. Il s'étendit sur le sol, mourut et se décomposa. Le vautour vint avec d'autres oiseaux de proie (*urubus*) dévorer la chair pourrie, mais il laissa son feu sur une souche si éloignée, que Kumaphari ne put l'atteindre. Les oiseaux mangèrent la chair et ne laissèrent rien que les os. Alors Kumaphari se changea en cerf et mourut. Les autres oiseaux de proie (*urubus*) vinrent dévorer le cerf mort, mais le vautour était soupçonneux. « Viens, dirent les autres oiseaux, il est mort. » – « Mort, vraiment ! répondit le vautour, il est encore en vie, qu'on se garde d'y aller ! » Kumaphari ouvrit à la fin un peu les yeux. Le vautour s'en aperçut et cria : « Voyez ! ne vous avais-je pas dit qu'il vivait encore ? » En disant cela, il prit son tison et s'envola avec. Kumaphari s'étendit enfin sur une grande dalle et mourut encore. Il étendit les bras et ils pénétrèrent dans le sol comme de grandes racines et ils en ressortirent sous la forme de deux buissons, dont chacun avait cinq branches qui jaillissaient d'un seul endroit de la tige. Quand le vautour vint pour dévorer la charogne, il se dit : « Ces branches fourchues font un bel endroit pour mon feu. » En disant cela, il mit le brandon dans la main de Kumaphari. Le héros l'empoigna et se dressa ; le feu était en sa possession. Mais le vautour cria : « Tu prétends être le fils de ton père, Kumaphari, et

<sup>1</sup> C. Nimuendajù, « Die Sagen von der Erschaffung und Vernichtung der Welt als Grundlage der Religion der Apapocuva-Guarani », *Zeitschrift für Ethnologie*, XLVI (1914), pp. 326 sq.

pourtant tu ne sais pas faire du feu ! Il faut pour cela placer des bâtons d'*urukus* au soleil et les faire tourner l'un dans l'autre. » – « Très bien, dit Kumaphari, maintenant, je sais aussi cela ; mais je préfère garder le brandon, tu ne l'auras plus. » <sup>1</sup>

**Les Bakairis, tribu indienne du centre du Brésil**, racontent comment aux premiers jours du monde les deux grands frères jumeaux Keri et Kami trouvèrent du feu à la demande de leur tante Ewaki. À cette époque le Maître du Feu était l'animal que les naturalistes appellent *Canis vetulus*. Cet animal avait mis une nasse pour attraper du poisson. Keri et Kami allèrent à la nasse et y trouvèrent un poisson *jejum* et un escargot *caramujo*. Ils pénétrèrent dans ces animaux pour se cacher. Keri revêtit la forme du poisson et Kami se changea en escargot. Peu après, le Maître du Feu (*Canis vetulus*) arriva en chantant et alluma du feu. Il regarda alors la nasse et trouvant le poisson et l'escargot, il les en sortit et les mit sur le feu, dans l'intention de les faire rôtir. Mais les deux frères, sous leur déguisement de poisson et d'escargot, versèrent de l'eau sur le feu. L'animal (*Canis vetulus*) irrité essaya de saisir l'escargot, mais il sauta dans la rivière, retourna chercher de l'eau et la versant sur le feu, l'éteignit presque. L'animal agrippa de nouveau l'escargot et l'aurait écrasé sur une bûche, mais l'escargot échappa à son étreinte et tomba de l'autre côté. C'était plus que le *Canis vetulus* n'en pouvait supporter, et il s'enfuit de fort méchante humeur. Mais Keri et Kami ranimèrent le feu en soufflant dessus et le rapportèrent à leur tante Ewaki <sup>2</sup>.

**Les Tembes, tribu indienne du nord-est du Brésil**, dans la province du Grao Para, disent que le feu appartenait primitivement au vautour royal ; les Tembes devaient à cause de cela faire cuire au soleil la chair qu'ils voulaient manger. Ils résolurent donc de dérober du feu au vautour et tuèrent dans ce but un tapir. Ils le laissèrent sur place et au bout de trois jours il était pourri et plein de vers. Le vautour royal s'abattit avec son clan. Ils ôtèrent leurs costumes de plumes et apparurent sous leur forme humaine. Ils avaient apporté avec eux un brandon et allumèrent un grand feu. Ils ramassèrent les vers, les enveloppèrent dans des feuilles et les firent rôtir. Les Tembes, qui s'étaient tenus en embuscade, se ruèrent vers l'endroit, mais les vautours s'envolèrent et emportèrent le feu dans un endroit sûr. Pendant trois jours, les Indiens firent de vaines tentatives. Ils construisirent une hutte de chasse, c'est-à-dire un abri, à côté de la charogne et un vieil homme-médecine s'y cacha. Les vautours revinrent et allumèrent du feu près de l'abri. « Cette fois-ci, se dit le vieillard, si je saute rapidement dessus, j'aurai un brandon. » Quand les vautours eurent ôté leurs vêtements de plumes et furent occupés à rôtir des vers, il sauta donc

<sup>1</sup> Curt Nimuendaju, « Bruchstücke aus Religion und Überlieferung der Sipaia-Indianer » : *Anthropos*, XIV.-XV(1919-1920), p. 1015. Comparer A. Métraux. *La Religion des Tupinamba*, pp. 48 sq. D'après ce livre, je présume que le *Gaviao de Anta* est une espèce de vautour.

<sup>2</sup> K. von den Steinen, *Unter den Naturvölkern Zentral-Brasiliens* (Berlin, 1894), p. 377. Le nom allemand du *canis vetulus* est Kampfuchs. L'auteur renvoie à Brehm, *Säugetiere*, II, 57, « fängt Krebse und Krabben ».

dehors. Les vautours se précipitèrent vers leurs habits de plumes et s'envolèrent avec, et pendant ce temps-là, le vieillard saisit un brandon ; les oiseaux ramassèrent le reste du feu et s'envolèrent avec. Le vieillard mit le feu dans tous les arbres d'où les Indiens le tirent maintenant par frottement <sup>1</sup>.

Les Indiens **Arekunas** du nord du Brésil racontent l'histoire d'un certain homme nommé Makunaima qui vivait avec ses frères bien longtemps avant le déluge. Ils n'avaient pas encore de feu et devaient manger leur nourriture crue. Ils se mirent donc en quête du feu et découvrirent le petit oiseau vert nommé *mutug* (*Prionites momomata*) par les indigènes, et qui possédait, disait-on, le feu. Cet oiseau était en train de pêcher, et Makunaima à son insu lui noua une ficelle à la queue. L'oiseau prit alors peur et s'envola très haut en emportant la ficelle derrière lui. La ficelle était très longue et en la suivant, les frères arrivèrent à la maison de l'oiseau et ils en rapportèrent du feu. Après cela, survint un déluge, et un certain rongeur, que les indigènes nomment *akuli* (*Dasyprocta aguti*) échappa à la noyade en se glissant dans un creux d'arbre et le bouchant hermétiquement. Là, dans le trou, il fit du feu, mais le feu prit à l'arrière-train de l'animal et le couvrit de poils rouges et aujourd'hui encore, cet animal a des poils rouges sur cette partie de son corps <sup>2</sup>. On peut donc croire, bien que ce ne soit pas spécifié, que le feu échappa de la sorte à l'extinction pendant le déluge.

Les Indiens **Taulipangs**, autre tribu du nord du Brésil, disent qu'au temps jadis, quand les hommes n'avaient en général pas encore de feu, vivait une vieille femme nommée Pelenosamo qui avait du feu dans son corps et en faisait sortir toutes les fois qu'elle voulait cuire des gâteaux de manioc. Mais d'autres gens devaient cuire leurs gâteaux de manioc au soleil. Un jour une jeune fille vit comment la vieille femme tirait du feu de son corps et elle le dit aux habitants. Ils allèrent donc chez la vieille et lui demandèrent de leur donner du feu. Mais elle refusa en disant qu'elle n'en avait pas. Sur quoi ils la saisirent et lui lièrent ensemble les bras et les jambes et après avoir ramassé beaucoup de combustible, ils placèrent la vieille femme à côté et lui pressèrent le corps de leurs mains jusqu'à ce que le feu jaillît. Mais le feu fut transformé en ces pierres appelées *wato* qui, si on les frappe, donnent du feu <sup>3</sup>.

Les Indiens **Warraus** de la Guyane anglaise racontent une histoire pour expliquer comment il se fait que le feu existe dans le bois et peut en jaillir par frottement. Ils disent que deux frères jumeaux nommés Makunaima et Pia naquirent d'une femme qui mourut juste avant leur naissance. Les petits

<sup>1</sup> Curt Nimuendaju, « Sagen der Tembé-Indianer, *Zeitschrift für Ethnologie*, XLVII (1915), p. 289 ; Th. Koch-Grünberg, *Indianermärchen aus Südamerika* (Iéna, 1920), N° 65, pp. 186 sq. Ces mots (« *aus deren Holz man heute Feuer bohrt* ») semblent impliquer que ces Indiens allument le feu avec le foret-à-feu.

<sup>2</sup> Teodor Koch-Grünberg, *Vom Roroïma zum Orinoco* (Berlin, 1916-1917), 11, 33-36.

<sup>3</sup> Theodor Koch-Grünberg, *op. cit.*, II, 76.

enfants furent tendrement nourris par une vieille femme nommée Nanyobo, c'est le nom d'une grande espèce de grenouilles. Quand ils grandirent les enfants prirent l'habitude d'aller au bord de l'eau et de tirer des poissons et du gibier. Chaque fois qu'ils tiraient des poissons la vieille femme leur disait : « Vous devez faire sécher votre poisson au soleil et jamais sur un feu. » Mais chose curieuse, elle les envoyait invariablement chercher du bois à brûler et quand ils étaient de retour ils trouvaient le poisson bien cuit et prêt. La vérité est qu'elle vomissait le feu par la bouche, cuisait les vivres, et léchait de nouveau le feu avant qu'ils pussent le voir allumé. Quand ceci se fut répété pendant des jours et des jours, les jeunes gens en vinrent à avoir des soupçons ; ils ne pouvaient comprendre comment la vieille femme faisait du feu et par conséquent décidèrent de l'observer. Aussi la prochaine fois qu'elle les envoya chercher du bois, l'un des jumeaux se changea en lézard et, revenant en arrière, il courut sur le toit d'où il pouvait bien voir ce qui se passait. Là, il vit la vieille femme vomir du feu, s'en servir et le ravalier. Satisfait de ce dont il avait été témoin il descendit du toit et courut après son frère. Ils discutèrent soigneusement l'affaire et résolurent de tuer la vieille femme. Ils défrichèrent un grand champ, laissant au milieu un bel arbre auquel ils lièrent leur bonne nourrice. L'entourant alors, elle et l'arbre, de fagots de bois, ils mirent le feu au tout. Comme la vieille femme était graduellement consumée dans les flammes, le feu qui se trouvait dans son corps passa aux fagots environnants. Ces fagots étaient du bois appelé *hima-heru* par les Indiens et dont ils font encore jaillir du feu en frottant deux morceaux ensemble <sup>1</sup>.

Pour expliquer le feu caché dans les pierres, les Indiens Warraus de la Guyane disent qu'une vieille femme mythique avait du feu dans le corps, de même que les Indiens Taulipang du nord du Brésil expliquent par une fiction analogue le feu caché dans les pierres.

Les **Tarumas** sont une tribu d'Indiens Arawaks qui habitent la région sud-est de la Guyane anglaise. Ils vivent en partie de poissons qu'ils attrapent dans les eaux du fleuve Essequibo qui traverse leur pays ; ils font un plus grand usage de gibier et s'occupent moins d'agriculture que les autres tribus Arawaks, bien qu'ils aient des champs de cassave et plantent un peu de blé <sup>2</sup>. Ils disent qu'au commencement il ne vivait que deux frères sur terre : l'aîné, Ajijeko, et le cadet, Duid. Il n'y avait pas d'autres hommes et d'autres femmes, mais les frères supposaient qu'il devait y avoir une femme quelque part, parce que, sur un certain rocher près de la rivière, ils remarquaient souvent des écailles et des arêtes de poisson. Après avoir posé en vain des questions à la grenouille et au hibou, ils attrapèrent une loutre femelle et la forcèrent à leur indiquer la demeure de la femme. Ils apprirent que la femme habitait dans un certain bief au fond de la rivière, et que s'ils voulaient l'avoir ils devraient la pêcher. Ils agirent de la sorte et continuèrent pendant plusieurs jours à amener et à attraper des objets féminins de diverses sortes, tels qu'un panier et un

<sup>1</sup> W. E. Roth, « An inquiry into the Animism and Folk-lore of the Guiana Indians », *Thirtieth Annual Report of the Bureau of American Ethnology* (Washington, 1915), p. 133.

<sup>2</sup> W. C. Farabee, *The Central Arawaks* (Philadelphie, 1918), p. 136 (University of Pennsylvania, *Anthropological Publications*, vol. IX).

hamac. Le frère aîné, Ajjeko, lassé, à la fin s'endormit, et tandis qu'il dormait, son cadet, Duid, tira la femme et l'épousa, et toute l'humanité descend de ce premier couple.

Après le mariage de Duid, les deux frères habitèrent des maisons séparées proches l'une de l'autre dans la même clairière. Ils avaient toujours mangé leur nourriture crue, mais ils remarquèrent que la femme ne mangeait rien de cru, sauf les fruits, et ils pensèrent qu'elle devait avoir quelque secret, car elle mangeait toujours seule. Ils essayèrent de la persuader de leur dire d'où venait leur feu et comment il était fait, mais elle refusa de satisfaire leur curiosité. Bien des années plus tard, alors qu'elle était vieille et avait beaucoup d'enfants, le frère aîné, Ajjeko, lui rendit visite à elle et à son mari, et, vers le coucher du soleil, leur dit au revoir et s'en retourna chez lui. Ils trouvèrent bizarre qu'il eût oublié son sac à amulettes. À ce moment, il cria à sa belle-sœur de le lui rapporter. Elle le prit et, se tenant à une certaine distance, elle lui dit : « Le voici. » Mais il lui dit : « Non, apporte-le ici, plus près de moi. » Elle s'approcha alors, le tenant à bout de bras, mais il dit : « Non, apporte-le plus près encore, tout près de moi. » Elle fut effrayée et dit : « Je vais te le jeter. » Il dit : « Ne fais pas cela, elles se casseraient. Apporte-le ici même, là où je suis. » Elle le fit et, immédiatement, il sauta sur elle et la saisit. Il lui dit qu'il la prendrait si elle ne lui révélait pas le secret du feu. Après plusieurs tentatives pour s'échapper, elle y consentit. Elle s'assit sur le sol, les deux jambes largement écartées. Empoignant la partie supérieure de son ventre, elle lui imprima une bonne secousse et une boule de feu roula sur le sol, hors du conduit génital. Ce n'était pas le feu que nous connaissons aujourd'hui, il ne brûlait pas et ne faisait pas bouillir les choses. Ces propriétés furent perdues quand la femme le donna ; Ajjeko dit pourtant qu'il pouvait remédier à cela ; il recueillit donc toutes les écorces, tous les fruits, et tout le poivre rouge qui brûlent, et, avec cela et le feu de la femme, il fit le feu dont nous nous servons aujourd'hui. Maintenant que les frères avaient du feu, toute la nature en voulait ; mais il était donné à Duid, le mari de la femme, de le garder et de le protéger.

Un jour qu'il était assis sur la berge de la rivière avec le feu à côté de lui, un alligator le saisit dans ses mâchoires et l'emporta. Cependant le frère aîné survint, appela l'alligator et l'amena à dégorger le feu ; le feu lui-même n'avait pas souffert, mais il avait brûlé la langue du crocodile et, depuis, celui-ci est sans langue.

Un autre jour, bientôt après, alors que Duid surveillait le feu, un maroudi le ramassa et s'envola avec. Mais quand Ajjeko arriva à la maison, Duid lui apprit la perte du feu. On rappela l'oiseau et il rendit le feu en aussi bon état qu'il l'avait pris, mais son cou était brûlé, et il est encore rouge aujourd'hui.

Un autre jour, Duid s'en alla et laissa le feu tout seul sur la piste. Pendant son absence un jaguar survint et, en marchant par accident sur le feu, il se brûla si cruellement les pieds qu'il n'a jamais pu depuis les poser à plat sur le sol. Le tapir passa aussi et marcha sur le feu, et il est si lent dans ses mouvements que ses pieds furent cruellement brûlés, et il a toujours eu depuis des sabots <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> W. C. Farabee, *op. cit.*, pp. 143-147.

On ne nous dit pas comment les Tarumas, qui racontent cette histoire de l'origine du feu, font à présent du feu ; mais c'est probablement avec les forêts-à-feu, car les Wapisianas, tribu de la même région, qui leur est apparentée, emploient la même méthode. Chez eux, un homme fait tourner le bâton vertical entre les deux paumes de ses mains ; tandis qu'il maintient du pied, par un bout, un bâton horizontal, un aide maintient l'autre bout du bâton dans cette position. Parfois on fait tourner le bâton vertical au moyen d'un arc au lieu de se servir des paumes des mains <sup>1</sup>.

Les Jivaros, tribu indienne de l'est de l'Équateur, disent que jadis leurs ancêtres ignoraient l'usage du feu et de ce fait préparaient leur nourriture en chauffant leur viande sous leurs aisselles, en tiédissant le *yuca* (racine comestible) dans leur mâchoire et en cuisant les œufs aux rayons brûlants du soleil. Le seul qui eût du feu était un certain Jivaro, nommé Tacquea, qui savait faire du feu en frottant deux bâtons l'un contre l'autre ; mais ayant de l'inimitié pour les autres Jivaros, il ne voulait ni leur prêter du feu, ni leur apprendre à en faire. Bien des Jivaros vinrent en volant (car il semble qu'en ces temps primitifs les Jivaros étaient des oiseaux) pour essayer de dérober du feu dans la maison de Tacquea, mais ils ne le purent. L'ingénieux Tacquea laissait en effet la porte entrouverte, et chaque fois qu'un oiseau essayait de voler à l'intérieur il claquait la porte et écrasait l'oiseau entre la porte et le montant.

Enfin arriva le petit oiseau-mouche qui dit aux autres oiseaux : « J'irai voler du feu à la maison de Tacquea. » Il mouilla donc ses ailes et s'abattit au milieu du chemin, faisant semblant de ne pouvoir voler et de grelotter de froid. La femme de Tacquea, en revenant de leur champ, vit l'oiseau mouillé et le rapporta chez elle pour qu'il pût sécher son plumage trempé devant le feu, elle pensait s'en faire un favori. Après quelque temps, l'oiseau-mouche, s'étant un peu séché, essaya de se lever et de voler mais ne le put pas. La femme de Tacquea ramassa de nouveau l'oiseau et le plaça près du feu. Comme l'oiseau-mouche était très petit, il ne pouvait emporter un brandon entier ; il glissa sa queue entre les flammes, de sorte que les plumes prirent feu, et, la queue enflammée, il vola vers un arbre élevé à l'écorce très sèche que les Jivaros appellent *mukûna*. L'écorce de l'arbre prit feu à son tour et l'oiseau-mouche s'envola vers une maison avec un peu d'écorce enflammée en criant aux autres : « Vous avez du feu, prenez-le vite et emportez-le, vous tous. Maintenant vous pourrez faire cuire votre nourriture convenablement ; maintenant vous n'aurez plus besoin de la chauffer sous vos bras. »

Quand Tacquea vit que l'oiseau-mouche s'était échappé avec du feu, il fut irrité et fit des reproches à sa famille, en disant : « Pourquoi avez-vous laissé entrer cet oiseau qui a volé notre feu ? Maintenant le monde entier aura du feu. Vous autres, vous serez responsables de ce larcin. » Depuis cette époque, les Jivaros ont toujours eu du feu, et ils apprirent l'art de faire du feu en frottant deux morceaux de bois de cotonnier (*algodon, ur\_chi, n\_i*) l'un contre l'autre <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> W. C. Farabee, *op. cit.*, pp. 42 sq. et la planche VII.

<sup>2</sup> Rafael Karsten, « Mitos de los indios jibaros (Shuara) del Oriente nel Ecuador », *Boletín de la Sociedad Ecuatoriana de Estudios Historicos Americanos*, II (1919), pp. 333 sq.

James George Frazer,  
Mythes sur l'origine du feu (1930)

## Chapitre 12

---

### L'origine du feu en Amérique centrale et au Mexique

[Retour à la table des matières](#)

Les Quichés du Guatemala parlent d'une époque où leurs ancêtres n'avaient pas de feu et souffraient du froid. Mais le dieu Tohil était le créateur du feu, et il en possédait un peu ; aussi les Quichés dans le besoin s'adressèrent-ils à lui pour avoir du feu, et il leur en fournit. Mais, peu après, il tomba une grande pluie mêlée de grêle qui éteignit tous les feux du pays. Pourtant Tohil recréa du feu en frappant le sol de sa sandale. Le feu manqua plusieurs fois de la sorte aux Quichés, mais Tohil le leur rendit toujours <sup>1</sup>.

Les Indiens Coras du Mexique racontent comment, dans les temps primitifs, l'iguane possédait le feu et comment, s'étant querellé avec sa femme et sa belle-mère, il se retira au ciel, emportant le feu avec lui. Il n'y avait donc plus de feu sur terre, parce que l'iguane l'avait emporté tout entier et le tenait caché là-haut. Aussi les créatures avaient grand besoin de feu ; elles se

---

<sup>1</sup> H. H. Bancroft, *Native Races of the Pacific States* (Londres, 1875-1876), III, 50 (d'après le *Popol Vuh*).

réunirent en assemblée pour discuter la façon de s'en procurer. Les vieillards et les jeunes gens se réunirent et délibérèrent pendant trois jours sans manger, sans boire, ni dormir, mais en réfléchissant forme jour et nuit. Enfin, au bout de cinq jours, ils surent où était le feu. « Là-haut, au ciel, dirent-ils, se trouve le feu. L'iguane l'a caché. Il est allé au ciel, il y est. » Alors ils se concertèrent : « Comment nous est-il possible de rapporter du feu ici-bas ? » et ils dirent : « Quelqu'un doit monter chercher le feu. » Alors ils dépêchèrent le corbeau pour accomplir cette tâche et ils lui dirent : « Va, corbeau, et essaie, si tu le peux, de grimper au ciel. » Un escarpement conduisait dans le voisinage de cet endroit, et le corbeau alla gravir l'escarpement. Il monta et avait gravi la moitié du chemin quand il glissa et tomba sur le sol. Il resta inanimé et éclata. Le corbeau fut réduit en miettes, le corbeau avait échoué.

Les hommes en appelèrent alors un autre, ils firent venir l'oiseau-mouche et il y alla. Mais il ne put non plus réussir. Arrivé à mi-chemin il tomba. Il tomba et se sauva avec difficulté. Il revint aussi et descendit sur le sol. Quand il fut arrivé, il dit aux anciens : « Il est impossible de grimper là-haut ; il y a une cascade, il n'y a pas d'accès. » Un autre y alla alors. Il partit et chemina de même, mais il ne put monter. Il revint aussi et descendit sur terre. Quand il fut revenu, il dit aux anciens : « C'est impossible, il n'y a pas moyen de grimper. »

Tous les oiseaux essayèrent de la sorte, mais aucun d'eux ne réussit à grimper au ciel. On somma alors l'opossum. D'abord il ne voulut pas, mais quand il se fut décidé à y aller, il leur dit : « S'il est possible de monter, faites ce que je vais vous dire. Faites attention au moment où le feu tombera, car je le lancerai. Attendez pour le recevoir dans vos couvertures, et quand il tombera, qu'il ne touche pas le sol de peur qu'il ne consume la terre. »

L'opossum partit alors et grimpa, grimpa, et arriva à mi-chemin. Là poussait un *texcallame* (espèce d'arbre) et l'opossum s'y reposa. Il grimpa alors plus haut. Le chemin était très uni et il arriva à la cascade. C'est à peine s'il s'en tira et, se secouant, il continua son ascension, percé et transpercé. Quand il fut en haut, il regarda autour de lui et vit le feu. Il s'en approcha et à côté du feu était assis un vieillard. L'opossum le salua. « Bonjour, grand-père ! bonjour, grand-père ! » Le vieillard se leva et dit : « Qui me parle ? » L'opossum répondit : « Moi, ton petit-fils », et il demanda la permission de se chauffer. Le vieillard d'abord ne voulut pas, mais l'opossum allégua : « J'ai très froid, j'aimerais me chauffer. » Alors l'homme répliqua : « Chauffe-toi, mais n'emporte pas le feu. » L'opossum s'assit donc et le vieillard s'étendit et s'endormit. Tandis qu'il dormait, l'opossum enroula sa queue autour d'un brandon et le sortit doucement du feu. Cela réveilla le vieillard : « Tu emportes du feu, petit-fils ». « Non, je ratisse le feu », répliqua l'opossum. Le vieillard s'endormit de nouveau et, cette fois, il dormit profondément. Tandis qu'il dormait, l'opossum se leva doucement et, saisissant le brandon, il commença à le retirer lentement. Il l'avait déjà tiré un bon bout de chemin et était près de l'abîme quand le vieillard se réveilla et vit tout. Il se leva donc et lui donna la chasse. Mais l'opossum avait déjà atteint l'abîme et lança en bas le feu. Quand le vieillard atteignit l'opossum, il le couvrit de bleus avec son bâton et le précipita sur le sol. Puis, ayant agi de la sorte, il s'en alla en disant – « Ne m'enlève pas mon feu, opossum. »

Or, les habitants de la terre attendaient le feu et le voilà qui tombait. Ils guettaient pour l'attraper dans leurs couvertures, mais il ne tomba pas dessus et tomba sur le sol. Ils prirent le feu et immédiatement la terre brûla. Tandis qu'ils ramassaient le feu, l'opossum arriva comme une masse et tomba mort sur le sol. Ils le recouvrirent alors et l'enveloppèrent de leurs couvertures. Au bout d'un moment il bougea sous les couvertures, il ressuscita, il se leva avec difficulté et s'assit tout droit. Quand il eut recouvré ses sens, il demanda : « Est-ce que le feu est arrivé ? J'ai lancé le feu en bas ! mon grand-père m'a donné une telle raclée ! » Ils répondirent : « Le feu est tombé ici. Personne ne l'a ramassé quand il est tombé. Il est tombé sur le sol et la terre brûle. Comment maintenant allons-nous l'éteindre ? Il nous est tout à fait impossible de l'éteindre. » Ils appelèrent alors notre mère, la déesse de la Terre, et elle éteignit le feu avec son lait. Ils emportèrent donc le feu et il subsista <sup>1</sup>.

Dans ce mythe cora, l'iguane, après avoir emporté le feu de la terre au ciel, disparaît de l'histoire et est remplacé par un vieillard, le gardien du feu céleste. Mais le vieillard peut être seulement l'iguane sous forme plus ou moins humaine, car les sauvages ne font pas de distinction marquée entre l'homme et les animaux. Dans une version plus brève du mythe cora, l'être à qui l'opossum vole le feu est décrit comme « le vieux vautour ». <sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> K. Th. Preuss, *Die Nayarit-Expedition*, I (Leipzig, 1912), pp. 177-181.

<sup>2</sup> K. Th. Preuss, *op. cit.*, I, 271 sq.

James George Frazer,  
Mythes sur l'origine du feu (1930)

## Chapitre 13

---

### L'origine du feu en Amérique du Nord

[Retour à la table des matières](#)

Les Indiens Sia du Nouveau-Mexique disent que l'araignée, qu'ils appellent Sussistinnako, créa les hommes, les animaux, les oiseaux, et tous les êtres vivants. Elle vivait dans une maison souterraine et y faisait du feu en frottant une pierre tranchante et pointue sur une pierre ronde et plate. Mais après avoir allumé du feu, elle le gardait dans sa maison, plaçant un serpent, un cougar et un ours pour garder la première, la deuxième et la troisième porte de façon à ce que personne ne pût entrer et voir le feu. Les habitants de la terre ne possédaient donc pas de feu, le secret n'en avait pas encore été apporté dans le monde d'en haut. Avec le temps, ils se lassèrent de brouter de l'herbe comme les daims et les autres animaux ; ils résolurent donc d'envoyer le coyote voler du feu dans le monde inférieur. Le coyote consentit à entreprendre cette tâche. Quand il arriva à la maison de l'araignée, au milieu de la nuit, il trouva le serpent qui gardait la première porte endormi à son poste et il se glissa donc devant lui. Le cougar, qui gardait la deuxième porte, était aussi endormi et de même l'ours qui gardait la troisième porte. Passant devant eux, le coyote arriva à une quatrième porte, mais là aussi le gardien était endormi ;

aussi, glissant devant lui, le coyote entra dans la pièce. Il trouva l'araignée en train de dormir profondément elle aussi ; il se dirigea donc en hâte vers le feu, y alluma le brandon de cèdre qui était attaché à sa queue et s'en alla rapidement. L'araignée s'éveilla en se frottant les yeux, juste à temps pour se rendre compte que quelqu'un quittait la pièce. « Qui est là ? cria-t-elle, quelqu'un est entré ici. » Mais avant qu'elle pût éveiller les gardiens de la porte, endormis, pour qu'ils arrêtassent le voleur, le coyote était bien loin sur la route du monde d'en haut <sup>1</sup>.

Les **Navahoes**, ou **Navajoes**, tribu indienne du Nouveau-Mexique, racontent que leurs premiers ancêtres, six hommes et six femmes, sortirent de terre au milieu d'un lac qui est dans la vallée de Montezuma. Dans leur ascension à travers le sol, ils étaient précédés par la sauterelle et le blaireau ; en fait, en arrivant à la surface du sol, ils trouvèrent les mêmes animaux précisément que ceux qui l'habitent maintenant, sauf le daim et l'élan qui n'avaient pas encore été créés. Bien plus, les animaux étaient, dans une certaine mesure, mieux lotis que les hommes, car ils possédaient du feu, alors que les hommes et les femmes n'en avaient pas. Mais parmi les animaux, le coyote, la chauve-souris et l'écureuil étaient les amis particuliers des Navahoes, et ils se mirent d'accord pour s'aider les uns les autres à leur procurer du feu. Aussi, comme les autres animaux jouaient au jeu du mocassin ou du soulier près d'un feu, le coyote se rendit au terrain de jeu avec quelques éclats de bois de pin résineux attachés à la queue ; et tandis que l'attention des animaux était absorbée par le jeu, il traversa le feu en courant, de sorte que les éclats de pin s'allumèrent. Il s'enfuit alors à la course, poursuivi par tous les autres animaux ; et quand il fut las, comme ils en avaient convenu auparavant, la chauve-souris le soulagea en reprenant et le feu et la course. Volant de ci de là, et tournant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, la chauve-souris échappa quelque temps à ceux qui la poursuivaient et, quand il lui fallut enfin s'abattre, elle remit le feu à l'écureuil qui, grâce à son agilité et à son endurance extrêmes, réussit à apporter aux Navahoes le feu intact <sup>2</sup>.

Les **Apaches Jicarilla** du Nord du Nouveau-Mexique disent que lorsque leurs ancêtres émergèrent pour la première fois hors de leur logis du monde inférieur, les arbres pouvaient parler, mais les hommes ne pouvaient les brûler parce qu'ils ne contenaient pas de feu. Toutefois, les hommes acquirent enfin du feu grâce aux efforts du renard. Car le renard alla un jour voir les oies, dans le but d'apprendre à imiter leur cri. Les oies promirent de le lui enseigner, mais lui dirent que s'il voulait imiter leur vrai cri, il devait les accompagner dans leur vol. Elles lui donnèrent donc des ailes pour voler, mais le prévinrent qu'en volant il ne devrait pas ouvrir les yeux. Aussi, quand les oies étendirent leurs ailes et s'envolèrent, le renard vola avec elles. Comme l'obscurité tombait, ils passèrent au-dessus des murs de l'enclos où vivaient les lucioles.

<sup>1</sup> Mrs. Matilda Coxe Stevenson, « The Sia », *Eleventh Annual Report of the Bureau of Ethnology* (Washington, 1894), pp. 26 sq. 70, 72 sq.

<sup>2</sup> Major E. Backus, « An account of the Navajoes of New-Mexico », dans *Indian Tribes of the United States* (Philadelphie, 1853-1856), IV, 218 sq. par H. R. Schoolcraft.

Les lueurs des lucioles pénétrèrent les paupières fermées du renard et lui firent ouvrir les yeux. Ses ailes cédèrent immédiatement et il tomba dans l'enclos, près des tentes des lucioles. Deux des lucioles allèrent voir le renard tombé, et il leur donna à chacune un collier de graines de genévrier pour les amener à lui dire par où il pourrait passer le mur d'enceinte. Les lucioles montrèrent au renard un cèdre qui se baissait sur un ordre et aidait n'importe qui à passer par-dessus le mur. Le soir, le renard alla avec les lucioles chercher de l'eau à la source et trouva là des terres colorées bonnes à faire des couleurs, et avec l'une d'elles, il s'enduisit de blanc. En revenant au camp, il dit aux lucioles qu'elles devaient faire une fête, danser et s'amuser, et il leur donnerait un nouvel instrument de musique. Elles acceptèrent sa proposition et ramassèrent du bois pour un grand feu de camp qu'elles allumèrent à leur propre lueur. Avant le commencement de la cérémonie, le renard attacha des lames d'écorce de cèdre à sa queue, et fit alors un tambour, le premier qui fut jamais construit, et dont il battit pendant quelque temps. Lassé de battre du tambour, il le donna à une des lucioles et se rapprocha du feu. Il y mit finalement la queue, bien que les lucioles lui conseillassent de ne point le faire en disant qu'elle brûlerait. « Je suis un homme-médecine, dit le renard, et ma queue ne brûlera pas. » Pourtant il la surveilla attentivement et quand l'écorce fut bien allumée il dit : « Il fait trop chaud ici, écartez-vous et laissez-moi aller où il fait plus frais. » En disant cela, il s'enfuit en courant, la queue embrasée, poursuivi par les lucioles qui criaient : « Arrête, tu ne connais pas le chemin ; reviens ! » mais le renard courut tout droit au cèdre et cria : « Penche-toi, cèdre, penche-toi. » L'arbre le souleva hors de l'enclos et il se mit à courir, toujours poursuivi par les lucioles. Comme il passait, des étincelles en tombant des éclats de cèdre embrasés allumèrent les buissons et les arbres de chaque côté, et de la sorte, le feu fut largement répandu sur terre. Las de courir, le renard donna enfin le feu au faucon qui l'emporta et le remit ensuite à la grue brune. La grue s'envola loin vers le Sud avec le feu, mais si vite qu'elle volât il y eut pourtant un arbre qui échappa au feu et encore aujourd'hui, cet arbre ne brûle pas. Mais les Apaches ignorent le nom de cet arbre incombustible. Les lucioles poursuivirent le renard dans son terrier et lui apprirent qu'en châtimement du vol de leur feu et pour l'avoir répandu par le pays, il ne lui serait jamais permis de s'en servir <sup>1</sup>.

Les **Uintah Utes** du nord-est de l'Utah racontent une longue histoire sur l'origine ou plutôt sur le vol du feu. L'histoire en abrégé est la suivante. Coyote vivait avec les hommes dont il était le chef. Ils n'avaient pas de feu. Mais un jour, étendu sur son lit, dans sa tente, Coyote vit quelque chose tomber devant lui. C'était un morceau de roseau brûlé qui s'était envolé avec de la fumée et avait été emporté par le vent. Coyote le ramassa et le mit de côté, il appela alors ses lieutenants et leur demanda s'ils savaient ce que c'était et d'où cela venait. Mais aucun d'eux ne le savait. Alors Coyote désigna l'un de ses hommes, le hibou : « Je te choisis, dit-il, amène beaucoup de hiboux. » Il en envoya un autre convoquer le Peuple Aigle, un autre les Corneilles, d'autres les tribus des Coqs de Bruyère, des Gêlinottes et des Oiseaux-Mouches. Il en envoya aussi aux Smérinthes et à toutes les espèces d'oiseaux.

<sup>1</sup> Frank Russell, « Myths of the Jicarilla Apaches », *Journal of American Folk-lore* XI (1898), pp. 261 sq.

Ils devaient envoyer des courriers aux autres tribus et toutes devaient venir rapidement.

Il dit alors à un homme : « Mon ami, va à la rivière et va me chercher des roseaux. Apporte-les ici. » L'homme les apporta et Coyote prit un bâton et les réduisit en lambeaux. Il avait ainsi un tas d'écorce de roseaux déchiquetés. Quand la nuit vint il prit de la couleur bleu foncé et frotta l'une contre l'autre l'écorce et la couleur jusqu'à ce que l'écorce devînt bleue, mais quand il les eut mélangées plus longtemps l'écorce devint noire. Elle était noire comme des cheveux humains. Le matin suivant, après le lever du soleil il manda ses amis. Il mit sur sa tête l'écorce déchiquetée et c'était comme une longue chevelure tombant jusqu'au sol. Quand ses amis arrivèrent, il ne leur parut pas être Coyote, mais une autre personne. Ils ne savaient que faire. Il les renvoya alors chez eux, puis ôtant sa chevelure d'écorce, il l'enveloppa et la mit de côté.

Or, les diverses tribus qu'il avait convoquées commençaient à arriver. Ce n'étaient que les hommes faits, non pas les peuplades tout entières. Ils vinrent à sa tente et ils s'assirent en cercle sur plusieurs rangs pour écouter Coyote. Celui-ci leur demanda à tous ce que c'était, et d'où cela venait, et si cela venait d'en haut. Il le passa de main en main, mais personne ne savait ce que c'était. Coyote dit alors : « J'ai l'intention d'aller chasser cette chose. Je trouverai d'où elle vient, à quelle tribu elle est et si elle vient du ciel. Je veux que vous cherchiez. Chacun de vous regardera là où il pense que c'est préférable. C'est pourquoi je vous ai convoqués. Nous partirons dans la matinée. »

Ils partirent donc tous vers l'Ouest ; car le vent soufflait de l'ouest et ils pensaient que l'objet mystérieux ne pouvait venir d'aucune autre direction. Ils voyagèrent de la sorte par monts et par vaux pendant plusieurs jours. Coyote envoya un jour un gros Faucon-à-Queue-Rouge en éclaireur. Le Faucon vola très haut mais revint très fatigué, disant qu'il n'avait rien vu. Coyote dépêcha ensuite l'Aigle. L'Aigle tournoya dans le ciel jusqu'à ce qu'il disparût aux regards, et il alla plus loin que le Faucon. Mais il revint lui aussi très fatigué, disant qu'il n'avait rien vu sinon que la terre lui paraissait un peu enfumée. Les autres pensèrent alors que l'oiseau-mouche était le plus désigné pour y aller, et que Coyote devait le lui demander : « Il peut faire mieux que l'aigle », dirent-ils. Coyote envoya donc l'Oiseau-Mouche. L'Oiseau-Mouche s'envola et resta longtemps absent, plus longtemps que le Faucon et que l'Aigle. Quand il revint il dit : « Au bord de la terre et du ciel, là où ils se rejoignent, j'ai vu quelque chose debout ; c'était très loin. C'était une chose noire qui se tenait debout et dont le sommet était recourbé. C'est tout ce que j'ai vu. » Coyote fut très heureux d'apprendre cela. Il dit : « C'est ce que je pensais que verrait l'un de vous. C'est ce que nous allons chercher. C'est de cette chose, là-bas, que venait ce que j'ai trouvé. »

Ils voyagèrent donc, passant montagne après montagne et redescendant dans la plaine sur le versant opposé. Quand ils arrivèrent au pied de la dernière montagne, Coyote se para. Il prit l'écorce et la mit dans ses cheveux. Il l'étala autour de lui comme des cheveux. Il fit une raie au milieu et en enveloppa deux longs cordons qui descendaient jusqu'à ses pieds ; il les enveloppa d'écorce. Mais avant qu'il eût fini de se décorer il envoya de nouveau l'Aigle en l'air. L'Aigle monta et quand il redescendit, il dit : « Nous

ne sommes plus très loin, maintenant j'ai vu ce que l'oiseau-mouche a vu, nous sommes tout près maintenant. »

Ils arrivèrent donc près d'un village sur une colline plate. Coyote parla alors à ses amis : « Nous n'avons rien brûlé jusqu'ici. Nous sommes arrivés près du feu maintenant. C'est pour le feu que nous sommes venus. Nous l'ôterons à ces gens, il ne leur restera plus. Là où est l'origine du feu, là on n'aura plus de feu. Nous l'emporterons dans l'endroit où nous vivons, et nous le posséderons dans notre territoire. Je vais me servir de cette chevelure pour le leur retirer. Je vais tromper ces gens qui ont le feu. »

Sur quoi ils entrèrent tous dans le village, et, allant à la première tente, Coyote s'enquit de la demeure du chef. On lui montra cet endroit et il y alla et serra la main du chef. Il dit au chef qu'il avait fait un long voyage seulement pour le voir, et qu'il souhaitait que le chef organisât une danse, car lui et son peuple aimeraient la voir. Le chef y consentit et réunit tout son peuple pour la danse ; et toutes les femmes et tous les enfants vinrent aussi, il ne resta personne dans les tentes. Sur la proposition de Coyote, tous les feux des tentes furent éteints, et il resta seulement un grand feu qui brûlait devant l'assemblée. Coyote développa alors l'écorce et la revêtit ; les gens pensèrent qu'il se parait pour la danse. Il dansa toute la nuit sans arrêt.

Quand il commença à faire jour, Coyote poussa un cri pour avertir son peuple. Plus tard, quand le jour devint plus clair, il s'approcha du feu et cria de nouveau en dansant autour du feu. Ses hommes se séparèrent alors des autres et ils se préparèrent à partir. À ce moment-là Coyote arracha sa chevelure d'écorce et la saisissant dans ses mains il frappa le feu et l'éteignit avec. Mais l'écorce déchiquetée prit feu. Et Coyote la traînant embrasée derrière lui partit à la course. Tous les hommes de Coyote couraient aussi, quant aux habitants du village il ne leur restait rien, tous leurs feux étaient éteints. Ils comprirent alors l'intention traîtresse dans laquelle les étrangers étaient venus, et ils leur donnèrent la chasse avec l'idée de les tuer. Comme les fugitifs couraient, Coyote remit le feu à l'Aigle en disant : « Tu peux courir vite ; prends ceci, mon ami. » L'Aigle le prit et courut, mais avec le temps il se fatigua et remit le feu à l'Oiseau-Mouche, et quand l'Oiseau-Mouche fut presque épuisé, il remit le feu au Smérinthe. Les oiseaux lents se fatiguèrent graduellement et abandonnèrent la course ; ils se cachèrent de leur mieux ; seuls les meilleurs et les plus rapides tinrent bon. Mais Coyote vit ceux qui le poursuivaient se rapprocher et il choisit le Jeune-Faucon comme le plus rapide des oiseaux et lui donna à porter le feu. Coyote prit ensuite lui-même le feu et courut en disant à ses hommes de courir à sa suite et le plus vite qu'ils pourraient. L'Oiseau-Mouche reprit alors le feu à Coyote et vola devant, mais Coyote lui cria : « Arrête ! le feu est presque éteint. » Cela irrita l'Oiseau-Mouche, et il rendit le feu à Coyote et s'écarta pour se cacher parce qu'il était irrité contre Coyote.

Il ne restait que quatre des fugitifs, et c'était Coyote, l'Aigle, le Jeune-Faucon et le Smérinthe. Tous les autres étaient épuisés et s'étaient égrenés. À la fin, l'Aigle, le Jeune-Faucon, le Smérinthe eux-mêmes abandonnèrent, et Coyote fut laissé seul à courir avec le feu. Les poursuivants se rapprochaient dans l'intention de le tuer. Il se réfugia dans un trou, boucha le trou avec une pierre et à l'intérieur, alimenta les dernières étincelles de feu qui restaient. Il émergea alors du trou et changeant de direction, il coupa par un ravin, ceux

qui le poursuivaient à ses trousses. Mais à la fin, ils abandonnèrent l'espoir de le rattraper. Ils dirent : « Qu'il s'en aille, nous ferons neiger, puis pleuvoir. Nous allons provoquer un violent orage et le geler à mort et éteindre le feu. » Il plut donc jusqu'à ce que tous les creux fussent remplis et que toutes les vallées fussent pleines d'eau jusqu'à la hauteur du genou. Coyote pensa que le feu allait bientôt s'éteindre. Il vit une petite colline avec des cèdres dessus et il pensa qu'il serait en sûreté sur la colline tant que les vallées d'en bas seraient inondées.

Mais avant d'avoir atteint le sommet de la colline, il vit un Lapin à Queue Noire assis dans l'eau. Coyote lui donna le feu à tenir, et le Lapin le plaça tout à fait sous lui. « Ne fais pas cela, dit Coyote, tu es là dans l'eau et tu éteindras le feu. » Le Lapin rendit donc le feu à Coyote<sup>1</sup> et lui dit qu'il y avait une caverne toute proche où il trouverait un abri. En entrant dans la caverne Coyote y trouva des brindilles et des aiguilles de cèdre sèches. Il les empila et les alluma avec le feu qu'il portait. Il grelottait auparavant mais quand le feu eut pris il eut chaud et se sentit à son aise, bien que la neige tombât dehors et qu'il fit un froid vif, car ceux qui le poursuivaient avaient pensé le faire mourir à force de le geler. Le matin le ciel était clair et sans nuages, et partout il y avait de la glace. Mais le vent du sud souffla et toute la glace fondit. Sortant de la caverne, Coyote vit le Lapin assis juste où il s'était assis la nuit d'avant. Coyote le tira et le tua. Il retourna alors dans la caverne, prit un vieux morceau d'armoise sec et y forait un trou. Il remplit le trou avec des braises du feu et le boucha. Il pensait qu'il pourrait ainsi porter le feu intact.

Mettant le feu protégé de la sorte, sous sa ceinture, Coyote s'en fut avec et s'en retourna chez lui. Là, il posa le tube d'armoise qui contenait le feu. Il convoqua les quelques hommes qui étaient restés au village avec les femmes et les enfants. Quand ils furent arrivés, il prit le feu. Il ressemblait seulement à un bâton. Il aiguisa alors un morceau d'ansérine dur<sup>2</sup>. « Maintenant, regardez, vous autres », dit-il. Il dit à deux hommes de tenir fermement sur le sol l'armoise. Il la creusa avec l'ansérine, ramassa les copeaux et les mit dans de l'herbe sèche. Soufflant sur l'herbe, il eut bientôt du feu. « Cette pomme de pin sèche, dit-il, brûlera. Du cèdre sec brûlera aussi. Emportez du feu dans toutes les tentes, il y aura du feu dans toutes les maisons. » Coyote parla ainsi. Or, tous les oiseaux qui s'étaient fatigués et qui s'étaient cachés au cours de la poursuite, arrivèrent au village. Mais ils retournèrent tous en volant aux endroits d'où ils étaient venus et depuis, ils ont toujours été des oiseaux<sup>3</sup>.

Cette histoire vise clairement à expliquer la méthode d'allumage du feu en frottant un morceau d'ansérine dur dans le trou d'un morceau d'armoise tendre. Ici, également, comme dans beaucoup de ces mythes, les acteurs de l'histoire sont considérés tantôt comme ressemblant à des hommes et à des femmes, et tantôt comme étant des animaux et des oiseaux. La limite entre les deux est tracée d'une main hésitante et incertaine, parce que dans l'esprit du narrateur, ces deux sortes d'êtres se confondent.

<sup>1</sup> Ce détail est probablement destiné à expliquer la couleur noire du lapin, qui fut noirci par le feu, parce qu'il s'était assis dessus. Mais cette explication n'est pas donnée dans le conte sous la forme où il est rapporté.

<sup>2</sup> *Sarcobatus atriplex*.

<sup>3</sup> A. L. Kroeber, « Ute Tales », *Journal of the American Folk-lore*, XIV (1901), pp. 252-260.

Dans quelques histoires que racontent **les Indiens du sud-est des États-Unis**, le lapin est substitué au Coyote comme voleur de feu. Ainsi, les Indiens Creek disent qu'une fois tous les hommes se réunirent et dirent : « Comment nous procurerons-nous du feu ? » On tomba d'accord que le Lapin essaierait de leur trouver du feu. Il traversa la grande eau de l'Est. Là, il fut joyeusement accueilli et une grande danse fut organisée. Alors Lapin entra dans le cercle des danseurs, brillamment habillé et portant un bonnet singulier dans lequel il avait piqué quatre bâtons de résine. À mesure que les gens dansaient ils se rapprochaient de plus en plus du feu sacré au centre du cercle et Lapin dansait aussi de plus en plus près du feu. Les danseurs commencèrent de faire des saluts au feu de plus en plus bas, et Lapin saluait aussi le feu de plus en plus bas. Soudain, comme il s'inclinait très bas, les bâtons de résine de son bonnet prirent feu, et sa tête faisait une torche de flammes. Les hommes furent confondus par cet étranger impie qui avait osé toucher au feu sacré. Irrités, ils s'avancèrent sur lui, et Lapin s'enfuit en courant, les hommes sur ses talons. Il courut vers la grande eau et y plongea, tandis que les autres s'arrêtaient sur la rive. Lapin traversa la grande eau à la nage, les flammes luisant au-dessus de son bonnet, et revint vers sa peuplade qui, ainsi, reçut de l'Orient du feu <sup>1</sup>.

Dans cette histoire « la grande eau de l'Est » est vraisemblablement l'Océan Atlantique. Cette identification est confirmée par une version un peu plus complète de la même histoire que racontent les Indiens Koasatis. Ils disent que primitivement il n'y avait pas de feu dans leur pays ; on en trouvait seulement de l'autre côté de l'Océan. Les hommes voulaient du feu, mais ses possesseurs ne voulaient pas les laisser en avoir. Aussi les Koasatis durent-ils s'en passer. Lapin dit alors : « Je puis rapporter du feu. » Un personnage qui avait beaucoup de filles était assis au milieu d'eux et dit : « Quiconque ira là-bas et rapportera du feu recevra en présent l'une de ces jeunes filles. » Mais Lapin dit : « Une femme n'est pas assez pour moi. » Grand-Mangeur d'Hommes dit : « Je puis le rapporter », et la personne répliqua : « Très bien, vas-y et rapporte-le. » Or, Grand-Mangeur d'Hommes voulait une femme. Il partit donc. Il plongea dans l'eau et disparut et ne revint jamais.

Lapin dit alors : « Personne ne peut réussir. Mais je sais, moi, comment réussir. » L'homme l'envoya donc chercher et Lapin dit alors : « Très bien, j'irai chercher du feu et je dormirai avec toutes les jeunes filles. » Le personnage dit alors : « Très bien. » Lapin partit et quand il arriva sur la rive, il ôta sa chemise, la lança dans l'eau, plaça du bois dessus et traversa sur le tout. Il traversa l'eau de la sorte. Il continua son voyage. Quand il dit qu'il voulait du feu et que les habitants refusèrent de lui en donner, il en saisit et s'en alla et on le poursuivit. Il courut avec à travers bois. Il arriva à la mer et se tint au bord. Il frotta alors de la poix sur le dos de sa tête, et quand l'un de ceux qui le poursuivaient l'atteignit, il sauta dans l'eau et se mit à nager en tenant le feu dans l'une de ses mains au-dessus des vagues. Au bout de quelque temps, il se fatigua et plaça le feu sur le dos de sa tête. La poix prit feu et il continua de nager tandis qu'elle brûlait. Il traversa donc l'océan et arriva avec le feu

<sup>1</sup> John R. Swanton, *Myths and Tales of the South-eastern Indians* (Washington, 1929), p. 46 (*Bureau of American Ethnology, Bulletin* 88).

jusqu'à l'homme qui l'avait envoyé. L'homme lui dit : « Maintenant, ces jeunes filles sont à toi. » Et Lapin resta là fort content <sup>1</sup>.

Les Indiens Hitchiti racontent aussi comment Lapin vola le feu et le distribua à tous les hommes. Ils parlent d'une époque où le feu n'était pas, à vrai dire, inconnu mais où la coutume interdisait de l'allumer nulle part sauf sur le terrain rituel où des cérémonies sacrées étaient célébrées et où l'on faisait des danses solennelles. Or, Lapin savait qu'il allait y avoir une danse sur le terrain rituel, et il se dit : « Je me sauverai avec du feu. » Il réfléchit à cette question et décida de la façon d'y arriver. Il se frotta la tête avec de la poix pour se hérissier les cheveux. Il partit alors. Quand il arriva au terrain sacré, une grande foule s'y était rassemblée. Des gens dansaient et Lapin s'assit. Ils s'approchèrent alors de lui et lui dirent qu'il devait conduire la danse. Il accepta et se leva. Il dansa donc autour du feu en chantant et les assistants le suivirent. La danse allait de plus en plus vite, et comme Lapin tournait autour du feu, il inclinait de temps en temps la tête vers la flamme comme s'il voulait la saisir. Mais tout ce qu'on dit fut : « Quand Lapin mène la danse, il agit toujours ainsi. » À la fin, il enfonça sa tête en plein dans les flammes et s'enfuit à la course avec la tête en feu. Mais les gens le poursuivirent à cor et à cri en hurlant : « Ohé ! Attrapez-le et abattez-le ! » Il s'enfuit donc avec les autres à ses trousses, mais ils ne purent l'attraper et il échappa à leur regard. Ils firent alors pleuvoir pendant trois jours entiers et le quatrième jour ils dirent : « Maintenant, la pluie doit avoir éteint le feu. » La pluie s'arrêta donc, le soleil brilla de nouveau, et il fit beau temps. Mais Lapin avait fait un feu dans un arbre creux et il y resta tant qu'il plut et quand le soleil brilla, il en sortit et emporta son feu. Mais la pluie tomba de nouveau et éteignit tous les feux, sauf celui que Lapin entretenait dans l'arbre creux. Cela se reproduisit à plusieurs reprises. Mais quoique les pluies fussent abondantes, elles ne purent éteindre complètement les feux que pendant les intervalles de beau temps Lapin avait sortis de l'arbre creux. Les hommes vinrent donc prendre des tisons ardents et les emportèrent. Lapin distribua de la sorte du feu à tout le monde <sup>2</sup>.

Les Indiens de l'Alabama ont sur l'origine du feu un mythe différent ; ils disent que, primitivement, les ours possédaient le feu et l'emportaient toujours avec eux. Une fois ils le placèrent sur le sol et continuèrent leur route, en rongéant des glands. Abandonné de la sorte le feu s'éteignit presque, et dans sa détresse il cria : « Nourrissez-moi ». Quelques êtres humains entendirent ce cri et vinrent à son secours. Ils prirent un bâton au nord et le placèrent sur le feu. Ils prirent un autre bâton à l'ouest et le placèrent dessus. Ils prirent un bâton au sud et le posèrent là. Ils en prirent un autre à l'est et le déposèrent, et le feu flamba. Quand les ours revinrent pour prendre du feu, le feu leur dit : « Je ne vous connais plus » ; aussi les ours n'eurent plus de feu et maintenant il appartient aux êtres humains <sup>3</sup>.

Il existe une tradition chez les Indiens Cheyenne selon laquelle, pendant les premiers âges du monde, Tonnerre apprit à un de leurs ancêtres nommé Douce Racine à faire du feu avec le forêt-à-feu. Selon cette tradition Tonnerre

<sup>1</sup> John R. Swanton, *Myths and Tales of South-eastern Indians*, pp. 203 sq.

<sup>2</sup> John R. Swanton, *Myths and Tales of the Southeastern Indians*, pp. 102 sq.

<sup>3</sup> John R. Swanton, *Myths and Tales of the Southeastern Indians*, p. 122.

reçut du Bison un éclat (de bois) d'où l'on pouvait faire jaillir du feu. S'adressant alors à Douce Racine, il dit : « Prends un bâton, je t'enseignerai quelque chose grâce à quoi tes frères pourront se chauffer et faire cuire leur nourriture et avec quoi ils pourront brûler des choses. » Quand Douce Racine eut apporté le bâton, Tonnerre lui dit : « Pose la pointe au milieu du copeau et tiens-le dans tes mains et fais-le tourner vite. » Douce Racine fit ainsi plusieurs fois et le copeau prit feu. Ainsi, grâce à Tonnerre, les hommes sont armés contre Ho-im-a-ha (ce qu'on traduit ordinairement par « homme d'hiver » ou « orage »), la puissance qui apporte le froid et la neige ; les hommes ont ainsi le moyen de se chauffer <sup>1</sup>.

Chez les **Sioux**, les **Menomonis**, les **Renards** et plusieurs autres tribus indiennes de la vallée du Mississippi, il existe une tradition selon laquelle il y eut un déluge où tous les habitants de la terre, sauf un homme et une femme, furent noyés. Les survivants solitaires s'échappèrent en se réfugiant sur une haute montagne. Voyant que dans leur abandon ils avaient besoin du feu, le Maître de la Vie envoya un corbeau blanc leur en apporter. Mais le corbeau s'arrêta en chemin pour dévorer des charognes et il laissa le feu s'éteindre. Il retourna alors au ciel pour en avoir d'autre. Mais le Grand Esprit le chassa et le punit en le faisant devenir noir, de blanc qu'il était. Le Grand Esprit envoya comme Messenger *l'erbette*, petit oiseau gris, pour porter du feu à l'homme et à la femme ; l'oiseau fit comme on lui avait dit et revint faire son rapport au Grand Esprit, qui le récompensa en lui donnant deux petits traits noirs de chaque côté des yeux. Aussi les Indiens considèrent-ils cet oiseau avec un grand respect ; ils ne le tuent jamais, ils défendent à leurs enfants de le tirer. Ils imitent de plus cet oiseau en se peignant deux petits traits noirs de chaque côté de leurs propres yeux <sup>2</sup>.

Les Indiens **Omaha** disent qu'autrefois leurs ancêtres n'avaient pas de feu et souffraient du froid ; ils pensèrent : « Que ferons-nous ? » Un homme trouva une racine d'orme qui était très sèche, y creusa un trou et mit un bâton dans le trou et le frotta ; alors vint de la fumée ; il la sentit. Les hommes la sentirent et s'approchèrent : d'autres l'aidaient à frotter. Une étincelle jaillit enfin . ils soufflèrent jusqu'à en faire une flamme, et le feu vint de la sorte chauffer les hommes et cuire leur nourriture <sup>3</sup>.

Les Indiens **Chippewa** ou **Ojibway**, large groupe de tribus qui appartiennent à la race centrale des Algonquins, disent qu'au commencement les hommes n'étaient point instruits, ils n'avaient pas d'habits et restaient assis à ne rien faire. L'Esprit du Créateur envoya un homme les instruire ; cet homme s'appelait *Ockabewis*, c'est-à-dire Messenger. Certains de ces anciens hommes

<sup>1</sup> G. B. Grinnell, « Some early Cheyenne Tales », *Journal of American Folk-lore*, XX (1907), p. 171.

<sup>2</sup> François-Vincent Badin. Dans *Annales de l'Association de la Propagation de la Foi*, IV (Lyon et Paris 1830), pp. 537 sq.

<sup>3</sup> Alice B. Fletcher et Francis La Flesche, « The Omaha Tribe », *Twenty-seventh Annual Report of the Bureau of American Ethnology* (Washington, 1911), p. 70.

vivaient dans le Sud où ils n'avaient pas besoin d'habits, mais les hommes qui étaient au Nord avaient froid et commencèrent à s'inquiéter de ce qu'ils devaient faire. Le Messenger vit les habitants du Sud nus et sans logis, et il les laissa livrés à eux-mêmes. Il s'avança vers le Nord où les hommes souffraient et avaient besoin de son aide ; il dit : « Pourquoi êtes-vous assis de la sorte sans être vêtus. » Ils répondirent : « Parce que nous ne savons pas quoi faire. » La première chose qu'il leur apprit ce fut d'allumer du feu avec un arc, un bâton et un morceau de bois pourri ; et les Chippewas emploient encore cette méthode d'allumage du feu, ou du moins l'employèrent jusqu'à l'époque la plus récente. Le Messenger apprit ensuite aux habitants à faire cuire leur viande sur le feu <sup>1</sup>.

Les Indiens **Cherokee** disent qu'au commencement il n'y avait pas de feu et la terre était froide. Jusqu'à ce que les tonnerres envoyassent leur foudre et enflammassent le fond d'un sycomore, qui poussait sur une île. Les animaux savaient qu'il était là, parce qu'ils pouvaient voir le feu sortir par le sommet, mais ils ne pouvaient le prendre à cause de l'eau. Ils tinrent donc conseil pour décider de ce qu'il fallait faire.

Chaque animal qui pouvait voler ou nager désirait vivement aller chercher le feu. Le corbeau offrit d'y aller, et comme il était grand et fort, il pensait qu'il pourrait sûrement venir à bout de cette tâche : on l'envoya donc le premier. Il vola haut et loin de l'autre côté de l'eau et se posa sur le sycomore ; mais la chaleur noircit ses plumes en les brûlant, et il fut effrayé et revint sans feu. Le petit chat-huant s'offrit comme volontaire et arriva sain et sauf ; mais tandis qu'il regardait dans l'arbre creux il monta un souffle d'air chaud qui brûla presque ses yeux. Il arriva à rentrer chez lui et il fallut longtemps avant qu'il pût bien voir, et ses yeux sont encore rouges aujourd'hui. La hulotte et le grand-duc y allèrent, mais quand ils arrivèrent à l'arbre creux, le feu brûlait si fort que la fumée les aveugla presque, et les cendres soulevées par le vent leur firent des ronds blancs autour des yeux. Ils durent revenir sans feu, mais ils ont eu beau frotter, ils n'ont jamais pu effacer ces ronds blancs.

Or, aucun des oiseaux ne voulait plus se risquer ; alors le petit serpent *uksuhi*, le coureur noir, dit qu'il passerait l'eau à la nage et rapporterait du feu. Il nagea donc jusqu'à l'île, rampa jusqu'à l'arbre à travers l'herbe et y entra par un petit trou du pied. Pourtant la chaleur et la fumée étaient trop fortes pour lui aussi ; après avoir louvoyé en aveugle à travers les tisons, il fut heureux de sortir par le trou par où il était entré ; mais son corps était maintenant noirci par le feu, et depuis il a toujours eu l'habitude de foncer puis de revenir sur ses traces, comme s'il essayait d'échapper à quelque chose qui l'aurait serré de près. Le grand serpent noir que les Indiens appellent Guleji ou le « grimpeur » offrit d'aller ensuite chercher du feu. Il gagna l'île à la nage et grimpa à l'arbre

<sup>1</sup> Francis Densmore, *Chippewa Customs* (Washington, 1929), p. 98, et pour les méthodes d'allumage du feu, *ib.*, p. 142 (*Bureau of American Ethnology, Bulletin* 86). La méthode d'allumage du feu en question est connue sous le nom d'allume-feu-à-arc. Une corde enroulée autour d'un bâton vertical et attachée à un arc, le fait tourner rapidement dans un morceau de bois tendre.

Voir Walter Hough, *Fire as an Agent in Human Culture* (Washington, 1926), pp. 96-98 (*United States National Museum, Bulletin* 139).

par l'extérieur comme fait toujours le serpent noir ; mais quand il fourra sa tête dans le trou la fumée l'étouffa si bien qu'il tomba sur la souche brûlante et avant qu'il pût sortir il était noir comme le petit *uksuhi*.

Sur quoi les animaux tinrent un autre conseil, car il n'y avait toujours pas de feu, il faisait froid dans le monde ; les oiseaux, les serpents, et les quadrupèdes avaient peur maintenant d'approcher du sycomore qui brûlait. L'araignée d'eau dit enfin qu'elle irait. Ce n'est pas l'araignée d'eau qui ressemble à un moustique, mais l'autre, la duvetée avec des raies rouges sur le corps ; elle peut courir sur l'eau ou plonger aussi ; il lui était donc assez facile de faire la traversée de l'île, mais comment allait-elle rapporter le feu ? C'était le hic. « Je vais arranger cela », dit l'araignée d'eau et elle fila un fil hors de, son corps et en fit une coupe en *tusti* qu'elle lia sur son dos. Elle traversa alors jusqu'à l'île et se fraya un chemin à travers l'herbe jusqu'à l'arbre où le feu brûlait toujours. Elle mit un petit charbon dans son bol et revint avec ; et depuis nous avons toujours eu du feu et l'araignée d'eau conserve sa coupe en *tusti* <sup>1</sup>.

Ce mythe semble être destiné avant tout à expliquer l'aspect particulier ou l'allure de certains animaux ou de certains oiseaux ; l'explication de l'origine du feu vient ensuite et il n'y a aucune tentative pour résoudre le problème du feu qui se dissimule dans le bois ou les pierres.

Les Indiens **Karok** de Californie parlent d'une période dans les premiers temps du Monde où leurs ancêtres n'avaient pas de feu car le Créateur Kareya, qui avait fait les hommes et les animaux, ne leur avait pas donné de feu ; au contraire, il l'avait caché dans un coffret, qu'il avait donné à garder à deux vieilles sorcières, de peur qu'un Karok ne le volât. Pourtant le coyote était en bons termes avec les Karok et promit de leur apporter du feu. Il alla donc réunir une grande troupe d'animaux comprenant un échantillon de chaque espèce depuis le lion <sup>2</sup> jusqu'à la grenouille. Il les plaça en ligne de chaque côté de la route depuis la patrie des Karok jusqu'au pays lointain où le feu était caché. Les animaux étaient rangés d'après leur force, les plus faibles près des Karok et les plus forts auprès du feu. Il emmena alors un Indien avec lui et le cacha sous une colline ; puis il alla à la hutte des sorcières qui gardaient le coffret et frappa à la porte. L'une d'elles sortit et il lui dit : « Bonsoir » ; elles répondirent : « Bonsoir ». Il dit alors : « Voilà une nuit bien froide, ne pouvez-vous me laisser m'asseoir à côté de votre feu ? » et elles répliquèrent : « Oui, entre ». Il entra donc et s'étendit devant le feu et tendit le museau vers la flamme, il flaira la chaleur, et se trouva bien et fort à son aise. Il allongea finalement le nez entre les pattes et fit semblant de dormir, bien qu'il gardât le coin d'un œil ouvert et épiât les vieilles sorcières. Mais elles ne dormaient jamais, ni nuit ni jour, et il passa toute la nuit à les épier sans trouver de plan.

<sup>1</sup> James Mooney, « Mythes of the Cherokee », *Nineteenth Annual Report of the Bureau of American Ethnology*, I<sup>re</sup> partie (Washington, 1900), pp. 240-242.

<sup>2</sup> C'est sans aucun doute du puma qu'il s'agit.

Il sortit donc le lendemain matin et dit à l'Indien qu'il avait caché sous la colline, qu'il devait tenter une attaque contre la cabane des sorcières comme s'il allait voler du feu, tandis que lui, le coyote, s'y trouverait. Il retourna alors demander aux sorcières de le laisser entrer de nouveau, ce qu'elles firent car elles ne pensaient pas que l'Indien pourrait voler du feu. Il se tenait tout près du coffret du feu, et quand l'Indien se rua sur la cabane et que les sorcières se précipitèrent sur lui par une porte, le coyote saisit un brandon entre ses dents et s'enfuit par l'autre porte, il volait presque sur le sol mais les sorcières virent les étincelles qui s'échappaient et lui donnèrent la chasse, et elles gagnaient rapidement du chemin sur lui. Mais au moment où il allait être à bout de souffle, il atteignit le lion qui prit le brandon et courut avec jusqu'à l'animal suivant, et ainsi de suite, chaque animal ayant à peine le temps de le donner au suivant, avant que les sorcières ne l'atteignissent.

L'avant-dernier sur la ligne était l'écureuil <sup>1</sup>. Il prit le brandon par-dessus son dos et brûla de la sorte la place noire que nous voyons encore aujourd'hui entre ses épaules. Le dernier des animaux de la file était la grenouille, mais l'écureuil lui jeta le feu et elle l'avalait d'une bouchée. Elle se retourna alors et fit un grand saut, mais les sorcières étaient si près qu'une d'elles la saisit par la queue (car c'était alors un têtard) et l'arracha, et c'est pour cela que les grenouilles n'ont pas de queue. Elle nagea sous l'eau le plus longtemps qu'elle put maintenir sa respiration, elle sortit alors et cracha le feu dans un bout de bois qui dérivait, et il y est resté jusqu'à aujourd'hui, si bien que, lorsqu'un Indien frotte deux morceaux de bois ensemble, il jaillit du feu <sup>2</sup>.

Les Indiens **Tolowa** de Californie racontent un déluge où tous les Indiens furent noyés sauf un seul couple qui fut sauvé en battant en retraite au sommet de la plus haute montagne. Mais quand les eaux se retirèrent, les survivants n'avaient pas de feu, et quoique la terre fût alors repeuplée grâce à leurs efforts, les hommes étaient encore privés de feu et ils regardaient avec des yeux d'envie la lune, pensant qu'elle possédait le trésor qui leur était refusé. En conséquence, les Indiens Araignées et les Indiens Serpents formèrent un plan pour voler le feu de la lune. Pour le mener à bonne fin, les Indiens Araignées tissèrent un ballon de fils de la Vierge et le lièrent à la terre par une longue corde, qu'ils filèrent tandis qu'ils montaient dans le ballon vers l'orbe lunaire. Avec le temps, ils arrivèrent à destination, mais les Indiens de la Lune les regardaient de travers, devinant le but de leur expédition. Les Araignées, pourtant, arrivèrent à persuader les habitants de la Lune qu'ils étaient venus simplement pour jouer. Les Indiens de la Lune en furent bien contents et proposèrent de commencer la partie sur-le-champ. Mais tandis qu'ils étaient assis à jouer auprès du feu, un Indien Serpent, qui était grimpé le long de la corde, arriva sur la scène, et se précipitant à travers le feu, put s'échapper avant que les Indiens de la Lune ne se fussent remis de leur surprise. À son retour sur terre, il lui fut donné de voyager sur tous les rochers, tous les arbres, tous les bâtons, et tout ce qu'il toucha depuis cette époque, contient du feu ; et

<sup>1</sup> Genre *Tamias* (N. d. T.).

<sup>2</sup> Stephen Powers, *Tribes of California* (Washington, 1877), pp. 38 sq. (*Contributions to North American Ethnology*, vol. III).

les cœurs des Indiens en furent réjouis. Comme le feu a persisté constamment depuis lors, les Indiens Serpents se félicitent de leur succès <sup>1</sup>.

Les Indiens **Paom Pomo** de Californie croient que la foudre fut la source du feu sur terre ; ils pensent que le premier coup de tonnerre qui tomba du ciel déposa des étincelles dans le bois et qu'il en jaillit maintenant quand deux morceaux de bois sont frottés ensemble <sup>2</sup>.

Les Indiens **Gallinero** de Californie pensent que ce fut le coyote qui produisit le premier feu en frottant deux morceaux de bois ensemble dans ses pattes et que cet animal sagace a conservé les étincelles sacrées dans les troncs d'arbres jusqu'à nos jours <sup>3</sup>.

Les Indiens **Achomâwi** de Californie pensent que notre terre fut créée par le coyote et l'aigle, ou plutôt que le coyote la commença et que l'aigle l'acheva. Le coyote introduisit en dernier le feu sur terre, car les Indiens gelaient. Il voyagea bien loin vers l'Ouest, jusqu'à un endroit où il y avait du feu, et le rapporta dans ses oreilles. Il alluma un feu dans les montagnes et les Indiens en virent la fumée et ils y allèrent et eurent du feu ; ils furent ainsi réchauffés et à leur aise, et ils l'ont toujours conservé depuis <sup>4</sup>.

Les Indiens **Nishinam** de Californie disent que, après que le coyote eut créé le monde et ses habitants, une chose manquait encore et c'était le feu. Dans le pays, à l'Ouest, il y en avait en abondance mais personne ne pouvait en avoir, car il était très loin et soigneusement caché. La chauve-souris proposa donc au lézard d'y aller et d'en voler. Le lézard le fit et il prit un bon morceau de braise, mais il trouva qu'il était très difficile de le rapporter parce que chacun voulait le lui voler. Il atteignit enfin le bord occidental de la vallée du Sacramento. Il dut prendre grand soin, en la traversant avec le feu, de ne pas incendier le pays. Pour empêcher que l'herbe sèche ne prît feu et que les voleurs ne lui dérobaient le précieux élément, il dut voyager de nuit. Une nuit, alors qu'il avait presque atteint les collines du bord oriental de la vallée, il eut la malchance de tomber sur un groupe de grues des dunes qui passaient leur nuit à jouer. Il se glissa furtivement le long d'un tronc, tenant le feu à la main, mais elles le découvrirent et lui donnèrent la chasse. Les pattes des grues étaient si longues qu'il n'avait pas d'espoir d'échapper et il dut donc mettre le feu à l'herbe et la laisser brûler dans les montagnes. Il eut ainsi bientôt un feu grondant, mais il dut courir de toute sa vitesse pour le devancer. Quand la chauve-souris vit venir le feu, n'y étant pas habituée, elle fut à moitié aveuglée et eut fort mal aux yeux. Elle cria au lézard qu'elle allait perdre les yeux et le pria de les lui couvrir de poix. Le lézard obéit, mais il frotta la poix

<sup>1</sup> S. Powers, *op. cit.*, pp. 70 sq.

<sup>2</sup> S. Powers, *op. cit.*, p. 161.

<sup>3</sup> S. Powers, *op. cit.*, p. 182.

<sup>4</sup> S. Powers, *op. cit.*, p. 273.

si fort que la chauve-souris ne put rien voir du tout. Aveuglée de la sorte, la chauve-souris sautilla et voltigea, elle vola par ici, elle vola par là, elle se brûla la tête, elle se brûla la queue. Elle vola vers l'Ouest et cria de toute ses forces : « Souffle, ô vent ! » Le vent l'entendit et souffla sur ses yeux, mais il ne put souffler toute la poix et voici pourquoi elle a encore la vue si brouillée aujourd'hui. Comme elle a été dans le feu, elle est toute noire et a l'air d'avoir été brûlée <sup>1</sup>.

Les Indiens **Maidu** de Californie croient que les hommes avaient une fois trouvé le feu et étaient sur le point de s'en servir, mais Tonnerre voulut le leur retirer car il désirait être le seul à avoir du feu. Il pensa que s'il pouvait le faire, il lui serait possible de tuer tout le monde. Au bout de quelque temps il réussit, et rapporta le feu chez lui, bien loin au Sud. Il chargea **Woswosim** (un petit oiseau) de garder le feu et de veiller à ce que personne ne pût le prendre. Tonnerre pensa que les hommes mourraient après qu'il leur aurait volé le feu puisqu'ils ne pourraient faire cuire leur nourriture, mais les hommes arrivèrent à se débrouiller. Ils mangeaient la plus grande partie de leur nourriture crue et parfois ils chargeaient **Toyeskom** (un autre petit oiseau) de regarder longtemps un morceau de viande, parce qu'il avait l'œil fort rouge, et qu'en regardant la viande assez longtemps, il la cuisait presque aussi bien que du feu. Mais seuls les chefs faisaient cuire leur nourriture de la sorte.

Tous les habitants vivaient ensemble dans une grande étuve, elle était grande comme une montagne. Parmi les habitants, il y avait **Lézard** et son frère, ils étaient toujours, le matin, les premiers à sortir et à se chauffer au soleil sur le toit de l'étuve. Un matin, tandis qu'ils étaient là à se chauffer, ils regardèrent vers l'Ouest du côté de la chaîne côtière et virent de la fumée. Ils avertirent donc tous les autres en leur disant qu'ils avaient vu de la fumée au loin dans l'Ouest. Les autres ne voulurent cependant pas les croire. **Coyote** sortit et leur lança de la poussière et de la saleté, mais cela déplut à l'un des hommes et il reprocha à **Coyote** sa conduite grossière. Les autres eurent alors des regrets. Ils interrogèrent les deux **Lézards** sur ce qu'ils avaient vu et les prièrent de leur montrer la fumée. Les **Lézards** le firent, et tous purent voir la fine colonne qui montait loin dans l'Ouest. Quelqu'un dit : « Comment ramènerons-nous ce feu ? comment l'enlèverons-nous à Tonnerre ? C'est un homme méchant, je me demande s'il vaut mieux essayer ou non. » Le chef dit alors : « Les meilleurs hommes feraient mieux d'essayer d'y aller. Même si Tonnerre est méchant, nous devons essayer d'avoir le feu. » **Souris**, **Daim**, **Chien** et **Coyote** furent chargés d'essayer, mais tous les autres y allèrent aussi. Ils prirent une flûte avec eux dans l'intention d'y placer le feu.

Ils voyagèrent longtemps et approchèrent enfin de la maison de Tonnerre, où se trouvait le feu. **Woswosim**, qui était supposé garder le feu dans la maison, commença à chanter . « Je suis l'homme qui ne dort jamais, je suis l'homme qui ne dort jamais. » Tonnerre l'avait payé pour sa tâche avec des perles, et il les portait en collier, autour du cou et de la taille. Il était assis au sommet de l'étuve près de la cheminée. Au bout d'un moment, on envoya **Souris** voir si elle pourrait entrer. Elle rampa doucement jusqu'à ce qu'elle eût

<sup>1</sup> S. Powers, *op. cit.*, pp. 343 sq.

approché Woswosim et vit qu'il avait les yeux fermés. Il était endormi malgré le chant qu'il avait chanté. Quand Souris vit que le veilleur était endormi, elle rampa jusqu'à l'ouverture et entra. Or, Tonnerre avait plusieurs filles et elles étaient endormies. Souris se glissa doucement et dénoua le cordon du tablier de chacune d'elles, de sorte que, au cas où l'alarme serait donnée et où les jeunes filles se lèveraient, ces tabliers où ces jupes tombassent et qu'elles eussent à s'arrêter pour les rattacher. Ceci fait, Souris prit la flûte, la remplit de feu et se glissa dehors. Une partie du feu fut retirée et mise dans l'oreille de Chien, tandis que tout ce qui restait de feu dans la flûte était remis au plus rapide coureur pour qu'il l'emportât. Pourtant Daim en prit un peu et le fixa sur ses jarrets, là où il y a encore aujourd'hui une tache rouge.

Pendant un moment tout marcha bien, mais quand ils furent à la moitié du chemin du retour, Tonnerre s'éveilla et soupçonna que quelque chose allait de travers. Il demanda : « Qui est-ce qui a mon feu ? » Il se leva d'un bond avec un grondement de tonnerre et ses filles se levèrent aussi d'un bond, mais ce faisant leurs tabliers tombèrent, et elles durent s'asseoir pour les remettre. Quand toutes furent prêtes, elles sortirent avec Tonnerre pour se mettre en chasse. Elles portaient avec elles un grand vent, une forte pluie et de la grêle et étaient donc capables d'éteindre le feu que les hommes pouvaient avoir, quel qu'il fût. Tonnerre et ses filles se hâtèrent et rattrapèrent bientôt les fugitifs, mais Skuns tira sur Tonnerre et le tua. Skuns cria alors : « Après cela tu ne devras plus jamais essayer de poursuivre les hommes et de les tuer, tu dois rester au Ciel et être le Tonnerre. C'est ce que tu seras. » Les filles de Tonnerre n'allèrent pas plus loin ; les hommes continuèrent donc leur route sans dommage et arrivèrent chez eux avec leur feu, et les hommes en ont toujours depuis <sup>1</sup>.

Les tribus indiennes qui vivent, ou plutôt qui vivaient sur la côte nord-ouest de l'État de Washington, la côte limitrophe de la Colombie Britannique et l'extrémité sud-ouest de l'île de Vancouver, sont ou plutôt étaient connues sous le nom national de **Whullemooch**. Parmi eux, les vieillards avaient coutume de parler de l'époque lointaine où leurs ancêtres n'avaient pas de feu et étaient obligés de manger leur nourriture crue et de passer leurs soirées dans l'obscurité. Un jour tandis qu'ils étaient assis sur l'herbe, à manger de la viande crue, un joli oiseau avec une queue brillante vint voltiger autour d'eux. Après avoir admiré son beau plumage quelqu'un dit : « Joli oiseau, que veux-tu ? Joli oiseau d'où viens-tu ? » – « Je viens, répliqua l'oiseau, d'un beau pays bien loin, pour vous apporter tous les bienfaits du feu (*hieuc*). Ce que vous voyez autour de ma queue, c'est du feu ; je suis venu pour le donner sans condition aux enfants des Whullemooch. D'abord, vous devez pour l'apprécier, le gagner. En outre, il est inutile que quiconque est coupable d'une mauvaise action ou d'un acte vil, essaie de l'avoir. Aujourd'hui, que chacun prépare un peu de pitchpin (*chummuch*). Demain matin je serai ici avec vous. » Quand l'oiseau arriva le lendemain matin, il dit : « Avez-vous tous du pitchpin ? » – « Oui », dirent-ils tous. « Je pars, dit l'oiseau, et quiconque m'attrapera et mettra son morceau de pitchpin sur ma queue obtiendra un bienfait, quelque

<sup>1</sup> Roland B. Dixon, « Maidu Myths », *Bulletin of the American Museum of Natural History*, XVII, II<sup>e</sup> partie (New York, 1902), pp. 65-67.

chose qui lui permettra à lui ou à elle de se chauffer, de faire sa nourriture, et lui rendra beaucoup de services à lui-même, comme à tous les enfants des Whullemooch. Je pars. » Il partit ; et pêle-mêle le suivirent tous les hommes, toutes les femmes, tous les garçons et toutes les filles de la tribu. Certains qui manquaient de persévérance revinrent en arrière et rentrèrent chez eux. Tous se fatiguaient et avaient faim, quand un des hommes s'approcha de l'oiseau et essaya de l'attraper, mais l'oiseau évita sa main. – « Tu ne pourras jamais avoir le prix, tu es trop orgueilleux. » L'oiseau s'envola sur ces mots et un des hommes reprit la chasse. Mais l'oiseau refusa de se laisser attraper par lui parce qu'il avait la femme de son voisin. Passant alors devant une femme qui avait soigné un vieillard malade, l'oiseau lui dit : « Bonne femme, tu agis toujours généreusement en pensant que tu ne fais que ton devoir. Apporte du bois, mets-le sur ma queue, et prends le feu. Il est juste qu'il t'appartienne. » Quand le bois fut placé sur la queue de l'oiseau, il s'enflamma. Tous les autres apportèrent du pitchpin et reçurent d'elle du feu. Depuis cette époque et jusqu'à maintenant, les Indiens n'ont jamais manqué de feu. Mais quant à l'oiseau qui avait apporté du feu, il s'envola et on ne le vit plus jamais <sup>1</sup>.

Les Indiens Nootka ou Aht, de la côte ouest de Vancouver, racontent une histoire sur l'origine du feu dont des explorateurs différents ont recueilli pour le moins trois versions différentes. Il n'est peut-être pas sans intérêt de les rapporter et de les comparer toutes les trois. La plus ancienne de ces versions est celle publiée par Mr. G. M. Sproat, qui vécut longtemps parmi les Indiens et les connut intimement. Il résida à Alberni sur le Barclay Sound, qui était alors le seul établissement civilisé, de la côte ouest de l'île ; le pays environnant est rocheux, montagneux et couvert d'épaisses forêts ; la manière de vivre des Indiens indigènes était presque inconnue quand M. Sproat s'installa pour la première fois au milieu d'eux. L'histoire de l'origine du feu, telle qu'il l'a recueillie est la suivante.

« *Comment on acquit le feu.* – Quawteht fit la terre et aussi tous les animaux, mais il ne leur avait pas donné de feu, celui-ci brûlait seulement dans la demeure de la seiche (Telhoop) qui pouvait vivre également sur terre et dans la mer. Toutes les bêtes de la forêt allèrent encore chercher cet élément nécessaire (car en ce temps-là les bêtes avaient besoin de feu, ayant les Indiens dans leur corps) que le Daim (Moouch) découvrit finalement et déroba dans la maison de Telhoop. Il l'emporta, comme les indigènes le décrivent curieusement de la voix et du geste, dans la jointure de sa patte de derrière. Cette légende varie peu avec les narrateurs ; les uns affirmant que le feu fut volé à la seiche et d'autres qu'il fut volé à Quawteht. Tous s'accordent à dire que ce ne fut pas un don mais qu'on l'acquit subrepticement <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> James Deans, « How the Whullemooch got Fire », *The American Antiquarian and Oriental Journal*, VIII (Chicago, 1886), pp. 41-43. La même histoire est racontée, dit-on, sous une forme abrégée, par la tribu Songhie. Voir M. Macfie, *Vancouver Island and Brithish Columbia* (Londres, 1865), p. 456. M. Macfie semble tenir cette histoire de M. James Deans, dont il se reconnaît l'obligé (455).

<sup>2</sup> G. M. Sproat, *Scenes and Studies of Savage Life* (Londres, 1868), pp. 178 sq. Mr. Sproat fut le premier Européen qui colonisa dans le Barclay Sound ; il déplaça un camp indien de l'endroit qu'il se proposait d'occuper. Pour une description de ce paysage au caractère âpre et sauvage, voir son livre, pp. 1 sq., 11 sqq. Le docteur Franz Boas a brièvement analysé et comparé les mythes du feu que l'on rencontre dans les tribus indiennes du nord-ouest de l'Amérique. Il énumère vingt versions de ce mythe. Voir Franz Boas,

Le docteur D. R. Franz Boas, l'éminent ethnologue américain, raconte une autre version de l'histoire Nootka qui est la suivante :

Au commencement les Loups étaient seuls à posséder du feu. Les oiseaux et les autres animaux désiraient fort s'en procurer. Après différentes tentatives, le Pivert, qui était le chef, dit au Daim : « Va danser dans la maison du Loup. Nous t'accompagnerons tous de nos chants. Attache de l'écorce de cèdre à ta queue et quand tu approcheras du feu, l'écorce s'enflammera. » Le Daim courut donc immédiatement à la maison du Loup et il dansa jusqu'à ce que l'écorce attachée à sa queue prît feu. Il allait sortir, mais les loups l'attrapèrent avant qu'il pût se sauver et lui arrachèrent le feu. Pivert envoya alors l'oiseau Tsatsiskums et dit : « Toute la tribu t'accompagnera de ses chants et tu prendras le feu. » Tous les animaux et tous les oiseaux allèrent donc à la maison des loups, conduits par Pivert et Kwotiath. Avant d'entrer dans la maison, ils chantèrent un chant, ils en chantèrent un autre quand ils y furent entrés. Ils dansèrent alors en rond, tandis que les loups étaient couchés près du feu et les regardaient. Quelques-uns des oiseaux dansèrent jusqu'aux poutres, mais les loups ne le remarquèrent pas, tant ils étaient attentifs à la danse voisine du feu. À la fin les oiseaux qui étaient sur les poutres bondirent sur l'appareil à faire du feu qui y était rangé. Ils le prirent, continuèrent de danser et le donnèrent à Pivert et à Kwotiath et les autres oiseaux continuèrent de danser jusqu'à ce que Pivert et Kwotiath fussent arrivés au logis sains et saufs. Quand Kwotiath fut rentré chez lui, il fit marcher l'appareil à faire du feu par frottement et il jaillit des étincelles. Il l'approcha alors de sa joue et la brûla. Depuis lors, il a un trou dans la joue. Quand les danseurs de la maison des Loups surent que Kwotiath était rentré, ils jetèrent un cri et s'enfuirent de la maison. Les Loups perdirent de la sorte le feu <sup>1</sup>.

Mr. George Hunt a rapporté une version plus complète du mythe Nootka, la voici :

Il était une fois Pivert, chef des Loups, et il avait une esclave nommée Kwatiyat. Il était seul au monde à avoir du feu dans sa maison ; même sa peuplade n'en avait pas. Le sage chef Ebewayak, chef de la tribu Mowatcath, son rival, ne savait comment obtenir du feu de Pivert, chef des Loups.

Un jour, la tribu des **Mowatcath** tint une réunion secrète, car ils avaient appris qu'une cérémonie d'hiver allait avoir lieu dans la maison de Pivert. Ils décidèrent d'aller dans la maison de Pivert où était le feu. Pivert avait fait mettre beaucoup de bâtons pointus sur le sol près de la porte de sorte que les gens ne pouvaient pas courir sans se blesser les pieds. Le chef Ebewayak parla à ceux qui étaient réunis : « Qui donc de mon peuple essaiera de voler le feu à

---

« Tsimshiam Mythology », *Thirty-first Annual Report of the Bureau of American Ethnology* (Washington, 1916), pp. 660-663.

<sup>1</sup> Franz Boas, *Indianische Sagen von der Nord-Pacifischen Küste Amerikas* (Berlin, 1895), p. 102. Kwotiath paraît être un oiseau ou un animal, mais le docteur Boas ne donne pas d'explications. Le nom collectif appliqué aux oiseaux et aux animaux dans cette histoire est Kyaimimit, terme appliqué aux oiseaux et aux autres animaux au début, avant qu'ils ne soient transformés en êtres humains. Voir F. Boas, *op. cit.*, p. 98.

Pivert ? » Le Daim dit : « Je vous aurai le feu. » Le chef prit alors un peu d'huile à chevelure dans une bouteille d'algues en disant : « Prends ceci avec toi, et aussi ce peigne, et aussi ce morceau de pierre. Quand tu auras le feu, tu devras essayer de t'enfuir, et quand les Loups te poursuivront, lance la pierre entre toi et les Loups, et il y aura une grande montagne ; mais quand ils approcheront encore, lance le peigne derrière toi et il sera transformé en épais buissons. Quand ils auront traversé les buissons épais, ils te poursuivront encore ; et quand ils t'approcheront, tu devras jeter l'huile à chevelure, et elle se transformera en un grand lac. Alors tu devras courir. Tu verras le Vignot sur ta route ; tu devras alors courir pour sauver ta vie. Maintenant, laisse-moi te revêtir d'écorce de cèdre pour que tu attrapes le feu avec. » Il prit la douce écorce de cèdre et en attacha un paquet à chacun des coudes de Daim, lui disant qu'il devait se tenir debout et danser autour du feu pendant la durée d'un chant. Il continua : « Quand ce chant sera achevé, demande-leur de t'ouvrir le trou de la fumée parce que tu as besoin d'air frais, et quand ils l'auront ouvert, nous chanterons une deuxième chanson ; et au milieu tu devras toucher le feu de ton coude et sauter à travers le trou de la fumée. Or, je vais te mettre ces pierres noires et dures aux pieds pour que tu ne sois pas blessé par les bâtons pointus du sol de la maison du Chef. » Disant cela, il attacha les pierres aux pieds de Daim.

Au moment où le conseil s'acheva, il faisait noir, et les hommes de la tribu Mowatcath chantèrent tout en se dirigeant vers la maison de danse des Loups. Daim dansait devant eux. Avant d'arriver à la porte de la maison, Pivert, le chef des Loups, dit à ses gens : « Nous ne laisserons pas entrer les Mowatcath, car ils pourraient voler notre feu. » Mais sa fille dit : « Je veux voir la danse car on m'a dit que Daim dansait bien ; tu ne me laisses jamais aller voir une danse. » Son père dit alors : « Ouvre la porte, et laisse-les entrer, mais surveille attentivement Daim, et ne le laisse pas danser auprès du feu. Quand ils seront entrés, ferme la porte et mets une bonne barre en travers pour qu'il ne puisse pas se sauver. » Le chef parla ainsi à son peuple.

Les Loups ouvrirent la porte et firent entrer les gens. Ils entraient en chantant et quand ils furent dedans, les principaux guerriers des Loups fermèrent la porte, mirent une barre en travers, et se tinrent devant. Les Mowatcath commencèrent à chanter le premier air de danse de Daim ; et il commença de danser faiblement autour du feu. Au bout du premier chant, il dit : « Il fait très chaud ici. Voulez-vous ouvrir, s'il vous plaît, le trou de la fumée, pour laisser entrer de l'air frais pour me rafraîchir car je suis en sueur ? » Pivert, le chef des Loups, dit : « Il ne peut pas sauter si haut. Allez ouvrir le trou de la fumée, car ici, il fait chaud. » Un de ses hommes ouvrit le trou de la fumée. Pendant ce temps-là, les visiteurs se tenaient cois et laissaient Daim se reposer.

Quand le trou de la fumée fut grand ouvert, le meneur de chants des visiteurs commença de chanter ; et Daim commença de danser autour du feu. Parfois, il s'approchait du feu. Toutes les fois que le chef le voyait s'approcher du feu il envoyait un de ses guerriers lui dire de s'en tenir écarté. Quand le chant fut à moitié achevé, Daim sauta par le trou de la fumée et s'enfuit dans les bois, et tous les Loups guerriers le poursuivirent. Quand il arriva au pied d'une grande montagne, il vit les Loups tout près derrière. Il prit donc la petite pierre et la lança derrière lui, et elle se transforma en une haute montagne qui retarda les Loups. Il courut pendant une longue distance. Les Loups s'appro-

chaient de nouveau, et il lança le peigne en arrière, il se transforma en un buisson épineux, et les Loups furent retenus en arrière de l'autre côté. Daim put ainsi prendre une grande avance sur les Loups. Après quelque temps, ils se frayèrent un chemin à travers les buissons d'épines et ils le poursuivirent de nouveau. Ils virent Daim qui courait devant ; et quand ils se rapprochèrent il versa de l'huile à cheveux sur le sol. D'un seul coup il y eut un grand lac entre Daim et les poursuivants. Daim se rapprochait alors de la plage ; il y vit Vignot et lui dit : « Vignot, ouvre ta bouche, prends-y ce feu et cache-le aux loups, car je l'ai volé dans la maison du chef Pivert. Ne lui dis pas de quel côté je suis allé. » Vignot prit le feu dans sa bouche et le cacha ; et Daim continua de courir. Au bout d'un moment arrivèrent les Loups qui virent Vignot assis sur le bord de la route. Ils lui demandèrent s'il savait de quel côté Daim était allé ; mais il ne put répondre, car il ne pouvait ouvrir la bouche. Il dit seulement, la bouche fermée : « Ho, ho, ho ! », montrant de la main un endroit, puis un autre. Les Loups perdirent ainsi la trace de Daim et retournèrent chez eux sans l'attraper. Depuis lors, le feu a été répandu dans le monde entier <sup>1</sup>.

Dans cette dernière version, il est impliqué que le feu volé par Daim aux Loups fut transporté dans les paquets d'écorces de cèdre attachés à ses coudes, dans ce but, par son chef. La version de Mr Hunt diffère de celle du Dr Boas en ce qu'elle représente Pivert comme le possesseur et non pas comme le voleur du feu ; et le Kwatiyat de l'une des histoires est probablement le même personnage que le Kwotiath de l'autre, quoique dans une histoire Kwatiyat soit l'esclave du possesseur du feu, tandis que, dans l'autre, Kwotiath est le complice du vol du feu. La version de Mr. Hunt concorde avec celle de Mr. Sproat en ce qu'elle représente Daim comme le voleur du feu ; alors que, dans la version du Dr Boas, Daim échoue dans sa tentative pour voler du feu et le vol lui-même est perpétré par Pivert et son complice.

Les **Catloltq**, tribu indienne de l'île de Vancouver au nord des Nootka, disent qu'il y a longtemps les hommes n'avaient pas de feu. Mais un vieillard avait une fille qui possédait un arc et des flèches merveilleuses avec lesquelles elle pouvait atteindre et abattre tout ce qu'elle voulait. Mais elle était très paresseuse et dormait constamment. Son père était irrité à cause de cela, et lui disait : « Ne dors pas toujours, mais prends ton arc et frappe le nombril de l'Océan, pour que nous puissions avoir du feu. » Or, le nombril de l'Océan était un gigantesque tourbillon dans lequel dérivait des bâtons pour allumer le feu par frottement. La jeune fille prit son arc et tira dans le nombril de l'Océan, et l'appareil à faire du feu par frottement sauta sur le rivage. Le vieillard fut très heureux. Il alluma un grand feu, et comme il voulait le garder pour lui seul, il construisit une maison avec une seule porte qui s'ouvrait et se fermait en claquant, comme une bouche, et tuait quiconque essayait d'entrer. Mais les hommes savaient qu'il possédait du feu et le Daim résolut de le voler pour eux. Il prit donc du bois résineux, le fendit, et fixa les éclats dans ses cheveux. Il lia alors deux bateaux ensemble, les ponts, et dansa et chanta sur le pont tout en voyageant vers la maison du vieillard. Il chantait : « Oh, je vais

<sup>1</sup> George Hunt, « Myths of the Nootka », dans « Tsimshian Mythology », par Franz Boas, *Thirty first Annual Report of the Bureau of American Ethnology* (Washington, 1916), pp. 894-896.

chercher du feu. » La fille du vieillard l'entendit chanter : « Oh, laisse l'étranger entrer dans la maison ; il chante et danse si bien. » Cependant, Daim débarquait et approchait de la porte, en dansant et en chantant, il sauta vers la porte comme s'il voulait entrer. La porte se referma alors avec un claquement et quand elle se rouvrit, Daim entra d'un bond dans la maison. Là, il s'assit auprès du feu comme s'il voulait se sécher près du feu et continua de chanter. En même temps, il pencha la tête au-dessus du feu, jusqu'à ce qu'elle se couvrît de suie et que les éclats de bois de ses cheveux prissent feu. Il bondit alors hors de la maison, s'enfuit, et apporta le feu aux hommes <sup>1</sup>.

Les **Tlatlasikoala**, tribu des Indiens Kwakiutl qui habitaient primitivement l'extrémité nord-est de l'île de Vancouver <sup>2</sup>, racontent également comment dans les temps primitifs le premier feu fut volé par le Daim et apporté aux hommes. Ils disent que primitivement, il n'y avait pas de feu, parce que Natlibikaq l'avait caché. Alors Kutena (*Glaucionetla langula Americana*) envoya Lelekoista le chercher. Le messenger prit un charbon ardent dans sa bouche et s'enfuyait quand Natlibikaq le remarqua et lui demanda : « Qu'est-ce que tu as dans la bouche ? » Comme le voleur ne pouvait répondre, le possesseur du feu le frappa sur la bouche et le feu en tomba.

Kutena envoya ensuite Daim chercher du feu. Daim se mit donc du bois sec dans les cheveux et courut à la maison de Natlibikaq et se tenant devant la porte ; il chanta : « Je viens chercher le feu. Je viens chercher le feu. » Il entra dans la maison, et après avoir dansé autour du feu, il y fourra la tête. De sorte que le bois qu'il avait placé sur sa tête prit feu. Il s'en fut alors et Natlibikaq le poursuivit pour recouvrer son feu perdu. Mais Daim avait prévu cette éventualité et il y avait pourvu, et quand Natlibikaq fut sur le point de le rattraper, il prit un peu de graisse et la jeta derrière lui sur le sol. La graisse fut transformée immédiatement en un grand lac qui obligea celui qui le poursuivait à faire un grand détour. Pourtant, celui-ci persévéra et quand il fut presque à la hauteur du fugitif, Daim lança quelques poils derrière lui sur le sol. Les poils furent aussitôt transformés en une épaisse forêt de jeunes arbres, à travers laquelle Natlibikaq ne put pénétrer et fut en conséquence obligé de décrire un long circuit, laissant Daim prendre une longue avance. Une fois de plus, celui qui le poursuivait l'avait presque rattrapé, quand Daim jeta derrière lui quatre pierres qui se changèrent en quatre hautes montagnes ; et avant que Natlibikaq pût les traverser, Daim avait atteint la maison de Kutena. Natlibikaq se tint devant la porte et le supplia en disant : « Oh, rends-moi au moins la moitié de mon feu. » Mais Kutena ne voulut pas l'écouter, de sorte que Natlibikaq dut s'en retourner sans son feu. Kutena donna alors le feu aux hommes <sup>3</sup>.

Les Indiens **Kwakiutl** qui habitent la côte nord-est de l'île de Vancouver et la côte opposée de la Colombie britannique au-delà du Queen Charlotte Sound, racontent d'une façon analogue comment le Daim ou un héros qui

<sup>1</sup> Franz Boas, *Indianische Sagen von der Nord-Pacifischen Küste Amerikas*, pp . 80 sq.

<sup>2</sup> F. W. Hodge, *Handbook of American Indians North of Mexico* (Washington, 1907-1910), II, 763.

<sup>3</sup> Franz Boas, *Indianische Sagen von der Nord-Pacifischen Küste Amerikas*, p. 187.

revêtit la forme d'un daim, procura le premier feu aux hommes. L'histoire telle qu'elle est racontée par les membres de la tribu qui habitent l'île de Vancouver est la suivante : Ce fut Kani-Ke-Laq qui vola le feu et le donna aux Indiens. Le chef qui possédait le feu vivait à « la limite du jour », c'est-à-dire au Levant. Alors que les amis de ce chef dansaient autour du feu, Kani-Ke-Laq leur apparut sous la forme d'un daim, et, avec un fagot de bois résineux entre les andouillers, il se joignit aux danseurs. À un signal donné par ses amis qui se trouvaient dehors, il plongea la tête dans le feu et les bâtons qui s'y trouvaient s'enflammèrent. Il sauta par-dessus le feu et se précipita hors de la maison en disséminant partout le feu volé. Il fut poursuivi, mais ses amis avaient placé du flétan sur ses traces, ce qui fit trébucher ceux qui le poursuivaient. Ceci explique pourquoi la queue du Daim que brûla le feu est noire <sup>1</sup>.

Une autre version du **mythe Kwakiutl** ne fait pas du daim mais du vison l'animal qui procura le premier du feu aux hommes. Il y est dit que Vison alla combattre les Fantômes (*Lalenoq*). Il se glissa doucement dans la maison du chef des Fantômes et tua l'enfant du chef dans son berceau : quand le chef s'aperçut de cette perte, il lui donna la chasse, mais il ne rattrapa point le fugitif avant que le Vison eût atteint sa maison et l'eût barricadée. Le chef des Fantômes supplia Vison en lui disant : « Oh ! rends-moi mon enfant ! » Mais Vison refusa jusqu'à ce que le chef lui eût donné le feu en compensation. Les hommes eurent ainsi du feu <sup>2</sup>.

Les **Awikenoq**, tribu indienne qui habite la côte de la Colombie britannique au nord des Kwakiutl, s'accordent avec les Nootka et les Kwakiutl de l'île de Vancouver pour attribuer le vol du feu au daim. Ils disent qu'après que le Corbeau eut délivré le soleil prisonnier, deux êtres nommés Noakaua (le sage) et Masamasalaniaq descendirent du Ciel pour rendre tout bon et beau sur terre. Sur le désir de Noakaua, son compagnon Masamasalaniaq sépara la terre de l'eau, créa le poisson gras, l'oolachan <sup>3</sup> et fabriqua des hommes et des femmes en les taillant dans du bois de cèdre. Noakaua pensa ensuite : « Oh ! si Masamasalaniaq pouvait aller chercher le feu ! » Mais Masamasalaniaq ne le pouvait pas. Noakaua envoya donc d'abord Hermine vers la maison de l'homme qui gardait le feu. Hermine prit subrepticement du feu dans sa bouche et s'apprêtait à partir avec, quand le possesseur du feu lui demanda : « Où t'en vas-tu ? » mais Hermine ne put répondre parce qu'elle avait le feu dans la bouche. Le possesseur lui donna alors une tape sur le côté de la tête qui lui fit lâcher le feu. Comme la mission d'Hermine avait été infructueuse, Noakaua chargea Daim de la même commission. Daim alla d'abord chez Masamasalaniaq pour se faire donner des jambes minces et rapides. Et Noakaua pensa : « Oh ! si Masamasalaniaq pouvait piquer des branches de

<sup>1</sup> George M. Dawson, « Notes and observations on the Kwakwaka'wakw People of Vancouver Island », *Transactions of the Royal Society of Canada*. Vol. V, section II (1887), p. 22.

<sup>2</sup> Franz Boas, *Indianische Sagen von der Nord-Pacifischen Küste Amerikas*, p. 150.

<sup>3</sup> L'oolachan ou oulachan est le « candle-fish » (*Taleychtis pacificus*), espèce de saumon du nord-ouest de l'Amérique.

sapin dans la queue de Daim. » Masamasalaniq piqua donc des branches de pin dans la queue de Daim. Daim quitta rapidement cet endroit. Il arriva à la maison où était le feu et dansa autour du feu en chantant : « J'aimerais trouver la lumière. » Il tourna soudain le dos aux flammes, si bien que le bois de sa queue prit feu. Il s'enfuit alors et partout le feu du bois enflammé tomba de sa queue sur le sol et les hommes le conservèrent soigneusement, et le daim criait en passant, aux arbres devant lesquels il passait : « Cachez le feu », et les arbres reçurent le feu et ont toujours servi de combustible <sup>1</sup>.

Ici, comme dans beaucoup d'autres mythes, l'histoire du vol du feu sert à expliquer comment il se fait que du feu puisse jaillir du bois par frottement.

Chez les **Heiltsuk**, autre tribu indienne de la côte de la Colombie britannique, au nord des Awikenoq, le daim fut, dit-on, sous une forme humaine, gratifié d'un nom qui signifie : Porteur-de-Torche, parce qu'il vola le feu au moyen du bois qu'il attacha à sa queue <sup>2</sup>.

Les **Tsimshian**, autre tribu de la côte de la Colombie britannique, au nord des Heiltsuk, racontent un mythe semblable, pour l'essentiel, afin d'expliquer l'origine du feu parmi les hommes. Ils disent qu'aux premiers jours du monde, il y eut un certain être merveilleux appelé Txansem ou Géant, qui fit de grandes merveilles, comme par exemple de donner la lumière du jour à l'époque où le monde était encore plongé dans l'obscurité. Il avait reçu de son père une couverture de corbeaux ou une peau de corbeau et toutes les fois qu'il la mettait, il pouvait voler en l'air comme un corbeau. Nous pouvons conclure en vérité que le Géant n'était autre que Corbeau lui-même qui, comme nous allons le voir bientôt, joue un grand rôle dans le mythe du feu des Indiens les plus septentrionaux. Quoi qu'il en soit, les Tsimshian racontent comment, quand les hommes commencèrent à se multiplier sur terre, ils souffrirent parce qu'ils n'avaient pas de feu pour cuire leur nourriture et se chauffer en hiver. Sur quoi Géant se souvint que les animaux avaient du feu dans leur village, il essaya d'aller le chercher pour les hommes. Il mit donc sa couverture de corbeau et alla au village ; mais les hommes du village refusèrent de le laisser avoir du feu et l'expulsèrent du village. Il essaya de se procurer du feu par tous les moyens, mais il échoua, car on refusa de lui en donner.

Il envoya enfin un de ses auxiliaires, la Mouette, porter un message aux hommes ; et voici le message que porta la Mouette : « Un jeune chef de belle mine viendra bientôt vers vous, pour danser devant votre chef. » La tribu tout entière se prépara alors à accueillir en ce temps-là le jeune chef. Or, Géant prit un daim et le dépouilla. Le daim avait en ce temps-là une longue queue comme celle du Loup, Géant attacha du pitchpin à la longue queue du daim. Il emprunta le canot du grand Requin, et ils allèrent au village où le chef avait un grand feu dans sa maison. Le canot du grand Requin était plein de corbeaux et de mouettes ; et Géant était assis au milieu du canot, revêtu de sa

<sup>1</sup> Franz Boas, *Indianische Sagen von der Nord-Pacifischen Küste Amerikas*, pp. 213 sq.

<sup>2</sup> Franz Boas, *Ibid.*, p. 241.

peau de bête. Tout le monde entra alors. On fit un grand feu, plus grand que celui qu'il y avait avant et la grande maison du chef était pleine d'hommes de sa tribu. Tous les nouveaux venus étaient assis d'un côté de la grande maison prêts à chanter. Bientôt le jeune chef commença à danser, et tous ses compagnons battaient la mesure avec un bâton, l'un d'eux avait un tambour. Ils chantèrent tous ensemble, et quelques-uns des oiseaux battirent des mains.

Le daim entra par la porte. Il regarda autour de lui et entra en sautant et en dansant, et tourna autour du grand feu. Tous les hommes furent alors contents de le voir danser. Finalement, il passa vivement sa queue au-dessus du feu et le pitchpin de sa queue prit feu. Il s'enfuit à la course avec le brandon de sa queue et nagea dans l'eau. Tous ses compagnons s'enfuirent de la maison. Le grand canot de Requin partit aussi. Les hommes cherchèrent à attraper le daim avec l'intention de le tuer. Il sauta et nagea rapidement et le pitchpin de sa queue brûlait. Quand il arriva à l'une des îles, il aborda rapidement, frappa un sapin de sa queue et dit : « Tu brûleras tout le long de l'année. » C'est pour cette raison que le daim a une courte queue noire <sup>1</sup>.

Dans cette histoire nous pouvons peut-être déceler une fusion de deux versions différentes du mythe du feu ; dans l'une d'elles le feu fut volé par le daim et dans l'autre par le corbeau ; car, alors que le narrateur nous dit expressément que le feu fut volé par le daim tout en dansant, il nous avait dit auparavant que le danseur était en réalité Géant habillé pour la circonstance d'une peau de daim, bien qu'il portât d'habitude une couverture ou une peau de corbeau. On peut expliquer une telle fusion des deux histoires par la position géographique des Tsimshian, car ils occupent un territoire côtier intermédiaire entre les territoires des Indiens du Sud (les Nootka, les Kwakiutl, etc.), et ceux des Indiens du Nord (les Haida, les Tlingit et les Tinneh) ; et alors que chez les Indiens méridionaux le héros habituel du mythe du feu est le daim, chez les Indiens du Nord, c'est le corbeau. Nous pouvons voir ainsi dans l'histoire des Tsimshian une fusion des deux versions distinctes et une tentative pour les mettre en harmonie.

**Avant de passer à l'examen des mythes du feu des Indiens du Nord**, il reste à raconter les mythes du feu des Indiens du sud de la Colombie britannique qui habitent pour la plupart l'intérieur du pays et appartiennent à la race Salish. Nous allons commencer par les représentants de la race Salish connus communément sous le nom d'Indiens Thompson, parce qu'ils habitent la vallée du fleuve Thompson.

Les Indiens **Thompson** disent que, primitivement, les hommes n'avaient pas de feu et devaient s'en remettre au soleil du soin de cuire leur nourriture. En ce temps-là le soleil était bien plus chaud qu'il ne l'est maintenant, et les hommes faisaient cuire leur nourriture en la montrant au soleil ou en l'étalant sous ses rayons. Cela ne valait pourtant pas un bon feu et Castor et Aigle

<sup>1</sup> Franz Boas, « Tsimshian Mythology », *Thirty first Annual Report of the Bureau of American Ethnology* (Washington, 1916), p. 63. Quant à Géant, sa couverture ou sa peau de corbeau et sa création de la lumière, voir *ib.*, pp. 58 sq.

décidèrent de découvrir s'il y avait du feu dans le monde et de le conquérir si possible pour les hommes : ils s'entraînèrent dans les montagnes jusqu'à ce qu'ils fussent « remplis de mystères » et fussent capables, grâce à leurs sortilèges, d'embrasser le monde entier du regard, même jusqu'à ses limites. Ils découvrirent qu'il y avait du feu dans une hutte à Lytton et ils arrangèrent leur plan en conséquence. Ils quittèrent leur logis à l'embouchure du Fraser, et remontèrent cette rivière jusqu'à ce qu'ils arrivassent à Lytton<sup>1</sup>. L'Aigle s'éloigna en planant, et découvrit enfin une coquille de palourde d'eau douce dont il s'empara. Le Castor se présenta à l'endroit où les hommes puisaient de l'eau dans la crique. Ils vivaient dans une hutte souterraine. Quelques jeunes filles qui allaient à la crique chercher de l'eau le matin revinrent en courant, portant la nouvelle qu'un castor se trouvait à l'aiguade. Quelques jeunes gens y coururent avec des arcs et des flèches, l'abattirent et le rapportèrent chez eux. Ils commencèrent à le dépouiller. Pendant ce temps-là, le Castor pensait : « Oh ! mon frère aîné tarde à venir. Je suis presque mort. » L'Aigle se percha juste alors au sommet de l'échelle et attira immédiatement l'attention des gens, de sorte qu'ils oublièrent le Castor dans leur désir d'abattre l'Aigle, qu'ils ne purent tuer, bien qu'ils lui tirassent des flèches. Pendant ce temps-là, le Castor fit inonder la maison d'eau. Dans le désordre, l'Aigle laissa tomber la coquille de palourde jusque dans le feu. Le Castor la remplit immédiatement de feu, la mit sous son aisselle et s'enfuit dans l'eau. Il répandit le feu par tout le pays. Les Indiens purent après cela faire du feu avec des arbres. Certains disent que le Castor mit le feu dans toutes les espèces de bois et dans tous les arbres qui poussent près de son séjour, alors que l'Aigle le mit dans les arbres qui poussent dans les régions élevées ou lointaines du pays, loin des cours d'eau et des lacs<sup>2</sup>.

Une autre version de l'histoire des Thompson, qui diffère de la première seulement par les détails, est la suivante : Les hommes de Nicola et de Spences Bridge n'avaient pas de feu et aucun moyen de s'en procurer car le bois ne brûlait pas en ce temps-là. De tous les hommes, seuls ceux de Lytton avaient du feu. Castor, Belette et Aigle tombèrent d'accord qu'ils essaieraient de voler le feu aux hommes de Lytton, qui vivaient à côté d'une petite source près de l'embouchure du Thompson. Castor y alla le premier et commença de faire une digue dans l'eau, tandis qu'Aigle et Belette allaient s'entraîner dans les montagnes. Le quatrième jour, alors qu'ils prenaient un bain de sueur, l'esprit gardien de Belette apparut sous la forme d'une belette et entra dans son étuve. Là, il s'ouvrit en se coupant en deux, et Belette entrant dans son corps revêtit une forme animale. L'esprit gardien d'Aigle entra dans la maison sous la forme d'un aigle, il laissa aussi Aigle entrer dans son corps de sorte qu'il revêtit la forme d'un oiseau. Aigle dit : « Je volerai bien haut, et j'observerai frère Castor. » Et Belette dit : « Je courrai par les crêtes des hautes montagnes, et verrai ce que fait frère Castor. » Quand ils arrivèrent en vue de Lytton, ils virent qu'il n'y avait pas de temps à perdre, car Castor était déjà prisonnier et entre les mains des habitants, qui s'apprêtaient à le découper. Aigle s'abattit et

<sup>1</sup> James Teit, « Mythology of the Thompson ». *The Jesup North Pacific-Expedition*, vol. VIII, II<sup>e</sup> partie (Leyde et New York, 1912), pp. 229 sq. (*Memoir of the American Museum of Natural History*).

<sup>2</sup> James Teit, *Traditions of the Thompson River Indians of British Columbia* (Boston et New York, 1898), pp. 56 sq. et la note 181, p. 212.

se percha au sommet de l'échelle de la maison souterraine, tandis que Belette s'employait à faire un trou à la base de la maison pour que l'eau pût inonder. Les hommes étaient si désireux d'abattre Aigle qu'ils oublièrent complètement Castor et ne virent jamais Belette. Ils ne purent pourtant pas atteindre Aigle et étaient en colère les uns contre les autres de l'avoir manqué. Cependant, la rivière que Castor avait endiguée commença de ruisseler à travers le trou que Belette avait fait, et, dans le désordre, Castor attrapa un brandon, le prit dans une coquille de palourde, s'enfuit avec et s'échappa.

Quand ils eurent tous trois atteint la maison, Castor fit du feu pour les hommes. Aigle leur montra à faire la cuisine, et la manière de rôtir la nourriture ; et Belette leur montra comment faire bouillir de la nourriture avec des pierres. Ils jetèrent du feu à chacune des différentes espèces de bois, et depuis cette époque toutes les espèces de bois brûlent <sup>1</sup>.

Dans cette version, nous pouvons déceler une tentative d'explication rationnelle du mythe en ce qui concerne l'aigle et la belette qui y figurent. Ce ne sont pas un aigle et une belette véritables, mais simplement des hommes nommés respectivement Aigle et Belette, qui revêtent temporairement les formes d'un aigle et d'une belette dans le but de voler le feu. Une telle interprétation de cette vieille histoire trahit une étape plus avancée de la réflexion, où les hommes commencent à douter qu'il soit possible à des animaux de se servir du feu ou de l'allumer.

Il existe aussi chez les Indiens **Thompson** une tradition selon laquelle leurs ancêtres se procurèrent du feu dans le soleil. Ils disent qu'il y a bien longtemps, avant que Castor et Aigle ne volassent le feu, et avant qu'il n'y eût du feu dans le bois, les hommes ne pouvaient faire de feu. Quand ils eurent très froid, ils envoyèrent des messagers dans le soleil pour se procurer du feu. Les messagers durent faire un long voyage ! Quand le feu apporté par les messagers eut été employé et qu'ils en voulurent d'autre, ils en envoyèrent chercher dans le soleil. Certains disent que les messagers portèrent le feu entre des coquilles, ou qu'ils l'enfermèrent d'une autre façon. Le feu pris dans le soleil donnait une forte chaleur. Certains hommes avaient, dit-on, le pouvoir de faire descendre la chaleur du soleil ainsi que du feu, sans avoir besoin d'aller dans le soleil pour cela. Ils apportaient les rayons de soleil <sup>2</sup>.

Autre histoire. Les Indiens Thompson racontent un mythe du feu d'une espèce différente, dans lequel le coyote est représenté comme le premier voleur du feu. L'histoire est la suivante : du sommet d'une montagne, Coyote vit une lumière bien loin au Sud. D'abord il ne savait pas ce que c'était. Mais,

<sup>1</sup> James Teit, « Mythology of the Thompson Indians ». *The Jesup North Pacific Expedition*, vol. VIII, I<sup>re</sup> partie, pp. 338 sq.

<sup>2</sup> James A. Teit, « Thompson Tales », dans *Folktales of Satishan and Sahaptin Tribes*, publiés par Franz Boas (Lancaster, Pennsylvanie et New York, 1917), pp. 20 sq. (*Memoirs of the American Folklore Society*, vol. XI).

grâce à une méthode de divination, il apprit que c'était du feu. Il décida de le prendre. Beaucoup de gens l'accompagnèrent. Renard, Loup, Antilope et tous les bons coureurs allèrent avec lui. Après avoir fait un long voyage, ils arrivèrent à la maison des hommes du feu ; ils leur dirent – « Nous sommes venus vous rendre visite, pour danser, nous amuser et jouer. » Ils se préparèrent à danser cette nuit-là. Coyote se fit une coiffure de copeaux de pin-jaune résineux, avec de longues franges d'écorce de cèdre qui allaient jusqu'au sol. Les hommes du feu dansèrent d'abord. Le feu était très bas. Alors Coyote et ses hommes dansèrent en rond autour du feu, ils se plaignirent de n'y point voir. Alors les hommes du feu firent un grand feu. Coyote se plaignit quatre fois et, finalement, ils firent flamber fort le feu. Les hommes de Coyote prétendirent qu'ils avaient chaud et sortirent pour se rafraîchir, ils prirent leur disposition pour courir. Coyote resta seul. Il dansa d'une manière sauvage, jusqu'à ce que sa coiffure prit feu. Il fit semblant d'avoir peur et pria les hommes du feu de l'éteindre. Ils l'avertirent de ne pas danser si près du feu. Quand il s'approcha de la porte, il secoua les longues franges de sa coiffure en travers du feu et s'enfuit en courant. Les hommes du feu le poursuivirent. Il donna sa coiffure à Antilope, qui courut et la remit au coureur suivant. Ils la portèrent ainsi par relais. Les hommes du feu attrapèrent les animaux et les tuèrent un par un. Coyote resta seul. Ils l'atteignirent presque, mais il courut derrière un arbre et lui donna le feu. Les hommes du feu le cherchèrent mais ne purent le trouver, ils firent souffler du vent et les fragments d'écorce enflammée qui étaient tombés çà et là mirent le feu à l'herbe. Ils dirent : « Coyote ne brûlera pas. » Une forte fumée s'éleva et Coyote échappa. Le feu s'étendit par tout le pays et beaucoup d'animaux furent brûlés ! Coyote fit tomber une forte pluie et provoqua un déluge qui éteignit le feu. Après cela, il y eut du feu dans les arbres, et on put se servir de l'herbe et des arbres pour faire du feu. Pour cette raison, l'écorce de cèdre sèche porte le feu et peut servir pour en faire prendre lentement. De même, le pitchpin brûle aisément et sert à allumer rapidement du feu. Depuis lors, il y a eu de la fumée et du feu dans le monde et tous deux sont inséparables <sup>1</sup>.

Cette histoire appartient visiblement à la même classe que les mythes dont nous avons trouvé des exemples bien plus loin au Sud, parmi les Indiens du nouveau Mexique, de l'Utah et de la Californie. Les traits caractéristiques de ce type de mythe sont que le voleur du feu est le coyote et qu'il transmet le feu volé à une longue ligne d'animaux coureurs, qui se soulagent l'un l'autre, chacun d'eux reprenant le feu et continuant la course quand son prédécesseur est épuisé <sup>2</sup>.

Les Indiens Lillooet, dont le pays est limitrophe à l'ouest de celui des Indiens Thompson, racontent une histoire sur l'origine du feu qui concorde étroitement avec le mythe du feu que racontent les Indiens Thompson <sup>3</sup>, et cette ressemblance n'est pas surprenante, puisque les Lillooet ne sont pas seulement les voisins immédiats des Thompson mais appartiennent à la même

<sup>1</sup> James A. Toit, « Thompson Tales », dans *Folktales of Salishan and Sahaptin Tribes*, publiés par Franz Boas, p. 2.

<sup>2</sup> [Voir plus haut](#), chapitre 13 : « L'origine du feu en Amérique du Nord [pp. 152 correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>3</sup> [Voir plus haut](#). [pp. 184 correspondant à la page de l'édition Payot]

race Salish et parlent une langue qui a des rapports étroits avec la leur<sup>1</sup>. Cette version du mythe est la suivante :

Castor et Aigle vivaient avec leur sœur dans le pays des Lillooet. Ils n'avaient pas de feu et mangeaient leur nourriture crue. La sœur pleurait et se plaignait constamment parce qu'elle n'avait point de feu pour faire rôtir ses peaux de saumon séchées. Ses frères eurent enfin pitié d'elle parce qu'elle pleurait tant et lui dirent : « Ne pleure plus ! Nous te procurerons du feu. Nous nous exercerons pendant longtemps et pendant notre absence tu dois prendre grand soin de ne point pleurer et de ne point te plaindre ; car si tu le fais nous échouerons dans notre tentative, et notre entraînement aura été inutile. » Laisant leur sœur, les frères se rendirent dans les montagnes où ils passèrent quatre mois à s'entraîner. Au bout de ce temps, ils revinrent vers leur sœur qui n'avait jamais pleuré pendant leur absence, ils lui dirent qu'ils allaient chercher du feu, car ils savaient maintenant où en trouver et comment le conquérir.

Après cinq jours de voyage ils arrivèrent à la maison<sup>2</sup> des hommes qui possédaient du feu. Alors l'un des frères se revêtit d'un corps d'aigle et l'autre d'un corps de castor. Le frère qui s'était déguisé en castor barra le cours d'eau voisin et il fit cette nuit-là un trou sous la maison de ces hommes. Le matin suivant, il nagea dans la nappe d'eau faite par la digue, et un vieillard le vit et l'abattit. Il emporta Castor dans la maison, et le plaçant près du feu, il dit aux hommes de le dépouiller. Tandis qu'ils le dépouillaient, ils arrivèrent à quelque chose de dur sous son aisselle. C'était une coquille de palourde que Castor y avait cachée. Juste alors, les hommes virent se percher un bel aigle sur un arbre voisin. Ils désiraient le tuer pour prendre ses plumes ; ils sortirent donc tous et commencèrent à tirer dessus, mais aucun d'eux ne pouvait l'atteindre. Quand ils furent occupés à cela, Castor, qui était maintenant tout seul, mit du feu dans sa coquille de palourde, et s'enfuit par le trou qu'il avait fait. Il atteignit bientôt l'eau, qui avait alors presque atteint la maison et il s'enfuit à la nage avec son trophée.

Aussitôt que l'aigle vit que son frère était en sûreté il s'envola et le rejoignit. Ils continuèrent leur voyage de retour, Aigle se reposant sur le dos de Castor quand il se fatiguait ; ils rapportèrent ainsi le feu chez eux, et le donnèrent à leur sœur, qui devint alors fort heureuse et fort satisfaite<sup>3</sup>.

Les Lillooet racontent sur l'origine du feu une histoire différente, qui est la suivante : ils disent que le corbeau et la mouette étaient amis et vivaient dans le pays des Lillooet. Corbeau avait quatre serviteurs, à savoir : Ver, Puce, Pou et Petit Pou. Il faisait noir de par le monde en ce temps-là, parce que Mouette possédait la lumière du jour et la gardait dans une boîte sans jamais en laisser rien sortir, sauf quand c'était pour son usage personnel. Pourtant, Corbeau arriva à rompre la boîte par ruse et à laisser la lumière du jour se répandre

<sup>1</sup> James Toit, « The Lillooet Indians », *The Jesup North Pacific Expedition*, vol. II, V<sup>e</sup> partie (Leyde et New York, 1906), p. 195 (*Memoirs of the American Museum of Natural History*).

<sup>2</sup> La plupart des narrateurs indiens s'accordent à dire que cette maison était une maison souterraine, et selon certains elle était près de la mer.

<sup>3</sup> James Teit, « Traditions of the Lillooet Indians of British Columbia », *Journal of American Folk-lore*, XXV (1912), pp. 299 sq.

dans le monde. Ainsi, Corbeau avait la lumière, mais il n'avait pas encore de feu.

Enfin, comme il regardait du haut du toit de sa maison, il vit de la fumée s'élever bien loin au Sud sur le rivage de la mer. Le jour suivant, il s'embarqua avec tout ses serviteurs dans le canot de Petit Pou, mais il était trop petit et ils chavirèrent. Le jour suivant ils essayèrent le canot de Grand Pou ; mais il était aussi trop petit. Il essaya ensuite les canots de tous ses serviteurs mais avec le même résultat. Il dit alors à sa femme d'aller emprunter le grand canot de Mouette, car il avait l'intention d'aller prendre du feu. Le jour suivant, après qu'il eut obtenu le canot, il s'embarqua avec ses serviteurs et après avoir payagé quatre jours en descendant la rivière, ils arrivèrent à la maison des hommes qui possédaient le feu.

Or, Corbeau demanda à ses serviteurs lequel d'entre eux désirait aller voler la fille de ces gens, qui était encore un bébé. Petit Pou offrit d'y aller mais les autres lui dirent : « Tu feras trop de bruit et tu réveilleras les gens. » Grand Pou s'offrit, mais on lui adressa les mêmes objections. Puce dit alors : « J'irai. D'un bond j'atteindrai le bébé et l'attraperai et d'un autre bond je serai dehors. Les gens ne pourront m'attraper. » Mais les autres dirent : « Tu feras du bruit et nous ne voulons pas que les hommes s'en aperçoivent. » Ver parla alors en disant : « J'irai lentement et doucement et je creuserai un trou sous terre. Je sortirai juste en-dessous de l'endroit où est accroché le bébé dans son berceau ; je le volerai et je m'en retournerai sans que personne puisse m'entendre. » Ils pensèrent tous que c'était la meilleure offre et donnèrent leur assentiment au plan de Ver. Ver creusa donc cette nuit-là un trou souterrain et vola le bébé. Aussitôt qu'il fut revenu avec, ils le mirent dans leur canot et payagèrent rapidement en s'éloignant dans la direction de leur maison. Le matin suivant les hommes s'aperçurent de l'absence du bébé et les sages comprirent ce qui était arrivé. Ils se mirent en chasse, mais ne purent ni découvrir ni rattraper Corbeau et ses serviteurs. Esturgeon, Baleine et Phoque cherchèrent longtemps et au loin, mais abandonnèrent et retournèrent chez eux. Seul un petit poisson <sup>1</sup> découvrit le chemin que le canot avait suivi et le rattrapa. Il essaya de retarder la marche du canot en s'attachant aux pagaies, mais il se lassa à la longue et revint chez lui. La mère de l'enfant fit tomber une grande pluie (certains disent en pleurant), pensant que la pluie arrêterait les ravisseurs, mais tout cela fut en vain. Corbeau atteignit son pays avec l'enfant, et les parents de l'enfant, apprenant quel était l'endroit où il avait été emmené, allèrent chez Corbeau avec beaucoup de présents, mais Corbeau dit que les présents n'étaient pas ce qu'il voulait, aussi les parents du bébé retournèrent-ils chez eux sans l'enfant.

Ils rendirent de nouveau visite par deux fois à Corbeau avec des présents, mais avec le même résultat. À leur quatrième visite, Corbeau refusa toujours leurs cadeaux, bien qu'ils apportassent chaque fois des présents plus précieux que la fois précédente. Ils demandèrent alors ce qu'il voulait et il dit : « Du feu ». Ils répondirent : « Pourquoi n'as-tu pas dit cela auparavant » ; et ils furent heureux parce qu'ils avaient du feu en abondance et le croyaient de peu de valeur. Ils allèrent donc lui chercher du feu et il leur rendit le bébé. Le peuple poisson montra comment faire du feu avec des racines sèches de

<sup>1</sup> Un petit poisson de mer avec beaucoup d'arêtes, dit-on.

cottonnier. Corbeau fut heureux et dit à Mouette : « Si je ne t'avais pas volé la lumière, je n'aurais pu voir où était gardé le feu, maintenant nous avons la lumière et le feu et tous deux sont des bienfaits. » Corbeau vendit ensuite le feu à toutes les familles qui en voulaient et chaque famille qui en voulait le lui payait avec une jeune fille. Corbeau eut ainsi en sa possession beaucoup de femmes <sup>1</sup>.

Nous avons vu que, dans l'histoire Kwakiutl, le vison conquiert également le feu qu'il convoitait en volant un bébé et en le troquant contre du feu <sup>2</sup>.

Une autre histoire **Lillooet** recueillie par le docteur Boas sur le cours inférieur du fleuve Fraser, raconte comment le feu fut conquis en appliquant d'une façon différente le même principe du troc. L'histoire est la suivante :

Le castor donna du feu aux Esprits. Les hommes ne savaient comment s'en procurer et ils envoyèrent enfin la Petite Loutre <sup>3</sup> en chercher. La Petite Loutre emprunta le couteau de sa grand-mère, le cacha sous son manteau et partit pour la demeure des Esprits. En atteignant leur maison elle entra et les vit qui dansaient. Quand la danse fut achevée les Esprits eurent envie de se baigner et de se laver. « Attendez », dit la Petite Loutre, « j'irai vous chercher de l'eau ». Elle prit un seau et descendit vers la rive du fleuve. Quand elle revint avec le seau plein et qu'elle passa devant l'un des feux qui brûlaient dans la maison, elle fit semblant de trébucher, et, en faisant cela, elle répandit l'eau sur le feu, de sorte qu'il s'éteignit : « Oh, cria-t-elle, j'ai trébuché » ; et, disant cela, elle retourna à la rivière remplir le seau. Quand elle revint à la maison et qu'elle passa devant l'autre feu, elle versa de l'eau dessus, et l'éteignit. Il faisait maintenant tout à fait noir dans la maison. Petite Loutre dégaina alors son couteau et coupa la tête du chef des Esprits ; après cela elle saupoudra de sable la coupure du cou du chef décapité pour l'empêcher de saigner, et elle partit avec la tête. Mais, avant même que les Esprits pussent rallumer le feu, la poussière fut trempée de sang. La mère du chef s'en aperçut, et dès qu'ils eurent rallumé du feu, ils virent que la tête du chef avait été tranchée. La mère du chef mort parla alors, et dit : « Allez demain chez Petite Loutre et donnez-lui la rançon de la tête du chef. » Ils firent ainsi et se rendirent à la maison de Petite Loutre. Or, Petite Loutre s'était bâti dix maisons et s'était fait faire par sa grand-mère dix costumes différents. Aussi, quand les Esprits arrivèrent, Petite Loutre apparut tantôt sur le toit d'une maison, tantôt sur le toit d'une autre, les Esprits pensèrent donc qu'il y avait là beaucoup de gens. Quand les Esprits furent arrivés, ils parlèrent à la grand-mère de Petite Loutre et lui dirent : « Nous te donnerons des robes en échange de la tête de notre chef », mais elle répondit : « Ma petite-fille ne veut pas de robes. » Ils offrirent alors un arc et des flèches, mais la grand-mère les refusa également. Les Esprits pleurèrent alors, et les arbres pleuraient avec eux, tant ils étaient affligés, et les

<sup>1</sup> James Teit, « Traditions of the Lillooet Indians of British Columbia », *Journal of American Folk-lore*, XXV (1912), pp. 300-303.

<sup>2</sup> Voir plus haut, p. 181.

<sup>3</sup> *Kaig*, en allemand *Nerz*.

larmes des arbres furent de la pluie. Les Esprits offrirent enfin à Petite Loutre le forêt-à-feu. La grand-mère l'accepta et leur rendit la tête. Depuis lors, les hommes ont eu du feu <sup>1</sup>.

Les **Snanaimuq** ou **Nanaimo**, tribu de race Salish, qui habite une région voisine de Nanaimo Harbour et du lac Nanaimo, au sud-est de l'île de Vancouver <sup>2</sup>, racontent également comment les hommes se procurèrent du feu en échange d'un bébé. Ils disent qu'il y a bien longtemps les hommes n'avaient pas de feu. Le vison désira aller chercher du feu et se rendit avec sa grand-mère chez le chef qui gardait le feu. Ils débarquèrent sans être vus, et Vison se glissa nuitamment dans la maison tandis que le chef et sa femme dormaient. Mais l'oiseau Tegya remuait le bébé dans son berceau, Vison entrouvrit la porte. Quand l'oiseau entendit le grincement de la porte, il cria : « Pq ! pq ! » pour réveiller le chef, mais Vison chuchota : « Dors ! Dors ! » et l'oiseau s'endormit. Vison entra alors dans la maison et vola l'enfant du chef dans son berceau. Puis il alla rapidement à son bateau où sa grand-mère l'attendait, et ils s'en retournèrent ensemble, soit à la voile, soit en pagayant. Chaque fois qu'ils passaient devant un village, la grand-mère devait pincer le marmot pour le faire crier. Ils atteignirent enfin Tlaltq (l'île Gabriola, en face de Nanaimo) où Vison avait une grande maison dans laquelle lui et sa grand-mère habitaient tout seuls. Le matin suivant, le chef s'aperçut de l'absence de son enfant et fut très triste. Il partit à sa recherche dans son canot en pagayant et, quand il arriva au village, il demanda : « N'avez-vous pas vu mon enfant ? Quelqu'un me l'a volé. » Les hommes répondirent : « La nuit dernière, Vison est passé, par ici et un enfant a crié dans son canot. » Le chef trouva de la sorte son chemin jusqu'à Tlaltq. Vison l'avait attendu et quand il le vit venir de loin, il fourra l'un de ses nombreux chapeaux sur sa tête et, étant sorti, il dansa devant sa maison, pendant que sa grand-mère battait la mesure et chantait. Il se précipita ensuite dans la maison, se fourra un second chapeau sur la tête et apparut à une autre porte, sous une apparence différente. Il sortit enfin par la porte du milieu, portant l'enfant du chef dans ses bras. Le chef n'osa pas attaquer Vison parce qu'il pensait qu'il y avait beaucoup de gens dans la maison. Il dit – « Rends-moi mon enfant. Je te donnerai beaucoup de plaques de cuivre. » <sup>3</sup> Mais la grand-mère de Vison lui cria – « Ne les accepte pas. » Le chef lui offrit enfin le forêt-à-feu et Vison accepta sur le conseil de sa grand-mère. Le chef prit son enfant et retourna chez lui, et Vison fit un grand feu. Les hommes acquirent ainsi le bienfait du feu <sup>4</sup>. Cette histoire est pour l'essentiel identique à celle qui a été recueillie sous une forme plus courte chez les Kwakiutl <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Franz Boas, *Indianische Sagen von der Nord Pacifischen Küste Amerikas*, pp. 43 sq.

<sup>2</sup> F. W. Hodge, *Handbook of American Indians*, II, 23.

<sup>3</sup> Les plaques de cuivre sont, ou étaient, fort prisées des Indiens de l'Amérique du Nord-Ouest.

<sup>4</sup> Franz Boas, *Indianische Sagen von der Nord Pacifischen Küste Amerikas*, p. 54. Le docteur Boas rapporte une version presque identique de ce mythe, pp. 54 sq.

<sup>5</sup> [Voir plus haut](#). [correspondant à la page 188 de l'édition Payot]

Les Indiens **Okanaken**, qui forment la branche la plus occidentale de la race Salish en Colombie britannique, racontent une histoire sur l'origine du feu. Mais leur domaine n'est pas limité à cette seule province, car il s'étend au Sud, sur le territoire des États-Unis, la frontière entre les deux pays le séparant en deux portions presque égales <sup>1</sup>. Leur histoire sur l'origine du feu est la suivante :

Il y eut une époque où il n'y avait pas de feu, de sorte que tous les hommes se réunirent pour discuter la manière de s'en procurer. Ils se demandaient comment ils pourraient grimper le mieux dans le monde d'en haut. Ils résolurent enfin de faire une chaîne de flèches. Pour cela ils tirèrent une flèche dans le ciel, mais elle ne voulut pas tenir ferme. Ils essayèrent tous l'un après l'autre de faire tenir cette flèche. Mais ils échouèrent tous. Enfin, un certain oiseau (*tsiskakena*) lança ses flèches en plein but et suspendit la dernière flèche de telle manière que les autres pouvaient y attacher les leurs. La chaîne de flèches fut bientôt achevée et ils grimperent tous. Ils se consultèrent alors sur la meilleure manière de se procurer du feu. Il fut décidé que Castor irait dans l'eau et se ferait prendre par les hommes du feu, qui pêchaient dans le voisinage, et que, lorsqu'ils seraient en train de dépouiller Castor, l'Aigle volerait au-dessus d'eux, attirerait leur attention, et les éloignerait de Castor. Il saisisait alors une partie du feu et se sauverait. En conséquence, Castor entra dans le cours d'eau où les hommes du feu pêchaient et se laissa prendre par eux. Ils le rapportèrent aussitôt chez eux et commencèrent à le dépouiller. Ils avaient juste fendu la peau de la poitrine, quand l'Aigle vint voler au-dessus et attira leur attention. Chacun saisit son arc et ses flèches et, donnant la chasse à l'Aigle, ils essayèrent de l'abattre. Saisissant cette occasion, Castor se leva d'un bond, et plaçant du feu dans sa peau, là où elle avait été fendue, il retourna vers ses compagnons, chez qui il fut bientôt rejoint par l'Aigle. Il y eut un grand tumulte en haut de l'échelle pour savoir qui descendrait le premier. En se poussant et en se débattant, ils rompirent la chaîne de flèches avant d'être tous descendus et quelques-uns durent sauter. Poisson Chat tomba dans un trou et se cassa la mâchoire en miettes. Le Remora <sup>2</sup> se heurta la tête et s'en brisa tous les os ; à cause de cela, tous les autres animaux durent lui fournir chacun un os pour lui refaire une nouvelle tête, c'est pourquoi le Poisson Chat a une bouche si particulière <sup>3</sup>.

Les Indiens **Sanpoil**, qui appartiennent à la race Salish et vivent sur le fleuve Sanpoil et le fleuve Columbia, en dessous de Big Bend, dans l'État de Washington, racontent la même histoire avec des variantes insignifiantes <sup>4</sup>. Ils disent qu'il plut une fois jusqu'à ce que tous les feux de la terre fussent éteints. Les animaux tinrent conseil et décidèrent de faire la guerre au ciel de façon à rapporter le feu. Les hommes commencèrent au printemps et essayèrent de tirer leurs flèches jusqu'au ciel. Coyote essaya le premier mais ne réussit pas.

<sup>1</sup> C. Hill Tout, « Report on the Ethnology of the Okanaken of British Columbia », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, XLI (1911), p. 130.

<sup>2</sup> *Labeo*. (N. d. T.)

<sup>3</sup> C. Hill Tout, « Report on the Ethnology of the Okanaken of British Columbia », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, XLI (1911), p. 146.

<sup>4</sup> F. W. Hodge, *Handbook of American Indians*, II, 451.

Enfin, le Chickadee (*Penthestes atricapillus*) arriva à tirer une flèche qui se fixa dans le ciel. Il continua de tirer, faisant une chaîne de flèches au moyen de laquelle grimperent les animaux. Le dernier à grimper fut l'Ours Grizzly, mais sous son poids, la chaîne de flèches se rompit, et il ne put rejoindre au ciel les autres animaux. Quand les autres animaux atteignirent le ciel, ils se trouvèrent dans une vallée près d'un lac où les habitants du ciel étaient en train de pêcher. Coyote voulut aller en éclaireur, mais il fut pris. Alors le Rat musqué creusa des trous le long de la rive du lac et Castor et Aigle se disposèrent à conquérir le feu. Castor entra dans une des nasses et fit le mort. On l'emporta dans la maison du chef où les hommes commencèrent à le dépouiller. Juste alors, l'aigle se percha sur un arbre près de la tente. Quand les hommes virent l'aigle, ils coururent dehors, et Castor remplit aussitôt une coquille de palourde de charbons ardents et s'enfuit en courant. Il sauta dans le lac et les hommes essayèrent de l'attraper dans des filets ; mais l'eau l'entraîna dans le trou qu'avait fait le Rat musqué. Les animaux retournèrent en courant à la chaîne de flèches, mais la trouvèrent brisée. Chaque oiseau prit alors un quadrupède sur son dos et descendit avec lui en volant. Seul Coyote et Remora demeurèrent en haut. Coyote s'attacha un morceau de peau de vison à chaque patte et sauta en bas. Il plana dans le ciel et atterrit enfin sur un pin. Le matin suivant, il fit parade de ses ailes, mais il ne put les ôter et fut transformé en chauve-souris. Le Remora dut sauter en bas et fut brisé en miettes. Les animaux raccommodèrent ses os ; mais comme quelques-uns manquèrent, ils mirent des aiguilles de pin dans sa queue, aussi le Remora a-t-il beaucoup d'arêtes <sup>1</sup>.

Nous laissons maintenant les tribus de la **race Salish** qui habitent la partie méridionale de la Colombie britannique, et nous passons aux tribus plus septentrionales qui appartiennent à la grande famille des Athapascan. Parmi ceux-ci se trouvent les **Chilcotin** ou **Tsilkotin** qui habitent la vallée de la rivière à laquelle ils donnent leur nom ; leur territoire s'étend ainsi vers le 52° de latitude Nord <sup>2</sup>. Leur histoire de l'origine du feu est la suivante :

Aux jours anciens il n'y avait pas de feu dans le monde, excepté dans la maison d'un homme, et il ne voulait pas en donner aux autres hommes. Corbeau résolut un jour de le voler, il réunit ses frères et ses amis et alla à la maison de l'homme au feu. Le feu brûlait à côté de la maison et son possesseur était assis à côté pour le garder. Dès qu'entrèrent Corbeau et ses amis, ils commencèrent tous à danser. Or, Corbeau avait attaché des copeaux dans ses cheveux, et en dansant il s'approcha du feu, de sorte que les copeaux prirent presque feu ; mais l'homme au feu y veilla attentivement pour l'empêcher. Ils dansèrent donc, dansèrent encore, jusqu'à ce que l'un après l'autre tous se fatiguassent et s'arrêtassent. Mais Corbeau continua. Et Corbeau dansa toute la journée, toute la nuit, et tout le jour suivant, jusqu'à ce que l'homme au feu se fatiguât lui-même de veiller et s'endormît. Aussitôt que Corbeau vit

<sup>1</sup> Marian K. Gould, « Sanpoil Tales », dans *Folk-Tales of the Salishan and Sahaptin Tribes*, publiés par Franz Boas, pp. 107 sq.

<sup>2</sup> Livingston Farrand, « Traditions of the Chilcotin Indians », *The Jesup North Pacific Expedition*, vol. II, I<sup>re</sup> Partie (New York, 1900), p. 3 (*Memoirs of the American Museum of Natural History*) ; F. W. Hodge, *Handbook of American Indians*, I, 109.

cela, il plaça sa tête de telle sorte que le pitchpin prit feu, et se précipitant hors de la maison, il courut par tout le pays, faisant jaillir des feux en différents endroits. L'homme au feu se réveilla, et voyant partout de la fumée, il comprit aussitôt ce qui s'était passé, et courut çà et là, faisant tous ses efforts pour retrouver son feu. Mais il ne le put, parce qu'il brûlait à tant d'endroits, et depuis cette époque les hommes ont toujours eu du feu. Or, quand les bois commencèrent à brûler, les animaux commencèrent à courir ; et ils échappèrent tous, sauf le lapin qui ne courut pas assez vite et fut rattrapé par le feu. Et c'est pour cela que les lapins ont des taches noires sur la plante du pied aujourd'hui. Quand les arbres eurent pris feu, le feu resta dans le bois, et c'est pour cela que les arbres brûlent aujourd'hui et que vous pouvez faire du feu en frottant ensemble deux morceaux de bois <sup>1</sup>.

Les Indiens **Kaska**, autre tribu de la famille **Athapascan**, occupent un territoire qui se trouve au nord, dans l'intérieur de la Colombie britannique, sur le versant arctique des montagnes, bien loin au nord du territoire des Indiens Chilcotin <sup>2</sup> et racontent sur l'origine du feu une histoire qui est la suivante :

Il y a bien longtemps les hommes n'avaient pas de feu. Seul entre tous, l'Ours en avait. Il avait une pierre à feu avec laquelle il pouvait faire du feu n'importe quand. Il gardait jalousement cette pierre et la conservait toujours attachée à sa ceinture. Il était un jour étendu près du feu, dans sa hutte, quand entra un petit oiseau qui s'approcha du feu. Ours dit : « Que veux-tu ? » Et l'oiseau répondit : « Je suis presque gelé, et je suis entré me chauffer. » Ours lui dit de venir l'épouiller. Le petit oiseau y consentit et commença à sautiller sur Ours en l'épouillant. En le faisant, il picora la ficelle qui liait la pierre à feu à la ceinture d'Ours. Quand la ficelle fut complètement déchiquetée l'oiseau saisit soudain la pierre et s'envola avec. Or, les animaux s'étaient déjà arrangés pour voler le feu et attendaient en ligne, l'un derrière l'autre. Ours donna la chasse à l'oiseau, et le rattrapa juste comme il atteignait le premier animal de la rangée. Comme il lui lançait le feu, celui-ci s'enfuit avec ; et comme Ours le rattrapait à son tour il le remit au suivant et ainsi de suite. Le feu fut enfin remis à Renard qui courut avec, vers une haute montagne. Ours était alors si épuisé, qu'il ne put suivre Renard et revint en arrière. Renard brisa la pierre à feu sur le sommet de la montagne et en lança un fragment à chaque tribu. Ainsi, les nombreuses tribus de la terre entière eurent du feu ; et c'est pour cela que partout, maintenant, il y a du feu dans les rochers et les bois <sup>3</sup>.

Les Indiens **Babine**, autre tribu de la race Athapascan, qui habitent l'intérieur du pays près du lac Babine, dans la partie septentrionale de l'intérieur de la Colombie britannique, ont aussi une histoire sur l'origine du feu. Ils disent qu'il y a longtemps, le seul feu du monde appartenait à un vieux chef qui le gardait pour lui seul, dans sa hutte, et ne voulait partager avec personne. Tous les hommes tremblaient donc de froid, sauf ce seul vieillard ; et comme il

<sup>1</sup> Livingston Farrand, *op. cit.*, p. 15.

<sup>2</sup> James A. Teit, « Kaska Tales », *Journal of American Folk-lore* XXX (1917, pp. 427 sq.

<sup>3</sup> James A. Teit, *Ibid.*, p. 443.

restait sourd à leur demande de feu, ils résolurent de lui en arracher par un stratagème. Dans ce but, ils s'adressèrent au Caribou et au Rat musqué. Ils fournirent au Caribou une coiffure de bois résineux où étaient attachés des copeaux ; et ils revêtirent le Rat musqué d'un tablier et de peaux de marmotte. Ils entrèrent dans la hutte du vieux chef, propriétaire du feu, et ils chantèrent en entrant. Le Caribou et le Rat musqué se placèrent de chaque côté du foyer et surveillèrent avec vigilance le maître de la hutte. Les deux animaux commencèrent alors à danser. Comme ils dansaient, le Caribou, qui secouait la tête de côté et d'autre, à sa manière habituelle, s'arrangea pour allumer sa coiffure de bois résineux aux flammes du foyer ; mais le vieillard, qui était sur ses gardes, éteignit aussitôt le feu qui prenait. Peu après, au milieu des chants bruyants avec lesquels l'assemblée accompagnait la danse, le Caribou réussit de nouveau à mettre le feu à sa coiffure, et cette fois, le vieillard eut grand-peine à l'éteindre. Pendant qu'il était occupé de la sorte, le Rat musqué, qui était depuis longtemps exercé à creuser la terre et ne faisait qu'attendre son heure, saisit furtivement quelques-uns des charbons ardents et disparut avec eux sous le sol. Un peu plus tard, on vit une colonne de fumée s'élever d'une montagne à l'horizon. La fumée fut bientôt suivie de langues de feu et les hommes apprirent ainsi que le Rat musqué avait réussi à leur procurer du feu <sup>1</sup>.

L'histoire selon laquelle les hommes auraient connu le bienfait du feu en observant de la fumée et des flammes jaillies d'une montagne, est significative. Elle donne à supposer que ces Indiens acquirent, ou plutôt crurent qu'ils avaient acquis le premier feu, d'un des volcans en activité qui existent dans cette partie de l'Amérique.

Les Indiens Haida de l'Île de la Reine Charlotte disent qu'il y eut jadis un déluge par lequel tous les hommes et tous les animaux furent détruits, à l'exception d'un seul corbeau. Cet animal n'était pourtant pas un oiseau ordinaire, mais, comme tous les animaux des vieilles histoires indiennes, il possédait dans une large mesure les attributs d'un être humain. Par exemple, il pouvait ôter et remettre à volonté son manteau de plumes, comme un vêtement. Il est même raconté dans une version de cette histoire qu'il naquit d'une femme qui n'avait pas de mari et qu'elle lui faisait des arcs et des flèches. Après la destruction de l'humanité par le déluge, ce corbeau remarquable se maria avec une clovisse qui lui donna une fille ; et prenant cette fille pour femme, il repeupla enfin la terre. Mais les hommes, ses descendants, avaient de grands besoins, car ils n'avaient encore ni le feu, ni la lumière du jour, ni l'eau douce, ni le poisson Golachan. Ces choses appartenaient déjà à un grand chef ou à une divinité nommée Setlin-Ki-Jash, qui vivait là où se trouve maintenant le fleuve Nasse. Le rusé, corbeau arriva pourtant à voler toutes ces bonnes choses à leur possesseur et à en gratifier l'humanité. La manière dont il s'y prit pour dérober le feu est la suivante. Il n'osa se présenter dans la maison du chef, mais prenant la forme d'une seule aiguille de pin, il flotta sur l'eau près de la maison. Or, le chef avait une fille, et quand elle alla tirer de l'eau, elle prit dans son récipient l'aiguille avec l'eau, et, buvant de l'eau, elle avala

<sup>1</sup> R. P. Morice. *Au pays de l'ours noir, chez les sauvages de la Colombie Britannique* (Paris et Lyon, 1897), pp. 151-153. D'après cet auteur (p. 150), le même mythe se rencontre chez les Indiens Carrier ou Takulli, tribu Athapascan dont les Indiens Babine forment une branche. Comparer F. W. Hodge, *Handbook of American Indians*, I, 123, II, 675.

l'aiguille sans s'en douter. Peu après, elle conçut et mit au monde un fils qui n'était autre que le rusé, corbeau. Le corbeau put ainsi pénétrer dans la hutte. Guettant sa chance, il ramassa un jour un brandon, et revêtant son manteau de plumes il s'envola par le trou de la fumée, emportant le feu avec lui et le répandant partout où il allait. L'un des premiers endroits auquel il mit le feu est l'extrémité nord-est de l'île de Vancouver et c'est pour cela que tant d'arbres y ont l'écorce noire <sup>1</sup>.

Une autre version de l'histoire haida, racontée dans le dialecte Masset, est la suivante .

En ce temps-là, quand Corbeau voyageait, on ne voyait pas de feu et les hommes l'ignoraient. Corbeau alla alors au nord, à la surface de la mer. Et bien loin en mer poussait une grande algue, et le sommet de l'algue était arraché, et beaucoup d'étincelles en sortaient. C'était la première fois que Corbeau voyait du feu et il y alla le long du fond de l'océan. Les grands poissons voulurent alors le tuer, tandis qu'il avançait. – La baleine noire, le poisson diable, le sculpin et les autres. Possesseur du Feu était celui chez lequel se rendait Corbeau.

Et, quand il entra dans la maison, Possesseur du Feu lui dit – « Viens t'asseoir ici, chef. » Corbeau lui dit alors : « Le chef me donnera-t-il du feu ? » Le chef lui en donna comme il le désirait ; et, quand il le lui donna, il le lui donna dans un plateau de pierre avec un couvercle par-dessus. Le corbeau s'en alla alors avec cela. Et quand il eut regagné la côte, il mit un fragment d'un charbon ardent dans un cèdre qui se trouvait là. Il entra dans la maison où vivait sa sœur. Papillon, lui aussi, se trouvait avec elle. Il alluma alors du feu dans sa maison. Comme il a mis un morceau de feu dans le cèdre, quand les hommes essaient d'allumer un feu de cèdre avec le foret-à-feu, il en sort du feu <sup>2</sup>.

Les Indiens Tlingit de l'Alaska racontent aussi de merveilleux exploits de Corbeau aux premiers jours du monde. Ils disent qu'en ce temps-là le feu n'existait pas encore sur terre, mais seulement dans une île de la mer. Corbeau y vola et ramassant un brandon dans son bec, il revint en volant rapidement. Mais la distance était si grande que, quand il arriva sur le continent, le brandon était presque consumé, et même le bec du corbeau à moitié brûlé. Dès qu'il eut atteint la côte il laissa tomber le tison ardent sur le sol et les cendres éparées tombèrent sur des pierres et sur du bois. C'est la raison pour laquelle, disent les Tlingit, les pierres et le bois contiennent du feu, car on peut faire jaillir des étincelles de pierres en les frappant avec de l'acier, et on peut produire du feu avec du bois en frottant ensemble deux bâtons <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> George M. Dawson, Report on the Queen Charlotte Islands, 1878 (Montréal, 1880), pp. 149 B, 151 B (Geological Survey of Canada).

<sup>2</sup> John R. Swanton, « Haida texts – Masset dialect », *The Jesup North Pacific Expedition*, vol. X, II<sup>e</sup> partie (Leyde et New York), pp. 315 sq. (*Memoir of the American Museum of Natural History*, New York).

<sup>3</sup> H. J. Holmberg, « Uber die Völker des Russischen Amerika » *Acta Societatis Scientiarum Fennicae*, IV (Helsing fors, 1856), p. 339. Alph. Pinart, « Notes sur les Koloches », *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, II<sup>e</sup> série, VII (1872), pp. 793 sq. ; Aurel Krause, *Die Tlinkit-Indianer* (Iéna, 1885), p. 262. Le premier récit de ce mythe semble être celui du vieux missionnaire russe Veniaminov auquel renvoie Krause.

Une autre version **Tlingit** de ce mythe est la suivante :

Au commencement les hommes n'avaient pas de feu. Mais Corbeau (*Yetl*) savait que le Hibou des Neiges, qui vivait bien loin dans l'océan, gardait le feu. il commanda à tous les hommes, qui en ce temps-là avaient des formes d'animaux, d'aller l'un après l'autre chercher du feu, mais aucun d'entre eux ne réussit à en rapporter. Le Daim, qui avait en ce temps-là une longue queue, dit alors – « Je prendrai du bois à brûler et vous l'attacherez à ma queue. Avec cela, j'irai chercher le feu. » Il fit comme il l'avait dit, courut à la maison du Hibou des Neiges, dansa autour du feu, et passa finalement sa queue près des flammes. Le bois de sa queue prit alors feu et il s'enfuit en courant. Il se trouva qu'ainsi sa queue fut brûlée et depuis lors le Daim n'a eu qu'un trognon de queue <sup>1</sup>.

Dans cette version Tlingit de l'histoire, ce n'est pas Corbeau lui-même, mais Daim qui vole le feu en dansant autour de celui-ci avec du bois combustible attaché à sa queue. Nous avons vu que précisément les Nootka, les Kwakiutl et d'autres tribus du sud de la Colombie britannique content la même histoire <sup>2</sup>.

Une troisième version Tlingit de ce mythe est racontée, dans laquelle ni le Corbeau, ni le Daim ne font figure de voleur de feu. Les Tlingit disent qu'au cours de ses voyages, Corbeau arriva à un endroit où il vit quelque chose qui flottait non loin du rivage mais sans jamais s'en rapprocher. Il rassembla toute espèce d'oiseaux. Vers le soir, il regarda cet objet et vit qu'il ressemblait à du feu. Il commanda alors à un Jeune Faucon, qui avait un très long bec, d'y aller en volant, en disant : « Sois très brave, si tu attrapes un peu de ce feu, ne le lâche pas. » Le Jeune Faucon atteignit l'endroit en question, saisit un peu de feu et revint en volant aussi vite qu'il pouvait, mais lorsqu'il rapporta le feu à Corbeau, son bec avait été brûlé. C'est pour cela que le bec du Jeune Faucon est si court. Corbeau prit alors du cèdre rouge et quelques pierres blanches comme on en trouve sur la plage, il y mit du feu, si bien qu'on en put trouver après par tout le monde <sup>3</sup>.

Plus loin encore au Nord, chez les **Esquimaux** qui habitent les rivages glacés du détroit de Behring, le corbeau joue un grand rôle dans les mythes qu'ils racontent pour expliquer l'origine des choses <sup>4</sup>. Ces Esquimaux disent que, peu après l'apparition des premiers hommes sur la terre, le corbeau leur

<sup>1</sup> Franz Boas, *Indianische Sagen von der Nord Pacifischen Amerikas*, p. 314.

<sup>2</sup> [Voir plus haut](#). [pp. 174 à 183 correspondant aux pages de l'édition Payot]

<sup>3</sup> John R. Swanton, *Tlingit Myths and Texts* (Washington, 1909), p. 11 (*Bureau of American Ethnology*, Bulletin, N° 39).

<sup>4</sup> E. W. Nelson, « The Eskimo about Bering Strait », *Eighteenth Annual Report of the Bureau of American Ethnology*, I<sup>re</sup> partie (Washington, 1899), pp. 452 sqq.

enseigna à faire un foret-à-feu et un arc avec un morceau de bois et une corde, en prenant le bois dans les buissons et les petits arbres que lui, Corbeau, avait fait pousser dans les vallées et les endroits abrités, et en mettant ensuite du bois sec sur de l'herbe enflammée <sup>1</sup>. L'appareil à faire du feu que Corbeau, dit-on ici, révéla aux Esquimaux est évidemment le foret-à-feu à arc, où la corde d'arc, enroulée autour du foret-à-feu et tendue par l'arc, fait tourner le foret-à-feu bien plus rapidement que lorsqu'on se sert d'une simple corde et que l'opérateur la tire des deux mains par les bouts <sup>2</sup>. Les Esquimaux du détroit de Behring se servent actuellement de cette forme perfectionnée de foret-à-feu <sup>3</sup>, ainsi que tout le reste de la race esquimaude <sup>4</sup>, de même que quelques tribus d'Indiens de l'Amérique du Nord <sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> E. W. Nelson, *op. cit.*, p. 456.

<sup>2</sup> E. B. Tylor, *Researches into the Early History of Mankind*, p. 246.

<sup>3</sup> E. W. Nelson, *op. cit.*, pp. 756 sq., et planche XXXIV, fig. 2.

<sup>4</sup> W. Hough, « Fire-making Apparatus in the United States National Museum », *Report of the National Museum*, 1887-1888 (Washington, 1890), pp. 555 sq ; id., *Fire as an Agent in Human Culture*, pp. 96 sq.

<sup>5</sup> E. B. Tylor, *Researches into the Early History of Mankind*, p. 246, W. Hough, *Fire as an agent in Human Culture*, pp. 97 sq.

James George Frazer,  
Mythes sur l'origine du feu (1930)

## Chapitre 14

---

# L'origine du feu en Europe

[Retour à la table des matières](#)

On raconte en Normandie l'histoire suivante sur l'origine du feu : « Il y a bien longtemps, il n'y avait pas de feu sur terre et les hommes ne savaient pas comment s'en procurer. Ils tombèrent d'accord qu'il fallait aller en chercher chez Dieu. Mais le Bon Dieu est bien loin. Qui veut entreprendre le voyage ? Ils s'adressèrent aux grands oiseaux, mais les grands oiseaux refusèrent et de même les oiseaux de taille moyenne, même l'alouette. Tandis qu'ils se concertaient, le petit roitelet, (*rebette*) écoutait : « Puisque personne ne veut y aller, j'irai moi-même. » – « Mais tu es trop petit ! dirent-ils. Tes ailes sont si courtes ! Tu mourras de fatigue avant d'y arriver. » – « J'essaierai, dit-il. Si je meurs en chemin, tant pis. »

Il s'envola donc et il vola si bien qu'il atteignit le Bon Dieu. Le Bon Dieu fut très surpris de le voir et il le fit se reposer sur ses genoux. Mais il hésita à lui donner du feu : « Tu te brûleras, dit-il, avant d'atteindre la terre. » Mais le roitelet insista : « Très bien, dit enfin le Bon Dieu. Je te donnerai ce que tu

demandes. Mais prends ton temps, ne vole pas trop vite. Si tu voles trop vite, tu mettras le feu à tes plumes. »

Le roitelet promet d'être prudent et s'envola joyeusement vers la terre. Tant qu'il fut loin il se retint et ne se hâta pas. Mais quand il se rapprocha et qu'il vit tout le monde qui le regardait, qui l'attendait et qui l'appelait, il accéléra involontairement son allure. Il arriva alors ce que Dieu lui avait dit. Il rapporta le feu, et les hommes s'en emparèrent bientôt ; mais le pauvre roitelet n'avait plus de plume de reste – toutes avaient été brûlées ! Les oiseaux se réunirent avec empressement autour de lui. Chacun s'arracha une plume pour en faire un vêtement pour le roitelet. Depuis lors le plumage du roitelet a été tacheté. Il y eut seulement un coquin d'oiseau qui ne voulut rien donner, ce fut le chat-huant. Tous les oiseaux se jetèrent sur lui pour le punir de la dureté de son cœur, et il fut forcé de se cacher. C'est pourquoi il ne sort que la nuit ; s'il sort le jour, tous les oiseaux se jettent sur lui et le forcent à retourner dans son trou <sup>1</sup>. Aujourd'hui encore, tout enfant qui tuerait un roitelet ou lui volerait son nid, attirerait le feu de la foudre sur sa maison. En punition de cette mauvaise action, il deviendrait peut-être orphelin et sans foyer <sup>2</sup>. En termes plus généraux, on nous apprend qu'en Normandie, le roitelet (*rebette*) « est très respecté, parce qu'il a, dit-on, apporté le feu du ciel, et les gens sont convaincus que quelque malheur leur arriverait s'ils tuaient cet oiseau » <sup>3</sup>.

On raconte en Haute-Bretagne la même histoire au sujet du roitelet ; là aussi on dit qu'il rapporta du ciel le feu et qu'en retour, il reçut une plume de chaque oiseau, sauf du chat-huant, qui déclara que ses plumes étaient bien trop belles pour être brûlées ; c'est pourquoi tous les autres oiseaux et surtout la pie le poursuivent toujours. Aussi, on dit en Bretagne qu'il ne faut pas faire de mal aux roitelets parce que ce sont eux qui apportèrent le feu sur terre. Dans le voisinage de Dol, on croit que si l'on vole un nid de roitelet, les doigts de la main qui ont volé les œufs ou les petits demeurent paralysés. À Saint-Donan on dit que si les petits enfants touchent les petits d'un roitelet, ils attrapent le feu Saint-Laurent, c'est-à-dire qu'ils ont des boutons ou des pustules sur le visage, les jambes et d'autres parties du corps <sup>4</sup>. Dans les environs de Lorient est répandue une histoire selon laquelle le roitelet alla chercher du feu, non au ciel, mais en enfer et brûla ses plumes en passant par le trou de la serrure <sup>5</sup>.

Mais dans certaines parties de la Bretagne le héros du mythe du feu n'est pas le roitelet mais le rouge-gorge. On y dit que le rouge-gorge alla chercher du feu, et qu'en faisant cela il brûla toutes ses plumes. Les oiseaux eurent alors pitié de lui et résolurent de le vêtir de nouveau en lui donnant chacun une

<sup>1</sup> Jean Fleury, *Littérature orale de la Basse-Normandie* (Paris, 1883), pp. 108 sq. Amélie Bosquet dans *La Normandie romanesque et merveilleuse* (Paris et Rouen, 1845), pp. 220 sq., raconte cette histoire sous une forme semblable pour l'essentiel.

<sup>2</sup> Amélie Bosquet, *op. cit.*, p. 221.

<sup>3</sup> Alfred de Nore, *Coutumes, Mythes et Traditions des Provinces de France* (Paris et Lyon, 1846), p. 221.

<sup>4</sup> P. Sébillot, *Traditions et Superstitions de la Haute-Bretagne* (Paris, 1882), II, 214 sq.

<sup>5</sup> E. Rolland, *Faune populaire de la France*, II (Paris, 1879), p. 294 ; P. Sébillot, *Le Folklore de la France* (Paris, 1904-1907), II, 157.

plume. Seul le chat-huant, oiseau orgueilleux et au cœur dur, refusa de lui prêter une plume. C'est pour cela que lorsqu'il se montre le jour, tous les petits oiseaux crient contre lui, surtout le rouge-gorge, qui, en son chant, reproche au chat-huant son orgueil <sup>1</sup>. Pourtant on a essayé en Bretagne de concilier les prétentions des deux oiseaux rivaux à l'honneur d'avoir rapporté le feu ; car une version de cette histoire dit que, tandis que ce fut le rouge-gorge qui alla chercher le feu, ce fut le roitelet qui l'alluma <sup>2</sup>.

On dit à Guernesey que c'est le rouge-gorge qui apporta le premier feu dans cette île ; comme il traversait l'eau, le feu lui brûla les plumes, et à cause de cela sa poitrine a été toujours rouge depuis lors. Une vieille femme, née dans l'île, qui racontait cette histoire, ajoutait : « Ma mère avait une grande vénération pour le rouge-gorge, car qu'aurions-nous fait sans feu. » <sup>3</sup>

À la Charme, dans le département du Loiret, a cours une histoire selon laquelle le roitelet vola le feu du ciel et descendit avec sur terre, mais ses ailes prirent feu et il dut confier son précieux fardeau au rouge-gorge ; mais le rouge-gorge se brûla la poitrine en étreignant le feu ; il dut abandonner sa fonction de porte-feu ; l'alouette prit alors le feu sacré et, l'apportant intact sur terre, elle remit ce trésor à l'humanité <sup>4</sup>. Cette histoire ressemble à beaucoup de mythes du feu des Indiens d'Amérique, où il est dit que le feu passe de l'un à l'autre, le long d'une file d'animaux coureurs <sup>5</sup>.

En Allemagne, le mythe du roitelet premier porteur du feu semble être inconnu <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> P. Sébillot, *Traditions et Superstitions de la Haute-Bretagne*, II, pp. 209 sq.

<sup>2</sup> P. Sébillot, *op. cit.*, pp. 214 sq.

<sup>3</sup> Charles Swainson, *The Folk-lore and Provincial Names of British Birds* (Londres, 1886), p. 16.

<sup>4</sup> E. Rolland, *Faune populaire de la France*, II, 294 ; P. Sébillot, *Le Folklore de France*, III, 156.

<sup>5</sup> [Voir plus haut](#), pp. 188 sq [correspondant aux pages de l'édition Payot]

<sup>6</sup> J. W. Wolf, *Beiträge zur deutschen Mythologie* (Göttingue, 1852-1857), II, 348.

James George Frazer,  
Mythes sur l'origine du feu (1930)

## Chapitre 15

---

# L'origine du feu dans la Grèce antique

[Retour à la table des matières](#)

Une histoire avait cours dans la Grèce antique, selon laquelle le grand dieu du ciel, Zeus, avait caché le feu aux hommes. Mais l'industriel héros Prométhée, fils du Titan Japet, vola le feu à la divinité du ciel et, caché dans une tige de fenouil, l'apporta sur terre aux hommes. Zeus punit Prométhée de ce larcin en le clouant ou en l'enchaînant sur un pic du Caucase et en envoyant un aigle qui dévorait perpétuellement le foie du héros pendant le jour, car pendant la nuit, cet organe recouvrait tout ce qu'il avait perdu dans la journée. Prométhée endura ce supplice pendant trente ou trente mille ans, jusqu'à ce que Hercule le délivrât enfin <sup>1</sup>.

Toutefois, selon Platon, ce ne serait pas à Zeus dans le ciel, mais dans l'atelier d'Hephaïstos, dieu du feu, et d'Athéna, déesse des arts, que Prométhée

---

<sup>1</sup> Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, 47 sqq., *Théog.* 561 sqq. Eschyle, *Prométhée enchaîné*, 107 sqq. Hygin, *Fab.* 144, *Astron.* II, 15. Horace, *Odes*, I. 3. 25 sq. Juvénal : XV 84-86. Servius, sur Virgile : *Ecl.* VI 42. Dans un passage (*Fab.* 144) Hygin dit que Prométhée a souffert trente ans, dans un autre passage (*Astron.* II, 45) pendant trente mille ans, en citant comme autorité Eschyle pour ce qui est de la plus longue période de châtement.

déroba le feu dont il gratifia les hommes. Le philosophe nous raconte que les dieux façonnèrent sous terre toutes les créatures mortelles, y compris les hommes et les bêtes, en composant leur corps de terre et de feu. Quand vint le moment d'amener ces créatures nouvellement formées à la surface du sol, les dieux assignèrent à Prométhée et à son frère Epiméthée, la tâche de pourvoir les hommes et les animaux en octroyant à chaque espèce une fonction et des facultés en propre. Mais le fol Epiméthée persuada son sage frère de lui abandonner cette tâche délicate, et il s'en acquitta fort mal, car il accorda les meilleurs d'entre les dons aux animaux et laissa l'homme nu et sans défense. Prométhée, l'ami de la race humaine, fut cruellement embarrassé pour trouver remède à ces lacunes, surtout parce qu'approchait le jour marqué par le destin où la race humaine devait sortir des entrailles de la terre. Dans sa perplexité, il lui vint à la pensée d'accorder le don du feu à ses favoris, car il estimait que son utilité pour les arts mécaniques compenserait pour l'humanité l'absence des dons précieux que son frère irréfléchi avait prodigués aux bêtes. Mais Prométhée ne pouvait entrer dans la citadelle de Zeus pour emporter du ciel le feu, car elle était protégée par de redoutables gardiens ; aussi pénétra-t-il en secret dans l'atelier où Hephaïstos et Athéna travaillaient en commun. Il déroba le feu à Hephaïstos et l'adresse mécanique à Athéna et il accorda ces deux dons précieux à l'humanité <sup>1</sup>. Lucien connaissait cette version platonicienne du mythe car il représente Hephaïstos en train de reprocher à Prométhée de lui avoir chipé son feu et d'avoir laissé se refroidir sa forge <sup>2</sup>. Cicéron parle du vol lemniens, pour lequel Prométhée fut sévèrement puni <sup>3</sup>, ce qui implique que le feu fut dérobé à la force d'Hephaïstos à Lemnos, l'île où Hephaïstos tomba quand il fut précipité du ciel par Zeus <sup>4</sup>. Un autre mythe expliqua peut-être l'origine du feu sur terre par la chute d'Hephaïstos qui, on peut l'avoir supposé, emporta le feu avec lui dans sa chute du ciel et s'en servit pour enflammer la fournaise de sa forge dans l'île.

Selon un récit, Prométhée conquiert le feu en escaladant le ciel et en enflammant une torche à la roue flamboyante du char du soleil <sup>5</sup>. L'historien grec rationaliste, Diodore de Sicile, expliquait le mythe de Prométhée et le vol du feu en supposant que Prométhée inventa les forêts-à-feu, dont le frottement l'un contre l'autre fait jaillir le feu <sup>6</sup>, mais la tradition grecque attribue l'invention des forêts-à-feu à Hermès <sup>7</sup>. Lucrèce supposait que l'homme peut avoir appris à allumer du feu en observant que les branches prennent feu en se frottant l'une contre l'autre ; ou bien encore que nos grossiers ancêtres peuvent avoir acquis leur premier feu grâce à un incendie allumé par la foudre <sup>8</sup>. La plante (*Narthex*) dans laquelle Prométhée rapporta le feu dérobé est en général identifiée avec le fenouil géant (*ferula communis*) <sup>9</sup> qui pousse dans toutes les parties de la Grèce et qu'on peut voir en abondance, en particulier à Phalère,

<sup>1</sup> Platon, *Protagoras*, II, pp. 320 D. 321 E.

<sup>2</sup> Lucien, *Prométhée*, 5.

<sup>3</sup> Cicéron, *Tusculanes*, II, 10, 23.

<sup>4</sup> Homère, *Illiade*, I, 590 sq. Apollodore, I, 3, 5. Lucien, *Des Sacrifices*, 6.

<sup>5</sup> Servius, sur Virgile, *Ecl.* VI, 42.

<sup>6</sup> Diodore de Sicile, V, 67, 2.

<sup>7</sup> *Hymnes Homériques*, IV, A Hermès, III.

<sup>8</sup> Lucrèce, *De la nature*, V, 1901.

<sup>9</sup> L. Whibley, *Companion to Greek Studies* (Cambridge, 1916), p. 67.

près d'Athènes<sup>1</sup>. Le voyageur français Tournefort trouva ce fenouil devenu arborescent à Skinosa, l'ancienne Schinussa, une petite île déserte au sud de Naxos<sup>2</sup>. Il décrit la tige comme ayant environ cinq pieds de haut et trois pouces d'épaisseur, avec des nœuds et des branches à des intervalles d'environ dix pouces ; le tout est couvert d'une écorce assez dure : « Le creux de cette tige est rempli d'une moelle blanche, qui étant bien sèche, prend feu tout comme la mèche ; le feu s'y conserve parfaitement bien et ne consume que peu à peu la moelle, sans endommager l'écorce ; ce qui fait qu'on se sert de cette plante pour porter du feu d'un lieu à un autre ; nos matelots en firent provision. Cet usage est de la première antiquité et peut servir à expliquer un passage d'Hésiode qui, parlant du feu que Prométhée vola dans le ciel, dit qu'il l'emporta dans une Ferule<sup>3</sup>. » À Naxos, le voyageur anglais J. T. Trent vit des champs d'orangers divisés par des haies de hauts roseaux, et il ajoute : « À Lesbos ce roseau est appelé (mot grec), reste du mot ancien pour désigner le roseau dans lequel Prométhée rapporta le feu du ciel. On comprend bien cette idée : un paysan de nos jours qui veut transporter du feu d'une maison à une autre le mettra dans un de ces roseaux pour l'empêcher d'être soufflé par le vent »<sup>4</sup>. Sans doute Mr. Bent a-t-il confondu le fenouil géant avec un roseau.

Les Argiens niaient que Prométhée eût donné le feu aux hommes ; ils attribuaient l'honneur d'avoir découvert le feu à leur ancien roi, Phoronée<sup>5</sup>, sur la tombe duquel ils continuèrent d'offrir des sacrifices au moins jusqu'au II<sup>e</sup> siècle de notre ère<sup>6</sup>. Dans le grand sanctuaire de l'Apollon-Lycien (Loup, *Lykios*), à Argos, on entretenait ce qu'on appelait le feu de Phoronée<sup>7</sup>. Il y avait au sujet de Phoronée une ancienne épopée appelée *la Phoronis*, mais quelques vers seulement en ont subsisté<sup>8</sup>. Ce poème racontait sans doute tout au long l'histoire de la découverte du feu par son héros. Quelques philologues éminents voudraient faire dériver le nom « Phoroneos » du verbe *pherein* « porter ou apporter »<sup>9</sup> ; s'ils ont raison, on pourrait être tenté d'interpréter le nom de « Phoroneos » comme : le porteur du feu. Adalbert Khun voudrait identifier le nom de « Phoroneos » avec le sanscrit *bhuranya*, qualificatif traditionnel du dieu védique Agni ; et dérivé, dit-on, du verbe sanscrit *bhar*, correspondant au verbe grec *pherein* « porter ou apporter »<sup>10</sup>. Mais en mythologie, les comparaisons basées sur les étymologies sont très aléatoires et en général le mieux est de les éviter.

Cette dernière observation s'applique à une étymologie plus fameuse, proposée par le même ingénieux et savant érudit. Khun prétendait que le nom

<sup>1</sup> W. G. Clark, *Peloponnesus* (Londres, 1858), p. III. J. Muir, *Die Pflanzenwelt in der griechischen Mythologie* (Innsbruck, 1890), p. 231.

<sup>2</sup> Pline, *Hist. Nat.*, IV, 68.

<sup>3</sup> P. de Tournefort, *Relation d'un voyage du Levant* (Amsterdam, 1718), I, 93.

<sup>4</sup> J. Theodore Bent, *The Cyclades* (Londres), 1885, p. 365.

<sup>5</sup> Pausanias II 19. 5.

<sup>6</sup> Pausanias II 20. 3.

<sup>7</sup> Pausanias II 19. 5.

<sup>8</sup> *Epicorum Graecorum Fragmenta*, éd. G. Kinkel (Lipsiae, 1887), pp. 209-212.

<sup>9</sup> Adalbert Khun, *Die Herabkunft des Feuers und des Göttertranks* (Gütersloh, 1886), p. 27 sq.

<sup>10</sup> Adalbert Khun, *op. cit.*, pp. 27 sq.

de Prométhée est dérivé de *pramantha*, le nom sanscrit de la partie supérieure du foret-à-feu ; il interpréterait ainsi Prométhée comme une personnification de cet instrument primitif pour faire du feu <sup>1</sup>. Mais on a fait à cette dérivation des objections de poids <sup>2</sup>. En effet, ni Prométhée, ni son double Hindou Mâtarisvan ne sont d'habitude associés à l'invention du foret-à-feu. La mythologie grecque attribue celle-ci à Hermès, quoique Diodore de Sicile, comme nous l'avons vu, en attribue la paternité à Prométhée <sup>3</sup> ; et il ne semble pas qu'il y ait de raisons suffisantes d'abandonner le sens évident de « celui qui pense avant » que les Grecs eux-mêmes donnaient comme signification à Prométhée, en opposition à « celui qui pense ensuite », Epiméthée, opposant ainsi le frère prudent au frère fou, le sage à l'imbécile.

Par analogie avec les mythes sauvages, d'après lesquels, comme nous l'avons vu, le premier feu aurait souvent été donné à l'homme par un oiseau, Salomon Reinach considérait Prométhée originairement comme un aigle qui aurait apporté le premier feu du ciel, mais à la suite d'une interprétation du mythe primitif, il serait devenu l'instrument de vengeance destiné à châtier le forfait qu'il aurait lui-même accompli. Cette théorie est plus ingénieuse que probable ; en fait, son savant auteur, en comparant son hypothèse à un château de cartes, avoue franchement la faiblesse des fondations sur lesquelles elle repose <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Adalbert Khun, *op. cit.*, pp. 14, 20, 35.

<sup>2</sup> K. Bapp, s. v. « Prometheus » dans le *Lexicon der griechischen und römischen Mythologie* (Leipzig, 1891-1909), coll. 3.033-3.034 ; de Roscher, E. E. Sikes, « The Fire Bringer », ds. son édition d'Eschyle, *Prometheus Vincetus* (Londres, 1912), pp. XII-XIV.

<sup>3</sup> [Voir ci-dessus](#), chapitre 15 : “ L'origine du feu dans la Grèce antique ”, deuxième paragraphe. [correspondant à la page 209 de l'édition Payot]

<sup>4</sup> Salomon Reinach, « Aetos Prometheus », *Cultes, Mythes et Religions*, III (Paris, 1908), pp. 68-91.

James George Frazer,  
Mythes sur l'origine du feu (1930)

## Chapitre 16

---

# L'origine du feu dans l'Inde ancienne

[Retour à la table des matières](#)

La mythologie védique dit que le feu fut apporté du ciel par Mâtarisvan, qui correspond en somme au Grec Prométhée. C'était le messenger de Vivasvant, le premier sacrificateur et il alla chercher du feu pour l'employer dans le sacrifice ; car, selon l'opinion des poètes védiques, le premier but du feu n'est pas de chauffer l'homme ou de cuire sa nourriture, mais de consumer le sacrifice offert aux dieux <sup>1</sup>. Un hymne du *Rigveda* adressé conjointement à Agni (le feu déifié) et à Soma (la plante déifiée, source d'un breuvage enivrant), dit :

« Agni et Soma, agissant de concert, vous avez placé les lumières étincelantes dans le ciel.

« De la malédiction et du reproche, Agni et Soma, vous avez délivré les rivières enchaînées.

---

<sup>1</sup> H. Oldenberg, *Die Religion des Veda* (Berlin, 1894), pp. 122 sq.

« L'un de vous (c'est Agni) fut apporté du ciel par Mâtariśvan, le Faucon arracha l'autre (c'est Soma) à la montagne. » <sup>1</sup>

Puis dans un hymne adressé à Agni seul, nous lisons :

« Celui qui erre librement à son gré, Agni, ici caché à notre vue. Celui-là, Mâtariśvan nous le rapporta de bien loin, après l'avoir produit par frottement, il nous le rapporta du séjour des dieux. » <sup>2</sup>

Et encore, il est écrit dans un autre hymne adressé à Agni seul :

« Le Tout-Puissant le saisit au milieu des flots : le peuple servait le Roi digne de toute louange,

« Envoyé par Vivasvân, Mâtariśvan apporta ici et de bien loin, Agni Vaisvânara. » <sup>3</sup>

Puis, dans un autre hymne adressé à Agni seul, il est dit :

« Ce Mâtariśvan aux biens abondants et aux riches trésors, conquérant de la lumière, trouve une voie pour son descendant.

« Gardien de notre peuple, Père de la terre et du ciel. Les dieux possédaient Agni, dispensateur de toute richesse. » <sup>4</sup>

Dans un autre hymne adressé à Agni seul, nous lisons :

« Aussi grande que la présence du matin ailé pour celui qui demeure près de vous, ô Mâtariśvan !

« Est l'action du Brahamane lorsqu'il s'avance pour sacrifier et s'assied aux pieds du Hotar. » <sup>5</sup>

Enfin, dans un hymne adressé aux Visvedvas, il est dit :

« Deux sources parfaites de chaleur envahissent la Trinité et de leur béatitude provient Mâtariśvan.

« Aspirant au lait céleste, les dieux sont présents, ils connaissent bien le chant de louange et le Sâman. » <sup>1</sup>

<sup>1</sup> Les traductions du Rigveda sont faites d'après la traduction de T. H. Griffith (Bénarès, 1896-97). Hymne I, 93, 5-6.

<sup>2</sup> *Rigveda*, Hymne III, 9, 5 (Griffith, vol. I, p. 329).

<sup>3</sup> *Rigveda*, Hymne, VI, 8, 4 (Griffith, vol. I, p. 563).

<sup>4</sup> *Rigveda*, Hymne, I, 96,4. Mr. Griffith met en note : « Mâtariśvan généralement le nom de l'être divin qui apporte Agni du ciel. Sayâna dit qu'il représente ici Agni lui-même » (Griffith, vol. I, p. 126).

<sup>5</sup> *Rigveda*, X, 99-19. Griffith, vol. II, p, 515. Le Hotar est le prêtre qui récitait ou chantait les hymnes ; dans les temps primitifs il les composait aussi. Voir H. Oldenberg, *Die Religion des Veda*, pp. 129 sq. ; H. D. Griswold, *The Religion of the Rigveda* (Oxford University Press, 1923), p. 48.

Quand les poètes védiques parlent de Mâtarisvan, ils définissent mal sa personnalité, mais comme Prométhée, sa réplique grecque, il semblerait avoir été conçu non pas comme un sage humain qui aurait révélé le feu à ses semblables grossiers, mais comme un demi-dieu qui le leur aurait apporté du ciel, quoique sa légende ne laisse nullement supposer qu'il l'ait dérobé aux dieux <sup>2</sup>.

Il semble parfois dans le Rigveda s'identifier avec Agni, c'est-à-dire avec le feu, dont ailleurs on le différencie <sup>3</sup>.

Dans *l'Atharvaveda*, les *Brahmanas* et toute la littérature postérieure, le nom de Mâtarisvan, par un singulier changement de sens, désigne le vent (*Vayu*), mais le mot semble ne jamais avoir ce sens dans le Rigveda <sup>4</sup>. Si nous cherchons à quel phénomène naturel correspond Mâtarisvan, il est très probable que c'était primitivement une personnification de la foudre, qui, en tombant du ciel, allume le feu sur terre. Des érudits avertis admettent ce point de vue <sup>5</sup>. Peut-être que la légende grecque de la chute du ciel d'Hephaïstos <sup>6</sup> a été l'expression mythique du même phénomène naturel si fréquent. S'il en était ainsi, nous pourrions nous attendre à voir Hephaïstos jouer dans la mythologie grecque le rôle de porteur de feu aux hommes ; mais, à ma connaissance, il n'a été transmis aucune légende grecque de ce genre ; quoique d'après Platon, comme nous l'avons vu, ce fut à la forge d'Hephaïstos que Prométhée déroba le feu dont il gratifia les hommes <sup>7</sup>.

<sup>1</sup> *Rigveda*, Hymne X, 114, I. Griffith, vol. II, p. 557.

<sup>2</sup> J. Muir, *Original Sanskrit Texts, collected and illustrated*, vol. V (Londres, 1872), pp. 204 sq.

<sup>3</sup> A. Macdonnell, *Vedic Mythology* (Strasbourg, 1897), p. 71 ; Roth, cité par J. Muir, *Original Sanskrit Texts*, V. 205 ; H. Oldenberg, *Die Religion des Veda*, p. 122 note (il rejette la théorie identifiant Mâtarisvan et Agni).

<sup>4</sup> J. Muir, *Original Sanskrit Texts*, vol. V, pp. 204 sq ; H. Oldenberg, *Die Religion des Veda*, p. 122, note 1 ; A. A. Macdonnell, *Vedic Mythology*, p. 72 ; H. D. Griswold, *The Religion of the Rigveda*, p. 163.

<sup>5</sup> A. A. Macdonnell, *Vedic Mythology*, p. 72 ; H. D. Griswold, *The Religion of the Rigveda*, pp. 163 sq. En ce qui concerne Mâtarisvan, comparer A. Khun, *Die Herabkunft des Feuers*<sup>2</sup> (Gütersloh, 1886), pp. 8 sq., qui soutenait que Mâtarisvan à l'origine était le feu.

<sup>6</sup> [Voir plus haut](#), p. 209 [correspondant à la page de l'édition Payot], chapitre 15 : "L'origine du feu dans la Grèce antique", deuxième paragraphe.

<sup>7</sup> [Voir plus haut](#), p. 208 [correspondant à la page de l'édition Payot], chapitre 15 : "L'origine du feu dans la Grèce antique", premier paragraphe et suivants.

James George Frazer,  
Mythes sur l'origine du feu (1930)

## Chapitre 17

---

### Résumé et conclusion

#### *§ 1. Les trois âges*

[Retour à la table des matières](#)

Les récits que nous avons passés en revue suffisent à prouver que le problème de la découverte du feu et des moyens de l'allumer ont excité la curiosité et exercé l'ingéniosité des hommes à diverses époques et dans beaucoup de régions du monde. Pris dans leur ensemble ils semblent indiquer la croyance générale que l'humanité, en ce qui concerne le feu, aurait passé par trois phases : pendant la première, les hommes ignorèrent l'usage ou même l'existence du feu ; pendant la seconde, ils en vinrent à connaître le feu et à s'en servir pour se chauffer et pour cuire leur nourriture, mais ils ignoraient encore tout des façons de l'allumer ; pendant la troisième, ils découvrirent ou employèrent régulièrement, comme procédé d'allumage, l'une ou plusieurs des méthodes qui sont encore, ou étaient encore récemment, en vogue chez les races d'hommes les plus arriérées. Ces récits supposent implicitement qu'il y a eu trois âges successifs correspondant à trois phases culturelles et que nous pouvons appeler : l'Âge sans Feu, l'Âge du Feu Employé et l'Âge du Feu Allumé. Quelle que soit la façon dont on est parvenu à ces conclusions, que ce soit par raisonnement ou grâce à de réels souvenirs transmis oralement, il

semble fort probable qu'elles sont effectivement correctes ; car si, comme on s'accorde à le croire aujourd'hui, l'humanité a évolué graduellement depuis les formes très humbles de la vie animale, il est certain que tous nos ancêtres animaux ont dû être aussi ignorants de l'usage du feu que tous les animaux, sauf l'homme, le sont aujourd'hui ; et même quand cette race eut atteint un degré qui mérite d'être appelé humain, il est vraisemblable que les hommes restèrent longtemps ignorants de l'usage du feu et des façons de l'allumer. Nous en concluons donc que les mythes de l'origine du feu que nous avons passés en revue, en dépit des traits extravagants ou fantastiques qui ornent beaucoup d'entre eux, contiennent un élément réel de vérité. Aussi méritent-ils d'être examinés de plus près comme des documents manifestement historiques.

## *§ 2. L'âge sans feu*

[Retour à la table des matières](#)

Beaucoup de races d'hommes, comme nous l'avons vu, croient qu'autrefois leurs ancêtres, ou même toute l'humanité, étaient absolument privés de l'usage du feu. Aussi souffraient-ils rigoureusement du froid et du manque de moyens pour cuire leur nourriture, qu'ils devaient consommer crue. Ainsi les indigènes de Victoria parlent d'une époque où leurs aïeux n'avaient pas de feu et étaient dans un état misérable parce qu'ils n'avaient aucun moyen de cuire leur nourriture, et qu'il n'y avait pas de feu de camp auquel ils pussent se chauffer quand le temps était froid<sup>1</sup>. Les Masingara de la Nouvelle-Guinée anglaise disent que primitivement ils n'avaient pas de feu et que leur seule nourriture consistait en bananes mûres et en poisson séché au soleil ; ils se lassèrent de ce régime insipide et monotone<sup>2</sup>. Les indigènes de Yap, l'une des Carolines, affirment que jadis ils avaient des yams et du taro, mais il n'y avait pas encore de feu pour les cuire ; aussi cuisaient-ils leurs yams et leur taro au moyen de la chaleur du soleil qui se jouait sur le sable, mais ils avaient de pénibles coliques<sup>3</sup>. Il existe une tradition chez les Kachins de Birmanie selon laquelle les hommes n'avaient pas de feu au commencement, aussi mangeaient-ils leur nourriture crue, et ils avaient froid et étaient maigres<sup>4</sup>. Les Bouriates de Sibérie disent avec la même idée que, primitivement, les hommes ne connaissaient pas le feu et ne pouvaient, par conséquent, apprêter leurs mets, et qu'ils vivaient affamés et transis<sup>5</sup>. De même aussi les Wachagga de l'Est africain prétendent que, dans les temps anciens, les hommes ignoraient le feu et étaient forcés de manger leur nourriture crue, même les bananes, tout comme les babouins<sup>6</sup>. Selon les Chilouks du Nil Blanc, il y eut une époque où personne

<sup>1</sup> [Voir plus haut](#), p. 12 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>2</sup> [Voir plus haut](#), p. 43 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>3</sup> [Voir plus haut](#), p. 99 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>4</sup> [Voir plus haut](#), p. 113 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>5</sup> [Voir plus haut](#), p. 114 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>6</sup> [Voir plus haut](#), p. 131 [correspondant à la page de l'édition Payot].

ne connaissait le feu. En ce temps-là, les hommes avaient coutume de chauffer leurs victuailles au soleil, et la partie supérieure de celles-ci, qui étaient ainsi partiellement cuites, était consommée par les hommes, tandis que la partie inférieure, qui restait crue, était mangée par les femmes <sup>1</sup>. Les Jivaros de l'Équateur, dans l'Amérique du Sud, disent que jadis leurs ancêtres ignoraient l'usage du feu et, de ce fait, apprêtaient leur nourriture en chauffant leur viande sous les aisselles, en chauffant les racines comestibles dans leur bouche et en cuisant les œufs aux rayons ardents du soleil <sup>2</sup>. Les Indiens Sia du Nouveau-Mexique affirment que, primitivement, les hommes ne possédaient pas de feu sur terre et se lassèrent de brouter de l'herbe comme les daims et les autres animaux <sup>3</sup>. Les Indiens Ojibway disent que, primitivement, les hommes étaient ignorants ; ils n'avaient ni habits ni feu, et tandis que, dans le Sud, les hommes se passaient de vêtements, dans le Nord, les habitants, qui étaient nus, souffraient du froid <sup>4</sup>. Autre exemple : chez les Indiens Whullemooch de l'État de Washington et de la Colombie britannique, les vieillards avaient coutume de parler d'une époque où leurs ancêtres n'avaient pas de feu et étaient obligés de manger leur nourriture crue et de passer leurs soirées dans le noir <sup>5</sup>.

Certaines peuplades, sans s'appesantir sur les privations de l'Âge sans Feu, font ressortir la nécessité de cuire leur nourriture au soleil comme la plus pénible des privations que le manque de feu imposait à la communauté <sup>6</sup>. L'insistance avec laquelle il est parlé de cette privation particulière donne à penser que le besoin de nourriture chaude est un instinct naturel de l'organisme humain auquel la science peut attribuer des causes physiologiques.

### § 3. *L'âge du feu employé*

[Retour à la table des matières](#)

Si nous pouvons trouver dignes de foi les traditions de certains peuples, l'Âge sans Feu fut suivi d'un âge où les hommes connaissaient le feu et l'employaient pour les besoins de la vie quotidienne, mais ignoraient encore tout des moyens de l'allumer. Ainsi certains indigènes du Queensland racontent comment une tribu de noirs acquit accidentellement du feu, pour la première fois, grâce à un incendie allumé par la foudre ; comment ils confièrent ce précieux élément à la garde d'une vieille femme en lui enjoignant formellement de ne pas laisser le feu s'éteindre ; comment elle le maintint en activité pendant des années, mais le laissa finalement s'éteindre par une nuit humide,

<sup>1</sup> [Voir plus haut](#), p. 132 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>2</sup> [Voir plus haut](#), p. 146 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>3</sup> [Voir plus haut](#), p. 160 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>4</sup> [Voir plus haut](#), p. 164 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>5</sup> [Voir plus haut](#), p. 172 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>6</sup> Voir plus haut [correspondant aux pages de l'édition Payot], p. 38 ([Kiwai](#)) ; p. 39 ([Île Badu](#)) ; p. 44 ([Kiwai](#)) ; p. 46 ([Les Motu de la Nouvelle-Guinée anglaise](#)) ; p. 52 ([Les Wagawaga de la Nouvelle-Guinée anglaise](#)) ; p. 141 ([Les Tembes du Brésil](#)) ; p. 184 ([Les Indiens Thompson de la Colombie britannique](#)).

comment elle erra longtemps dans le désert à la recherche du feu, mais en vain, et comment, perdant patience, elle cassa deux branches d'arbre et assouvit sa rage en les frottant violemment l'une contre l'autre avec la conséquence imprévue de produire du feu grâce à ce frottement <sup>1</sup>.

De même les habitants de Mangaia, dans le Pacifique, disent que leurs ancêtres ayant obtenu du feu de semblable manière, grâce à un grand incendie, s'en servirent pour cuire leur nourriture, mais, que quand il s'éteignit, ils ne surent comment en allumer de nouveau <sup>2</sup>. Les Toradyas du centre de Célèbes racontent qu'au commencement le Créateur donna du feu au premier homme et que, dans ces temps primitifs, les hommes prenaient grand soin de ne pas laisser le feu s'éteindre dans le foyer. Quand il s'éteignait, par négligence, ils étaient embarrassés pour cuire leur riz <sup>3</sup>. Il existe de même, chez les Bushongo, peuplade de la vallée du Congo, une tradition selon laquelle, dans les temps anciens, leurs ancêtres acquirent du feu grâce à un incendie allumé par la foudre, mais ne savaient comment en faire eux-mêmes <sup>4</sup>.

À cette question : comment les hommes ont-ils acquis pour la première fois du feu ? les récits précédents fournissent une réponse : ils l'ont acquis grâce à des incendies allumés par la foudre. Les Bakongo de la vallée inférieure du Congo racontent également que le premier feu vint du ciel grâce à la foudre qui frappa un arbre et l'enflamma <sup>5</sup>. Il se peut bien que cette réponse soit exacte pour beaucoup de tribus et de races d'hommes ; car lorsque nous réfléchissons au nombre de fois où, dans le passé incommensurable de l'humanité, des arbres, des broussailles et de l'herbe ont dû être enflammés par la foudre, nous pouvons difficilement éviter de conclure que telle a été la source d'où bien souvent des hommes ont tiré du feu, bien longtemps avant d'être capables d'en allumer eux-mêmes.

Même lorsque les hommes possèdent depuis longtemps du feu, ils sont capables de considérer avec une crainte et une vénération particulière un feu qui a été allumé par un éclair. Ainsi, les Oraons de Chota Nagpur aux Indes, bien qu'ils ne considèrent pas d'habitude le feu comme sacré, regardent « le feu de la foudre » (*bajar khatarka chich*) comme « envoyé du ciel ». Il y a peu d'années, au village d'Haril, un arbre, sur les branches duquel un cultivateur oraon avait empilé sa paille, fut frappé par la foudre et prit feu. Sur quoi tous les Oraons du village se réunirent et décidèrent que du moment que Dieu avait envoyé ce « feu de foudre », tous les feux qui existaient dans le village devaient être éteints et une partie de ce « feu envoyé par le ciel » devait être emportée et soigneusement conservée dans chaque maison et devait être employée pour tous les usages. Et ils firent comme ils l'avaient dit <sup>6</sup>.

Pourtant ces mêmes Oraons connaissaient le feu depuis longtemps et, avant l'introduction des allumettes, ils avaient coutume d'en faire au moyen du forêt-à-feu. D'ailleurs, quand un homme va dans la jungle, il procède encore

<sup>1</sup> [Voir plus haut](#), p. 28 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>2</sup> [Voir plus haut](#), p. 88 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>3</sup> [Voir plus haut](#), p. 102 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>4</sup> [Voir plus haut](#), p. 124 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>5</sup> [Voir plus haut](#), p. 127 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>6</sup> Sarat Chandra Roy, *The Oraons of Chota-Nagpur* (Ranchi, 1915), pp. 170 sq.

parfois de la même façon, il se sert pour cela de deux morceaux de bois aisément inflammables ; il place l'un d'eux sur le sol et l'immobilise avec ses pieds tandis qu'il fixe perpendiculairement l'autre dans une encoche du premier, et le fait tourner jusqu'à ce que la sciure ainsi produite s'allume et mette le feu à de l'amadou fait de feuilles sèches ou de chiffons.

Le frottement de branches l'une contre l'autre, sous l'action du vent, est une autre source naturelle d'où certains peuples pensent avoir tiré du feu <sup>1</sup>. Ainsi, les indigènes de l'île Nukufetau ou de Peyster, dans le Pacifique, disent que les hommes découvrirent le feu en voyant de la fumée sortir de deux branches qui frottaient l'une contre l'autre, sous l'action du vent <sup>2</sup>. Les Kiau Dusuns, du nord de Bornéo, disent que deux bambous qui poussaient, en se frottant l'un contre l'autre, prirent feu et qu'un chien qui passait par là saisit un des fragments enflammés et le porta à la maison de son maître qui bientôt se mit à flamber, et que le feu ne grilla pas seulement des épis de maïs, qui étaient dans la maison, mais fit aussi bouillir quelques pommes de terre que l'on avait laissées à tremper. Les Dusuns apprirent ainsi d'un seul coup à faire du feu et à cuire leur nourriture <sup>3</sup>.

Comme nous l'avons vu, Lucrèce suggère que l'homme peut avoir acquis pour la première fois du feu, grâce à un incendie allumé par la foudre, et qu'il peut avoir appris à faire du feu en observant comment s'allumaient des branches qui se frottaient l'une l'autre sous l'action du vent. Les deux suggestions du poète sont donc confirmées par le témoignage des sauvages. Il y a quelques années, quand j'eus l'avantage de parler de l'allumage du feu chez les primitifs avec Mr. Henry Balfour, au Pitt-Rivers Museum, à Oxford, il me dit que, sans nul doute, du feu jaillit souvent sans l'intermédiaire de l'homme, de deux branches qui se frottent sous l'action du vent. Ce fait, dit-il, a été observé et décrit à plusieurs reprises.

Le soleil, la lune et les étoiles sont d'autres sources naturelles d'où certaines peuplades supposent que l'homme a tiré du feu à l'origine. Ainsi, certains indigènes du Victoria racontent qu'un homme lança une fois contre le ciel une lance à laquelle était attachée une corde, et que du soleil il rapporta le feu sur terre <sup>4</sup>. On racontait dans une tribu du Queensland, comment les hommes se procurèrent du feu dans le soleil, de différentes façons. Ils allèrent vers l'Ouest, du côté du couchant, et juste où l'orbe solaire disparaissait derrière l'horizon, ils en cassèrent adroitement un morceau et rapportèrent dans le camp ce fragment enflammé <sup>5</sup>. Les habitants des îles Gilbert disent que le feu fut tiré d'un arc-en-ciel qu'un homme ou un héros attrapa dans sa bouche <sup>6</sup>. Les Indiens Thompson de la Colombie Britannique soutiennent qu'il y a bien longtemps ils ne pouvaient faire de feu et avaient très froid. Aussi envoyèrent-ils des messagers dans le soleil pour se procurer du feu, et, quand les provisions furent épuisées, ils dépêchèrent d'autres messagers et reçurent de nouvelles provisions. Les messagers durent faire un long chemin et certains

<sup>1</sup> Sarat Chandra Roy, *op. cit.*, p. 472.

<sup>2</sup> [Voir plus haut](#), p. 97 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>3</sup> [Voir plus haut](#), p. 105 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>4</sup> [Voir plus haut](#), p. 27 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>5</sup> [Voir plus haut](#), p. 28 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>6</sup> [Voir plus haut](#), p. 97 [correspondant à la page de l'édition Payot].

disent qu'ils rapportèrent le feu entre deux coquillages<sup>1</sup>. Selon un récit, Prométhée procura le feu aux hommes en allumant une torche à la roue enflammée du soleil<sup>2</sup>. Les Indiens Tolowa de Californie prétendent qu'après le déluge, qui éteignit tous les feux de la terre, ils se procurèrent du nouveau feu dans la lune, où ils grimperent dans un ballon de fil de la Vierge attaché à la terre par une longue corde<sup>3</sup>.

D'autres mythes rattachent l'origine du feu aux étoiles plutôt qu'au soleil et à la lune. Les Tasmaniens semblent avoir identifié les faiseurs du premier feu sur terre avec les étoiles jumelles Castor et Pollux<sup>4</sup>. La tribu des Bunarong du Victoria faisait remonter la possession du feu à un habitant du ciel qui, leur ayant offert ce bienfait, fut, en récompense, transformé en la planète Mars<sup>5</sup>. La tribu des Wurunjerrri du Victoria pensait que les femmes qui les premières se procurèrent du feu furent emportées au ciel et devinrent les Pléiades<sup>6</sup>. La tribu des Boorong du Victoria prétend que le feu fut d'abord donné aux indigènes par une corneille qu'ils identifient avec l'étoile Canopus<sup>7</sup>.

Cette dernière légende nous amène à considérer le vaste groupe de mythes où il est dit que le premier feu fut donné aux hommes par un oiseau ou un animal. Car, chose curieuse, beaucoup de sauvages semblent croire que le feu appartient aux animaux avant d'être découvert et employé par l'homme. Ainsi, les Indiens Tsimshian de la Colombie britannique disent que, lorsque les hommes commencèrent à se multiplier sur terre, ils durent souffrir parce qu'ils n'avaient pas de feu, pour cuire leur nourriture et pour se chauffer en hiver, mais que les animaux avaient du feu dans leur village<sup>8</sup>. Pourtant il est plus souvent dit que le feu appartenait, non aux animaux en général, mais à une espèce d'animaux en particulier, ou à un seul animal de cette espèce. Ainsi, selon une tradition de certains aborigènes du Victoria, le feu appartenait au temps jadis aux seuls corbeaux qui habitaient les Monts Grampians, et ces oiseaux ne voulaient permettre à aucun autre animal d'en allumer<sup>9</sup>. Ailleurs, en Australie, les indigènes disaient qu'un petit bandicot était, il y a bien longtemps, le seul possesseur d'un brandon qu'il conservait avec la plus grande jalousie et qu'il emportait avec lui partout où il allait, sans jamais le prêter à personne<sup>10</sup>. Certaines tribus de la Nouvelle-Galles du Sud croyaient qu'un rat d'eau et une morue étaient primitivement seuls possesseurs du feu, qu'ils gardaient jalousement dans un endroit ouvert parmi les massifs de roseaux du Murray<sup>11</sup>. Selon les Kabi, tribu du Queensland, l'aspic-sourd était seul à posséder jadis le feu et il le conservait en sûreté dans son intérieur<sup>12</sup>. Dans les tribus Booandik de l'Australie du Sud, il existe une tradition selon laquelle le feu aurait eu son origine dans la crête rouge du cacatoès, et l'oiseau, qui était

<sup>1</sup> [Voir plus haut](#), p. 187 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>2</sup> [Voir plus haut](#), p. 209 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>3</sup> [Voir plus haut](#), p. 168 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>4</sup> [Voir plus haut](#), p. 10 sq [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>5</sup> [Voir plus haut](#), p. 23 sq [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>6</sup> [Voir plus haut](#), p. 25 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>7</sup> [Voir plus haut](#), p. 28 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>8</sup> [Voir plus haut](#), p. 182 sq [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>9</sup> [Voir plus haut](#), p. 12 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>10</sup> [Voir plus haut](#), p. 15 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>11</sup> [Voir plus haut](#), p. 15 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>12</sup> [Voir plus haut](#), p. 16 sq [correspondant aux pages de l'édition Payot].

l'heureux possesseur de ce bien précieux, le conservait pour son usage exclusif et ne voulait même pas le communiquer aux autres cacatoès, qui étaient irrités contre lui à cause de son égoïsme <sup>1</sup>. Les Arunta de l'Australie Centrale disent qu'en un temps très éloigné, auquel ils donnent le nom d'Alcheringa, un « euro » gigantesque portait le feu dans son corps tandis qu'un chasseur qui poursuivait cet animal n'en avait point ; pourtant, il tua « l'euro » et tira le feu de son corps <sup>2</sup>. Dans l'île Badu, dans le détroit de Torrès, les indigènes parlent d'un crocodile qui avait du feu à l'extrémité de cette île, tandis qu'un homme à l'autre extrémité n'en avait pas <sup>3</sup>.

Les Tapietes, tribu sud-américaine du Gran Chaco, disent qu'autrefois leurs ancêtres n'avaient pas de feu, mais que le vautour noir en possédait, ayant acquis ce précieux élément grâce à la foudre <sup>4</sup>. Selon les Indiens Matacos du Gran Chaco, le jaguar possédait le feu et le conservait avant que l'homme s'en fût lui-même procuré <sup>5</sup>. Les Indiens Bakairis du Brésil central prétendent que, dans les temps primitifs du monde, le Seigneur du feu était l'animal que les naturalistes nomment *Canis vetulus* <sup>6</sup>. Le Tembes, tribu indienne du nord-est du Brésil, disent que le feu appartenait primitivement au roi des vautours et que, faute de feu, leurs ancêtres devaient faire sécher au soleil la viande qu'ils voulaient manger <sup>7</sup>. Selon les Indiens Arekunas du Brésil septentrional, il y eut une époque, avant le déluge, où leurs ancêtres n'avaient pas de feu et étaient obligés de manger toute leur nourriture crue, mais le feu appartenait à un petit oiseau vert que les naturalistes appellent *Prionites Momota* <sup>8</sup>. Les Indiens Coras, du Mexique, disent qu'au temps jadis, l'iguane, une espèce de lézard, possédait le feu et que, s'étant querellé avec sa femme et sa belle-mère, il se retira au ciel dans un donjon, en emportant le feu avec lui, si bien qu'il ne resta plus de feu sur terre <sup>9</sup>. Les Apaches Jicarilla du Nouveau-Mexique disent que, lorsque leurs ancêtres apparurent pour la première fois hors de leurs demeures du monde inférieur, ils étaient dépourvus de feu, mais que les lucioles en avaient <sup>10</sup>. Les Indiens Nootka ou Aht, de l'île de Vancouver, affirment, selon un récit, que bientôt après la création, le feu brûlait dans la seule maison de la seiche ; mais, selon une autre version de ce mythe, ce furent les loups qui, au commencement, possédèrent le feu <sup>11</sup>.

Mais, tandis que dans certains mythes, on considère que le feu a appartenu exclusivement à quelques animaux, qui le gardaient pour eux seuls, dans beaucoup d'autres histoires un animal ou un oiseau est l'intermédiaire à qui les hommes sont redevables de la connaissance ou de l'usage du feu. Cet être dérobe ou se procure le feu chez son premier possesseur : animal, oiseau ou être surnaturel, puis il le transmet à l'humanité ou, du moins, l'emploie de

<sup>1</sup> [Voir plus haut](#), p. 18 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>2</sup> [Voir plus haut](#), p. 29 sq [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>3</sup> [Voir plus haut](#), p. 39 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>4</sup> [Voir plus haut](#), p. 136 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>5</sup> [Voir plus haut](#), p. 136 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>6</sup> [Voir plus haut](#), p. 140 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>7</sup> [Voir plus haut](#), p. 141 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>8</sup> [Voir plus haut](#), p. 141 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>9</sup> [Voir plus haut](#), p. 148 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>10</sup> [Voir plus haut](#), p. 153 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>11</sup> [Voir plus haut](#), pp. 174-175 [correspondant aux pages de l'édition Payot].

façon à permettre aux hommes de partager ce bienfait. Ainsi, selon certains indigènes du Victoria, c'est un petit oiseau, décrit soit comme le roitelet à la queue de feu, soit comme le pinson à la queue de feu, qui apporta le premier le feu aux hommes ; soit qu'il allât le chercher au ciel, soit qu'il le volât aux corbeaux qui étaient seuls à le posséder ; mais cet oiseau a encore une tache rouge sur le dos, là où il fut brûlé par le feu <sup>1</sup>. Dans certains mythes australiens, c'est le faucon qui, d'une façon ou de l'autre, est l'intermédiaire qui procura à l'humanité le bienfait du feu <sup>2</sup>. Dans d'autres mythes le même rôle est joué par le cacatoès <sup>3</sup>. Selon la tribu des Boorong du Victoria, ce fut la corneille qui donna le premier feu aux hommes <sup>4</sup>, et le même oiseau figure dans d'autres histoires australiennes de l'origine du feu <sup>5</sup>.

Dans l'île de Kiwai, au large de la Nouvelle-Guinée, les indigènes disent que le cacatoès noir apporta le premier feu et que le trait rouge qui se trouve encore autour du bec de cet oiseau, montre l'endroit où il fut brûlé par le brandon rougeoyant qu'il portait dans son bec <sup>6</sup>. Pourtant, dans d'autres parties de la Nouvelle-Guinée anglaise, le chien tient le rôle, dans la plupart des histoires, de l'animal qui apporta le premier feu aux hommes <sup>7</sup>. Les habitants de Wagifa, petite île de l'archipel d'Entrecasteaux, affirment que le feu fut apporté aux hommes par un chien qui traversa le détroit à la nage en portant un brandon attaché à la queue <sup>8</sup>. Dans un mythe raconté par les indigènes des îles Andaman, il est dit que le martin-pêcheur déroba le feu à un être mythique appelé Bilik et qu'il le rapporta aux hommes ; mais Bilik lança un brandon au voleur et l'atteignit à la nuque, et la tache de plumes rouge-vif du cou du martin-pêcheur indique encore l'endroit où le feu le brûla <sup>9</sup>. Mais dans un autre mythe des îles Andaman, c'est la colombe-aux-ailes-bronzées qui vola le feu à Biliku (*sic*) et le donna aux hommes <sup>10</sup>. Les Menri de la péninsule de Malacca disent que le feu leur fut apporté par le pivert ; aussi ne veulent-ils pas tuer de pivert parce que cet oiseau leur a offert le feu pour se chauffer et faire la cuisine <sup>11</sup>. Certains des Semang de la Péninsule de Malacca croient que le singe des cocotiers déroba le feu à l'être suprême, qui vit au ciel et fait le tonnerre ; avec ce feu volé le singe enflamma l'herbe de la savane et mit ainsi le feu à la portée de l'homme. Mais, en fuyant l'incendie, les ancêtres des tribus de pygmées furent rattrapés par les flammes qui leur brûlèrent les cheveux et c'est pour cela que les pygmées ont encore aujourd'hui les cheveux frisés <sup>12</sup>. Selon les Bouriates de Sibérie une hirondelle vola le feu à Tengri, qui est au ciel, et l'apporta aux hommes. Mais Tengri fut irrité et tira l'oiseau, et c'est pour cela que la queue de l'hirondelle est fendue en deux <sup>13</sup>. À Ceylan

<sup>1</sup> [Voir plus haut](#), pp. 12 sq [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>2</sup> [Voir plus haut](#), pp. 14, 15, 16, 17 [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>3</sup> [Voir plus haut](#), pp. 18 sqq [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>4</sup> [Voir plus haut](#), p. 27 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>5</sup> [Voir plus haut](#), p. 31 sq [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>6</sup> [Voir plus haut](#), pp. 37 sqq [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>7</sup> [Voir plus haut](#), pp. 46 sqq [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>8</sup> [Voir plus haut](#), pp. 59 sqq [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>9</sup> [Voir plus haut](#), p. 108 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>10</sup> [Voir plus haut](#), p. 108 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>11</sup> [Voir plus haut](#), p. 110 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>12</sup> [Voir plus haut](#), p. 111 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>13</sup> [Voir plus haut](#), p. 114 [correspondant à la page de l'édition Payot].

court une histoire selon laquelle le gobe-mouche-bleu-noir-à-queue-d'hirondelle rapporta le feu du ciel, pour le bonheur des hommes <sup>1</sup>.

Les Bakongo de l'Ouest Africain disent que, quand il n'y avait pas encore de feu sur terre, un homme envoya un chacal chercher du feu dans le soleil couchant, mais cet animal ne revint jamais <sup>2</sup>. Les Chilouks du Nil-Blanc racontent comment, au temps où ils n'avaient pas de feu, ils entourèrent de paille la queue d'un chien et l'envoyèrent chercher du feu au pays du Grand-Esprit : le chien revint avec la queue enflammée et les Chilouks ont toujours eu du feu depuis lors <sup>3</sup>.

Les Chiriguanos de Bolivie prétendent qu'après le déluge, quand tous les autres feux de la terre furent éteints, les hommes reçurent du feu d'un crapaud qui, avant que les eaux eussent monté, s'était caché dans un trou, emportant avec lui quelques charbons ardents qu'il garda allumés pendant tout le déluge, en soufflant dessus avec son haleine <sup>4</sup>. Les Indiens Chorotis du Gran Chaco disent que, lorsqu'ils se trouvèrent dans une situation analogue après le déluge, ils prirent du feu à un vautour noir qui l'avait conservé dans son nid au-dessus du niveau des eaux <sup>5</sup>. Les Indiens Tapietes, autre tribu du Gran Chaco, affirment que lorsque le vautour noir avait du feu et qu'eux n'en avaient pas, une grenouille prit pitié d'eux, vola un peu du feu auquel se chauffait le vautour noir et l'apporta aux Indiens dans sa bouche <sup>6</sup>. Les Indiens Matacos, autre tribu du Gran Chaco, disent qu'ils doivent de posséder du feu à un cobaye, qui le vola à un jaguar possesseur du feu, et s'en servait avant que les hommes s'en fussent procuré ; en fait le cobaye ne remit pas ce don précieux à l'humanité mais, en se servant de feu pour faire cuire sa nourriture, il enflamma de l'herbe par inadvertance. Les Matacos, grâce à l'incendie allumé de la sorte, eurent leur premier feu <sup>7</sup>. Les Bakairis, du centre du Brésil, prétendent que le premier feu fut offert aux hommes par un poisson et un escargot, ou plutôt par deux jumeaux illustres, qui avaient momentanément revêtu la forme de ces êtres, et qui sous cette apparence l'avaient dérobé à l'animal (*canis vetulus*) qui aux premiers jours du monde était Seigneur du Feu <sup>8</sup>. Selon les Jivaros de l'Équateur, le premier feu leur fut apporté par un oiseau-mouche, qui le déroba à un homme qui le possédait et le gardait pour son usage exclusif <sup>9</sup>.

Les Indiens Sia du Nouveau Mexique disent qu'ils reçurent le feu du coyote qui le déroba pour eux à l'araignée. Elle vivait dans une maison souterraine, où elle avait placé un serpent, un cougour et un ours pour garder le feu contre les intrus. Mais le coyote trouva les sentinelles et l'araignée elle-même endormies, et, avant que les dormeurs ne fussent réveillés, il était bien loin

<sup>1</sup> [Voir plus haut](#), p. 117 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>2</sup> [Voir plus haut](#), p. 127 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>3</sup> [Voir plus haut](#), p. 132 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>4</sup> [Voir plus haut](#), p. 137 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>5</sup> [Voir plus haut](#), p. 135 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>6</sup> [Voir plus haut](#), p. 136 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>7</sup> [Voir plus haut](#), pp. 136 sq [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>8</sup> [Voir plus haut](#), p. 140 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>9</sup> [Voir plus haut](#), p. 146 sq [correspondant aux pages de l'édition Payot].

avec le feu <sup>1</sup>. Dans certaines histoires racontées par les tribus indiennes qui habitent le sud-est des États-Unis, il est dit que ce fut le lapin qui procura le premier feu aux hommes <sup>2</sup>. Selon une tradition des Sioux et des autres tribus indiennes du Mississippi l'homme et la femme qui furent seuls à survivre au déluge reçurent du feu d'un petit oiseau gris que le Grand-Esprit leur avait envoyé porteur de ce bien inappréciable. Aussi les Indiens respectent-ils cette espèce d'oiseaux et ne les tuent-ils jamais, et se peignent-ils deux petits traits noirs de chaque côté des yeux pour imiter les raies de cet oiseau <sup>3</sup>. Selon les Indiens Nootka ou Aht de l'île de Vancouver, le premier feu fut dérobé par le daim à la seiche ou aux loups qui, aux premiers jours du monde, étaient seuls à le posséder <sup>4</sup>. Et dans d'autres légendes indiennes du nord-ouest de l'Amérique le daim joue également le rôle de l'être qui déroba le premier le feu et l'apporta aux hommes ; et le daim a encore aujourd'hui un tronçon de queue noire parce que le feu l'a brûlée <sup>5</sup>. Parmi les Indiens qui racontent cette histoire se trouvent les Kwakiutl de l'île de Vancouver, mais dans une autre version de ce récit ils disent que ce fut le vison qui procura le feu aux hommes en volant un enfant au Chef des Esprits et en amenant ce chef à lui donner le feu en échange du bébé <sup>6</sup>. Dans la tribu des Nanaimo de l'île de Vancouver on raconte une histoire identique <sup>7</sup>. Chez certains des Indiens de la Colombie britannique et de l'Alaska le porteur de feu est le corbeau, oiseau qui joue un grand rôle dans la mythologie de ces peuples septentrionaux, et la façon dont il s'y prit pour s'emparer de ce précieux élément forme le thème de plus d'un récit merveilleux <sup>8</sup>. Les Esquimaux du détroit de Behring prétendent aussi avoir appris d'un corbeau l'art de faire du feu <sup>9</sup>.

En France c'est, dit-on, le roitelet ou le rouge-gorge qui apporta du ciel le premier feu sur terre, et les plumes rouges de la poitrine du rouge-gorge sont, explique-t-on, la trace sur son plumage de l'endroit où il fut brûlé <sup>10</sup>.

Mais de nombreux mythes disent que le premier feu fut apporté non par un seul oiseau ou un seul animal, mais par des animaux qui réunirent leurs efforts, qui se rangèrent en ligne et se transmirent le feu de l'un à l'autre, à mesure que chacun se fatiguait, au long de la course ; ou bien, on nous dit qu'un grand nombre d'animaux entreprirent cette tâche difficile, mais qu'un seul réussit à l'accomplir. Ainsi, pour donner des exemples de ces mythes de quête du feu par coopération, si l'on peut dire, dans un mythe australien le faucon et le pigeon coopèrent pour voler le feu au bandicot <sup>11</sup>. Dans un mythe que racontent les insulaires du détroit de Torrès le serpent, la grenouille et diverses espèces de lézards essaient de voler le feu, et finalement le grand-lézard à long cou réussit et nage jusqu'à l'île avec le feu dans sa bouche, son

<sup>1</sup> [Voir plus haut](#), pp. 152 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>2</sup> [Voir plus haut](#), pp. 160 sqq [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>3</sup> [Voir plus haut](#), pp. 163 sq [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>4</sup> [Voir plus haut](#), pp. 173 sqq [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>5</sup> [Voir plus haut](#), pp. 179 sqq [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>6</sup> [Voir plus haut](#), p. 180 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>7</sup> [Voir plus haut](#), p. 193 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>8</sup> [Voir plus haut](#), pp. 190, sqq., 197 sq., 199 sqq [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>9</sup> [Voir plus haut](#), p. 203 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>10</sup> [Voir plus haut](#), pp. 205 sq [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>11</sup> [Voir plus haut](#), p. 14 [correspondant à la page de l'édition Payot].

long cou lui permettant de garder la tête au-dessus de l'eau<sup>1</sup>. Les Masingara de la Nouvelle-Guinée anglaise racontent une histoire semblable<sup>2</sup>. À Kiwai, île au large de la côte de la Nouvelle-Guinée, on raconte comment les animaux, l'un après l'autre, essayèrent de rapporter du feu du continent. Le casoar, le crocodile et le chien échouèrent tous ; les oiseaux essayèrent alors à leur tour, et le cacatoès noir réussit finalement, mais il porte encore aujourd'hui un trait rouge là où le feu le roussit<sup>3</sup>. Dans un mythe de même sens, raconté dans la tribu des Motu de la Nouvelle-Guinée anglaise, le serpent, le bandicot, le kangourou et un oiseau échouent dans leur tentative, le chien réussit<sup>4</sup>. Les Tsuwo, tribu de montagnards de Formose, racontent une histoire semblable pour expliquer comment leurs ancêtres acquirent le feu après le déluge ; le bouc se noya dans une courageuse tentative pour aller chercher du feu, mais le *taoron* l'apporta intact jusqu'à la côte, et, dans leur joie, les habitants le caressèrent, c'est pourquoi cet animal a encore aujourd'hui une peau si brillante et un corps si petit<sup>5</sup>. Les Thay du Siam rapportent comment après le déluge leurs ancêtres éprouvaient les difficultés habituelles à recouvrer le feu perdu, et comment ils dépêchèrent le hibou et le serpent pour l'aller chercher ; mais ces animaux traînèrent en chemin et n'arrivèrent jamais à destination. Après cela le taon s'envola jusqu'au ciel et en rapporta, non le feu, mais le secret de la façon de l'allumer, ayant épié avec ruse le Seigneur du ciel, alors qu'il était en train de faire du feu de sa main divine<sup>6</sup>.

Selon une histoire des habitants des îles de l'Amirauté, au temps où il n'y avait pas de feu sur terre, une femme envoya le pygargue et le sansonnet en chercher au ciel. Les deux oiseaux volèrent jusqu'au ciel et l'aigle pêcheur vola le feu ; mais, en revenant sur terre, l'aigle pêcheur transmit le feu au sansonnet qui le porta sur sa nuque, et le feu brûla l'oiseau<sup>7</sup>.

Les Ba-Ila du Nord de la Rhodésie racontent comment, quand il n'y avait pas de feu sur terre, le vautour, l'aigle pêcheur, le corbeau et la guêpe-maçonne décidèrent d'aller en chercher chez Dieu, qui habitait alors quelque part au ciel. Ils s'envolèrent donc, mais au bout de quelques jours les ossements du vautour, de l'aigle pêcheur et du corbeau tombèrent sur terre, et la guêpe-maçonne resta seule à poursuivre son périlleux chemin. Arrivée au ciel elle eut une entrevue amicale avec la divinité qui lui donna sa bénédiction et aussi, on peut le présumer, le feu<sup>8</sup>.

Les Indiens Coras du Mexique racontent comment le feu était primitivement en la seule possession de l'iguane, et comment, en raison d'un pénible différend avec sa mère et sa belle-mère, cet animal emporta tout le feu au ciel, si bien que les habitants de la terre furent privés de cet élément nécessaire à la vie. Dans cette conjoncture ils firent appel aux oiseaux et aux animaux, pour

<sup>1</sup> [Voir plus haut](#), p. 33 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>2</sup> [Voir plus haut](#), p. 43 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>3</sup> [Voir plus haut](#), p. 38 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>4</sup> [Voir plus haut](#), p. 46 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>5</sup> [Voir plus haut](#), p. 106. [correspondant à la page de l'édition Payot]. J'ignore quelle espèce d'animal est un *taoron*.

<sup>6</sup> [Voir plus haut](#), pp. 111 sq [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>7</sup> [Voir plus haut](#), p. 57 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>8</sup> [Voir plus haut](#), pp. 123 sq [correspondant aux pages de l'édition Payot].

qu'ils allassent leur en chercher au ciel. L'héroïque corbeau sacrifia vainement sa vie dans cette tentative ; l'oiseau-mouche échoua, et ainsi firent tous les autres oiseaux l'un après l'autre. L'opossum réussit enfin à grimper au ciel et à voler le feu à un vieillard pendant qu'il dormait <sup>1</sup>. Les Navahoes du Nouveau-Mexique disent qu'au jour où les animaux avaient du feu et où les hommes n'en avaient pas, le coyote, la chauve-souris et l'écureuil s'entendirent pour en fournir à leurs amis les Indiens. Aussi, tandis que les autres animaux jouaient autour du feu, le coyote s'arrangea pour voler quelques charbons ardents et détala avec ceux-ci, poursuivi par tous les autres animaux qui étaient sur ses talons. Quand il fut fatigué, il remit le feu à la chauve-souris, et quand la chauve-souris fut près de défaillir, elle le remit à l'écureuil, qui, en raison de sa grande agilité et de son endurance, arriva à remettre le feu intact aux Navahoes <sup>2</sup>. Ce mythe du feu porté par des animaux coureurs qui se relaient semble s'être répandu chez les Indiens de l'Amérique du Nord ; nous le rencontrons de nouveau, avec des variantes dans les détails, chez les Utes de l'Utah <sup>3</sup>, chez les Indiens Karok de Californie <sup>4</sup>, chez les Indiens Thompson de la Colombie Britannique <sup>5</sup>, et plus au Nord chez les Indiens Kaska également de la Colombie Britannique, qui habitent le versant arctique des montagnes <sup>6</sup>. Ce type de mythe trouve sa réplique dans l'histoire française qui nous raconte comment le roitelet ayant dérobé au ciel le feu dut transmettre ce précieux fardeau au rouge-gorge, qui, à son tour, le remit à l'alouette, qui l'apporta intact sur terre <sup>7</sup>.

Les Indiens Cherokee racontent un autre mythe du type coopératif sans les relais de coureurs. Ils disent qu'au commencement le seul feu de la terre était déposé dans un grand sycomore creux qui poussait dans une île. Aussi les animaux, qui en ce temps-là avaient autant besoin de feu que les hommes, se concertèrent pour trouver le moyen de s'en procurer. Le corbeau traversa les ondes en volant jusqu'à cet arbre, mais, comme il le survolait, la chaleur, en brûlant ses plumes, le noircit. Le petit chat-huant essaya ensuite, mais en regardant dans l'arbre creux il fut presque aveuglé par un souffle d'air chaud et ses yeux ont toujours été rouges depuis lors. La hulotte et le grand-duc y allèrent ensuite, mais ils ne s'en trouvèrent pas mieux, car la fumée qui brûlait les priva presque de la vue, et les cendres firent autour de leurs yeux des cercles blancs, qu'ils n'ont pas encore pu effacer aujourd'hui. Quand les oiseaux eurent fait de leur mieux, mais tous en vain, le petit serpent noir et le grand serpent noir plongèrent dans le trou de l'arbre qui brûlait ; mais la fumée les étouffa et les flammes les rendirent noirs et ils sont restés noirs depuis lors. À la fin l'araignée d'eau, en courant à la surface de l'eau, passa dans l'île et en rapporta du feu dans une coupe de fils entremêlés qu'elle tira de son corps <sup>8</sup>.

Les Indiens Nishinam de Californie racontent comment quand tout le feu qu'il y avait au monde était caché bien loin dans l'Ouest, la chauve-souris

<sup>1</sup> [Voir plus haut](#), pp. 148 sq [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>2</sup> [Voir plus haut](#), pp. 153 sq [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>3</sup> [Voir plus haut](#), pp. 155 sq [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>4</sup> [Voir plus haut](#), pp. 166 sq [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>5</sup> [Voir plus haut](#), p. 187 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>6</sup> [Voir plus haut](#), p. 198 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>7</sup> [Voir plus haut](#), p. 206 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>8</sup> [Voir plus haut](#), pp. 165 sqq [correspondant aux pages de l'édition Payot].

proposa au lézard d'aller le dérober. Le lézard accepta cette proposition et déroba le feu, mais en le rapportant il enflamma l'herbe et dut courir pour sauver sa vie ; et la chauve-souris, instigatrice du vol, eut un châtement bien mérité, car le feu l'aveugla presque, et bien que le lézard lui appliquât un emplâtre de poix sur les yeux, ce remède fut de peu d'effet, et la chauve-souris a eu la vue brouillée depuis lors ; elle est encore si noire que l'on n'a qu'à la regarder pour voir qu'elle a été brûlée par le feu <sup>1</sup>. Les Indiens Maidu de Californie rapportent comment la souris, le daim, le chien et le coyote s'y prirent pour voler le feu à Tonnerre qui le gardait quelque part dans l'Ouest. Le vol réussit, le chien cacha du feu dans son oreille tandis que le daim en portait un peu dans son jarret, là où il a une tache rouge aujourd'hui, sans nul doute à l'endroit où le feu le brûla <sup>2</sup>.

Si nous cherchons pourquoi dans ces mythes l'acquisition du premier feu est si souvent attribuée à des animaux ou à des oiseaux, qui, les sauvages eux-mêmes doivent s'en rendre compte, en sont aujourd'hui privés, la réponse la plus probable semble être que ces mythes sont avant tout destinés à expliquer certaines couleurs ou d'autres caractéristiques des animaux que l'homme primitif attribuait à l'action du feu, et ce n'est qu'ensuite qu'ils cherchent à expliquer l'origine ou la découverte du feu. Si cette considération est exacte les mythes en question sont plutôt zoologiques que physiques. Et à ce propos, nous devons nous souvenir que le primitif à la philosophie grossière duquel ces mythes doivent être rattachés, bien loin de faire une distinction nette entre l'homme et les animaux inférieurs, leur attribue au contraire communément une vie et une intelligence qui ressemblent étroitement à la sienne, aussi ne voit-il rien d'incongru ou d'absurde dans l'idée que les animaux possèdent du feu et s'en servent, ni même dans celle qu'ils possédèrent le feu avant l'homme et furent les intermédiaires grâce au concours desquels il l'acquît pour la première fois.

Nous pourrions naturellement supposer que, parmi les sources d'où l'homme tira le feu avant d'apprendre lui-même à en faire, se trouvent les volcans, mais dans les mythes de l'origine du feu il n'y a pas de référence ou d'allusions à l'action des volcans. La principale exception à cette règle générale peut être fournie par les mythes polynésiens qui décrivent régulièrement comment un grand héros alla chercher le premier feu dans le monde inférieur où il affronta un être formidable : le dieu ou la déesse du feu ; dans la version de Samoa de ce mythe, le dieu du feu souterrain, comme nous l'avons vu, est aussi le dieu des tremblements de terre, et le récit de la façon dont il fit soudain sauter son four et dont il dispersa les cendres peut bien être la description mythique d'une éruption volcanique <sup>3</sup>. Nous devons nous souvenir, en rapport avec ceci, qu'à Hawaï se trouve un des plus terribles volcans du monde ; il ne serait pas étonnant que les hommes qui vivaient sous son ombre et furent témoins de ses éruptions terrifiantes aient associé leurs histoires de l'origine du feu à cette montagne ardente et à son gigantesque chaudron de lave bouillante.

De même, dans un mythe de l'origine du feu que racontent les Indiens Babine, qui habitent au nord de la partie intérieure de la Colombie Britan-

<sup>1</sup> [Voir plus haut](#), p. 169 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>2</sup> [Voir plus haut](#), pp. 170 sq [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>3</sup> Voir plus haut, pp. [81](#)-83 [correspondant aux pages de l'édition Payot].

nique, il est fait mention d'une colonne de fumée suivie de langues de feu que l'on vit s'élever d'une montagne <sup>1</sup>. Ceci suggère peut-être, comme je l'ai déjà dit, une réminiscence de la fumée et des flammes lancées par un des volcans qui existent au nord-ouest de l'Amérique.

Cette curieuse croyance que nous rencontrons dans deux mythes parallèles d'Ontong Java et des îles Gilbert <sup>2</sup>, à savoir que le feu jaillit du fond de la mer, peut avoir été suggérée par le spectacle merveilleux et impressionnant d'une mer tropicale toute étincelante des lueurs miroitantes d'une lumière phosphorescente, et comme ce spectacle n'est en aucune sorte limité aux tropiques c'est peut-être aussi la source du mythe Nootka selon lequel le feu brûlait à l'origine dans la maison de la seiche <sup>3</sup>, et du mythe haida, selon lequel le corbeau apporta le premier sur terre du feu du fond de la mer, où il eut à subir les attaques de poissons dangereux <sup>4</sup>.

#### § 4. L'age du feu allumé

[Retour à la table des matières](#)

Les mythes de l'origine du feu, comme nous l'avons vu, rapportent comment les hommes après avoir acquis le feu, et s'en être servis probablement pendant des siècles sans savoir comment en produire, découvrirent enfin l'une ou plusieurs des méthodes primitives qui furent supplantées par les procédés plus perfectionnés introduits par la civilisation. Des façons primitives d'allumer du feu, les plus répandues sont dues au frottement du bois et à la percussion des pierres, et toutes deux sont indiquées dans les mythes de l'origine du feu. De ces deux procédés le frottement du bois est de beaucoup le plus communément employé et le plus souvent mentionné dans les mythes. Aussi pouvons-nous l'examiner le premier.

On applique le frottement du bois à la production du feu selon différentes méthodes, parmi lesquelles on en distingue d'habitude trois ; on les nomme : le foret-à-feu, la scie à feu, et la charrue à feu (ou le bâton et la rainure). Le foret-à-feu est de beaucoup la plus largement répandue parmi les races d'hommes arriérées ; nous ne devons donc pas nous étonner qu'il soit le plus souvent mentionné dans les mythes <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Voir plus haut, p. 198. [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>2</sup> Voir plus haut, pp. 62 sq., 97 sq [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>3</sup> [Voir plus haut](#), p. 173 [correspondant à la page de l'édition Payo].

<sup>4</sup> [Voir plus haut](#), p. 199 [correspondant à la page de l'édition Payo].

<sup>5</sup> Sur les façons primitives d'allumer du feu, voir en général E. B. Tylor, *Researches into the Early History of Mankind*<sup>2</sup> (Londres, 1870), pp. 238 sq. W. Hough, « Fire-Making Apparatus in the United States National Museum », *Smithsonian Institution, Report 1887-1888* (Washington, 1890), pp. 531-587 ; *id.*, *Fire as an Agent in Human Culture* (Washington, 1926), pp. 84 sq. ; A. E. Crawley s. v. « Fire, Fire-Gods » dans *Encyclopaedia of Religion and Ethics* de Hastings, vol. VI (Edimbourg, 1913), pp. 26-27. J'ai réuni un grand nombre de documents sur ce sujet, mais dont l'ensemble doit être réservé pour une occasion ultérieure.

Sous sa forme la plus simple le foret-à-feu consiste en deux bâtons dont l'un est pointu et tenu verticalement, la pointe appuyant sur l'autre, qui est posé à plat sur le sol. On fait tourner rapidement le bâton vertical, qui est proprement le foret-à-feu, entre les paumes des mains jusqu'à ce que sa pointe perce un trou dans l'autre bâton et que le frottement continu engendre d'abord de la chaleur puis du feu qui devient flamme et qu'on entretient grâce à de l'amadou de diverses espèces.

Sous sa forme la plus simple ou bien perfectionné par divers procédés mécaniques tels qu'une corde ou une lanière qu'on enroule autour du foret-à-feu et qu'on tire par les deux bouts pour accroître la vitesse de rotation, le foret-à-feu a eu parmi les peuples du monde un immense domaine, ayant été employé non seulement par les sauvages et les tribus barbares de la Tasmanie, de l'Australie, de la Nouvelle-Guinée, de l'Afrique, de l'Amérique, et de l'Asie, mais aussi par les races civilisées de l'antiquité ou même des temps modernes en Égypte, dans l'Inde, au Japon et en Europe <sup>1</sup>.

Si nous nous demandons comment les hommes découvrirent le moyen de produire du feu avec le foret-à-feu, une réponse probable nous est fournie par l'un des mythes sur l'origine du feu. Comme nous l'avons vu, les Basongo-Meno, groupe de tribu africaine de la vallée du Congo, disent que dès les

<sup>1</sup> E. B. Tylor, *Researches into the Early history of Mankind*<sup>2</sup>, pp. 240 sq., « Fire-Making Apparatus in the United States National Museum », *Smithsonian Institution, Report 1887-1888*, pp. 531 sq. ; id., *Fire as an Agent in Human Culture*, pp. 84-103. Un foret-à-feu tasmanien se trouve au Pitt-Rivers Museum d'Oxford où me l'a montré Mr. Henry Balfour (19 août 1921) ; il m'a dit que Lord Avebury en possédait un autre qui venait de Tasmanie. Pour le foret-à-feu en Nouvelle-Guinée, voir R. Neuhauss, *Deutsch Neu-Guinea* (Berlin, 1911), I, 257, III, 24 ; A. F. R. Wallaston, *Pygmies and Papuans* (Londres, 1912), pp. 200-202 ; W. N. Beaver, *Unexplored New Guinea* (Londres, 1920), pp. 68 sq. Pour avoir des preuves de la façon dont est répandue le foret-à-feu en Afrique, voir F. Fülleborn, *Das deutsche Njassa- und Ruwuma Gebiet* (Berlin, 1906), p. 91 ; H. Rehse, *Kiziba, Land und Leute* (Stuttgart, 1910), pp. 19 sq. ; G. St J. Orde Browne, *The Vanishing Tribes of Kenya* (London, 1925), pp. 120 sq. ; C. K. Meek, *The Northern Tribes of Nigeria* (Oxford University Press, 1925), I, 172 ; S. S. Dornan, *Pygmies and Bushmen of the Kalahari* (Londres, 1925), pp. 116 sq. ; E. W. Smith et A. M. Dale, *The Ilaspeaking Peoples of Northern Rhodesia* (Londres, 1929), I, 143 ; F. H. Melland, *In Witch-bound Africa* (Londres, 1923), p. 159 ; J. A. Massam, *The Cliff-dwellers of Kenya* (Londres, 1927), pp. 96 sq. ; Henri A. Junod, *The Life of a South African Tribe*, deuxième édition (Londres, 1927), II, 34 sq. Mon ami le Professeur Alexandre Moret, du Collège de France, m'a appris à Paris que les anciens Égyptiens faisaient du feu avec le foret-à-feu. Ce procédé, m'a-t-il dit, n'est mentionné dans aucun texte égyptien. Mais on a trouvé des forets-à-feu, dont le bâton inférieur montre des traces de feu dans un creux brûlé. Comparer E. Erman, *Ägypten und ägyptisches Leben in Altertum*, neu bearbeitet von H. Ranke (Tubingue, 1923), p. 217. Pour le foret-à-feu dans l'Inde ancienne voir : Adalbert Khun, *Die Herabkunft des Feuers und des Göttertranks 2* (Gütersloh, 1886), pp. 14 sq., 64 sq. Ce même ancien appareil est encore employé par les Brahmanes pour allumer le feu sacré. Voir W. Crooke, *Religion and Folklore of Ancient India* (Oxford University Press, 1926), pp. 335 sq. Quant au foret-à-feu dans la Grèce et la Rome antiques, voir A. Khun, *op. cit.* pp. 35-39 ; M. H. Morgan, « De ignis eliciendi modis apud antiquos », *Harvard Studies in Classical Philology*, I (1890), pp. 13-34. Pour le foret-à-feu dans l'Europe moderne, voir J. Lowenthal und B. Matlatzki, « Die europäischen Feuerbohrer », *Zeitschrift für Ethnologie*, XLVIII (1916), pp. 349-369 ; J. Lowenthal, « Ueber einige altertümliche Feuerbohrer aus Schweden », *Zeitschrift für Ethnologie*, I (1918), pp. 198-203.

temps les plus anciens, ils faisaient des nasses en côtes de palmier raphia. Un jour, un homme, en construisant une nasse de ce genre, voulut percer un trou dans l'extrémité d'une des côtes, et il se servit pour cela d'un petit bâton pointu. En perçant ce trou il fit jaillir du feu, et les hommes découvrirent ainsi le moyen d'en produire <sup>1</sup>. Si l'on considère le nombre de fois où un homme a dû se servir d'un morceau de bois pour percer un trou dans un autre, avant d'avoir découvert les métaux, nous serons probablement disposés à admettre, qu'étant donné cela, on a pu découvrir par accident le moyen d'allumer du feu avec le foret-à-feu, non pas une fois mais bien des fois dans l'histoire de l'humanité, et que, par conséquent, beaucoup de peuples ont pu le découvrir indépendamment les uns des autres ; si bien que nous n'avons pas besoin de recourir à l'hypothèse d'un seul inventeur, Prométhée solitaire, de qui l'humanité tout entière tiendrait ce bienfait inestimable.

Il est possible que l'usage du foret-à-feu puisse expliquer certains traits particuliers de quelques mythes de l'origine du feu. Il est dit ainsi dans certains d'entre eux que le feu a été tiré du sixième doigt de la main droite d'une femme <sup>2</sup>, d'entre le doigt et le pouce de la main droite d'une femme <sup>3</sup>, d'entre le pouce et l'index de la main gauche <sup>4</sup>, d'entre le pouce et l'index de la main droite d'une femme <sup>5</sup>, d'entre le pouce et l'index de la main droite d'un homme <sup>6</sup>, du bout de l'index de la main droite d'un jeune garçon <sup>7</sup>, des ongles des doigts et des orteils de la déesse du feu <sup>8</sup>, et des doigts de la divinité du feu <sup>9</sup>. Peut-être l'opinion selon laquelle le feu aurait été tiré de la main aurait-elle été suggérée par le foret-à-feu que l'on fait tourner entre les paumes des deux mains et dont la pointe produit du feu ; on a donc pu le considérer comme un doigt de feu. De même l'idée que le feu jaillirait de l'intervalle entre le pouce et l'index put venir du spectacle du foret-à-feu en train de tourner (on pourrait le croire sans un trop grand effort d'imagination), entre le pouce et l'index.

En outre l'idée que le feu jaillit du corps d'une femme et en particulier de ses organes génitaux <sup>10</sup> trouve une explication certaine dans l'analogie que, nous l'avons vu <sup>11</sup>, beaucoup de primitifs voient entre le fonctionnement du foret-à-feu d'une part, et les rapports des sexes de l'autre. Dans tous les cas de ce genre le bâton horizontal que perfore le foret-à-feu est considéré comme femelle, tandis que le bâton vertical, le foret-à-feu lui-même, est considéré comme mâle, si bien qu'étant donnée cette analogie on peut dire que le feu jailli du foret-à-feu sort du corps d'une femme et en particulier de ses organes génitaux, qui sont ici représentés par le creux dans lequel tourne le foret-à-feu. Cette analogie est visiblement admise et mise en action dans les rites d'après

<sup>1</sup> [Voir plus haut](#), p. 126 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>2</sup> [Voir plus haut](#), pp. [33-35](#) [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>3</sup> [Voir plus haut](#), p. 35 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>4</sup> [Voir plus haut](#), p. 37 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>5</sup> [Voir plus haut](#), p. 40 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>6</sup> [Voir plus haut](#), p. 41 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>7</sup> [Voir plus haut](#), p. 42 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>8</sup> [Voir plus haut](#), pp. 64 sqq [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>9</sup> [Voir plus haut](#), p. 66 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>10</sup> [Voir plus haut](#), [correspondant aux pages de l'édition Payot]. pp. [31](#) sq., [52](#), [53](#), [58](#), [93](#), [142](#), [143](#), [145](#).

<sup>11</sup> [Voir plus haut](#), p. 55 [correspondant à la page de l'édition Payot].

lesquels le prêtre du feu brahmane (*Agnihotra*) et sa femme allument à eux deux le feu sacré avec le foret-à-feu. La nuit qui précède l'allumage du feu, le plongeur ou partie supérieure du foret-à-feu (*arani*) est confié au prêtre et la partie inférieure à sa femme, et l'homme et la femme dorment la nuit avec ces éléments. « L'opération de l'allumage du feu symbolisant l'accouplement. » Le matin suivant, ils allument ensemble le feu sacré ; l'homme tient fermement le plongeur pour que sa pointe ne puisse quitter le creux de la planche d'en bas, tandis que sa femme le fait tourner en tirant la corde qui l'entoure jusqu'à ce que du feu se produise et qu'il se communique à l'amadou. Le mari et la femme sont assujettis à des tabous spéciaux tandis qu'ils se livrent à l'accomplissement de ce devoir sacré <sup>1</sup>.

La même analogie peut sans doute expliquer pourquoi dans les mythes on représente souvent les femmes comme possédant le feu avant les hommes <sup>2</sup>. Car le feu qui sort de la planche par rotation est naturellement considéré par les sauvages comme existant dans la planche avant que l'allume-feu l'en ait fait jaillir, ou bien en langage mythique comme inhérent à la femme, avant d'en être tiré par le mâle ; le primitif imagine de même que le feu est accumulé dans des arbres du bois desquels le frottement le fait jaillir. Il peut donc paraître naturel pour un esprit primitif que les femmes aient possédé le feu avant les hommes.

Mais si le foret-à-feu est le plus répandu ce n'est en aucune façon le seul outil employé par des sauvages pour produire du feu en frottant du bois. La scie-à-feu en est un autre dont il existe deux modèles, la scie rigide et la scie flexible. La scie-à-feu rigide est un morceau de bois ou de bambou qui est mû rapidement en avant ou en arrière comme si l'on sciait en travers d'un morceau de bois ou de bambou jusqu'à ce que le frottement fasse jaillir du feu. Dans cet appareil la substance généralement employée est le bambou dont l'enveloppe siliceuse se prête favorablement à la production du feu par frottement. On tire rapidement un morceau de bois aiguisé au-dessus d'un morceau de bois convexe qui est scié de la sorte de part en part, tandis que la sciure tombe sur l'amadou qui se trouve placé en dessous. Mr. Henry Balfour m'a appris que c'est la plus facile de toutes les méthodes primitives pour faire du feu ; il en a lui-même produit ainsi en quarante secondes. Cet appareil est ou a été employé par les indigènes des diverses parties de l'archipel malais, des Philippines, des îles Nicobar, de la Birmanie, de l'Inde et de certaines régions de l'Europe <sup>3</sup>. Feu William Crooke supposait que : « la production du feu par frottement devait se présenter naturellement aux races de la jungle, qui doivent avoir vu se produire constamment l'incendie de tiges de bambou qui se frottaient les unes contre les autres sous les rafales de l'été. De cette observation devait aisément sortir le foret-à-feu primitif ou *Asgara* employé encore aujourd'hui par les Cheros, les Korwas, les Bhuyas et autres habitants dravidiens de la jungle. Ces peuplades encore aujourd'hui font généralement

<sup>1</sup> W. Crooke, *Religion and Folk-lore of Northern India* (Oxford University Press 1926), p. 336.

<sup>2</sup> Voir plus haut, [correspondant aux pages de l'édition Payot] pp. [10](#), [22](#), [31](#), [33](#), [35](#), [51](#), [52](#) sq., [53](#) sq., [58](#), [99](#) sq., [142](#), [143](#), [144](#).

<sup>3</sup> E. B. Tylor, *Researches in the Early History of Mankind*, p. 240 ; W. Hough, *Fire as an Agent in Human Culture*, pp. 104-106 ; H. Balfour, « Frictional Fire-making with a flexible sawing-thong » *Journal of the Royal Anthropological Institute*, XLIV (1914), p. 32.

du feu de cette façon. Une petite cavité ronde est faite dans un morceau de bambou sec, deux hommes y font alternativement tourner de leurs mains ouvertes un second morceau pointu de bois de la même essence. De cette façon il se produit rapidement de la fumée et du feu et les étincelles sont recueillies sur une feuille sèche ou tout autre amadou approprié. » <sup>1</sup>

La scie-à-feu flexible consiste en une lamelle flexible de canne à sucre, de liane ou de tout autre substance appropriée, que l'on tire d'avant en arrière comme si l'on sciait en travers d'un morceau de bambou ou de bois, en détachant dans cette opération une fine sciure et en produisant une chaleur suffisante pour allumer la sciure et l'embraser. On peut aisément tirer une flamme de cette sciure rougeoyante au moyen d'herbe ou de tout autre amadou approprié. Mr. Henry Balfour a soigneusement étudié ce procédé d'allumage du feu. Il le suit depuis la chaîne de Naga, dans l'Assam, à travers la chaîne de Chittatong, en Annam, et dans la péninsule de Malacca, jusqu'à Bornéo et en Nouvelle-Guinée et il en note l'emploi en Europe, en particulier en Suède, en Allemagne, en Russie, pour l'allumage du nouveau feu habituellement connu sous le nom de feu-de-frottement <sup>2</sup>.

Les scies-à-feu flexibles et rigides sont toutes deux mentionnées dans les mythes de l'origine du feu. Ainsi nous rencontrons la scie-à-feu flexible dans une histoire de Kiwai qui raconte comment un esprit apprit en rêve à un homme à faire du feu en sciant un morceau de bois avec sa corde d'arc <sup>3</sup>, et une autre histoire de Kiwai expose également comment un homme découvrit accidentellement la méthode d'allumage du feu en sciant en deux une bille de bois avec une corde de bambou <sup>4</sup>. Par ailleurs on trouve la scie-à-feu rigide dans une histoire racontée par les Toradyas de Célèbes qui raconte comment le Seigneur du Ciel fit du feu en frottant deux bambous ensemble <sup>5</sup> et une histoire semblable a cours chez les Thay ou Tai du Siam <sup>6</sup>. De même les Kachins de Birmanie disent qu'aux premiers jours du monde un esprit enseigna aux hommes à faire du feu en mettant un homme et une femme à frotter deux morceaux de bambou ensemble <sup>7</sup>. Selon les Kiau Dusuns du nord de Bornéo, le premier feu fut produit spontanément par deux bambous qui poussaient en se frottant l'un contre l'autre sous l'action du vent <sup>8</sup>, et, comme nous l'avons vu, cette combustion spontanée des bambous se produit constam-

<sup>1</sup> W. Crooke, *Popular Religion and Folk-lore of Northern India* (Westminster, 1896), II, 194 ; pourtant l'appareil décrit par Crooke dans ce passage est le foret-à-feu, non la scie-à-feu.

<sup>2</sup> Henry Balfour, « Frictional Fire-making with a flexible sawing-thong », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, XLIV (1914), pp. 32-64. Mr. Balfour a aussi publié un précieux mémoire sur le procédé d'allumage du feu par de l'air comprimé dans un piston, employé par quelques peuplades arriérées de Birmanie de la Péninsule de Malacca, de Sumatra, de Bornéo, de Java et des Philippines ; mais comme il ne semble être mentionné dans aucun des mythes de l'origine du feu, il ne nous intéresse pas ici. Voir Henry Balfour, « The Fire-piston », dans *Anthropological Essays presented to Edward Burnett Tylor* (Oxford, 1907), pp. 17-49.

<sup>3</sup> [Voir plus haut](#), pp. 45 sq [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>4</sup> [Voir plus haut](#), p. 46 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>5</sup> [Voir plus haut](#), p. 103 sq [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>6</sup> Voir plus haut, pp. [111-113](#) [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>7</sup> Voir plus haut, p. [113](#) [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>8</sup> Voir plus haut, p. [105](#) [correspondant à la page de l'édition Payot].

ment dans la jungle <sup>1</sup>. Il semble donc parfaitement possible que dans beaucoup de cas telle ait pu être réellement la source d'où les sauvages tirèrent leur premier feu et apprirent à en allumer. S'il en est ainsi, la zone où le feu a été acquis de la sorte doit être comprise dans celle du bambou et, par conséquent, sous les tropiques.

Un autre procédé d'après lequel beaucoup de sauvages font du feu est connu sous le nom de charrue-à-feu ou du bâton et de la rainure. Il consiste dans le frottement de la pointe d'un bâton dans la rainure d'un autre jusqu'à ce que le frottement produise du feu puis de la flamme. On rencontre cet appareil rudimentaire surtout chez les insulaires du Pacifique et en Polynésie, mais aussi en Mélanésie, en Nouvelle-Guinée, et à Bornéo <sup>2</sup>. Il se rencontre bien plus rarement dans certaines parties de l'Afrique <sup>3</sup> et de l'Amérique <sup>4</sup>. Sans nul doute certains des mythes recueillis dans ce volume y font implicitement allusion, quoique les narrateurs des mythes l'aient dissimulé sous des phrases vagues telles que : « le frottement du bois », « le frottement de deux bâtons ensemble », et ainsi de suite, ce qui pourrait aussi bien s'appliquer au foret-à-feu, appareil différent.

Du fait qu'il tire habituellement son feu du frottement du bois ou du bambou, l'homme primitif conclut naturellement que le feu est quelque chose d'emmagasiné dans tous les arbres ou au moins dans les arbres du bois desquels il tire habituellement du feu. Aussi de nombreux mythes de l'origine du feu essaient-ils d'expliquer comment l'élément igné a été ainsi déposé dans les arbres <sup>5</sup>. Parfois il est dit qu'il avait été introduit par un coup de foudre qui avait frappé un arbre et y avait mis le feu <sup>6</sup>. Beaucoup de mythes disent que le feu fut déposé dans des arbres d'une espèce particulière ou en fut tiré par frottement. Parmi les arbres mentionnés dans l'un ou l'autre de ces cas il y a : la xanthorrhée <sup>7</sup>, le bambou <sup>8</sup>, l'hibiscus <sup>9</sup>, l'*Eugenia* <sup>10</sup>, le cocotier <sup>11</sup>, l'arbre à pain <sup>12</sup>, le *Cordia* <sup>13</sup>, l'*Urtica argentea* <sup>14</sup>, le banyan (*Ficus indicus*) <sup>15</sup>, le cotonnier <sup>16</sup> et le cèdre <sup>17</sup>. De ces arbres, le plus souvent mentionné est

<sup>1</sup> Voir plus haut, p. [239](#) [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>2</sup> E. B. Tylor, *Researches into the Early History of Mankind*, pp. 239 sq. W. Hough, *Fire as an Agent in Human Culture*, pp. 107-109 ; W. Harsden, *History of Sumatra* (Londres, 1811), pp. 60 sq. ; A. R. Wallace, *The Malay Archipelago* (Londres, 1869), II, 34.

<sup>3</sup> W. Hough, *op. cit.*, p. 109.

<sup>4</sup> W. C. Farabee, *The Central Caribs* (Philadelphie, 1924), p. 38. (Chez les Caraïbes de la Guyane anglaise.)

<sup>5</sup> Voir *passim*.

<sup>6</sup> Voir plus haut, pp. [165](#), [169](#) ; comparer pp. [99](#), [101](#) [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>7</sup> Voir plus haut, pp. [20-22](#) [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>8</sup> Voir plus haut, pp. [34](#), [36](#), [103](#) [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>9</sup> Voir plus haut, pp. [34](#), [80](#), [87](#), [88](#), [94](#), [101](#) [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>10</sup> Voir plus haut, p. [34](#) [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>11</sup> Voir plus haut, p. [80](#) [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>12</sup> Voir plus haut, p. [80](#) [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>13</sup> Voir plus haut, p. [80](#) [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>14</sup> Voir plus haut, pp. [87](#), [88](#) [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>15</sup> Voir plus haut, pp. [87](#), [88](#) [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>16</sup> Voir plus haut, pp. [98](#), [104](#), [147](#) [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>17</sup> Voir plus haut, p. [201](#) [correspondant à la page de l'édition Payot].

l'hibiscus, et, selon Darwin, le bois très léger de *Hibiscus Tiliaceus* était seul employé à Tahiti pour allumer du feu avec le foret-à-feu<sup>1</sup>. Les Thonga du sud-est de l'Afrique trouvent qu'une espèce d'hibiscus, qu'ils appellent *Bulolo*, est la meilleure essence pour faire du feu<sup>2</sup>. Mais le sauvage parfois ne fait pas de feu en frottant du bois mais en heurtant des pierres, ou même à un stade plus avancé, en entrechoquant du silex et du fer. Cette façon d'allumer du feu semble être bien plus rare et bien moins répandue dans le monde que la méthode par frottement du bois. Les pierres employées pour cela sont des pyrites de fer (« pierres-à-feu ») ou des pyrites et des silex. Les Esquimaux et certaines tribus indiennes du Canada ont employé cette façon de se procurer du feu, et de même les grossiers habitants de la Terre-de-Feu ; mais elle est, dit-on, inconnue dans les vastes régions intermédiaires du continent américain<sup>3</sup>.

Dans les mythes de l'origine du feu que nous avons passés en revue, il y a des allusions qui suffisent à prouver que les faiseurs de mythes connaissaient le procédé qui consiste à faire jaillir du feu, ou du moins des étincelles, de pierres entrechoquées. Ainsi les Indiens Taulipangs du nord du Brésil disent qu'aux temps anciens, le feu fut transporté du corps d'une femme dans les pierres nommées *wato*, qui, si on les frappe, donnent du feu<sup>4</sup>. De même les Indiens Sia du Nouveau-Mexique disent que l'araignée, créatrice des hommes et des animaux, avait coutume de faire du feu dans sa maison souterraine, en frottant une pierre pointue contre une pierre ronde et plate<sup>5</sup>. Ces deux mythes semblent prouver que les Indiens Taulipangs et les Indiens Sia connurent la façon de tirer du feu des pierres, qu'ils l'employassent ou non. De même, les Indiens Kaska de la Colombie Britannique disent qu'il y a bien longtemps, avant que les hommes eussent du feu, l'ours possédait une pierre-à-feu dont il pouvait faire jaillir du feu n'importe quand. Mais un oiseau vola cette pierre précieuse, qui après avoir passé par plusieurs mains, ou plutôt par plusieurs pattes, fut finalement emportée par le renard, qui la brisa contre le sommet d'une montagne et en lança les fragments à chacune des tribus indiennes ; ainsi tous les hommes acquirent du feu et il y a partout du feu dans les rochers aujourd'hui<sup>6</sup>. De même les Morioris des îles Chatham racontent comment le dieu du feu, Mauhika, lança le feu dans le silex si bien qu'on peut l'en extraire<sup>7</sup>.

Dans les peuplades d'un degré de culture plus avancé, ou qui ont eu un contact plus étroit avec la civilisation, les mythes contiennent des allusions à la production du feu au moyen du silex et de l'acier, ou du moins de la pierre et du fer. Ainsi les Toradyas de Célèbes racontent comment un insecte rusé s'y prit pour voir le Créateur faire du feu au ciel en frottant un silex avec un

<sup>1</sup> Charles Darwin, *Journal of Researches* (Londres, 1870), p. 409.

<sup>2</sup> Henri A. Junod, *The life of a South African Tribe*, deuxième édition (Londres, 1927), II, 33.

<sup>3</sup> E. B. Tylor, *Researches into the Early History of Mankind*<sup>2</sup>, pp. 249 sq. ; voir W. Hough, *Fire as an agent in Human Culture*, pp. 111-113.

<sup>4</sup> [Voir plus haut](#), p. 142 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>5</sup> [Voir plus haut](#), p. 152 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>6</sup> [Voir plus haut](#), pp. 198 [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>7</sup> Voir plus haut, p. [67](#) [correspondant à la page de l'édition Payot].

couperet <sup>1</sup>. Il existe de même, dans une tribu tartare de la Sibérie méridionale, une tradition selon laquelle, après la création de l'homme, trois femmes, en se conformant à une suggestion échappée à la divinité, arrivèrent à faire jaillir du feu en cognant une pierre contre du fer <sup>2</sup>. Les Sakalaves et les Tsimihéty de Madagascar racontent comment, défaites dans une grande bataille avec le Tonnerre, les flammes se cachèrent dans beaucoup de choses, telles que le bois, le fer et les pierres dures ; et c'est pourquoi, disent ces peuplades, on peut faire du feu soit en frottant un bâton contre un autre, soit en entrechoquant un silex et de l'acier <sup>3</sup>. Selon les Indiens Tlingit de l'Alaska, dans les premiers jours du monde, il n'y avait pas de feu sur terre sauf dans une île de la mer ; le corbeau y vola et rapporta un brandon dans son bec ; mais le feu lui brûla le bec, et en atteignant la rive il laissa tomber des étincelles rougeoyantes sur le sol et des étincelles éparses tombèrent sur les pierres et le bois. Telle est, disent les Tlingit, la raison pour laquelle et les pierres et le bois contiennent encore du feu ; et on peut faire jaillir des étincelles des pierres en les entrechoquant avec de l'acier, et on peut tirer du feu du bois en frottant ensemble deux bâtons <sup>4</sup>.

Quand nous considérons le nombre de fois où, au cours des longs âges qui ont précédé la découverte des métaux, les hommes des temps paléolithiques et néolithiques ont entrechoqué des pierres pour façonner ces outils grossiers dont il reste encore tant de milliers à la surface de la terre, nous pouvons difficilement éviter de conclure que le procédé d'allumage du feu par percussion doit avoir été découvert et redécouvert isolément dans beaucoup d'endroits du monde et, pas plus dans ce cas que dans celui du forêt-à-feu, nous n'avons besoin de recourir à l'hypothèse d'un seul inventeur, Prométhée solitaire dont l'heureuse découverte se serait transmise de mains en mains jusqu'aux extrémités de la terre. Les Yakouts de Sibérie racontent comment le feu fut d'abord découvert accidentellement par un vieillard qui n'ayant rien de mieux à faire se serait amusé à entrechoquer deux pierres jusqu'à ce que des étincelles en eussent jailli et eussent mis le feu à l'herbe sèche <sup>5</sup>. Nous n'avons pas besoin d'accepter ce récit comme historique, mais c'est probablement un exemple typique de ce qui s'est presque certainement produit et reproduit aux temps préhistoriques.

Ainsi, en dépit des traits fantastiques qui déforment beaucoup d'entre eux, les mythes de l'origine du feu contiennent probablement un élément essentiel de vérité, et nous fournissent un fil qui nous aide à trouver notre chemin dans l'obscur passé de l'humanité pendant les âges innombrables qui précédèrent l'avènement de l'histoire.

Fin du livre.

<sup>1</sup> Voir plus haut, p. [102](#) [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>2</sup> Voir plus haut, p. [114](#) [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>3</sup> Voir plus haut, pp. [118](#)-120 [correspondant aux pages de l'édition Payot].

<sup>4</sup> Voir plus haut, pp. [200](#) sq [correspondant à la page de l'édition Payot].

<sup>5</sup> [Voir plus haut](#), p. 114 [correspondant à la page de l'édition Payot].